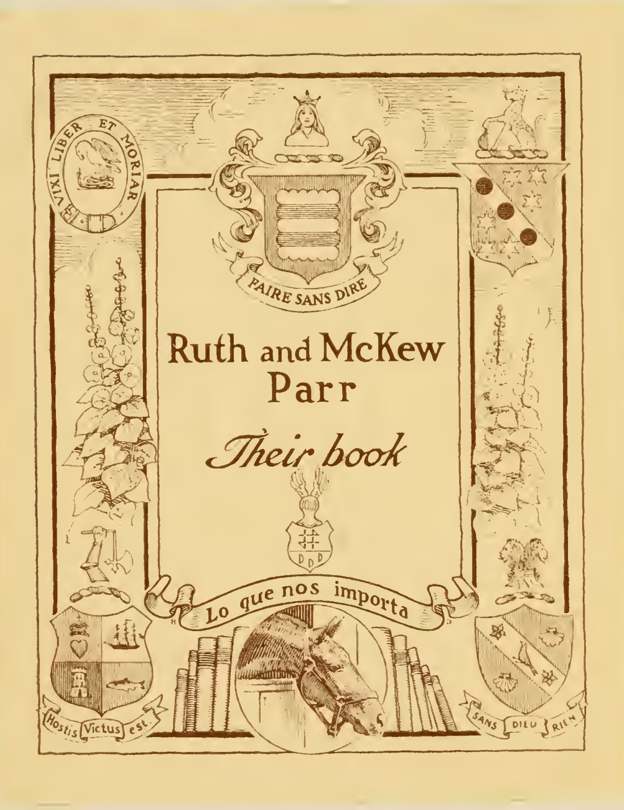



VIXI LIBER ET MORIAR
PAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME XIX.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1823.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

VOYAGE

FAIT EN 1819

DANS LE TERRITOIRE D'ARKANSA,

PAR TH. NUTTALL.

Traduit et extrait de l'anglois par E. S.

M. NUTTALL part de Philadelphie, le 2 octobre 1818, pour se rendre à Pittsbourg. Il remarque l'activité du commerce établi entre ces deux places, et le très-prochain achèvement de la grande route qui conduira de l'une à l'autre; il regarde cette entreprise comme extrêmement avantageuse au commerce intérieur des Etats-Unis. Il est impossible de ne point admirer les

environs romantiques de Pittsbourg, sa position, qui en fait une sorte de thermopyles par lesquels des troupeaux d'émigrans, partis de l'ouest, ne cessent de s'écouler; mais les rapides progrès de cette ville, l'activité et l'industrie des habitans sont plus admirables encore. Déjà un pont a été jeté sur l'Ohio; on en commence un autre sur l'Alleghany : déjà le flint-glass de la manufacture de M. Bakewell peut soutenir la comparaison avec les plus beaux ouvrages d'Europe. On y emploie le plus beau grès blanc et friable découvert, en 1809, sur les bords d'une des branches du Merrimac.

De Pittsbourg l'auteur arrive, en descendant l'Ohio, à Steubenville, où l'industrie manufacturière commence à se déployer; puis à Wheeling, place qu'on peut regarder comme le magasin et l'entrepôt du commerce intérieur de cette partie de la Virginie. La grande route nationale qui part de la ville de Washington, rencontre là les chemins de Ranesville, Chillicothe, Columbus et Cincinnati. Au nord de la ville est une mine de houille très-productive. Un monument indigène décore l'embouchure du Little-Grave dans l'Ohio. C'est un cône droit de soixante-quinze pieds (anglois) de hauteur. Les côtés forment avec le sol un angle de 60 degrés; et, sur le sommet, on remarque la trace d'une légère excavation. Il est en terre fortement battue, et

d'une conservation parfaite. M. Nuttall a observé plusieurs monumens du même genre, mais moins élevés (1).

Cincinnati est la plus agréable et la plus florissante des villes de l'ouest. On songe à y fonder une école de médecine ; entreprise prématurée peut-être, mais qui donne une idée avantageuse des progrès de la civilisation.

Dans les villes de Ghent et de Vevay, la fabrication du vin n'a pas répondu aux espérances que l'on avoit conçues. Le vin est agréable, mais foible et prompt à s'aigrir. Cela tient peut-être à ce qu'on le conserve dans les cabanes même et non pas dans des caves. En tout cas, on trouveroit du profit à en tirer de l'eau-de-vie.

Louisville étoit naguère un désert ; c'est une ville considérable et bien peuplée, mais le prix de la main d'œuvre et des denrées y est excessif; conséquence funeste de la multiplication énorme des billets de banque, dont rien ne garantit la valeur.

On projette de creuser un canal qui dispensera désormais d'une navigation pénible sur l'Ohio, et ouvrira une communication facile avec la Nouvelle-Orléans. En effet, des bateaux à va-

(1) M. Nuttall se propose de publier une *Description des antiquités aborigènes des Etats de l'ouest;* suivie d'*Essais sur les idiomes des indigènes de ces pays.*

peur du port de trois à cinq cents tonneaux, et très-commodes pour les passagers, remontent de la Nouvelle-Orléans jusqu'à Shippingsport, au-dessous des chutes de l'Ohio (1), et ne mettent que huit ou dix jours pour faire le même trajet en descendant.

Arrivé, le 17, à l'embouchure de l'Ohio, et visité par des Shawnées et des Delawares, le voyageur eut occasion de remarquer les effets du sentiment de haine et de désunion qui subsiste entre les indigènes, et qui leur a toujours été si funeste depuis que les Européens ont abordé en Amérique.

De l'Ohio, M. Nuttall s'embarque sur le Mississipi, déjà chargé de glaces flottantes. Sur les rives des deux rivières sont derrière lui des savanes immenses qui sont annuellement inondées par leurs débordemens et repoussent toute population civilisée; elles ne sont fréquentées que des chasseurs indigènes qu'y attire l'abondance de gibier de tout genre, et surtout d'oiseaux aquatiques.

Dans sa navigation jusqu'au point où la rivière Blanche tombe dans le Mississipi, le voyageur traverse une contrée aujourd'hui déserte, et couverte d'une population nombreuse à l'époque de l'arrivée des Européens. Des secousses de

(1) Les chutes de l'Ohio commencent à deux milles de Louisville.

tremblement de terre, légères encore, mais très-fréquentes, s'y font sentir; et M. N.... a observé que la vase aux bords du fleuve offre partout des trous circulaires comme ceux des *fumeroles*. Il penche à croire que la houille formée par les arbres sans nombre que le fleuve entraîne, et finit par enterrer sous ses alluvions, s'y trouvent en contact avec les pyrites dont le sol abonde, et éprouve en conséquence une décomposition lente, mais réelle, qui prépare les matériaux d'un volcan; déjà ses effets à venir s'annoncent par les secousses que la terre éprouve, et dans l'une desquelles le sol a été abaissé de dix pieds au-dessous de son niveau.

Du Mississipi il faut remonter la rivière Blanche pour parvenir au bayou, de huit à neuf milles de longueur, qui l'unit à l'Arkansa. Sur ce point, l'étendue des inondations rend encore les rives de l'Akansa inhabitables : ce n'est que seize ou dix-sept milles plus haut que l'on trouve une habitation isolée. Le 20 juin 1819, la température rappela à M. Nuttall celle du mois de mai. Le climat, trop chaud pour les pommiers, conviendroit aux pêchers. Les terres élevées sont susceptibles d'une riche culture; mais les terres basses, surtout sur la rive gauche de l'Arkansa, sont sans cesse ravagées par les inondations et les changemens de lit du Mississipi; elles ne pourront être mises en valeur que quand on aura

opposé au fleuve des digues semblables à celles que les Hollandois opposent à la mer.

Le Poste, ou la ville des Arkansas, se compose d'une quarantaine de maisons éparses dans une prairie assez élevée au-dessus de la rive droite de la rivière : c'est déjà en quelque sorte une place de commerce ; mais les progrès de l'établissement, sous les rapports de la population et de la culture, sont très-lents. Cela tient surtout à l'incertitude des titres de propriétés. Des concessions énormes, faites jadis par le gouvernement espagnol, ne sont pas encore reconnues, mesurées et limitées. MM. Winkars, par exemple, réclament un million d'acres ; mais le congrès des Etats-Unis a attaché à leur mise en jouissance l'obligation d'établir un certain nombre de familles sur cet immense domaine.

La nature a fait tant, et l'homme si peu encore dans ce pays, qu'il est impossible d'apprécier la valeur du sol ; mais, d'après la qualité du coton et du riz qu'on y a recueillis, on peut prédire que de véritables richesses embelliront avant peu les rives de l'Arkansa.

Au-dessus du Poste des Arkansas est la Grande-Prairie. Quand ce territoire, de quatre-vingt-dix milles de long, aura subi les desséchemens convenables, il offrira de grandes ressources à l'agriculture. Déjà il fournit des pâturages inépuisables aux troupeaux de bœufs et de chevaux qui

y paissent en liberté ; les uns y grandissent et s'y engraissent sans exiger aucun soin ; les autres, déjà naturalisés dans la partie du sud de ces contrées, forment une race petite, mais robuste, et qui supporte bien les travaux pénibles, quoiqu'elle ne se nourrisse que d'herbes ou de roseaux.

Les pêchers et les pruniers étoient presque entièrement couverts de fleurs vers le milieu de février. Le baumier (*liquidambar styraciflua*) est indigène dans ce pays, et y fournit du storax ; la vigne y réussit assez pour qu'on puisse recueillir du vin quand on aura des cuves qui le préservent de la fermentation acéteuse.

La douceur habituelle du climat contraste avec la violence des froids qu'on éprouve en hiver, et qui, presque tous les ans, font périr les figuiers jusqu'au niveau du sol. Le palmier (*sabal minor*) et l'olivier n'y peuvent pas réussir ; on n'y voit aucun arbre vert, excepté le houx, et cela à la même latitude que le cap de Bonne-Espérance, que Sidon, que le midi des îles de Chypre et de Candie, presque à la latitude de Madère et de Maroc. Après avoir balayé les déserts arctiques, séjour d'un hiver éternel, les vents de nord-ouest étendent la température de l'Europe septentrionale sur toutes les contrées des Etats-Unis, et presque jusqu'au tropique. Le territoire d'Arkansa, à peine élevé de 500 ou 600 pieds

au-dessus du niveau de la mer, n'a point un climat plns chaud que le midi de la France.

Les indigènes arkansas, ou Quepâs (ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, O-guah-pa), ne comptent guère que deux cents guerriers. Dans une assemblée dont le but étoit de s'accorder avec leurs chefs sur les limites des terres concédées, l'un de ceux-ci, homme très-âgé, raconta qu'à une époque fort ancienne sa nation étoit descendue des bords supérieurs du Missis-sipi; qu'à l'embouchure du Missouri elle s'étoit divisée en deux troupes; l'une avoit suivi le cours du Missouri; les Quapâs, continuant leur route le long du grand fleuve, soutinrent plusieurs guerres très-vives avant de pouvoir s'établir sur les rives de l'Arkansa. Leur langage, en effet, diffère peu de celui des peuples répandus sur les bords du Missouri; et ils se sont, dans une rencontre hostile, reconnus pour amis à l'identité du langage.

Les Quapâs ont constamment été loués pour la douceur et la justice qu'ils unissent à la bravoure; ils ont toujours témoigné aux François une amitié franche et désintéressée.

Les mariages se contractent parmi eux sans aucune autre cérémonie qu'un repas assez frugal. Le mari offre à sa femme la cuisse d'un cerf, et la femme présente au mari un épi de maïs. Ce sont les symboles des travaux par les-

quels chacun pourvoira à la subsistance commune. Le mari mécontent de sa femme la répudie ; la femme que son mari rend malheureuse retourne dans la maison de son père ; les enfans mâles suivent le père, et les filles la mère. Le divorce ne cause aucun scandale, s'il n'est la conséquence de quelque action honteuse.

Les idées religieuses des Quapâs, comme celles des indigènes du Missouri, ne s'élèvent pas au-dessus du fétichisme. Chaque famille choisit pour son dieu un serpent, un buffle, un aigle, etc. Leurs opinions sur l'autre vie ne leur rappellent que la vie présente. Le bonheur futur d'un chasseur est d'arriver, après sa mort, dans un pays abondant en gibier. Les *charmes* et la sorcellerie sont presque toujours mis en œuvre pour la guérison des maladies, quoiqu'on y applique quelquefois des remèdes plus raisonnablement choisis.

M. N.... reçut quelques renseignemens du guerrier qui remplissoit la place de chef principal des Quapâs, le fils encore enfant du dernier chef héréditaire ; il apprit de lui que les Quapâs n'attachent aucune idée religieuse à l'action de fumer, tandis que les Osages l'adressent comme un hommage à Dieu ou au soleil. Mais, avant de semer le maïs, les femmes quapâes prennent un chien maigre et le dévorent vivant : ce sacrifice passe pour indispensable au succès de la

récolte. Le même chef montra à M. N.... le traité passé en 1818, et par lequel les Etats-Unis ont acheté des Quapâs un territoire de plus de 60,000 milles carrés, moyennant 4,000 dollars comptant, et une redevance annuelle de 1,000 dollars payables en marchandises.

En remontant le long de l'Arkansa pour se rendre à Cadron, M. Nuttall fut informé de l'existence d'un retranchement ancien ressemblant à un fort triangulaire : les Arkansas disent que c'est l'ouvrage d'un peuple blanc et civilisé que leurs ancêtres combattirent lorsqu'ils arrivèrent dans cette contrée, et qu'ils vainquirent par la ruse et non par la force ; ils attribuent aussi à un peuple plus ancien qu'eux et plus policé des monumens de pierres brutes amoncelées qu'on voit sur le sommet des collines.

Des monumens non moins curieux sont les chemins assez commodes et d'une longueur immense que, depuis un temps immémorial, les indigènes avoient tracés, et qui, des bords de l'Arkansa, près de Little-rock, conduisent à droite jusqu'à Saint-Louis, et, à ganche, par l'établissement de Mont-Prairie, jusqu'aux Nachitoches, sur la rivière Rouge.

Ici, le sol arrosé par l'Arkansa n'est guère moins fertile que celui du Kentucky; le climat est sain, les pâturages très-abondans. Le pêcher est naturalisé dans les forêts ; le mûrier y croît natu-

rellement, et invite à y introduire l'éducation des vers à soie. On peut cultiver avec succès le maïs, le froment, le riz, le coton, le tabac, l'indigo, le chanvre, la vigne. Un acre de terre, planté en coton, donne 1,000 à 1.400 pesant de graine, et la graine se vend de cinq à six dollars le quintal. Des froids subits, tels que M. Nuttall en a éprouvés vers la fin de mars, et qui détruisent souvent les fruits précoces, sont le fléau le plus grave que puisse craindre l'agriculteur.

La population s'accroît dans ses districts : des émigrans de Kentucky et de Ténessée se sont établis près des sources du ruisseau salé d'Ouasliska ; sur quelques points, on a commencé à élever des moulins à grains et des moulins à scies.

Entre Little-rock et Cadron, non loin de la Mamelle, montagne remarquable par sa forme arrondie et par sa position isolée, on croyoit à l'existence d'une mine d'argent. Ce métal précieux devoit se trouver au sein d'un schiste argileux, surmonté de lits de grès siliceux, où on rencontre des grains de mica, des veines de quartz, et, sur un seul point, du cristal de roche mêlé de cristaux imparfaits de mica transparent. Dans le minérai même, M. Nuttall n'a pu découvrir une seule parcelle d'argent ; il n'a vu que des pyrites et du sable ferrugineux attirable à l'aimant.

Cadron, ou Cadrun, est le premier village que l'on trouve sur les bords de l'Arkansa, à partir du Poste des Arkansas. Ce n'est encore qu'un assemblage de fermes. Situé sur des collines peu fertiles et sur des rochers, Cadron acquerra difficilement l'importance qu'on veut lui donner. Les cultivateurs préféreront les terres d'alluvion à sa position romantique. L'industrie ne s'y est pas encore élevée jusqu'à la construction d'un moulin à grains sur l'Arkansa. L'absence totale d'instruction et de moyens d'éducati on est un mal vivement senti, mais que fera disparoître à la longue l'accroissement de la population, continuellement renforcée par des émigrans orientaux.

Les Etats-Unis font en ce moment reconnoître et évaluer les terres d'alluvions du territoire d'Arkansa, pour en disposer dans l'espace de deux ans. Les terres médiocres et situées sur les collines ne méritent pas encore les frais de l'examen, et toutefois elles offrent aux colons d'immenses pâturages pour des troupeaux de toute espèce. Les bonnes terres étant vendues par l'Etat au prix très-modéré de deux dollars par acre, le droit de préemption est accordé, en forme d'indemnité des dommages soufferts dans la dernière guerre, aux personnes seulement qui avoient défriché et cultivé les terres avant 1813; elles ont la préférence sur tout autre acheteur pour

l'acquisition d'un ou plusieurs lots de terre, suivant que les quartiers qu'ils ont défrichés se trouvent compris dans les terres que le congrès partage et met en vente aujourd'hui. Ce droit de préemption s'achète, par les spéculateurs, de trois à dix dollars l'acre (y compris le paiement des deux dollars dus à l'Etat); preuve manifeste de l'importance croissante de cette contrée, puisqu'avant l'existence d'aucun titre de propriété, les terres s'y vendoient aussi cher que les meilleures terres des bords de l'Ohio.

On trouve encore un sol très-fertile le long de la rivière de la Féve, qui s'étend à deux cents milles au sud-ouest, et est navigable dans la moitié de son cours.

Un examen suivi prouve la salubrité des rivages d'Arkansa : le peu de maladies fiévreuses qu'on y remarque n'attaquent que les personnes que la pauvreté ou la paresse privent d'alimens et de soins convenables.

Le 31 mars, on commençoit à labourer la terre pour semer le coton. Les eaux de l'Arkansa baissoient, après avoir éprouvé une crue assez prompte. Les débordemens de cette rivière n'ont lieu qu'en février et mars, et non au milieu de l'été, comme ceux du Missouri et du Mississipi. Cette circonstance les rend moins préjudiciables à l'agriculture, et prouve que l'Arkansa ne prend

point sa source dans la région des neiges perpétuelles.

Parti de Cadron, et ayant dépassé la rivière de Petit-Jean, qui donne son nom à des collines voisines, le voyageur arrive aux Dardanelles ou Derdenai, chaîne de rochers de trois cents pieds de haut: à l'ouest on aperçoit, à dix milles de distance, le Magasin ou la Grange, montagne à laquelle sa forme singulière a valu son nom.

Presque en face des Dardanelles, plusieurs familles de Chérokis se sont établies sur un territoire que le congrès leur a cédé en échange de celui qu'elles occupoient dans l'état de Mississipi. Ces indigènes font de rapides progrès dans la civilisation. Leurs succès dans l'agriculture et la chasse leur ont fait connoître le prix de la propriété. Leurs nombreuses familles sont bien vêtues, bien nourries, leurs fermes bien closes et garnies de bétail, leurs habitations convenablement meublées; il en est dont les propriétés valent plusieurs milliers de dollars. On ne peut leur reprocher que leur goût désastreux pour le whiskey.

Chalaki est le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes. Si on les en croit, leur langage diffère de celui de tous les autres indigènes de l'Amérique. Les Delavares pourtant les regardent comme appartenant à leur race.

On compte sur ce point environ 1,500 Chérokis; mais il y arrive sans cesse des émigrans du territoire du Mississipi, où le corps de la nation est resté jusqu'à ce jour.

Leur civilisation est extrêmement récente; ils ont appris à élever des vaches de Nancy-ward, qu'ils appellent par excellence la *bien-aimée*. Cette femme est admise dans leurs conseils; sa voix y est prépondérante, même dans les affaires capitales. Ils marchent à grands pas, et déjà ils ont été obligés d'instituer un magistrat et des lois pénales pour réprimer les voleurs.

Ils se refusent presque tous à donner des renseignemens sur leurs mœurs dans les temps antérieurs; ils semblent rougir de leur ancienne barbarie: on sait que la superstition les portoit surtout à s'effrayer des rêves et des présages.

L'auteur d'un meurtre même involontaire, ou, à son défaut, un de ses plus proches parens, devoit périr victime de la vengeance des parens du mort. Mais les Chérokis (comme d'autres voyageurs l'ont observé chez les Criks) avoient une *ville de refuge* où ces vengeances sanglantes ne pouvoient point être exercées; c'étoit là qu'habitoit le chef suprême de la nation.

Le mariage se concluoit par le seul consentement de la mère, sans consulter le père ni la fille à marier. La polygamie n'étoit restreinte par aucune loi : la condition des femmes étoit très-ab-

jecte et très-malheureuse ; aussi ces infortunées cherchoient-elles souvent à se faire avorter.

L'arrivée des Chérokis a excité la jalousie des Osages, et une querelle sanglante a éclaté entre les deux nations.

On trouve mêlées aux Chérokis deux ou trois familles Delavares, pauvres et abrutis par l'habitude de l'ivresse; il existe dans l'état de l'Ohio quelques restes de cette nation jadis si considérable. On a le projet de les tranférer aux rives de l'Arkansa, où ils jouiront de la tranquillité et des bienfaits d'une civilisation naissante.

Les établissemens des Chérokis s'étendent encore, en remontant l'Arkansa, jusque sur les rives de la petite rivière du Mûrier (Mulberry), territoire où le sol est excellent, et où des blancs avoient déjà fait quelques établissemens lorsque le congrès l'a cédé aux Chérokis.

Après avoir remarqué deux montagnes considérables, le Cassetête ou Romahank, et les collines du Gascon et plusieurs affluens de l'Arkansa, le voyageur, remontant toujours cette rivière, arrive à la garnison de Belle-Pointe. Au-delà de ce poste, il n'est pas permis de remonter plus loin l'Arkansa et de communiquer avec les indigènes sans une permission du gouverneur du territoire. M. Nuttall n'eut pas de peine à l'obtenir.

Le poste de Belle-Pointe se compose de deux

forts en bois, *blockhouses*, et de cabanes ou baraques où logent soixante-dix hommes de garnison. Sa situation, sur un plan supérieur de cinquante pieds au confluent du Pottoe et de l'Arkansa, est très-agréable. On aperçoit distinctement, à trente milles de distance, la montagne du Cavagnole (Cavaniol), sur le sommet de laquelle on distingue une pyramide de pierres brutes amoncelées, monument funéraire ou signal élevé jadis par les indigènes, et, à trente-cinq milles de la montagne, celle du Pain-de-Sucre, à qui sa forme conique a valu son nom, et qu'entourent trois montagnes inférieures de la même forme.

Le sol est d'une excellente qualité, et la végétation d'une richesse extrême.

Dans les premiers jours de mai, l'Arkansa et le Pottoe éprouvèrent une crue considérable produite par les affluens qui apportent du nord leurs eaux chargées d'un sédiment blanc-de-lait.

Le gouvernement américain ayant fixé la Kiamesha pour limite au territoire des Osages, le major Bradford, commandant du fort de Belle-Pointe, partit, le 16 mai, pour se rendre au confluent de cette rivière et de la rivière Rouge, afin d'en éloigner les blancs qui y avoient formé des etablissemens. M. Nuttall l'accompagna dans cette course, qui se dirigea d'abord au sud-sud-ouest, et plus directement vers l'ouest, après avoir traversé à gué le Pottoe. Le 18 mai, les

voyageurs franchirent une crête de rochers de grès de la hauteur de l'Alleghany dans la Pennsilvanie; elle fait partie de la chaîne des monts Mazeru, et sépare la vallée du Pottoe et celle de la Kiamesha. L'ours, le bison, la panthère (sans doute le jaguar, ou peut-être le cougouar de Pennsilvanie), sont communs dans ces contrées; la plupart des rochers et des collines y sont couverts de pins.

Le 19, M. Nuttall parcourut les prairies que traversent, et où finissent par se réunir les trois bras de la Kiamesha. Il remarque que, dans le territoire d'Arkansa, les rivières, quoique renfermées entre des montagnes, présentent sur leurs bords des prairies ou des plaines assez étendues qu'elles sillonnent en s'écartant de leurs sources.

Le 22, il reçut l'hospitalité chez M. Style, émigrant, qui, peu de temps auparavant, avoit traversé les monts Mazeru avec un lourd chariot, en conduisant avec lui ses enfans, sa femme et la mère de sa femme, aveugle et âgée de quatre-vingt-dix ans.

En s'avançant vers le confluent de la Kiamesha, parallèlement à la rivière Rouge, M. Nuttall observa le changement du sol. La base en est un roc calcaire rempli de coquilles. La Prairie des Chevaux, située le long de la même rivière, a reçu son nom de la multitude de chevaux sau-

vages qui la fréquentoient il y a peu de temps. M. Nuttall y voyagea jusqu'à quinze milles au-dessus de l'embouchure de la Kiamesha ; il s'assura que le tajacu (*sus-tajassu*) est aussi commun sur les bords de la rivière Rouge qu'il l'est au Mexique.

Le 26, à l'instant de se mettre en route pour le retour, M. Nuttall se sépara malheureusement du major Bradford; il erra dans ces contrées désertes, et il y eût péri peut-être sans l'hospitalité qu'il reçut encore de M. Style ; il revint enfin, sur les bords de la rivière Rouge, chercher des compagnons de voyage pour se rendre à Belle-Pointe.

La population des bords de la rivière Rouge, comme celle qui, récemment encore, habitoit les rives de l'Arkansa, se compose presque en entier de fugitifs et d'hommes poursuivis par la justice dans les contrées civilisées. Ceux que vit M. Nuttall se plaignoient amèrement de l'obligation où ils étoient de quitter leurs établissemens. Cette mesure étoit un acte de justice envers les Osages; mais étoit-elle également avouée par la politique? Les Américains ne feroient-ils pas mieux de conserver ce qu'il y reste des anciens indigènes, au sein des états populeux, où il seroit facile de les contenir et de les amener peu à peu à se fondre dans la civilisation commune? Reporter, comme on le fait, toutes ces peuplades au-delà

des frontières, n'est-ce pas exposer à leurs violences et à leurs déprédations les états voisins, ou, pour les comprimer, s'astreindre à conserver toujours sur pied une force militaire considérable?

Un voyage pénible, où il suivit pendant dix-huit jours les bords de la Kiamesha, avant de repasser les montagnes qui la séparent du Pottoe, ramena M. Nuttall à Belle-Pointe le 21 juin; il en repartit le 6 juillet, et remonta l'Arkansa pour visiter l'établissement commercial situé à l'embouchure du Vert-de-gris dans cette rivière. Il observa d'abord dans ce voyage que les eaux de l'Arkansa, très-limpides sur la rive gauche, étoient troublées et rougeâtres sur la rive droite; singularité qui tient à la nature des affluens qu'elle reçoit du nord et du midi. Soixante milles au-dessous du confluent de la rivière des Six-Taureaux ou Grande-Rivière, est celui du Canadien, rivière navigable, dont une branche a sa source près de celle de la rivière Rouge, et coule vers le sud, tandis qu'une autre branche s'écarte à l'ouest, traverse des sables salés, où elle est en partie absorbée, et va se perdre dans la rivière de Santa-Fe ou del Norte. Quatre milles plus haut, M. Nuttall vit, sur la rive gauche de l'Arkansa, l'embouchure de la rivière des Illinois, et, au-dessus, celles de plusieurs ruisseaux salés dont l'exploitation pourroit devenir très-avantageuse.

Le 14 juillet, après avoir passé devant le confluent de la rivière des Six-Taureaux ou Grande-Rivière, M. Nuttall entra dans la rivière du Vert-de-gris, sur laquelle est situé l'établissement commercial de MM. Prior et Bougie.

Le confluent de l'Arkansa, du Vert-de-gris et de la Grande-Rivière marquera probablement un jour le siége d'un établissement important ; c'est ce que rend probable le flux continuel d'émigrans des contrées de l'est. Alors les rapides qui, à peu de distance de ce point, obstruent la navigation du Vert-de-gris et de la Grande-Rivière, favoriseront la construction de plusieurs moulins. Le sol, à l'abri des inondations, est couvert d'une riche végétation ; on y trouve surtout en abondance l'espèce d'ortie dont les François savent depuis long-temps tirer une filasse égale à celle que fournit le chanvre. Un chemin, tracé par les Osages, conduit des bords du Vert-de-gris à Saint-Louis, en parcourant trois cents milles seulement et en évitant presque partout les montagnes.

La dernière cession faite par les Osages aux Etats-Unis part des rapides du Vert-de-gris pour joindre la ligne tirée de Fire-Prairie sur le Missouri au bayou de la Grenouille, à soixante milles environ de l'Arkansa. Par une imprévoyance coupable, on a négligé d'y comprendre la saline située sur la Grande-Rivière, et dont les produits

sont si nécessaires au territoire entier de l'Arkansa.

Les Osages ne sont pas éloignés d'accorder une nouvelle cession de terres au gouvernement américain, pourvu que celui-ci s'engage à n'y point établir d'indigènes, mais seulement des blancs, dont ils redoutent moins l'inimitié et les violences.

Ce n'est pas que les Osages n'aient pénétré le dessein qu'a le gouvernement de les réduire peu à peu à l'impuissance; mais l'idée qu'ils ont prise, il y a deux ans, de la puissance américaine quand ils ont envoyé des députés à Washington, les rend très-modérés dans leurs prétentions; elle ne les empêche pourtant pas de châtier les Européens qui viennent les voler ou chasser sur leur territoire.

Cette peuplade compte en tout 8,000 ames. La dignité de chef suprême est héréditaire dans une famille, mais non pas attachée à la primogéniture. Les François appellent ce chef *Clarmont;* son véritable titre est *iron-bird* (oiseau de fer, espèce d'aigle). Hors de ses fonctions, le chef ne s'arroge aucune distinction; il n'en exerce pas moins une grande influence sur ses compatriotes.

Les Osages ont quelque instruction; ils savent que la planète de Vénus annonce le retour du jour, et que l'étoile polaire est stationnaire,

tandis que les autres astres tournent autour d'elle ; ils distinguent les pléiades et les trois étoiles brillantes du baudrier d'Orion ; la voie lactée reçoit d'eux un nom équivalant à celui que nous lui donnons ; les phases de la lune leur fournissent une division du temps, et ils connoissent le cours de l'année par le nombre des lunaisons combiné au retour périodique des saisons.

Les Osages fument en l'honneur du soleil : cette pratique leur est commune avec d'autres peuplades indigènes. Ce qui les en distingue, c'est qu'ils ne croient point aux sorciers ; ils sont néanmoins assez superstitieux pour ajouter foi aux songes, observer les présages, porter des amulettes, etc. ; ils se préparent à leurs expéditions guerrières par un jeûne rigoureux de trois et quelquefois de sept jours, dans l'espoir que cette austérité attirera sur eux la pitié et la bienveillance du grand-esprit. Quand ils lui adressent leurs prières, c'est dans des chants lamentables qu'ils expriment le sujet de leurs plaintes ou de leurs demandes ; ils croient généralement à une autre vie, mais ils n'y attachent aucune idée de rémunération ; ce n'est pour eux qu'une répétition de la vie actuelle : aussi enterrent-ils, avec un homme, ses armes et ses ustensiles de chasse.

Il est difficile de les convertir au christianisme, soit parce qu'ils se défient des projets

ambitieux des blancs, soit parce que nos dogmes révoltent leur incrédulité. Il est sûr que c'est uniquement par l'exemple des vertus bienveillantes et l'introduction des arts utiles que les frères moraves ont obtenu, près des Osages, plus de succès que tous les autres missionnaires. Un fait vient à l'appui de cette idée: deux ou trois jeunes Osages trouvèrent un jour M. Bougie occupé à lire le Nouveau-Testament; ils lui demandèrent ce qui étoit dit dans son livre : « Que Dieu, répondit-il, est des-
» cendu sur la terre, qu'il a été vu des hommes,
» a conversé avec eux, et opéré sous leurs yeux
» des miracles.—Si cela étoit vrai, pourquoi, au-
» jourd'hui comme alors, ne viendroit-il pas
» encore parmi les hommes? — Parce que le
» monde est trop corrompu, répliqua M. Bougie.
» — Votre livre, reprirent les jeunes gens en sou-
» riant, peut le dire ainsi; mais nous, nous n'en
» croyons rien. »

La gloire militaire est la passion dominante des Osages. Le récit des actions qui la méritent fait l'entretien de leurs réunions. Les stratagèmes les plus bas leur paroissent louables pour obtenir la victoire, et ils en profitent avec une férocité qu'un commencement de civilisation n'a pu adoucir chez eux ni même chez les Chérokis. Après l'honneur d'enlever la chevelure à un ennemi, la plus grande gloire est de lui dérober un cheval. De ces opinions et des penchans qu'elles

entretiennent naissent, entre les indigènes d'Amérique, des sujets de querelles continuelles. Si un homme fait du tort à un autre, l'esprit de famille, l'esprit de peuplade ne permettent pas de l'abandonner à la punition qu'il mérite. Ces querelles particulières enfantent des guerres sans cesse renaissantes, et qui ont causé plus de maux que l'invasion même des Européens. M. Nuttall a pu en juger par l'état malheureux des Osages, toujours en crainte des entreprises de leurs voisins. Les Chérokis surtout étoient l'objet de leurs inquiétudes; ils ont recherché contre eux l'alliance des Outigamis des bords du Mississipi; ils ont convoqué ceux-ci en assemblée générale avec les Chânis, les Delavares, les Criks et les Kansas. Un présent considérable de chevaux leur a concilié l'amitié de ces nouveaux alliés. Toutefois ils furent peu contens des Criks, qui, en apportant leurs cuillers, avoient paru dédaigner leur hospitalité.

La difficulté d'empêcher les chasseurs de l'une ou l'autre nation d'outre-passer les limites des deux territoires, est la principale cause de l'animosité des Osages contre les Chérokis. Le gouvernement américain s'est entremis pour faire cesser leurs querelles; et, après bien des difficultés de part et d'autre, un traité de paix a été conclu à Belle-Pointe, sous les auspices des Américains, en septembre 1819. Malheureuse-

ment les occasions de querelle sont trop fréquentes pour qu'on puisse compter sur une paix durable entre ces peuplades guerrières que la politique du congrès a rapprochées et pour ainsi dire mises en contact. M. Nuttall nous apprend qu'en 1821 les Osages, assistés des Outigamis, avoient repris les armes contre les Chérokis.

Les blancs ont aussi à se plaindre des Osages. Non seulement cette peuplade punit avec une sévérité féroce les blancs qui, violant son territoire, viennent tendre des piéges aux castors ou chasser le gibier nécessaire à sa subsistance ; non seulement tout voyageur que les Osages rencontrent dans les chemins destinés aux expéditions guerrières court risque d'être traité par eux en ennemi, mais leur penchant au larcin se satisfait partout, et, suivant les occasions, par l'adresse ou par la violence. M. Nuttall en a fait lui-même l'épreuve, et il raconte à ce sujet des traits révoltans ; mais il nous rapporte aussi le discours d'un des principaux chefs à ses compatriotes pour les détourner du larcin, discours où il leur remontre éloquemment l'injustice de leur conduite et les conséquences funestes qu'elle peut avoir pour leur sûreté.

Les Osages exercent l'hospitalité la plus franche envers les étrangers ; ils sont unis entre eux par les nœuds d'une fraternité si intime, qu'ils ne peuvent avoir rien de caché les uns pour les

autres ; excès de confiance qui, le plus souvent, rend publics leurs projets d'expédition longtemps avant qu'ils les exécutent. L'affection mutuelle des parens et des enfans, et celle des maris et des femmes, sont sincères et profondes. L'homme qui épouse une fille dont les sœurs ne sont pas mariées, acquiert sur toutes celles-ci un droit personnel ; il peut les prendre pour femmes ou les donner à d'autres époux.

Chargées de tous les travaux, hormis de ceux de la chasse, les femmes osages acquièrent une force et une stature remarquables. Leur adresse ne l'est pas moins ; elles fabriquent des nattes de jonc pour tapisser l'intérieur des cabanes ; elles colorent agréablement les nattes sur lesquelles on se couche et les paniers de jonc ; elles font des manteaux de plumes de cygnes, de canards et de dindons, et des vêtemens tissus avec les filamens de l'écorce du mûrier et de l'orme.

Comme presque tous les indigènes de l'Amérique, les Osages font disparoître tous les poils de leur corps ; ils ne conservent sur la tête qu'une couronne de cheveux d'où pendent deux longues tresses qu'ils chargent d'ornemens. Leur force et leur légèreté dans la marche sont telles, qu'ils franchissent souvent en un jour la distance de 60 milles qui sépare leur village de l'établissement de Vert-de-gris. Le bison est l'animal qu'ils chassent avec le plus de succès ; ils se nour-

rissent de sa chair, et vendent le suif aux Américains.

Le 17 juillet, M. Nuttall s'embarqua sur la Grande-Rivière, et, l'ayant remontée pendant deux jours, il arriva à la Grande-Saline, qui est à deux milles de distance de ses bords. C'est un bassin sablonneux, d'un acre d'étendue, et dénué de toute végétation. Un filet d'eau douce le traverse, et, de divers points de sa surface, sourdent des ruisseaux fortement salés : le plus considérable produit des bulles d'hydrogène sulfuré ; tous sont plus ou moins chargés de soufre, et l'on voit sur leurs bords un lit de schiste argileux imprégné de soufre et de bitume. Les collines voisines sont composées de grès à gros grains propre à faire des meules de moulin. Au sortir du bassin, le courant d'eau se resserre dans un lit de roche schisteuse, et, un demi-mille plus bas, l'eau est parfaitement douce.

Un seul puits a été creusé pour l'exploitation du sel dans une chaux de couleur noirâtre ; il a cinq pieds de profondeur. Quand les travaux étoient en activité, on manufacturoit 120 bushels de sel par semaine ; 320 chopines d'eau suffisent pour donner un bushel de sel, qui est parfaitement blanc dès la première cuite ; il ne reste jamais d'eau-mère, et l'eau est si chargée, qu'après une seconde ébullition il faut retirer la chaudière.

Des bords de la Grande-Rivière, M. Nuttal revint seul, la boussole à la main, vers l'établissement de Vert-de-gris. Dans cette vaste plaine des Osages, il ne vit d'autres arbres que ceux qui bordoient la Grande-Rivière et le Vert-de-gris, séparés l'un de l'autre, dans l'espace de 25 à 30 lieues, par un intervalle de 12 à 15 milles; mais le sol étoit couvert d'un gazon de trois pieds de haut que ravageoient en ce moment des nuées de sauterelles.

Le 11 août, M. Nuttall repartit de l'établissement de Vert-de-gris, se proposant d'aller à cent deux milles au sud-ouest visiter la Grande-Rivière-Salée qui a son embouchure sur la rive droite de l'Arkansa supérieur. C'est dans cette expédition qu'il eut le plus à se plaindre des Osages, à qui appartient le territoire qu'il parcouroit. Jusqu'aux bords de la petite branche nord du Canadien, il ne trouva qu'une prairie dénuée d'arbres, mais couverte d'un gazon épais, quoique tous les ruisseaux fussent à sec et la chaleur extrême. Les bois qu'il traversa ensuite étoient si peu épais, qu'ils donnoient à peine de l'ombre. Le sol qu'ils couvroient lui parut pauvre et stérile. Après avoir traversé à gué un ruisseau où les castors avoient construit une digue, il arriva sur les bords rocailleux de la Rivière-Salée, ou première branche rouge (*first red fork*), dont le cours très-étendu sépare les possessions des Pânis et des

Hiélans. Son eau, rougeâtre et bourbeuse, est si chargée de sel, qu'elle en est nauséabonde, et les bancs d'argile qui forment son encaissement sont remplis d'incrustations salines. M. Nuttall vit le cotonnier (*populus monilifera*) végéter en abondance sur ses rivages; mais il apprit qu'à quelques journées de distance à l'ouest, il y avoit d'immenses espaces couverts de sables mouvans, et non moins stériles que les déserts de l'Afrique.

M. Nuttall suivit le cours de la Rivière-Salée jusqu'à l'Arkansa; des bords de cette rivière il revint, le 15 septembre, à l'établissement de Vert-de-gris, après avoir surmonté des difficultés que doubloient les agressions des Osages et une fièvre violente dont il ressentoit les atteintes. Il redescendit ensuite au poste de Belle-Pointe, dont sa santé ne lui permit de repartir que le 18 octobre.

Du mois de juillet au mois d'octobre 1819, une fièvre aiguë, bilieuse et compliquée de vomissemens sanguinolens, avoit exercé de grands ravages dans le territoire entier de l'Arkansa. Peut-être fut-elle causée par la quantité insolite de pluie qui étoit tombée dans cet espace de temps.

Le premier établissement que visita M. Nuttall en quittant Belle-Pointe, est celui de la Pécannerie, ainsi nommée du pacanier, ou *juglans olivæformis* (*carya olivæformis*), qui abonde dans

les forêts voisines. On n'y compte encore que soixante familles, et, dans cette population, se trouvent des émigrans peu recommandables dont un gouvernement foible réprime mal les penchans pervers; et toutefois on prévoit que, dans peu d'années, la Pécannerie sera le chef-lieu d'un comté. Les terres qui l'environnent sont fertiles, et singulièrement propres à la production du coton.

Au sud de la Pécannerie, et non loin de l'Ouatchi, sont des sources chaudes renommées pour la cure de diverses maladies. L'orifice de la principale source a un pied de diamètre; l'eau est assez chaude pour cuire des œufs et du poisson. Sa température varie de 132 à 150 degrés de Fahrenheit (41° 42 à 53° 30 R.); elle est chargée de carbonate de chaux tenu en dissolution par un excès d'acide carbonique. L'acide gazeux s'évaporant, la chaux se dépose et forme des instructions. Un roc calcaire de cent pieds de hauteur a, dit-on, été formé ainsi par le sédiment de ces eaux.

De retour à Cadron, le 18 décembre, M. Nuttall remarqua qu'on avoit commencé à construire des moulins à scie. Un peu plus bas, un propriétaire a élevé un moulin à grains. On s'occupe à faire une ville (*town*) du poste de Little-Rock. Au poste des Arkansas, une presse et une feuille hebdomadaire s'étoient établies dans le courant

de l'année. La civilisation fait sur ce point des progrès si rapides, qu'on est aussi étonné qu'affligé d'apprendre de M. Nuttall que, dans ce territoire et dans celui du Missouri, la punition légale du viol est une mutilation qui unit l'indécence à la barbarie.

Le 19 janvier 1820, le voyageur quitta l'Arkansa pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, en descendant le Mississipi. Non loin du point où il s'embarqua sur ce fleuve (le 21 décembre) venoient de disparoître les derniers restes des pélerins; c'étoient de vieux vagabonds partis du Canada ; un enthousiasme délirant les avoit voués à la mendicité et à la saleté, et la faim, le froid, les maladies ne tardèrent pas à les disperser ou à les anéantir.

Vers le même point existoient, en 1811, deux bandes de brigands qui, entre autres moyens de voler, mettoient en émission de la fausse monnoie : l'une a été détruite ; l'autre subsiste, et fabrique encore de la fausse monnoie.

Les pointes Chicot, Walnutshills et Washington sont les points habités qu'on remarque en descendant les sinuosités du Mississipi jusqu'au Grand-Golfe, près de l'embouchure de la grande rivière Noire; on entre ensuite dans le Petit-Golfe, d'où le bayou Pierre conduit à la ville de Gibsonport.

Le 31 janvier, M. Nuttall arriva à Natchez,

ville opulente, dont le port étoit rempli de bateaux plats chargés de coton.

La figue, la pêche, la poire et le coing réussissent sur le sol de Natchez; le grenadier, le dattier et le myrte y semblent naturalisés; la cerise, la groseille et le raisin de Corinthe n'y mûrissent pas; les citronniers et les orangers ont besoin d'être abrités en hiver; l'humidité de l'atmosphère paroît nuire à la vigne; le coton formant le principal produit du pays, on a perfectionné la culture du cotonnier; mais sa fleur semble souffrir, comme celle de la vigne, de l'humidité de l'atmosphère.

Les indigènes natchez ont absolument disparu de cette contrée; on y trouve beaucoup de Chactas, mendians et ivrognes : les Chactas ont fait néanmoins quelques progrès dans la civilisation aux lieux où ils sont réunis en peuplade. Ils vont bientôt quitter les terres qu'ils occupent, à l'est du Mississipi, pour habiter entre l'Arkansa et la rivière Rouge, où le gouvernement américain, conformément au système qu'il a adopté, leur a assigné des établissemens.

En continuant son voyage, M. Nuttall passe au fort Adams, à la ville de Saint-François et à la Pointe-Coupée. Là sont des plantations importantes, dont le propriétaire, M. Poydras, passe pour riche de plusieurs millions de dollars : il a consacré une partie de sa fortune à fonder, à la

Nouvelle-Orléans, une maison d'éducation pour les orphelins.

Après avoir quitté la ville de Bâton-Rouge, on admire de chaque côté du fleuve une ligne de riches établissemens qui se prolonge jusqu'à la Nouvelle-Orléans et 30 milles encore plus loin. On commence là à cultiver le sucre avec succès. Sur les possessions du général Wade Humpton, situées 25 ou 30 milles plus loin, la récolte de sucre a été estimée 150,000 dollars.

Les vastes prairies d'Opelouza nourrissent d'innombrables troupeaux. De ce point à la Nouvelle-Orléans, dans un espace de 86 milles, les rivages sont mis à l'abri de l'inondation par une forte levée de terre. Ce travail simple et solide a rendu à l'agriculture plusieurs millions d'acres d'un sol dont la fertilité est inépuisable.

M. Nuttall a observé dans cette contrée un lézard caméléon qui devenoit couleur de cendre auprès d'un objet grisâtre, brun près de la terre ou d'un tronc d'arbre, et d'un vert brillant au milieu des herbages.

Le 18 février, M. Nuttall arriva à la Nouvelle-Orléans. Ce qu'il dit de l'amour effréné du jeu et des divertissemens, de la paresse, de l'insouciance et du peu d'instruction des habitans peut paroître exagéré; mais il a raison d'observer avec douleur que l'esclavage des nègres n'a rien perdu de sa rigueur dans l'état de la Louisiane. Une

révolte des nègres éclata en 1811, et ne put être comprimée que par une force imposante.

La Nouvelle-Orléans compte 45,000 habitans. Un marais, qui borne son faubourg occidental, rend la ville malsaine. La fièvre jaune y cause de grands ravages : l'affluence des émigrans du nord, la difficulté d'obtenir les secours de la médecine et l'accablement général des esprits ajoutoient à l'intensité du fléau.

Au milieu de la Nouvelle-Orléans, un canal, qui communique avec le bayou Saint-Jean et le lac Pontchartrain, ouvre la route du commerce aux territoires de la Mobile, de Pensacola et d'Alabama; 75 bateaux à vapeur naviguent sur le Mississipi et sur ses nombreux affluens. De tels avantages, la richesse du sol et le succès de diverses cultures assureront toujours à la Louisiane une riche prépondérance dans la balance du commerce.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *A journal of Travels into the Arkansâ Territory during the year* 1819, *with occasional observations on the manners of the Abôrigenes.* Philadelphia, 1821; un vol. in-8°).

MÉMOIRE

SUR

LA VALLÉE DU SETLEDJE,

DANS LES MONTS HIMALAYA,

PAR M. H. T. COLEBROOKE.

Traduit de l'anglois.

Le Satrouda ou Setledje, qui prend sa source dans le lac Ravan, contigu au célèbre lac Manasarovar, situé dans les monts Himalaya, descend de ces hautes montagnes en se dirigeant à l'ouest, puis au sud-ouest, vers l'Hindoustan. Il sort de la chaîne à 14 milles de distance de Rampour, capitale du Basahar; l'Himalaya se prolonge au nord-ouest vers Cachemyr, et le Setledje le coupe en formant un angle de 45 degrés: cette rivière traverse ensuite un pays montueux et moins élevé que celui où elle a pris naissance; il comprend une partie du Basahar, ainsi que le Han-


ESQUISSE
DE LA
VALLÉE DU SETLEDJE
dans
LES MONTS HIMALAYA ;
avec la Route du Lieut. Gérard.
1818.
B A S A H A R
K H A N E R
Gorthope
Rampour
Eaux Sulfureuses
Setledje R.
Mt. Roudrou Himala
Plaine de l'Hindostan
Vallée Deyrah Doun
Gangès R.
Djemna R.
Tonse R.
Bhagirath R.
Alacknanda R.
Lahoudal

dour et le Calour, qui ont pour capitales Bilaspour et Palasouja; enfin, le Setledje entre dans les plaines de l'Hindoustan.

La vallée que parcourt le Setledje dans les montagnes neigeuses porte le nom de Khanaver: c'est un canton qui s'étend à l'est jusqu'à Chipké, ville frontière du territoire chinois, et au nord jusqu'à Chialcar, forteresse du Basahar, située sur les confins du Ladak et baignée par le Li, qui se jette dans le Setledje au-dessous du village de Namghia, le dernier du Basahar.

Le Li, dont le volume égale à peu près celui de Setledje, a sa source au-dessous de Léh, capitale du Ladak; il coule au sud jusqu'à son confluent avec le Setledje.

Le canton de Khanaver, ou la vallée moyenne du Setledje, s'étend à 25 milles le long des rives du Li jusqu'à Chango et Chialcar.

Les vallées supérieures du Setledje, depuis la source de cette rivière dans le Ravan-hrad jusqu'à Chipké, est renfermée dans le territoire chinois. M. Moorcroft en a vu une portion considérable dans son voyage au Manasarovar (1).

La vallée inférieure du Setledje, depuis le point où il s'échappe des flancs de l'Himalaya jusqu'à ce qu'il arrive dans les plaines, est faci-

(1) *Voyez* Nouvelles Annales des Voyages, Tome I, p. 239.

lement accessible, et on peut le parcourir sans peine.

La vallée moyenne, qui comprend le Khanaver, a été visitée par le capitaine Hodgson au mois de juin 1816. Elle a aussi été examinée par le lieutenant A. Gérard, accompagné de son frère, lorsqu'ils levoient la carte de ce pays dans l'automne de 1818. On ne peut donner trop d'éloges au zèle avec lequel ils ont effectué leur travail, et qui s'est étendu jusqu'à recueillir des échantillons de roches qui peuvent jeter du jour sur la structure générale de cette contrée. Malheureusement il y en a eu beaucoup de perdus.

Aux trois pics les plus hauts qu'ils ont visités, et qui s'élèvent à 16,921, à 18,493 et à 19,411 pieds au-dessus du niveau de la mer, ils ramassèrent une quantité de pierres différentes : la montée, d'environ 7,000 pieds chaque fois, est extrêmement fatigante; indépendamment de la foiblesse excessive et des violens maux de tête qu'ils éprouvèrent à cette hauteur, il n'est donc pas surprenant que les domestiques auxquels ils remirent ces cailloux les aient jetés à mesure qu'ils les recevoient; les prières et les menaces ne purent les déterminer à en transporter qu'un petit nombre.

Les trois jours employés à examiner ces trois pics ont été réellement désastreux, suivant les expressions de M. Gérard, à un de ses amis. Ther-

momètres, baromètres, odomètres, théodolites, tout fut mis en pièces. La température étoit à 22° au-dessous du point de congélation de Fahrenheit (24° R.) à quatre heures et demie après midi. Les voyageurs furent obligés de parcourir 8,000 pieds en descendant par le chemin le plus affreux pour arriver à leur camp. Leurs gens jettèrent tout ce qui avoit été recueilli. MM. Gérard portoient leurs instrumens et leurs journaux; ils n'avoient pas voulu les confier à des mains étrangères. La nuit les surprit; ils s'égarèrent. La plupart de leurs domestiques passèrent la nuit à une grande élévation sans feu; le lendemain il n'y en eut qu'un petit nombre qui put remuer, tant ils avoient mal aux pieds.

La longueur des marches journalières et l'attention qu'exigeoit le relèvement trigonométrique de la vallée, les hauteurs barométriques et la mesure géométrique des pics des montagnes, enfin l'observation des limites de la neige et de la glace perpétuelles, les mirent dans l'impossibilité de consacrer un temps suffisant aux richesses minérales et végétales de ces contrées; ils ne purent que noter la texture et la disposition des roches le long de la route qu'ils suivirent.

Le principal objet de l'excursion étoit de connoître la hauteur extrême du Manasarovar par la mesure barométrique du lit du Setledje au point le plus avancé auquel ils pourroient parvenir.

d'observer dans leur marche l'élévation graduelle, la direction et la diminution de la rivière, de prendre les latitudes et longitudes des lieux, et de déterminer la position des villages et la ligne de la route. Ces objets occupèrent d'abord leurs pensées, et ils durent les préférer à toute autre recherche.

Fatigués par une marche journalière de huit, dix et quelquefois douze heures à pied, ne s'étant reposés qu'une seule fois pendant un mois et demi, voyageant dans des chemins extrêmement raboteux et franchissant des montagnes gigantesques, ils furent obligés de laisser beaucoup de choses incomplètes. Le relevé de la route et la mesure des hauteurs prenoient généralement tous leurs momens depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; ensuite, jusqu'à minuit, ils faisoient des observations astronomiques et recueilloient des renseignemens sur les pays voisins.

Les bords de la vallée inférieure du Setledje, à 2,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, entre Kangal et Soniya, sont composés de roche calcaire qui paroît primitive; l'inclinaison générale des couches est marquée comme étant de 10 à 15 degrés, et la direction très-variée.

A Djaouri, sur la rive droite du Setledje, dans le voisinage des lieux nommés plus haut, et à peu près à mi-chemin l'un de l'autre, des sources

chaudes jaillissent à peu près à trois pieds de distance de la rivière ; il y en a une dizaine. Un thermomètre qui y fut plongé, le 11 octobre, monta jusqu'à 130° ½ (43° 45 R.), la température du Setledje n'étant alors qu'à 61° (12° 88 R.). L'eau sort du milieu de petits cailloux, a une odeur de soufre et un goût saumâtre très-désagréable ; elle dépose sur les pierres une croûte d'une substance jaune.

On trouve une petite quantité de sable d'or dans le sable du Setledje, à peu de distance de cet endroit.

Dans une étendue de plusieurs milles entre les villages de Kourla et de Sermour, les rives du Ghirriganga, un des affluens du Djemna, sont composés d'une pierre calcaire et d'une roche qui renferme de la chlorite et du mica. Dans cette partie, le lit de la rivière est élevé de 1,500 à 2,000 pieds.

Près du sommet du mont Carol on a trouvé une grotte remplie de stalactites, et située à 6,500 pieds d'élévation.

Il paroît que le calcaire domine dans les montagnes basses qui se joignent à l'Himalaya, et sont contiguës à la vallée inférieure du Setledje.

La vallée dans laquelle coule le Paber, autre rivière tributaire du Djemna, offre du gneiss près de Tchirghaon, à 6,000 pieds de hauteur ;

on en trouve également au confluent du Paber et du Sisoun, à 8,350 pieds.

M. Gérard traversa l'Himalaya au col de Brouang, ou Brouang-ghati, pour pénétrer dans la vallée moyenne du Setledje; c'est la route par laquelle elle communique avec celle du Paber : sa plus grande hauteur est de 15,100 pieds. On y a trouvé du mica-schiste, du gneiss et du granit; quelques-unes de ces roches contiennent des grenats, d'autres des tourmalines; on aperçoit des veines de quartz et de mica, ainsi que de quartz et d'amphibole.

Les voyageurs suivirent la rive gauche du Setledje jusqu'à Pouary et à Rispé : dans ce dernier endroit, ils rencontrèrent des prêtres de la religion lamique. Ensuite ils s'avancèrent vers Marang, grande ville sur la rive gauche du Setledje, à une hauteur de 8,500 pieds.

Le Bespa, rivière tributaire du Setledje, s'y réunit à dix milles au nord du Brouang-ghati. A la station de Pouari, près de leur confluent, l'élévation moyenne du lit du Setledje est de 6,300 pieds; il coule sur des cailloux roulés de granit et sur du sable. Les roches qui composent ses bords forment, avec l'horizon, un angle de 25 à 30 degrés, et s'inclinent à l'est; elles paroissent contenir du granit, du gneiss, du quartz compact et grenu, et du quartz avec du mica.

La vallée de Baspa a été visitée, en 1819, par le lieutenant Herbert, compagnon du capitaine Hodgson, dans son voyage pénible entrepris pour reconnoître le Gange près de sa source, auprès de Gangotry. Il traversa l'Himalaya par un col situé entre la chute de la source du Roupin et la source du Baspa. Il mesura, d'après la méthode de Wollaston, l'élévation de ce col, et la détermina à un peu plus de 15,000 pieds. La neige en couvroit la pente; on n'y observoit pas la moindre végétation, excepté que la surface colorée des rochers indiquoit la présence des lichens. M. Herbert dit que l'on n'apercevoit que le roc nu et noir couronné de neige.

Entre Pouari et Rispé, de 6,500 à 9,800 pieds d'élévation, la roche, pendant la plus grande partie du chemin, est un granit blanchâtre désagrégé; les monts Caïlas ou Raldang, dans le sud, réunion de grès aigus, couverts de neige et élevés de plus de 20,000 pieds, paroissent composés du même granit blanchâtre.

Dans le lit du ruisseau du Tidoulong, à deux milles à l'est de Rispé, on trouve du quartz et du granit contenant de la tourmaline. Le lit du Tidoulong est à 7,600 pieds d'élévation. Les rochers voisins sont de mica-schiste avec des veines tortueuses de granit blanc de largeurs différentes, et courant dans toutes sortes de directions.

Une montagne d'argile schisteuse domine la ville de Marang; sur son sommet, à une hauteur de 12,000 pieds, croissoient des bruyères, des genevriers et des groseillers épineux.

Les voyageurs, dans leur marche vers le col de Toungrang, reconnurent que la roche, le long de la route, étoit principalement formée de quartz compacte avec de la chlorite. Le col, dont l'élévation est de 13,740 pieds, et qui se rattache au sud avec un groupe de pics neigeux, hauts de 20,000 pieds, montroit du schiste argileux avec des pyrites et du mica.

Entre Nisang et le Keïpourghati, le terrain, élevé de 9,000 à 13,000 pieds, offre du granit, du gneiss, du mica-schiste, de la cyanite avec du quartz et du mica, de l'actinolite et du quartz avec des grenats, des pyrites dans du quartz, du calcaire d'un gris-bleuâtre avec des veines blanches et du tuf calcaire. Les couches se dirigent du nord-ouest au sud-est, et s'inclinent au nord-est sous un angle de 40 à 45 degrés.

Ils passèrent ensuite le Setledje sur un pont à Namptou, ayant auparavant traversé le ruisseau de Hokho. Entre ce ruisseau et le Namptou-Sango, à une hauteur de 8,200 à 11,400 pieds, ils observèrent du granit avec et sans tourmaline, du gneiss, du mica-schiste, du schiste à dessiner, et du schiste argileux avec des grains de fer spathique. Le lit du Hokho est à plus de 8,200 pieds;

il n'offre que deux espèces de roches ; du mica-schiste et du quartz grenu avec de l'amphibole imparfaitement cristallisée.

En continuant leurs opérations, les voyageurs franchirent des rochers de gneiss et de granit contenant des grenats et de la tourmaline, et arrivèrent à Namghia, au confluent du Li et du Setledje : les bords des deux rivières, dans cet endroit, sont de granit ; ceux du Li, en le remontant, sont de schiste, d'argile à potier, de marne et de sable. On y ramassa du schiste siliceux et des stalactites de carbonate de chaux, du gypse d'un blanc-jaunâtre et d'une texture grenue fine, et de l'anhydrite blanche grenue. En remontant plus haut le long du Li, dans le voisinage de Tchango, lieu situé sur sa rive gauche, où son lit n'est pas à moins de 9,900 pieds d'élévation, l'on recueillit du calcaire grenu primitif avec des pyrites disséminées, ainsi que du mica-schiste qui paroît être une partie d'une veine de granit.

Entre Namghia et Chipké, ville située sur le Setledje, et où le lit de cette rivière est élevé de 9,000 pieds, la roche consiste en granit avec ou sans tourmaline et grenats, en gneiss, mica-schiste, quartz compacte, quartz et mica avec cyanite et un peu de stéatite.

Cette ville, ou réunion de tentes, est dans les limites du territoire chinois, et fut la borne des

travaux de M. Gérard dans l'est. Toutefois les voyageurs visitèrent le Chipké-ghati, col au nord-ouest de la ville : son élévation est plus de 13,500 pieds. On recueillit à son sommet du gneiss avec de l'amphibole, de la cyanite dans du quartz, et une substance ressemblant beaucoup à l'eunonite (1) dans le mica-schiste, avec du feldspath et du mica.

Au nord de ce col est le mont Tarhigang, que M. Gérard escalada jusqu'à la hauteur prodigieuse de 19,411 pieds. La cime de ce colosse, dont on détermina la hauteur à 22,000 pieds, étoit à moins de deux milles de distance de la station qu'il gagna, et où l'on trouva du calcaire grenu et du granit avec de la tourmaline et des grenats. Les roches y sont en masses immenses, détachées et entassées les unes sur les autres dans une confusion épouvantable.

A l'est de ce col, dans le lit du Ripsang, élevé de 11,000 pieds, on ramassa du granit, du gneiss, du mica-schiste, du quartz, de la tourmaline et du tuf calcaire. Les rochers sont escarpés de chaque côté, composés de variétés de pierres détachées et amoncelées dans le désordre le plus étonnant.

(1) Pierre ainsi nommée par Hauy. Elle ressemble un peu à un grenat orangé ou couleur cannelle; c'est pourquoi les Anglois l'ont appelée *Cinnamom Stone*.

Au nord du Setledje, entre deux rangées des montagnes de l'Himalaya, en suivant une route retournant à l'ouest, on recueillit, entre Sangnam et Labrang, du schiste argileux, du quartz et une pierre ressemblant beaucoup au feldspath compacte avec du mica, et du calcaire compacte d'un gris enfumé et à cassure écailleuse.

Entre Rarang et Panghi, on aperçut du gneiss et du granit avec et sans tourmaline et grenat.

Entre Panghi et Roghi, on trouva du gneiss; entre Roghi et Mérou, on observa du granit gris; entre Mérou et Ouangtou, des roches de granit et de gneiss.

Dans le lit du Setledje, à Ouangtou, où un pont de cordes a été jeté en travers de la rivière, la roche consiste en granit et en gneiss. La rivière, dans cet endroit, est à 5,250 pieds d'élévation.

Le Rol-ghati ou Chatoul-ghati, col des monts Himalaya, par lesquels les voyageurs revinrent de leur pénible voyage, est à près de 15,000 pieds de hauteur; à son sommet, la roche est de gneiss; les pics, qui s'élèvent de chaque côté à près de 3,000 pieds de plus, paroissent être de la même roche. Les rochers de la pente méridionale de l'Himalaya, en descendant du Rol-ghati, à la hauteur de 12,000 pieds, en sont également; le flanc septentrional des monts, en montant du

Setledje au Rol-ghati, offre du quartz grenu; on le trouve en immenses masses compactes.

Il est digne de remarque que, dans tout l'espace visité par M. Gérard, le granit, le gneiss, le mica-schiste, le quartz et le calcaire paroissent alterner partout les uns avec les autres, et que le calcaire, ainsi que le granit, ont été recueillis aux hauteurs les plus élevées où l'on ait atteint.

M. Gérard ramassa des graines d'une espèce de campanule, à une élévation de 16,000 pieds, dans un endroit où, à midi, au mois d'octobre, par 32° de latitude nord, le thermomètre de Fahrenheit marquoit 27° (2° 22 au-dessous de zéro R.). M. Gérard trouva encore plus haut des arbrisseaux en pleine végétation.

(Extrait du Tome Ier, première partie, des *Transactions of the geological Society*. London, 1822; un volume in-8°.)

(*Voyez* NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, T. X, p. 140.)

Nota. Les mesures citées dans ce mémoire sont toutes exprimées en pied anglois, dont la différence avec le pied de France est d'un pouce par pied.

Toutes les fois qu'il est question de hauteur, il est toujours entendu que c'est au-dessus du niveau de la mer. On a omis ces mots, dont la répétition fréquente devenoit fastidieuse.

FRAGMENT D'UN VOYAGE

DANS

LES MONTS HIMALAYA.

Sébathou, 17 décembre 1817.

Après avoir suivi le cours du Setledje pendant à peu près 130 milles, je suis arrivé, au mois de septembre, à Ouangtou, village dont le nom a quelque chose de chinois. Nous y avons passé la rivière sur un pont de cordes. L'impétuosité du torrent, qui couloit en écumant au milieu de blocs immenses de granit, offroit un aspect effrayant au spectateur qui le contemploit d'en haut. Un tchaprossi de notre suite se noya dans cet endroit en essayant de passer la rivière à la nage.

De ce lieu j'ai suivi, pendant dix marches, la rive droite du Setledje jusqu'à Poué, où il y a un sanghou, c'est-à-dire un pont de bois pour passer le Setledje. Les routes sont d'une nature tout-à-fait extraordinaire; nous rencontrons de temps en temps des escaliers creusés sur les flancs des

rochers pour conduire au sommet, et pour descendre ensuite de l'autre côté ; ces degrés sont d'un travail si grossier, qu'il faut beaucoup d'adresse et d'agilité pour y tenir pied. On peut dire, avec raison, qu'en quelques endroits on gravit sur les monts, ou plutôt qu'on les escalade ; car la montée consiste en une suite de trous percés dans le roc, et dont quelques-uns sont à peine assez grands pour que l'on y mette le pied. Indépendamment du risque de tomber, qui, à cette hauteur immense, seroit fatal, on est menacé d'un plus grand danger qui vient d'en haut par les avalanches de neige : quelquefois elles se détachent de la masse et entraînent tout devant elle ; on me fit entendre aussi que, plus loin, j'éprouverois encore plus de difficultés dans la montée, parce que, dans plusieurs endroits, les degrés n'étoient faits que par de grands clous enfoncés dans la surface des rochers pour que les voyageurs pussent s'y suspendre.

Poué, point extrême de ma course au nord, n'est qu'à deux courtes marches de Chipké, village sur les confins de l'empire chinois : c'est la première habitation chinoise que l'on rencontre sur la route du fameux lac Montouleï. Il est sur la dernière limite du territoire de Basahar, qui est devenu tributaire du gouvernement anglois de l'Inde depuis notre récente conquête de cette partie du pays.

A Chipké résident deux officiers chinois chargés de percevoir les impôts, d'administrer la justice et de veiller à la sûreté publique.

La brièveté de mon congé ne me permettoit pas d'essayer d'entrer dans le Tibet, comme je m'en étois flatté : toutefois, pour ne pas revenir par le même chemin, je résolus de traverser la branche orientale des montagnes. Je n'avois pas de temps à perdre; car l'hiver approchoit à grands pas, et la neige s'accumuloit chaque jour sur les hauteurs.

A Poué, je passai le Setledje sur un pont de bois; je trouvai cette rivière diminuée de moitié. Elle n'a que 80 pieds de large à Rampour, capitale du Basahar. On l'appelle ici Namptoa ; ce qui ressemble à un nom chinois.

En suivant ses rives, je marchai d'abord dans une ravine profonde sur laquelle étoit étendue une nappe de glace longue de deux milles et épaisse de 20 à 30 pieds ; elle avoit l'air d'exister depuis des siècles. Du côté du fleuve, elle offroit une pente brusque large d'environ 300 pieds; et, au bas de son escarpement qui se montroit ici sous une forme perpendiculaire, le Setledje couloit avec une grande violence. Au-dessus de la glace s'élevoit une couche de cailloux schisteux d'une épaisseur considérable, avec des blocs immenses de rochers; de temps en temps il s'en

détachoit des hauteurs supérieures, et ils se précipitoient dans l'abîme.

Ne trouvant pas de lieu où je pusse m'arrêter, car il n'y avoit pas une seule habitation dans cet endroit, nous fûmes obligés de passer la nuit sur la glace, à l'abri d'un énorme rocher qui formoit une sorte de caverne. Il s'en falloit de beaucoup que notre position fût agréable, ayant devant nos yeux le tableau de la dissolution précoce de la nature, pendant que nos oreilles étoient assourdies constamment du bruit produit par les masses qui, de toutes parts, se détachoient des montagnes. Nous étions sur le flanc septentrional du grand Himachal. A minuit, notre sentinelle donna l'alarme; je n'eus que le temps de prendre mon lit et de m'échapper; un volumineux fragment de rocher roula de la partie supérieure de notre retraite; il nous eût écrasés tous, si nous eussions resté en place.

J'allai ensuite à Missoung par un chemin aussi mauvais que ceux de l'autre rive du Setledje. Il nous sembla que le nom de ce village avoit quelque chose de chinois, de même que ceux que nous avions visités précédemment. Je fus agréablement surpris d'y trouver de grosses groseilles rouges; j'en fis faire un poudding. Les Ghorkalis me dirent que, s'ils en mangeoient, elles leur feroient du mal; je connoissois trop bien ce fruit

pour m'y tromper : je fis donc un excellent repas, et mon exemple fut bientôt suivi par le reste de la troupe. Nous nous procurâmes aussi de la volaille ; et, quand j'appris que les pommes de terre croissoient abondamment dans ce lieu, je me crus bien payé de mes peines d'avoir découvert le lieu natal d'une plante dont l'origine et l'histoire ont excité tant de discussions et déjoué même les efforts d'un naturaliste aussi distingué que le célèbre M. de Humboldt ; espoir prématuré ! c'étoient des navets. Les champs dans lesquels on les cultive sont entourés de haies de groseillers épineux, pour que les animaux ne viennent pas les déraciner.

Les raisins étoient si abondans et de si bonne qualité, que nous en mangeâmes avec excès ; nous en sentîmes les conséquences naturelles.

Il avoit beaucoup neigé pendant la nuit ; ce qui me fit encore plus désirer de hâter mon retour. Je partis donc, et, en trois marches, je parvins au dernier village, situé sur la route que j'avois projeté de suivre ; elle menoit droit à l'immense chaîne de l'Himalaya. En conséquence de la grande quantité de neige tombée sur les hauteurs voisines, les paysans me conseillèrent fortement de ne pas essayer de traverser les montagnes, surtout parce que je n'avois qu'une tente, et que la rigueur excessive du froid étoit capable d'anéantir la vie dans les plantes et

les animaux ; or, comme je serois obligé de passer au moins une nuit près du sommet, je courrois le risque d'être gelé, ou bien enterré sous une chute de neige.

Un des principaux objets de mon voyage étant d'effectuer un passage à travers cette barrière formidable, je ne me laissai pas effrayer par ces remontrances, et je me décidai à exécuter mon projet.

Je marchai d'abord dans les bocages les plus beaux et les forêts les plus majestueuses, et ensuite j'arrivai, entre deux rangées de montagnes, dans une belle vallée féconde en plantes et en fleurs. Parmi les fruits, j'y distinguai la framboise et le cassis; jamais je n'en avois mangé d'aussi bon goût.

Nous avions atteint à la limite des neiges éternelles; notre approche fit envoler des oiseaux qui ressembloient beaucoup aux gelinottes. La vallée dans laquelle nous voyagions avoit à peu près un demi-mille de largeur, et cependant on pouvoit dire qu'elle renfermoit des champs de neige et de glace. En effet, toute la route, depuis ce point jusqu'au sommet de la montagne, passoit sur des lits de neige d'une épaisseur considérable. Il paroît qu'il ne pleut jamais ici, et que, pendant toute l'année, toutes les vapeurs descendantes sont précipitées sous forme de grêle ou de neige : il en tomba une si grande quantité pendant que

nous étions là, que je doutai que notre passage pût être praticable. Heureusement, cela ne dura pas long-temps; les nuages se dissipèrent, et l'atmosphère redevint sereine.

J'ignore si ce fut seulement l'effet de la grande élévation à laquelle nous nous trouvions, ou bien en partie celui des émanations d'une plante extrêmement vénéneuse qui, dit-on, croît sous la neige; mais je sentis ma respiration très-gênée, et la difficulté augmenta enfin à un tel point, qu'elle fut augmentée d'un sentiment de pesanteur et d'étourdissement, et je fus obligé de me coucher à terre à plusieurs reprises. Le capitaine Hodgson et un autre particulier, qui traversèrent les montagnes l'année dernière, furent affectés de la même manière. Nous avons trouvé le cadavre d'un malheureux voyageur qui avoit encore ses habits et qui étoit tout entier. Sans doute il s'étoit étendu à terre pour dormir; les émanations funestes de la plante vénéneuse l'auront assoupi, et il sera peut-être mort en dormant, quoiqu'il soit tout aussi probable que la seule rigueur du froid ait pu causer son trépas.

Vers le coucher du soleil, nous avons fait halte à moins d'un demi-mille du col, après une marche fatigante de huit milles. Notre situation étoit terrible et alarmante : un froid excessif avoit succédé à la chute de la neige; nous avions devant nous une nuit longue et triste. Nous cher-

châmes inutilement du bois ou un corps combustible quelconque pour allumer du feu. Nos habits ne suffisoient pas pour retenir la chaleur naturelle de nos corps. Il régnoit un silence solennel ; on n'entendoit pas le moindre souffle de vent ; pas un seul nuage ne se reposoit sur ces monts sourcilleux. La lune se montra sur les cimes d'autres montagnes neigeuses qui étoient plus éloignées. Un oiseau solitaire qui habite dans la neige sembloit, par ses cris plaintifs au milieu de la nuit, compatir à nos souffrances : ce fut le seul indice d'une créature vivante qui anima ces régions lugubres.

Le froid étoit si rigoureux, qu'en empoignant un vase pour boire un breuvage très-agréable que j'avois fait en infusant des feuilles sèches de tabac dans de l'eau-de-vie de genièvre, mes doigts restèrent attachés aux parois ; je fus obligé d'employer un effort violent pour les retirer, et j'y laissai des portions de ma peau. Une heure et demie après, l'eau dont ce vase avoit été rempli ne présentoit qu'une masse solide de glace qui le fit éclater en pièces.

Nous ne pûmes fermer l'œil de toute la nuit, car nos vêtemens étoient presque gelés sur nos dos ; et le fracas des rochers qui tomboient autour de nous, nous tenoit dans des transes continuelles.

Le lendemain, au lever du soleil, nous avons

recommencé notre course; et, après des efforts continus à travers une neige très-épaisse, nous avons atteint au sommet de la montagne.

Il me seroit impossible de décrire tout ce que j'éprouvai en examinant le spectacle qui m'entouroit. C'étoit une image du chaos et du bouleversement de la nature: il n'y a pas de volcan qui puisse produire des effets plus terribles que ceux que la gelée occasionne dans ces régions où son empire est éternel; elle fait éclater les rochers les plus solides avec un bruit de tonnerre, et précipite du faîte des monts, dans les profondeurs de l'abîme, des acres entiers de terrain. Je m'arrêtai quelque temps pour contempler cette scène de destruction et de désolation, tableau bien propre à faire tressaillir d'horreur l'homme le plus apathique. Le langage de la plus sublime poésie est incapable de rendre les sensations que cette vue produit; mais celui qui les a éprouvées ne peut jamais les oublier.

Le passage s'est formé par la rupture et la chute des rochers qui l'entouroient; ce qui continue à un tel point, qu'il ne présente qu'un tas confus de ruines amoncelées les unes sur les autres, et qu'il finira par être bouché par la même cause qui l'a ouvert.

Nous sommes descendus, le mieux que nous avons pu, vers un endroit sur lequel les rayons du soleil donnoient: quant à moi, j'aurois mieux

aimé prolonger mon séjour au sommet pour regarder à loisir une scène qui probablement ne s'offrira plus à mes regards. Elevé à 15,131 pieds au-dessus du niveau de la mer, je voyois en quelque sorte le monde sous mes pieds ; et cependant de chaque côté d'autres pics s'élançoient encore plus haut, et portoient leurs pointes dans les nues.

Retournons au récit de notre voyage. Nous avons suivi le cours du Paber au milieu des neiges depuis sa source, et nous sommes arrivés à Sébathou harassés de fatigue. Mes compagnons souffrirent encore plus que moi de l'excès du froid que nous avions enduré ; quelques-uns avoient eu les doigts gelés, d'autres les orteils, tandis que j'en étois quitte pour des douleurs aiguës dans les membres. Si telle est l'intensité dn froid au mois de septembre, quelle est-elle donc en hiver, lorsque le soleil est encore plus éloigné, et sur les cimes de ces montagnes qui sont au nord, et dont l'élévation surpasse celle du col par lequel nous avons traversé la chaîne? Elle doit surpasser toute idée exacte que nous sommes en état de nous en former.

Sébathou, 31 janvier 1819.

Le tableau animé et varié des productions naturelles d'une contrée montagneuse très-peu

éloignée du tropique, a déjà attiré les pas de voyageurs guidés par l'amour de la science. Est-il donc surprenant qu'il ait des attraits pour les hommes qui, dans leurs excursions, ne cherchent qu'à se distraire ou à satisfaire leur curiosité?

Ma visite dans l'intérieur de ce pays, l'année dernière, eut lieu dans des conjonctures si défavorables, que je suis obligé de me borner à décrire d'une manière générale les traits les plus saillans d'une région prodigieusement raboteuse et extrêmement élevée, qui, jusqu'à présent, n'a pas été explorée. Quoique entrepris par un motif de curiosité, cependant mon voyage me fournissant l'occasion qui peut-être ne se représenteroit pas, d'obtenir quelques notions physiques sur un pays offrant la plus grande étendue de surface inégale, et, comme je le présumois, les montagnes les plus hautes que le globe a présentées jusqu'à présent; enfin d'un intérêt particulier, comme celui où plusieurs rivières fameuses prennent leur source, mon voyage, dis-je, m'a porté à m'occuper des objets suivans:

1° Constater, en mesurant par la marche, la limite la plus distante qui sépare le Basahar (1) de Ladak et de l'empire chinois;

(1) Basahar, pays situé en très-grande partie dans les monts Himalaya : les Gorkhalis en avoient fait la conquête; cependant on n'y avoit pas pénétré en traversant le

2° Reconnoître le volume des eaux du Setledje au point le plus éloigné où je pourrois parvenir;

3° Au retour, traverser l'Himalaya, si cela étoit praticable, et faire le long de la route les observations que l'aspect local du pays indiqueroit.

Un voyage de ce genre, projeté à la hâte, effectué sans les instrumens nécessaires, car je n'avois qu'un odomètre et une boussole, à travers un pays d'une nature extraordinaire, et qu'aucun Européen n'avoit encore parcouru*, enfin achevé dans l'espace d'un mois, ne pouvoit, on le suppose aisément, fournir des acquisitions très-importantes pour la science; toutefois, comme il pouvoit ouvrir la voie à des desseins plus étendus et plus hardis, il valoit la peine d'être entrepris.

Une légère connoissance des pays de montagnes, une certaine expérience de la manière d'y voyager, et la bonne réception que les habitans m'avoient faite précédemment; étoient des encouragemens suffisans pour une seconde excursion. Je dressai mon plan, je pris mes arrangemens en conséquence, et je pus me flatter de réussir complétement dans tout ce que le peu de temps dont je pouvois disposer et la sphère bornée de mes observations me permettoient d'essayer.

Setledje au-delà d'Ouangtou, en remontant cette rivière, ni au-delà de Tchangho, sur les confins du Ladak.

Venons maintenant à l'esquisse de ma seconde expédition.

A trois journées de route de la plaine, dans la seconde chaîne de l'Himalaya, on trouve Sébathou, ancien poste militaire des Gorkhalis, aujourd'hui cantonnement du premier bataillon des Nessiri. Ce lieu, situé par 30° 58′ de latitude nord et et 77° 2′ à l'est de Greenwich, est élevé à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est un séjour fort agréable au printemps et en automne. En été, il est trop près de la plaine pour que le climat y soit tempéré; en hiver, le froid y est d'une rigueur excessive.

A six journées de marche, ou à 67 milles dans l'intérieur, est situé Kotégour, le lieu le plus septentrional que les Anglois possèdent dans l'Inde; il est à 31° 18′ nord et 70° 82′ est sur la rive gauche du Setledje, à 3,500 pieds au-dessus de cette rivière, et à près de 7,000 au-dessus de la mer. Le climat y est très-beau durant une partie de l'année, quoique, d'après sa position élevée, entouré de montagnes, il soit enterré dans la neige, pendant l'hiver, jusqu'au commencement de mai. Après avoir éprouvé l'épuisement que cause la température de l'Inde, un Européen se retrouve avec plaisir dans une région revêtue de neiges éternelles, et sa santé en éprouve des effets salutaires.

La continuité des pluies nous empêcha, pen-

dant quelque temps, d'aller plus loin ; enfin, une atmosphère sereine et le vent d'est annoncèrent un changement, en même temps que les pics de l'Himalaya, débarrassés des nuages qui les voiloient, montroient, par leurs cimes neigeuses, que l'hiver avoit déjà commencé de leur côté.

Nous nous sommes avancés jusqu'à Ouartou, éloigné de 7 milles, situé sur une chaîne très-haute et dominé par deux forts. Les observations barométriques indiquent l'élévation de la montagne à 10,500 pieds. La neige reste sur son flanc et sur son sommet jusqu'à ce que les pluies contribuent à la fondre. L'hiver commence en novembre, et dure pendant six mois avec une âpreté inconnue même dans notre patrie. Le printemps revient en mai ; alors le pays déploie une verdure d'une beauté incomparable, quoique l'hiver soit à peine passé ; car des espaces de neige sont épars çà et là, et il en tombe encore jusqu'au milieu de juin. Cette région présente à cette époque une vaste surface d'une suite variée de tableaux des Alpes ombragés par d'immenses drodars, des bouleaux, des châtaigners, des coudriers, et de plusieurs autres arbres familiers aux yeux d'un Européen.

De juin au milieu de septembre, des brouillards épais enveloppent les montagnes, et il pleut beaucoup. Octobre est un beau mois, quoiqu'il soit rigoureux : à son approche, les premiers

symptômes de l'hiver paroissent. L'eau gèle pendant la nuit; la température varie, pendant le jour, de 40 à 60° (3° 55 à 12° 43); même, à la fin de l'été, le voyageur est rafraîchi par des chutes fréquentes de neige.

Dans toutes les saisons, on peut dire que Ouartou est un séjour froid, quoique la garnison y restât toute l'année; actuellement elle est retirée.

Le lendemain matin le temps fut clair; le thermomètre se tenoit à 40°. Rien ne peut égaler la grandeur de la chaîne neigeuse vue de ce lieu élevé. Les cimes les plus remarquables du voisinage sont celles de Djemnotri dans le sud-est; elles sont égalées, et peut-être même surpassées en hauteur par d'autres plus éloignées dans le nord-ouest. Les pics les plus proches sont à la distance de 20 à 25 milles, et peuvent avoir 18,000 pieds d'élévation. Au pied de ces montagnes coule le Setledje, qui sort ici du milieu de la région des neiges éternelles; il se montre au sud de l'Himalaya, en se dirigeant vers les plaines de l'Hindoustan.

Une marche de 12 milles nous conduisit à Tikour, fort du Basahar, au milieu d'un amphithéâtre de montagnes d'une très-grande élévation. La plus grande partie de la route que j'ai faite aujourd'hui pourroit se parcourir à cheval;

elle a été établie pour faciliter les communications entre Kitagour et le fort.

Ayant ensuite marché pendant 13 milles, nous sommes arrivés à la vallée du Paber, qui paroît avoir ici une élévation de 5,000 pieds; c'est une des rivières du Tansé, et on peut la ranger parmi les plus considérables qui sortent du flanc méridional de l'Himalaya.

Deux marches, ou une distance de 25 milles le long de la rivière jusqu'à Djangléh, me firent arriver au terme du pays habité. A mesure que nous avancions, la vallée se rétrécissoit; la rivière, qui d'abord couloit avec une certaine rapidité, acquit bientôt la violence d'un torrent; les montagnes qui nous entouroient s'élevèrent graduellement; enfin, à Djangléh, nous nous sommes trouvés au pied d'une chaîne qui entre bien avant dans le cercle des neiges perpétuelles, et se mêle aux grands traits de la scène sublime qui s'ouvre devant nous.

La route de cette journée a été aussi inégale et aussi raboteuse que les sommets des montagnes voisines; montante et descendante alternativement, tantôt difficile, tantôt dangereuse; ici, bordée de rochers et se dirigeant obliquement vers des campagnes ouvertes; là, conduisant dans des fondrières et des torrens glacés qui ont leurs sources dans la neige.

A un mille au-dessous du Djangléh, le Paber reçoit un torrent qui l'égale par le volume et l'impétuosité de ses eaux. A leur confluent, on observe un tableau qui offre des contrastes; la rive gauche est un bras de l'Himalaya; et, quoique son escarpement la fasse paroître presque verticale, elle est couverte de bois touffus jusqu'au bord de la rivière, qui, resserrée dans un canal très-étroit, coule avec une agitation violente; tandis que les pins, qui s'élèvent du milieu des crevasses de la montagne, semblent exister dans un séjour de repos éternel.

Djemnéh est le meilleur village de la vallée: ce doit être un séjour bien froid. Le baromètre détermine sa hauteur de 9,000 pieds; il est environné de montagnes dont les sommets sont revêtus de neiges éternelles, et se trouve aussi dans le voisinage de forêts épaisses qui humectent l'atmosphère, et préservent les neiges accumulées pendant l'hiver des rayons du soleil à midi; de sorte qu'en septembre, des espaces restent couverts de neige dans les creux des rochers, seulement à quelques centaines de pas au-dessus du village.

Nous reprîmes notre voyage en gravissant, par une montée rapide, à travers un bois où la route étoit aussi raboteuse que les rochers qui conduisoient dans les hauteurs du Paber; ici, cette rivière fait un détour à droite. En sortant de la

forêt, l'œil contemple une scène dont la grandeur ne peut se concevoir que lorsqu'on l'a vue ; la vallée prend plus d'extension et un aspect plus régulier. Quoique les montagnes soient plus escarpées et plus raboteuses, cette perspective est terminée par la masse de l'Himalaya, enterré dans la neige depuis son sommet jusqu'à sa base que baigne le Paber. Les montagnes à droite s'éloignent de la chaîne centrale qui borne l'extrémité orientale de la vallée ; elles forment un mur de rochers nus, et présentent un assemblage de pics détachés absolument dépouillés de végétation et couronnés de neiges éternelles. A leur pied s'étend une rive herbeuse qui se prolonge jusqu'à la rivière, et où pousse une grande diversité d'arbrisseaux et de plantes. Les montagnes à gauche ont une apparence plus formidable, sont plus éloignées, et atteignent à une plus grande hauteur ; elles sont parmi les derniers sommets de la chaîne orientale, ou de celle qui s'aperçoit des plaines de l'Hindoustan ; elles se prolongent quelques milles plus loin, et finissent au Setledje. La montée est moins abrupte sur les montagnes de la gauche que sur celle de la droite, et la végétation y atteint presque jusqu'aux limites de la neige, qui, à l'exposition du sud dans cette saison, est beaucoup au-dessus de la ligne de la congélation perpétuelle.

Nous nous étions beaucoup élevés, comme

nous l'indiquoit la température des ruisseaux et des torrens qui sont très-nombreux : à midi, le thermomètre étoit à 55° (10° 21).

Le chemin que nous avons suivi aujourd'hui n'offre aucun des caractères du pays ; on ne pouvoit pas s'attendre à en rencontrer un semblable dans l'Himalaya. Excepté au commencement, il est uni et s'étend sur une lisière de terrain noir qui produit en abondance les fleurs de nos climats septentrionaux, et est interrompue de temps en temps par des bouquets de pins chétifs et des ruisseaux qui viennent de la neige fondue. Je suis persuadé que la pomme de terre y réussiroit à merveille. Le sol n'auroit pas besoin de préparation ; on pourroit les planter en mai et les récolter en octobre. Nous avons passé à gué le Paber, à trois milles de sa source ; c'est déjà un torrent considérable : nous avons éprouvé quelque difficulté à le traverser ; l'eau étoit d'un froid glacial, et la surface lisse des cailloux nous faisoit glisser.

Nous avons campé au milieu d'un petit bois de bouleaux, le seul qui se trouve à cette hauteur. Les pics neigeux au-dessus de notre tête formoient un angle de 37 degrés ; notre halte étoit à une élévation de 12,000 pieds. L'eau gela très-fort pendant la nuit ; au lever du soleil, nos tentes étoient roides de froid.

Nous avons de nouveau traversé le Paber, à trois quarts de mille plus haut, sur une voûte de

neige très-étendue, et à 25 pieds au-dessus du lit de cette rivière. Aux mois d'avril et de mai, la profondeur perpendiculaire de la neige ne peut pas être moindre de 200 pieds, comme on le voit par l'absence de toute végétation sur les deux rives.

Nous avons continué à suivre la droite qui descend obliquement vers le Paber par une pente douce. A trois milles de notre camp, nous sommes arrivés en vue du col ; puis nous quittons la vallée du Paber, dont la largeur n'est plus que d'une portée de fusil, quoique les sommets des montagnes qui l'environnent soient éloignés d'un demi-mille à trois quarts de mille d'un côté à l'autre.

Nous avons gravi la pente de la principale chaîne de l'Himalaya : le chemin étoit bon ; des blocs de rochers, enfoncés dans le sol et couverts d'herbes et de mousse, nous aidoient à assurer nos pas.

En une demi-heure nous sommes parvenus à une plaine entourée de ruines de rochers précipités des hauteurs voisines. Une observation barométrique en détermina la hauteur à 13,500 pieds. La terre, arrosée par des ruisseaux de neige fondue étoit encore productive ; ces plantes récréent l'œil du voyageur, entouré de toutes parts de l'image du chaos. A un quart de mille de distance, et de niveau avec la plaine, on voit le Paber qui sort d'un enfoncement obscur et im-

pénétrable; il coule sur un mur perpendiculaire de rochers brisés à 600 pieds de hauteur, et se fraie une issue dans la vallée, où il est joint par un torrent qui vient du col.

La montée, en venant de la plaine, est très-roide, et par conséquent fatigante ; elle devint plus difficile à mesure que nous avancions : des blocs de rochers, entassés dans le plus grand désordre, formèrent alors la route ; et, lorsqu'ils étoient en contact avec la neige qui venoit de tomber, et qui avoit de six pouces à un pied d'épaisseur, on ne voyoit pas les vides qui les séparoient : il falloit ainsi beaucoup de précaution et d'agilité pour trouver notre chemin ; quelquefois nous glissions et nous enfoncions dans la neige à plus de deux pieds. La végétation déclinoit progressivement ; cependant elle ne cessa pas jusqu'au col, que nous atteignîmes à trois heures et demie après midi.

Sébathou, 10 juillet 1819.

Un séjour d'une certaine durée, au milieu de l'été et sous un ciel serein, dans un défilé de l'Himalaya, m'a causé une tristesse inconcevable, quoique je sois né dans le nord de l'Europe. La vue des neiges éternelles qui m'entouroient, la rigueur du froid, le silence de ces

régions glacées, anéantissoient en quelque sorte mon existence.

Nous sommes restés trois jours dans cet endroit; et, après avoir satisfait notre curiosité, nous avons avec plaisir tourné nos pas vers des régions moins âpres et plus animées. La neige, sur le flanc septentrional de la montagne, étant durcie par la gelée, qui chaque jour augmentoit d'intensité, nous eûmes l'idée de glisser sur la croûte solide, comme le moyen le plus expéditif et le plus sûr d'arriver au bas de la hauteur. Une chute que fit un de nos mounchis, nous empêcha de prendre ce parti. Nous descendîmes par des degrés creusés dans la neige par nos gens; il fallut beaucoup d'adresse et de précaution pour éviter les accidens; souvent nous nous aidions de nos mains pour ne pas culbuter; elles étoient engourdies par le contact de la glace; enfin, nous parvînmes en rampant au bas du précipice, et nous aperçûmes, dans la plaine de neige qui s'alonge en ligne courbe au-delà du revers du passage, des crevasses et des fentes énormes : nous n'étions pas assez près de ces abîmes pour en sonder la profondeur; cependant nous remerciâmes notre bon génie, qui nous avoit détourné de nous laisser glisser du sommet du col en bas.

Dans les endroits où la neige est très-profonde, l'action de l'air glacé cesse au-delà de

quelques pieds de profondeur : le dégel a lieu continuellement à la surface inférieure, tandis que la chaleur du jour, fondant l'enveloppe supérieure, celle-ci s'affaisse sur la partie qui reste ferme; alors la masse entière se gèle et devient solide, brillante et transparente. A la source de toutes les grandes rivières, au milieu des neiges et des glaces amoncelées, il y a, dans les mois les plus froids, quand la température doit souvent être de 20 degrés au-dessous de zéro (—23°-0 R.), un courant qui, venant de la surface inférieure, est proportionné à la profondeur de la neige et écarte le froid.

Nous étions à 14,500 pieds d'élévation, et pourtant le soleil dardoit ses rayons avec une force singulière ; leur éclat, réfléchi obliquement par la surface inclinée de la neige, nous aveugloit ; nos yeux furent ensuite attaqués d'inflammation. La plaine de neige inclinée sur laquelle nous descendions a un demi-mille de largeur non interrompue. A cette distance, un amas de fragmens énormes de rochers occupe à peu près toute l'étendue de la vallée, et forme une chaîne isolée qui prend naissance au pic oriental du col.

Après avoir monté sur la neige pendant trois quarts de mille, depuis le revers du défilé nous n'en avons plus rencontré que des portions éparses ; on arrive sur un terrain rocailleux et so-

lide mêlé de terre végétale couverte de mousse et d'herbe; le courant des eaux est formé d'une infinité de petits ruisseaux qui coulent sous les pierres, et dont on entend le murmure.

Nous descendîmes ensuite au milieu de blocs entassés qui formoient comme des escaliers gigantesques; ils offrent, dans une étendue de plusieurs milliers de pieds, une pente abrupte qui aboutit à une surface unie, de laquelle on descend de la même manière à une autre. Les minéralogistes feroient une ample moisson au milieu de ces rochers, dont les couleurs variées annoncent de grandes richesses minérales. Le hasard leur a fait prendre les positions les plus singulières. L'air de fraîcheur de plusieurs fractures donnoit lieu de penser que les masses avoient été détachées depuis peu de temps du reste de la montagne; cependant leur étendue sembloit trop prodigieuse pour admettre cette opinion. Les fissures longitudinales n'étoient peut-être, dans l'origine, que des fentes dans lesquelles la neige a aisément trouvé un passage; la chaleur du soleil à midi, même en hiver, a suffi pour la fondre; la gelée de la nuit, en janvier, n'a pas moins de puissance que la poudre à canon. La nature de la roche peut aussi aider les causes de destruction. Nous n'avons pas trouvé de granit parfait : des rognons de gneiss gris se distinguoient au milieu des blocs; le mica bril-

loit de toutes parts, et le quartz, par sa blancheur, rivalisoit celle de la neige.

En beaucoup d'endroits, la terre dans laquelle les rochers étoient tombés, a été emportée par les eaux des neiges fondues, laissant à sa place des labyrinthes profonds qui servent de passage aux ruisseaux. Sur le revers septentrional, les limites de la végétation sont à quelques centaines de pieds plus hautes que sur le revers méridional. Le premier arbre que nous avons rencontré a été le bouleau, à 12,000 pieds d'élévation; il croît sur une pente couverte d'une belle pelouse; un peu au-dessous de la ceinture des rochers arides qui couronnent la vallée, beaucoup de plantes grimpantes entourent leurs troncs, qui étoient assez gros et aussi unis qu'une glace. L'escarpement de la montagne étoit si considérable, que nous étions obligés de franchir, en sautant, les intervalles d'un arbre à l'autre.

Un peu plus bas, les flancs des monts deviennent moins tristes; ils sont couverts d'herbes jusqu'en haut; le fond de la vallée est plat, couvert d'une terre végétale noire humectée de rosées continuelles. On voit des pins en grand nombre. A mesure que l'on descend, l'on rencontre des arbres et des arbrisseaux nouveaux. Les groseillers noirs étoient chargés de fruits.

A trois milles du col, le Gange passe sous une

magnifique arcade de neige, dont l'aspect ni la forme n'avoient pas changé depuis que je l'avois vu l'année précédente. Les contours de cette route gelée offrent une ressemblance frappante avec une bouche ouverte; ce qui vient à l'appui de la tradition d'après laquelle le Gange sort de la bouche d'une vache; il y en a une autre située plus bas; sa bouche est moins prononcée; elle est percée dans un rocher, probablement de granit.

La couche de neige avoit 300 pieds de longueur, 120 de largeur et 30 de profondeur; le passage qui conduit à l'arcade décrit une ligne diagonale, et se resserre vers son extrémité inférieure. De la voûte de l'arcade tombe une pluie continuelle. Notre élévation étoit de 10,800 pieds; l'action du soleil faisoit fondre et geler alternativement cette masse qui, devenue brillante et transparente, conservoit néanmoins sa texture grenue.

Cette surface de neige, après avoir résisté aux effets des cinq mois les plus chauds de l'année, défioit les derniers efforts de l'été. Considérant que nous n'étions qu'à 200 pieds au-dessus du pic le plus élevé d'Ouartou, où la neige se fond dès que les pluies périodiques commencent à tomber, et que nous étions à 1,100 pieds au-dessous du Tchour, montagne du Sermour, sur

le sommet de laquelle on peut trouver des blocs de glace, et, sur ses flancs ombragés par des forêts touffues, des espaces couverts de neige à une époque plus tardive; enfin que, dans le lieu où nous étions, la température de l'atmosphère, en automne, s'élève, à midi, à plus de 60° (12°43), il me sembloit difficile d'assigner des causes naturelles à cette masse qui ne fondoit pas; je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle doit son étendue et sa perpétuité à sa position au pied des montagnes, sur les flancs escarpés desquelles les neiges ne peuvent s'arrêter; elles sont précipitées en bas en quantités prodigieuses : ombragées pendant la moitié du jour par les hauteurs, et tassées par l'effet de l'humidité que produisent les arbres touffus, elles résistent ainsi à la puissance des rayons presque verticaux du soleil.

Nous enfoncions dans la neige jusqu'à la cheville, et nous passions le long d'une crevasse profonde, dont le bord étoit assez ferme pour nous soutenir. En quittant la neige, nous avons suivi les bords en pente du Gange. Dans une étendue de plusieurs pieds, ils sont dépourvus de toute espèce de débris de corps organisés ; ce qui prouve qu'il n'y avoit pas long-temps encore que le lit de la rivière étoit barré par les glaces ; des filets d'eau serpentoient dans le sol spongieux, de sorte qu'il falloit une certaine agilité pour ne

pas glisser dans le torrent. A mesure que le voyageur descend, le règne végétal lui offre de nouvelles richesses, et, dans cette vallée resserrée, ses pas sont guidés par la plus belle verdure. Les arbustes, les plantes rampantes, toutes sortes d'herbes tapissent le sol; des pins, droits comme des cyprès, croissent le long de la montagne presque verticale; leur couleur et leur taille changent en s'approchant de la cime, jusqu'à ce que leur stature diminue et qu'enfin ils disparoissent tout-à-fait.

Nous avons campé dans le centre de la vallée, à 10,700 pieds de hauteur, sur une belle pelouse qui s'abaissoit vers le Nellah, dont les eaux murmurent sous l'ombre épaisse des arbres. Les jours étoient d'une sérénité parfaite, le soleil répandoit une chaleur agréable, malgré la grande élévation où nous étions. Le thermomètre étoit, dans notre tente, à 39° (3° 11) au lever du soleil, à 66° (15° 10) à midi; le baromètre varioit de 30,550 pouces à 20,440. Les matinées et les soirées étoient piquantes, mais agréables, en comparaison de ce que nous avions éprouvé sur les hauteurs d'où nous étions descendus. Des rosées abondantes suivoient le coucher du soleil; le givre couvroit le sol au point du jour; le bois étoit abondant. Nous jouïssions du plaisir de nous réchauffer à un feu brillant.

Le jour étoit très-avancé avant que le soleil parût au-dessus des montagnes; la température n'éprouvoit guère de changement avant que ses rayons eussent donné en plein dans la vallée. Le feu étoit nécessaire pour ne pas souffrir de la rigueur de l'air. Vers midi, nous prenions nos fusils et nous nous enfoncions dans les bois, espérant trouver quelque nouvelle espèce d'oiseau ou des plantes analogues à celles d'Europe. Les groseillers noirs étoient abondans: croissant à l'ombre des halliers impraticables, au pied de rochers baignés par des ruisseaux qui couloient constamment, et placés dans une atmosphère humide et stagnante, ils poussoient des branches longues, minces, étiolées; la moitié étoit généralement flétrie; l'autre produisoit en grande quantité des fruits excellens. Pendant deux jours de suite, nous avons suivi le sentier décrit par les groseillers et les framboisiers au milieu de la partie la plus touffue de la forêt. Des ruisseaux murmuroient à nos pieds, la terre donnoit naissance à des herbes épaisses qui couvroient les troncs des arbres tombés de vétusté; ceux-ci ajoutoient à l'aspérité primitive du lieu, souvent se prolongeoient sur le flanc saillant d'un rocher rongé par le temps et par les eaux, et finissoient par boucher le passage.

Ne trouvant pas de gibier, peu de plantes du nord de l'Europe, ni genevriers, ni bruyères, et

fatigués de nous frayer un passage le long des montagnes à travers les branches des arbres qui nous embarrassoient sans cesse, nous gravîmes plus haut le lendemain, espérant être plus heureux. Les arbres ne tardèrent pas à nous quitter, les rochers perçoient plus fréquemment le sol. Les touffes de céléri sauvage étoient communes, de même que la digitale et la rhubarbe.

La montée étoit si roide, qu'il fallut ramper sur les pieds et les mains pour avancer. Nous nous étions élevés à près de 13,000 pieds sans voir une grande diversité de plantes d'Europe. Le peu d'oiseaux que nous avions aperçus étoient trop farouches ou trop peu intéressans pour que nous les eussions poursuivis; ils ressembloient à nos linottes. Nous perdîmes le soleil de vue de bonne heure dans l'après midi, l'ombre s'étendoit très-haut dans la vallée, le chemin devenoit moins incliné, plus difficile et plus nu. Nous renoncions, à chaque pas, à l'idée d'atteindre à la ligne des neiges; nous fîmes halte pour regarder autour de nous. Les pics neigeux du Kaïlas s'élevoient devant nous et pénétroient jusque dans la région des nuages. Au nord-ouest, une suite de sommets aplatis et couverts de neige se prolongeoit au loin; au-dessus s'élançoit une chaîne sombre détachée de la masse des montagnes, elle se terminoit par deux pics énormes dont les flancs étoient blanchis par la neige. Notre œil les re-

gardoit avec admiration en jugeant de leur hauteur immense. Au coucher du soleil, nous regagnâmes notre camp, un peu déconcertés du peu d'abondance de nos récoltes.

Ne sachant pas si nous pourrions facilement gravir les flancs de l'Himalaya le long du Setledje, et nous trouvant sur les revers de la grande chaîne, nous résolûmes de gagner le dos boisé vis-à-vis de nous, qui faisoit suite aux cimes neigeuses. En conséquence, le lendemain nous traversâmes le fleuve un peu au-dessus de notre tente; la pente de la montagne étoit assez douce pour nous empêcher de glisser; il sembloit que l'hiver venoit d'y finir. La végétation étoit foible, les plantes peu nombreuses. Nous y vîmes cependant de très-belle rhubarbe. Plus loin, nous arrivâmes à un joli ruisseau qui couloit au milieu de rochers entourés de la verdure la plus fraîche; puis, nous élevant graduellement, nous ne vîmes plus que les pins et les bouleaux qui disparurent aussi; enfin, gravissant une pelouse rase, nous atteignîmes au sommet.

Le baromètre tomba au-dessous de 18 pouces et demi: nous étions à plus de 13,000 pieds d'élévation. Nous apercevions d'un côté la vallée du Bespa, bordant le pied de la chaîne extérieure de l'Himalaya, et de l'autre les pics du Kaïlas. Ces aiguilles majestueuses semblent être d'une roche granitique friable, et n'ont pas résisté aux

ravages des eaux qui coulent silencieusement à leur base. Nous étions assez près pour observer combien leurs flancs étoient profondément déchirés et escarpés; la neige en remplissoit les crevasses, et, fondant à l'ardeur des rayons du soleil à midi, produisoit des torrens à l'action desquels la nature de la roche a cédé. Le côté qui nous faisoit face présentoit une masse de débris confusément entassés. Ces pics gigantesques s'élèvent à 14,000 pieds au-dessus de la mer; ils forment un groupe nombreux qui atteint à sa plus grande hauteur sur son arrière-plan : il sembleroit que c'est le séjour perpétuel des nuages. Nous attendions avec impatience qu'ils s'en dégageassent; mais ils s'agitoient sans cesse autour des cimes aiguës sans s'en éloigner. Il n'y a peut-être pas dans toute la chaîne de l'Himalaya beaucoup de vues aussi imposantes que celle dont on jouit dans cet endroit.

Le lit du Bespa est à la profondeur énorme de 7,000 pieds et se montre à peine. Dans ces vallées retirées, les montagnards cultivent la vigne et répandent la fertilité sur les pentes de l'Himalaya. Une paix perpétuelle semble y régner; la richesse et la prospérité habitent les bords de cette rivière; l'innocence et l'activité primitives sont gardées par un hiver sans fin.

Le dos où nous étions offre les derniers efforts de la végétation; plus haut, les montagnes sont

tout-à-fait nues ; il en est peu qui présentent une ceinture de neige à l'est du col ; à l'ouest, le long de la base des pics fourchus, s'étend, sans la moindre interruption, une nappe de neige glacée, on peut même dire un vaste glacier qui s'appuie contre les sommets, descend pendant un mille, et s'adosse en bas sur une ligne de rochers perpendiculaires. Nous ne pûmes voir jusqu'où il se prolonge dans l'occident; il seroit difficile de deviner quelle est sa profondeur; il paroît avoir été formé par la suite des siècles.

Quand nous étions à ces hauteurs immenses, nous nous amusions à faire rouler au-dessous de nous de grosses pierres qui, dans leur chute, produisoient des effets prodigieux ; quelques-unes entraînèrent une masse qui sillonna le sol en passant, et dont les bonds furent accompagnés de bourdonnemens sourds. Souvent nous apercevions un arbre qui tomboit silencieusement; car le bruit de la destruction ne nous parvenoit qu'après un long intervalle. Nous retournâmes à notre camp au coucher du soleil, bien dédommagés de nos fatigues et du manque de gibier.

Notre court séjour en ce lieu se passa au milieu de l'abondance. On nous apportoit des raisins du village le plus proche, situé sur les bords du Setledje ; nos gens se régaloient de chèvres;

tous les jours nous avions de nouvelles provisions de groseilles et de framboises; le feu d'un brasier énorme nous invitoit à quitter notre tente. Nous passions les matinées et les soirées en plein air sur une pelouse verdoyante, entourés d'un paysage européen, et sous le ciel pur et serein des climats équatoriaux.

(*Extrait du journal de Calcutta.*)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Abrégé des Voyages modernes depuis 1780 *jusqu'à nos jours, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures;* par M. Eyriès; 14 volumes in-8° de 480 pages chacun, imprimés en philosophie et publiés par livraison de deux volumes. — Huit volumes sont en vente (1).

Les relations des voyageurs, généralement instructives par les renseignemens précieux qu'elles offrent sur les pays dont elles donnent la description, contiennent quelquefois des détails insignifians et de si peu d'intérêt, que leur lecture en devient fatigante. Malgré la meilleure volonté du monde, on a souvent beaucoup de peine à suivre la marche d'un navire, lorsque le capitaine qui donne le récit de son expédition ne fait pas grâce du moindre mouvement qui est imprimé au gouvernail, et le fil de la narration n'est pas aisément retrouvé au milieu des nombreux

(1) Prix de chaque livraison de deux volumes, 12 fr.; papier vélin, 24 fr. A Paris, chez Et. Ledoux, libraire, rue Guénégaud, n° 9.

relèvemens des différens points d'une côte devant laquelle vogue le vaisseau. La patience du lecteur court plus d'une fois le risque d'échouer sur les mêmes écueils dont le navigateur ne se tire qu'avec difficulté ; et, lorsqu'enfin le vaisseau vogue en pleine mer, la mention de chaque oiseau ou de chaque poisson qui vient à passer cause un ennui dont il est bien difficile de se défendre.

Cependant ces mêmes relations, si fautives par la forme, contiennent plus d'un passage dont la lecture est vraiment attachante. D'ailleurs, on aime à suivre un navigateur dans sa longue course, à connoître les pays qu'il a vus, les singularités qui se sont offertes à ses regards, les peuples qu'il a rencontrés, les accidens qu'il a éprouvés. Il ne s'agit donc que de débarrasser ce récit de beaucoup de circonstances accessoires et généralement inutiles, pour les faire goûter aux hommes qui veulent s'instruire sans avoir leur attention dérangée par une foule de particularités qui ne leur apprennent rien. C'est sous ce point de vue que les *Abrégés des Voyages* sont une chose utile, surtout lorsqu'ils sont faits avec soin. Quelques personnes les blâment en masse, et soutiennent qu'il ne faut rien retrancher de ce qu'un voyageur a jugé à propos de dire, et qu'en agir ainsi, c'est gâter l'objet auquel on a touché. Il est permis de ne pas partager cet avis, et l'on pourroit même avancer qu'aucun de ces frondeurs n'a le courage de lire ce qu'il veut forcer les autres à respecter si religieusement. A-t-il en main un de ces livres surchargés de détails inutiles, son plus grand empressement est de sauter par-dessus, et de ne s'arrêter qu'aux endroits qui sont réellement intéressans.

C'est donc une entreprise bonne en elle-même que celle de débarrasser les meilleurs voyages de cette surabondance de faits oiseux qui font reculer les lecteurs les plus

intrépides, et l'Abrégé que nous annonçons sert bien les intérêts de la géographie en n'offrant que ce qui, dans chaque relation, est de nature à plaire à la classe la plus nombreuse qui consent à apprendre et ne veut pas s'ennuyer.

En examinant les différentes relations recueillies par M. Eyriès, nous avons reconnu qu'il n'a rien omis d'essentiel, en même temps qu'il a eu soin d'élaguer les répétitions qui deviendroient inévitables, si l'on prenoit à tâche d'extraire tout ce qu'un voyageur raconte d'un pays qu'il a vu, et qu'un autre a visité avant lui.

La marche à suivre pour cet ouvrage étoit indiquée d'avance. L'éditeur vouloit donner une suite à l'*Abrégé de l'histoire des Voyages* qu'il a fait paroître en 1820 (1), et dont M. Eyriès avoit soigné la publication. Or, ce livre se terminant avec le troisième voyage de Cook, en 1780, il convenoit de commencer la suite par les expéditions que différentes nations ont envoyées dans le Grand-Océan ou autour du monde pour achever les travaux de ce grand navigateur. Ainsi le premier volume offre le voyage de la Pérouse, et l'on trouve successivement dans les autres volumes les relations de ceux qui ont marché sur ses traces jusqu'à celle du capitaine Otto de Kotzebue, qui finit en 1818.

Quelques-unes des relations insérées dans ce recueil n'avoient pas été traduites en françois. Nous ferons remarquer dans ce nombre le voyage de Mac-Cluer aux îles Peleou, qui fait connoître les nouveaux rapports des Anglois avec les habitans de cet archipel, que l'on aimoit tant pour leur caractère humain et hospitalier ; le voyage d'Ed-

(1) Vingt-quatre volumes in-8°, avec un atlas in-folio. Prix, 150 fr. Chez Et. Ledoux.

wards pour saisir les révoltés de *Bounty*, et la seconde expédition de Bligh à Taïti, d'où il enleva enfin l'arbre à pain ; la découverte de l'île où les descendans des révoltés du *Bounty* ont formé une nouvelle colonie ; le voyage de Bass, qui trouva, en 1798, le détroit situé entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diemen ; le voyage par lequel Flinders a complété la découverte de la Nouvelle-Hollande ; le voyage de Liddiard-Nicholas à la Nouvelle-Zélande : plusieurs autres, également curieux, n'avoient pas non plus paru en françois.

Dans les Tomes VII et VIII, qui viennent d'être mis au jour, on trouve le voyage de Hooker et d'Henderson en Islande. Le premier donne l'histoire singulière d'une révolution éphémère qui eut lieu dans cette terre boréale ; le second en décrit les phénomènes et les mœurs de ses habitans. Les expéditions entreprises pour achever la reconnoissance de l'Amérique au nord remplissent le reste du septième volume et une partie du huitième. Celles de Hearne, de Mackenzie, de Ross et de Parry sont connues ; celle de Franklin n'a été publiée à Londres que depuis quatre mois au plus ; elle est insérée dans ce recueil.

Comme les *Nouvelles Annales des Voyages* n'ont donné, à la fin de décembre 1822, qu'un extrait succinct de cette tentative de pénétrer au nord de l'Amérique, on ne nous saura pas mauvais gré d'en faire connoître les particularités les plus intéressantes pour la géographie.

M. Franklin, lieutenant de vaisseau, auquel on avoit adjoint MM. Hood et Back, midshipmen, et M. Richardson, chirurgien de la marine royale, partit de Londres le 23 mai 1819. Le 30 août, le navire qui les portoit laissa tomber l'ancre près du fort d'York, peu éloigné du rivage de la mer de Hudson. M. Franklin alla par eau, en re-

montant les rivières et les lacs, jusqu'à Cumberland-House, comptoir anglois situé au milieu des déserts de l'Amérîque septentrionale, à 690 milles dans le sud-ouest du fort d'York. On y passa l'hiver. En 1820, on alla au fort Chipeouan, sur le lac Athapaska, au fort du Slave-River, situé daus la partie méridionale du lac de l'Esclave, puis au fort Providence, à sa partie nord-est. C'est un fait bien remarquable en géographie que cette suite de rivières généralement navigables, par lesquelles on parcourt, dans l'Amérique septentrionale, une si grande étendue de pays. Les points où des rapides interrompent la navigation sont peu nombreux, et leur largeur peu considérable permet de transporter, sans beaucoup de peine, d'une rivière à une autre, tout le bagage et jusqu'aux canots. C'est de cette manière que voyagent les agens des compagnies commerciales qui parcourent ces vastes régions pour recueillir les pelleteries que les Indiens se sont procurées.

Franklin et ses compagnons suivirent, depuis le lac Ouinipeg jusqu'au lac de l'Esclave, la même route que Mackenzie avoit tenue en 1789. A cette époque, les Européens n'avoient pas poussé leurs établissemens si avant : aujourd'hui ils ont des comptoirs jusque sur le fleuve Mackenzie, au nord du lac de l'Esclave. Franklin observe que le portrait des Indiens, tracé par Hearne et par Mackenzie, est d'une ressemblance si parfaite, qu'il lui est impossible d'y rien ajouter. C'étoit déjà un préjugé favorable pour ces deux voyageurs dans ce qu'ils ont raconté de leurs excursions aux bords de la mer Polaire. On eut par la suite lieu de s'en convaincre.

Au-delà du fort Providence, dans la direction du nord-est, on ne devoit plus rencontrer de poste européen. On se munit donc de tout ce qui étoit nécessaire pour l'hiver. M. Franklin partit avec plusieurs chasseurs canadiens, un

employé de la compagnie du nord-ouest, et un chef indien accompagné de sa troupe. Ceux-ci devoient chasser, et, par ce moyen, fournir à la provision de vivres.

Après qu'on eut remonté le Begholo-Tessé, rivière qui a son embouchure à l'extrémité nord-est du lac de l'Esclave, Akaïtcho, chef des sauvages, fit faire halte sur les bords d'un lac. L'emplacement étoit bien choisi pour y passer l'hiver. M. Franklin auroit mieux aimé gagner tout de suite les bords du fleuve Copper-Mine; il n'y eut pas moyen d'y déterminer Akaïtcho. Cependant un détachement alla reconnoître un lac qui donne naissance à ce fleuve. Dès le 25 août, les premiers symptômes de l'hiver se manifestèrent. L'on étoit à 450 milles nord-nord-est du fort Chipeouan. La rigueur de l'hiver fut excessive.

Ce ne fut que le 14 juin 1821 que l'on put se remettre en route : on avoit construit deux grands canots d'écorce; ils furent transportés jusqu'au fleuve Copper-Mine. Tous les lacs étoient encore gelés.

M. Franklin retrouva les montagnes de cuivre et le champ du massacre des Eskimaux dont Héarne avoit été témoin en 1772. On essaya inutilement d'avoir des communications amicales avec les Eskimaux : cependant on leur fit parler par des interprètes de cette nation qui accompagnoient la troupe.

Le 18 juillet, l'on arriva sur les bords de la mer Polaire. M. Franklin constata que l'eau en étoit salée, et avoit un mouvement de flux et de reflux. Ainsi tombèrent les chicanes que des géographes avoient élevées sur les découvertes de ce voyageur et celles de Mackenzie, en soutenant qu'ils n'étoient pas parvenus à la mer. Les descriptions de Héarne furent trouvées fort exactes. Quant à la position de l'embouchure du fleuve, il l'avoit mal déterminée; il l'avoit placée trop au nord. D'après M. Franklin,

elle est par 67 50′ de latitude nord, et 115° 38′ à l'ouest de Greenwich.

Jusqu'alors, M. Franklin n'avoit fait que vérifier les découvertes des autres: le 21 juillet, il commença la reconnoissance d'une côte inconnue. Ce n'étoit pas un petit effort de courage de s'aventurer sur deux frêles canots d'écorce. A l'exception des trois officiers et d'un matelot, ses compatriotes, ses autres compagnons, au nombre de seize, n'avoient jamais navigué sur mer.

Une partie de la côte, qui fut longée dans la direction de l'est, étoit bordée de glaçons flottans. Elle tourna au sud-sud-est; une baie fut nommée *Artic-Sound;* on débarqua sur les bords d'un fleuve par 67° 18′ nord et 111° 43′ ouest; on chercha vainement des habitans. Plus à l'est, on trouva l'embouchure d'un autre fleuve; on suivit une côte qui remontoit au nord, et qui étoit découpée par plusieurs baies profondes. Enfin, le 16 août, l'on parvint à 68° 18′ nord et 109° 25′ ouest. Le mauvais temps, l'approche de l'hiver, le manque de provisions, ne permirent pas d'aller plus loin. On apercevoit dans le nord-est une terre qui ressembloit à deux îles. « Quoique la pointe Turnagain, où nous fûmes obligés de terminer notre navigation, dit M. Franklin, ne soit située qu'à six degrés et demi de longitude à l'est de l'embouchure du fleuve Copper-Mine, nous avons parcouru 555 milles géographiques en suivant la côte, qui est extrêmement découpée. »

M. Franklin pense que l'Amérique est bornée au nord par la mer à peu près sous les parallèles assignés au Kotzebue-Sound, à l'embouchure du fleuve Mackenzie et à la baie Repulse de la mer de Hudson. Il ajoute que la communication de cette mer, d'un côté, avec celle de Hudson, et, de l'autre, avec celle qui débouque vers le détroit de Behring, est constatée par la présence des baleines qu'il a vues. « La

portion de mer où nous avons voyagé, dit-il, est navigable pour les navires de toutes les grandeurs. Les glaces que nous avons rencontrées n'auroient pas arrêté une chaloupe. La chaîne des îles procure un bon abri contre la houle la plus grosse, et l'on trouve des ports excellens à des distances convenables.

Le 20 août, on fit route directement pour l'Artic-Sound; on remonta le Hood-River qui s'y décharge. Dès ce moment, le voyage n'offrit plus que des infortunes. Réduits à la plus affreuse détresse par le froid et la disette, Franklin et ses compagnons arrivèreut, le 4 octobre, après des maux inouis, sur les bords du fleuve Copper-Mine, en traversant le continent. Ils se partagèrent en plusieurs troupes, parce que l'épuisement ne permettoit plus à quelques-uns de ces malheureux d'avancer : la plupart des Canadiens moururent; un des midshipmen fut tué d'un coup de fusil par un métis iroquois, auquel le chirurgien fit sauter la cervelle; un des Eskimaux disparut. M. Franklin et ses deux compagnons, suivis de l'Eskimau qui restoit, gagnèrent le fort York le 14 juillet 1822; au mois d'octobre, ils revirent l'Angleterre.

Le huitième volume de l'*Abrégé des Voyages modernes* est terminé par l'extrait de plusieurs relations des Etats-Unis d'Amérique, auxquelles ont été joints des renseignemens très-récens publiés dans ce pays au commencement de 1823.

Cartes de la Russie d'Europe, des royaumes de Suède, de Norwège et de Danemark, des îles Britanniques, du royaume des Pays-Bas, de la confédération germanique, de la Prusse et de l'Autriche, de l'Italie, de l'Espagne, de la France, dressées par M. le chevalier Lapie ; 1821 et 1822 (1).

Lorsque les événemens politiques, et surtout la guerre, appellent l'attention du public sur un pays, c'est une véritable bonne fortune pour les marchands de cartes. Toutes les personnes qui s'intéressent aux occurrences du temps, et le nombre de celles auxquelles elles sont entièrement indifférentes est bien petit, veulent, en lisant le récit des opérations militaires, suivre sur la carte la marche des armées belligérantes ; on se dépêche donc d'en acheter une. Les marchands, qui cherchent naturellement à tirer le meilleur parti possible de ce qu'ils ont en magasin, se hâtent d'étaler aux yeux des passans des cartes de toutes les dimensions. Les curieux, souvent déterminés par le bon marché, achètent une carte, parce qu'elle est à grand point, et qu'ils espèrent y trouver sans peine toutes les positions dont il est question dans le bulletin. On arrive chez soi, on prend le journal d'une main, et, du doigt, on s'efforce de rencontrer les noms des lieux cités dans le récit imprimé. O contre-temps fâcheux! on ne peut les apercevoir ; à leur place on en lit d'autres ; ou bien, si on les voit, ils sont passablement défigurés et difficiles à reconnoître ; la relation place la ville sur une montagne, la carte la montre dans une plaine ; la première dit que tel

(1) Chez Basset, rue Saint-Jacques, n° 64, et chez Piquet, quai de Conti, n° 17. Prix, 5 fr. chaque carte.

endroit est à la gauche d'une rivière, la carte la met à droite : si, d'après le rapport de l'officier général, une ville est à dix lieues d'une autre, la carte l'indique à cinq lieues ou bien à vingt. L'aspect général du pays n'y ressemble nullement, à ce que l'on se figure, d'après les renseignemens que l'on a sous les yeux, et l'on ne tarde pas à être convaincu que l'on a fait un très-mauvais marché.

Ce que nous venons de dire est l'exacte vérité ; il suffit de passer le long des boulevards ou des quais pour s'en convaincre. On reste tout ébahi de ce qui frappe les yeux. Les cartes d'Espagne, par exemple, diffèrent entre elles ; sur quelques-unes, la côte de la Catalogne décrit une courbe si forte, et dont les extrémités sont si saillantes, qu'elle ne ressemble pas mal à une gueule monstrueuse prête à engloutir les îles Baléares. En s'approchant pour examiner quel est le nom de l'auteur qui donne une si étrange configuration aux choses, on lit qu'il existoit il y a plus de cent cinquante ans, par conséquent bien avant la réforme que Delisle fit subir aux cartes. On reproduit cependant des cartes si fautives, et l'on croit être à l'abri de reproche en notant dans un coin qu'à la vérité elles pèchent contre la géographie physique, mais que les détails en sont bons et qu'elles peuvent servir. C'est, on peut le dire, vouloir sciemment en imposer au public que de s'exprimer ainsi ; car, si la carte est inexacte par les longitudes et les latitudes, et si ce qui a rapport à la géographie physique ne vaut rien, à quoi est-elle bonne?

Il n'en est pas ainsi des huit cartes que nous annonçons ; dessinées et dressées avec tout le soin dont leur auteur est capable, on peut les consulter avec confiance. Les côtes sont bien tracées, le cours des rivières et des fleuves bien indiqué, les positions bien placées, les noms généraralement écrits avec exactitude, les divisions politiques

marquées d'après les derniers traités ; en un mot, tout s'y réunit pour leur valoir le suffrage du public. Sans doute elles seront suivies d'autres cartes qui donneront les pays de l'Europe et des autres parties du monde qui ne se trouvent pas dans celles que nous annonçons. Il est probable qu'elles ont été précédées d'une mappemonde et de cartes de différentes parties du monde : comme nous ne les avons pas sous les yeux, nous n'en pouvons rien dire.

Nous avous vu avec plaisir, sur la carte d'Espagne, la ville de Reuss en Catalogne, et d'autres encore qui, sur des cartes plus anciennes, sont à peine indiquées, quoique ce soient des lieux considérables. Les noms sont écrits de manière à ne pas faire confusion, et les villes principales sont seules en gros caractères. Pourquoi n'avoir pas suivi la même marche partout? La carte des Pays-Bas offre une si grande quantité de noms écrits en lettres capitales, que l'effet en est fort désagréable à la vue. Il n'y a pas de bicoque, même la plus mince, à laquelle on n'ait fait cet honneur, et, en conscience, la plupart ne le méritoient pas : on peut s'en rapporter aux personnes qui les ont vues.

On peut être surpris aussi de ce que, sur la carte de la confédération germanique, le prince de la Leyen figure encore parmi les Etats qui en font partie. Cependant on ne le trouve cité nulle part dans les listes qui comprennent les noms de tous les membres de cette association politique. C'est une inexactitude qu'il convient de corriger. En jetant les yeux sur cette carte, on est surpris de ce que les montagnes y sont marquées par des traits si foibles, qu'à peine on les distingue. Quelques expressions inexactes se montrent çà et là. Sur la carte des îles britanniques, tous les fleuves sont qualifiés de rivières, probablement parce que, dans la langue angloise, on se sert du mot *river* pour dési-

gner les fleuves. C'est une faute qu'il faut faire disparoître pour être d'accord avec les autres cartes, où les grands courans d'eau sont désignés d'une manière convenable. On a évité sur la carte de la confédération germanique un écueil différent. En effet, si on eût suivi les expressions allemandes, tout eût été appelé *fleuve*, au lieu que l'on a distingué ceux-ci des rivières.

Les petites taches que nous venons de citer n'ôtent rien au mérite de ces cartes, et nous ne les avons fait apercevoir que pour qu'on pût les enlever. E.

Élémens d'une Géographie générale des Plantes; par M, Schow, professeur à l'université de Copenhague. (*Grundtræk til en almindelig Plante-Geographie*). Un volume avec quatre tableaux. Copenhague, 1822, en danois.

(second article.)

Nous sommes arrivés à la *topologie des genres*. La première question est : Jusqu'à quel point existe-t-il, pour les genres, des rapports topographiques connus et définissables?

Les rapports topologiques des *genres*, dit l'auteur, sont plus difficiles à déterminer que ceux des espèces, parce que les genres sont des divisions idéales, et que nous ne pouvons jamais répondre qu'une espèce nouvellement découverte ne fasse changer les limites que nous assignons actuellement à la sphère de tel ou tel genre. Comme le genre est un groupe plus considérable que l'espèce, il est naturel que le lieu de naissance et la sphère de croissance

sont moins circonscrits pour les premiers que pour les secondes. Cependant il est des genres restreints dans des limites très-précises; ainsi on ne trouvera jamais un *potamogeton* ni une *nymphœa* sur la terre; le genre linnéen des *fucus* n'existe que dans la mer; les *carex* croissent presque tous dans les marais, et les *salicornia*, avec les *salsola*, dans les terres salines.

M. Decandolle, dans les *Mémoires d'Arcueil*, T. III, p. 296, nie la possibilité de déterminer le rapport des genres quant à l'élévation au-dessus de la mer. « L'inspection de mes tableaux, dit ce savant, prouvera qu'il est »impossible de donner quelques généralités sur les stations »des *genres* et des *familles;* ce genre des recherches ne »peut se faire que pour chaque *espèce* en particulier. » M. Schow oppose à cette observation la réponse suivante: « Trouve-t-on jamais un *aretia* ou une *androsace* dans la »plaine sous la même latitude où elles croissent sur les »Alpes? Trouve-t-on, *vice versâ*, des *phillyrea* dans les »Alpes? Rencontre-t-on dans les plaines cette multitude »de *gentiana* et de *saxifraga* qui existe dans les Alpes, »ou bien sur celles-ci l'abondance des *trifolium* et des »*medicago* qu'on voit dans les plaines? »

M. Schow cite aussi les *stapelia*, les *mesembryanthemum*, les *protea* du Cap, les *leptospermum* de la Nouvelle-Hollande, comme exemples des genres dont la sphère de croissance est très-distinctement marquée par des limites géographiques; il voudroit même appeler le *cistus* un genre espagnol et l'*astragalus* un genre sibérien, attendu que ces deux dénominations signaleroient les régions où se trouve réunie la grande pluralité des espèces et la plus grande masse d'individus.

Mais l'objet le plus intéressant de la topologie des genres, c'est leur distribution géographique. M. Schow

entre ici dans des distinctions et des définitions que nous ne saurions reproduire dans une simple analyse. L'observation la plus importante pour la géographie des plantes nous semble celle-ci.

Lorsque les espèces appartenantes à un genre exigent des circonstances climatiques différentes, la sphère de croissance de chaque espèce n'occupe souvent qu'une portion bornée de la sphère totale du genre. Dans ce cas, les espèces les plus éloignées vers les pôles ou vers l'équateur sont pour ainsi dire les *représentans* du genre. On peut ainsi regarder les lauriers et les myrtes comme représentant, dans l'Europe méridionale, le genre *laurus*. D'autres fois, les espèces se succèdent par une gradation régulière d'après les latitudes : on peut appeler ce rapport la *substitution*. C'est ainsi que le cèdre au Liban, et le *pinus pinea* en Italie, sont les *substituts* des pins et des sapins de l'Europe septentrionale; le frêne à mannes est substitué en Italie au frêne commun d'Allemagne. Ce rapport de représentation a aussi lieu entre des régions des hémisphères opposés qui ne se touchent pas : ainsi les genres *stapelia* et *mesembryanthemum*, si nombreux dans l'Afrique australe, sont représentés, sur les bords de la Méditerranée, par deux ou trois espèces.

Il n'est pas douteux que ces rapports de localité et de distribution des genres ne deviennent un jour aussi intéressans que le sont actuellement ceux des espèces ; mais, dans l'état actuel des connoissances, il n'y a qu'un petit nombre de genres bien déterminés, bien caractérisés, qui présentent des résultats clairs et utiles au géographe. Par exemple, les genres *laurus*, *rosa*, *ranonculus*, *myrtus*, *rubus*, *ulmus*, *fagus*, *medicago*, *genista*, etc., ont des caractères géographiques aussi clairs qu'aucune espèce ; mais que peut-on faire de la plupart des genres composés

dans la famille des ombellifères? On devroit adopter, en géographie-botanique, le terme *genres vagues*, et les exclure des recherches géographiques. Il y a même des genres non contestés jusqu'ici, mais que leurs rapports de localités tendent à faire subdiviser; par exemple, *juglans*, qui forme deux groupes géographiques distincts, *diospyros*, *azalea*, etc., etc.

M. Schow a choisi le genre linnéen *pinus*, pour l'exemple de l'application de ses principes. Il pense que, nonobstant la subdivision moderne de ce genre en *abies*, sapin, *pinus*, pin, et *larix*, mélèse, subdivision qu'il avoue être dans la nature, ces trois genres extrêmement rapprochés peuvent et doivent être regardés comme ne formant qu'un seul groupe dans la géographie-botanique.

Le groupe, ou le genre des pins, présente des caractères très-frappans ; leurs fruits coniques, leurs feuilles pointues et généralement persistantes, leur tige droite, leur port roide et leur taille généralement élevée, les distinguent à la première vue parmi tous les arbres et arbrisseaux. Cependant même dans l'aspect, les cinq espèces suivantes présentent des variétés remarquables : le sapin, avec ses branches inclinées à terre, forme une pyramide d'un vert-noirâtre ; le pin, au feuillage vert-bleu, s'élance en ovale pointue, ses rameaux se dirigent sous un angle de 45 degrés ; les branches horizontales du mélèse présentent une pyramide détachée de la terre, et à laquelle un feuillage d'un vert-jaunâtre donne un air moins sérieux ; le pinier, grâce à sa tige dégagée et à sa couronne, semble un pin embelli exprès pour orner les paysages italiens, et le cèdre, avec toute l'austérité majestueuse du sapin, offre des ombres plus hospitalières, des masses de verdure plus larges et un ensemble plus pittoresque.

Les pins et les sapins, qui forment comme une ceinture

autour du globe dans la zone tempérée boréale, où elles entretiennent l'industrie et la navigation de tant de nations, ne se retrouvent pas du tout dans la zone tempérée australe; car l'*araucaria* du Chili est un genre à part, quoique de la famille des conifères. La raison qui s'offre naturellement à la pensée, c'est que la température dans les plaines entre les tropiques est trop élevée pour ce genre, et que les montagnes qui auroient pu offrir la température convenable ne continuent pas d'un hémisphère à l'autre. Ce fait est évident en Amérique, où le niveau peu élevé de l'isthme de Panama, et probablement aussi du système de montagnes des Honduras, arrête la propagation des végétaux, et surtout des arbres de l'Amérique septentrionale vers la grande péninsule méridionale. Dans le Mexique, la ligne supérieure du pin est à 12,020 pieds, et l'inférieure à 3,480 pieds, sous 16 degrés de latitude nord : on peut croire que l'isthme descend considérablement au-dessous de ce niveau. Le genre *pinus* paroît donc une production particulière à notre zone tempérée.

Il seroit cependant possible que le *pinus dammara* observé à Amboine, et classé comme un genre à part, fût une transition de notre genre de *pinus* à un genre similaire, et en quelque sorte équivalent dans les montagnes de la Nouvelle-Hollande et peut-être des îles de la Sonde. C'est M. Schow qui, en faisant observer que le *pinus sylvestris* de la Flore cochinchinoise de Loureiro est identique avec le *pinus dammara*, nous a conduit à proposer cette conjecture aux voyageurs futurs. Déjà plusieurs faits semblent l'autoriser. M. Evan parle d'une espèce de pin qu'il appelle *pin-huon*, et qui croît à la Terre Van-Diemen; il semble, d'après sa description, que ce pourroit être un mélèse (1).

(1) Voyage à la Terre Van-Diémen, trad. franç., p. 77. (Chez Gide.)

Le capitaine Flinders vit au nord de Sidney un arbre semblable à l'if qui donnoit de la térébenthine. Le *cypressus columnaris* dans l'île voisine de la Nouvelle-Calédonie, nommée *Ile des Pins* par Cook, et le *dacrydium cupressinum* de Forster dans la Nouvelle-Zélande, sont aussi des indices de la probabilité que le genre *pinus* ou existe dans l'Océanie, ou s'y trouve remplacé par un genre très-semblable. La liaison avec la zone connue du pin doit se trouver dans les montagnes de Malaca, de Sumatra. de Java, ou peut-être encore plus naturellement dans celle de Formosa et des Philippines.

M. Schow pense qu'on pourroit regarder les *Protéacées* du Cap et de la Nouvelle-Hollande comme formant une sorte d'équivalent au genre *pinus*. Mais, à l'exception des feuilles de *protea pinifolia*, nous ne voyons pas beaucoup de similitude entre les deux genres.

Parmi les observations réunies par M. Schow sur les rapports topologiques des pins, nous citerons celle sur leur sociabilité : les pins et les sapins non seulement aiment à croître réunis en forêts immenses, mais encore ils repoussent de leur territoire la plupart d'autres arbres, à l'exception du bouleau. Deux causes expliquent ce fait : d'abord le pin croît de préférence dans les terres arides et siliceuses, où beaucoup d'autres plantes ne réussissent pas ; ensuite la quantité de feuilles tombées, et qui se conservent longtemps, couvre le sol de manière à ne pas laisser de la lumière aux autres plantes qui essaieroient de s'y élever.

A ce fait se rattache un autre rapporté par Géorgi et Pallas : « une forêt de pins communs entièrement détruite ne » se remplace pas spontanément ; à la place des pins dé» truits il s'élève des sorbiers, des bouleaux, des obiers » communs (*viburnum opulus*), des tilleuls, des framboi-

»siers et d'autres arbustes à feuilles non aiguës et chan-»geantes, selon le climat et le sol (1). »

Le *pinus cembra*, ou cèdre de Sibérie, nous paroît différent de l'arbuste du même nom dans les Carpathes et les Alpes; il paroît avoir des rapports avec le sapin-baumier pour l'odeur de son bois et avec le pinier d'Italie par son fruit. La dénomination donnée par Pallas est peu judicieuse; il valoit bien mieux s'en tenir à celle de *cèdre de Sibérie*, qui réveille des idées plus justes. C'est une erreur grave que de dire, avec M. Schow : « Le *pinus* »*cembra*, avec le *larix*, composent les forêts des par-»ties les plus orientales de l'Asie. » Le cèdre de Sibérie est, au contraire, un arbre magnifique dans la Sibérie occidentale depuis les monts Uraliens jusqu'à l'Ieniseï; il s'y élève à 120 pieds; mais plus à l'est, jusqu'à la Lena, il diminue considérablement, et, passé la Lena, il devient un arbre nain. Tels sont les détails de l'exact Géorgi.

Le *larix* croît non seulement en Sibérie, mais encore sur les bords de la Dwina et de la Pinega jusqu'au 68eme parallèle, et sur la Biélaia dans l'Ural. Il diminue à l'est de l'Ieniseï dans les plaines et vers le nord; mais il prospère particulièrement dans les montagnes de Nertchinsk.

En général, toute la topographie du genre *pinus*, dans l'Asie orientale, est nécessairement subordonnée aux connaissances que nous avons de la végétation des plateaux de l'Asie centrale, connoissances si imparfaites, et que le savant M. Remusat devroit bien chercher à compléter un peu par des extraits des ouvrages chinois; déjà les nouvelles et nombreuses formes du *pinus* que présentent les forêts de la Chine, de l'Indochine et de l'Inde, indiquent

(1) *Géorgi*, Russie, VIII, p. 1308.

que, sur les montagnes de la Mongolie, du Tibet, de l'Yunnan et du Népâl, le genre *pinus* doit être un des dominans : cette opinion est même appuyée par tous les dessins chinois et japonois qui représentent des arbres piniformes et cypressiformes ; M. de Guignes, qui, dans son atlas, ne montre que rarement des pins, en parle continuellement dans la relation de son voyage.

M. Schow passe à la monographie du genre *Erica*, la bruyère. Ces arbrisseaux qui, par leurs feuilles sèches et persistantes, se rapprochent des conifères, couvrent d'immenses landes dans la partie occidentale de l'ancien continent depuis Naimaka, en Laponie, jusqu'au cap de Bonne-Espérance ; le genre manque en Amérique, et semble disparoître dans l'Asie centrale et orientale. Les espèces semblables à la bruyère, observées au Kamtchatka, sont plutôt des *andromedæ*. La limite positive des bruyères vers l'est, selon Géorgi, est le fleuve Tobol. M. Schow dit que, malgré les assertions de quelques ouvrages anglois, la bruyère ne se trouve pas dans le Groenland ; il s'appuie sur les déclarations verbales de M. de Wormskiold, naturaliste savant, qui malheureusement prive le monde du fruit de ses grands et pénibles voyages. Mais M. Schow a vu un *erica* venu de Madagascar, et Wildenow en a décrit qui croissent à l'Ile-de-France. Ainsi il ne seroit pas étonnant si l'on en découvroit un jour dans la Nouvelle-Hollande et dans la Patagonie, où les rapports climatiques ressemblent à ceux de l'Afrique australe. Si la bruyère n'y existe pas, la limitation géographique de ce genre sera une nouvelle preuve de l'existence de plusieurs centres primitifs de la végétation.

L'auteur passe à la topologie des familles ; mais, comme cette partie de son ouvrage mérite une analyse étendue, nous en ferons le sujet d'un autre article, et nous termi-

nerons celui-ci par quelques remarques sur l'utilité d'une Polyglotte botanique embrassant les principaux genres d'arbres et de plantes. Une semblable polyglotte serviroit souvent à découvrir les traces des peuples émigrés des régions lointaines, comme aussi à déterminer les nations qui ont resté long-temps isolées.

Ainsi les peuples gréco-latins et les peuples slavons et germaniques ont sans doute reçu les uns des autres, ou d'une seule souche commune, beaucoup de noms d'arbres et de plantes, comme, par exemple, *avena*, *nux*, *pirum*, *ficus*, *kerasos*, *fagus*, etc., etc., même quelques-uns qui ne frappent pas au premier abord un observateur moins accoutumé à ces sortes de recherches; par exemple :

Πυρος, froment, et généralement blé, tient aux racines *parah*, en hébreu, il a porté fruit; *pheri*, fruit; *bera*, islandois, porter; *byrthor*, anglo-saxon, progéniture, etc. L'orge se nommoit, en ancien gothique, *barr*. Voy. *Edda Sæmundar*, *Alvis-mâl*, st. 32.

Πευκη, pin, a du rapport non seulement avec *pichta*, nom russe du *pinus-abies*, mais avec *pix*, pois, en allemand *pech*, etc.

Γραστις, *gramen*, est identique avec *grast*, anglo-saxon; *gras*. islandois et teutonique; *græs*, danois.

Mais les analogies de noms qui prouvent des liaisons plus circonscrites entre des nations déterminées méritent encore plus d'attention.

Ainsi le nom de seigle est identique dans beaucoup de langues germaniques, slavonnes et turques (*Ruggen*, allemand; *rye*, anglois; *rug*, danois; *rosch*, russe; *arysch*, tatar), tandis qu'il est tout-à-fait différent dans les langues helléniques et latines. Donc la culture du seigle étoit indigène dans le nord de l'Europe, avant l'extension des nations du midi; elle a dû venir d'un seul peuple, qui a rendu gé-

nérale la dénomination que le seigle portoit dans son idiome.

La culture de l'orge a dû être encore plus facile et plus ancienne; mais le nom de cette céréale varie d'une langue septentrionale à l'autre : *Barr*, ancien gothique; *barley*, anglois; *bygg* et *biugg*, scandinave; *gersta*, allemand; *arpa*, polonois; *arpah*, tatar; *jatchmen*, russe; *kalesch*, wogoulois; *oho*, finnois. Que faut-il en conclure? Que les nations qui diffèrent sur le nom de l'orge, ont vécu séparées l'une de l'autre à l'époque où commençoit leur première agriculture.

Nous voyons, au contraire, le nom du houblon venir d'un seul peuple, et se propager seulement chez quatre ou cinq. *Humulus*, latin; *Humle*, scandinave; *Humula*, finnois; *Kumulak*, tatar; *Hopfen*, allemand.

Les peuples germaniques ou scandinaves ont appris aux Slavons de Russie et de Pologne à donner au fayau (*fagus sylvatica*) le nom de *buk*, tandis que les autres arbres indigènes ont leurs noms propres en slavon et même des noms significatifs, comme, par exemple, *sosna*, le pin, l'*arbre à suc*, à résine; *beresa*, le bouleau, l'*arbre des rives* (*bereg*); *selenitza*, le buis, *le verdoyant*, etc., etc. Parmi les fruits, la pomme a reçu un seul nom dans toutes les langues germaniques et slavonnes: *Iablok*, russe; *Iablko*, polonois; *Abuolis*, lithuanien; *Abild* et *Aeble*, danois; *Aepfel*, allemand; *Apple*, anglois.

Comment se fait-il que le nom danois du sureau, *hyld*, correspond davantage à *chuldi*, en tatar, qu'à *hollunder*, en allemand? que le nom danois et suédois du sapin (*gran*, verdoyant) se retrouve dans l'idiome livonien, où il se prononce *graine*? que le nom de *froment*, en lithuanien, vienne des racines danoises ou allemandes? Mais ces

questions nous conduiroient dans des labyrinthes trop obscurs.

Si nous portons nos regards à l'occident, les noms d'arbres et de plantes offrent encore un grand intérêt géographique et historique.

Sapinus est du bon latin, quoique moins usité que *abies;* et peut-on douter qu'il ne soit formé de *pinus*, pin, et de la particule *ζα*, qui exprime l'excellence, l'élévation? *Sapin*, le pin noble, comme *ζαθεος*, très-divin.

Quercus nous semble un mot d'origine germanique (*werck*), ouvrage, effort); mais *chêne* ne vient pas de *quercus;* il vient de *casnus*, mot celtique conservé, selon Dufresne, dans le mot gascon *cassenat*, jeune chêne. M. Roquefort, dans son dictionnaire de la *Langue romane*, nous apprend que *cassano* est le nom provençal du chêne. Mais cet arbre s'appelle encore *chaoine* en langue romane; et Barbazan, en voulant le dériver de *Chaonie*, province d'Epire, nous paroît avoir touché à la vérité. Tous ces mots semblent descendre d'une racine commune, peut-être *χαος*, bon, en dorien, mot encore employé par Théocrite.

Rouvre, le nom françois qui répond à *robur*, le chêne le plus dur, nous paroît la souche du nom de la *Rouergue*, ancienne province où cet arbre abonde. C'est la capitale Rodez qui a fait naître le nom latin *Rutheni;* celui de Rouergue est probablement indigène depuis bien des siècles.

Arinca est, selon Pline, une sorte de froment cultivé en Gaule et en Italie. M. J. C. Adelung croit que c'est le *riguet* ou seigle du Dauphiné. Mais plusieurs circonstances s'y opposent, surtout celle de sa culture en Egypte, rapportée par le naturaliste romain dans un autre passage. « On en tire, dit-il, en Egypte un médicament qu'on nomme *ather*, et qui s'emploie extérieurement. L'*arinca*,

ajoute-t-il, s'appelle aussi *olyra.* » Mais les opinions sur l'*olyra*, espèce de blé de l'Asie-Mineure, mentionné par Homère, varient à l'infini. *Arinna*, en basque, signifie léger.

La langue basque maintient son originalité dans les dénominations des végétaux; car *sekalea*, seigle, et *pinoa*, pin, sont des termes modernes; le senl mot *gara-garra*, orge, rappelle le *gerste* des Allemands.

M. B.

(*La suite à une autre livraison.*)

Examen critique des recherches sur les habitans primitifs de l'Espagne par le moyen de la langue basque; par M. le baron Guillaume DE HUMBOLDT. (*Prüfung der Untersuchungen*, etc.) Vol. in-4°.

Depuis long-temps nous désirions rendre un compte raisonné et détaillé de ce mémoire important; car nous pensons que les *Annales des Voyages, de l'Histoire et de la Géographie* doivent faire connoître la marche des sciences historiques et géographiques en analysant tout ce qui paroît de plus profond et de plus neuf sur leurs diverses branches, chose d'autant plus urgente, qu'aucun critique, à l'exception de M. Letronne et M. Remusat dans le *Journal des Savans*, ne se donne la peine de faire de semblables extraits; mais, avec le plus grand dévouement, il est impossible à un seul des rédacteurs des *Annales des Voyages* de remplir un devoir aussi étendu et aussi pénible pour lequel il ne trouve aucun secours. Je prends donc le parti de donner ici un léger aperçu des recherches

de M. Guillaume de Humboldt au moment où les circonstances attirent sur l'Espagne et sur les Espagnols l'attention même des hommes les plus étrangers aux sciences. Cet extrait n'est pas tel que l'ouvrage le méritoit, mais tel que le défaut de loisir nous a permis de le faire.

M. de Humboldt a fait une étude approfondie de la langue basque; le fragment d'un ouvrage sur cette langue, qu'il a publié dans les *Additions au Mithridate*, est ce que nous possédons de plus solide et de plus judicieux sur ce singulier idiome, non moins remarquable par la variété de ses formes grammaticales, la richesse de ses termes, l'harmonie de ses syllabes, que par le privilége presque unique de ne pas avoir de rapports sensibles avec aucune autre langue connue, pas même avec les restes des idiomes celtes qui paroissent avoir dominé dans les siècles les plus reculés sur une grande partie de l'Europe occidentale. Racines, syntaxe, formes de déclinaison, de conjugaison, tout semble jusqu'à présent isoler cette langue des autres idiomes européens, sans qu'on ait jusqu'à présent trouvé dans les autres parties du monde, soit dans l'Ibérie asiatique, soit sur le mont Atlas, soit sur les rivages américains, aucune trace claire et positive d'un peuple avec lequel les anciens Ibères auroient eu quelque communauté d'idiome.

Comme on ne sauroit nier que les Basques ou *Vascones*, toujours restés sans mélange avec les Romains, n'aient conservé pure et complète leur ancienne langue, il étoit très-intéressant d'examiner si cette langue fournissoit l'explication étymologique de la plupart des anciens noms de lieux que l'histoire et la géographie nous ont conservés en Espagne. M. de Humboldt résout ce problème dans l'affirmative, et ses preuves sont aussi nombreuses que solides. Quatre racines basques : *asta*, rocher; *iria*, ville,

endroit, contrée; *ura*, eau, et *ituria*, source, ont été les souches fécondes d'un très-grand nombre de noms de lieux. Même les terminaisons en *tania*, si fréquentes dans les noms de provinces espagnoles, s'explique d'un mot basque, et on n'a pas besoin d'avoir recours au mot persan *stan*, qu'on retrouve dans le *stand* des peuples germaniques, et qui auroit dû former *Lusistania* et *Aquistania*, au lieu de *Lusitania* et *Aquitania*. La racine de tous ces mots est *etania*, demeure. Quelques-uns cependant proviennent d'une simple inflexion; par exemple, *Toletani* et *Toletum*. Environ cinq cents noms de provinces, de villes et de personnes mentionnés dans l'histoire et dans la géographie sont indubitablement basques. Donc la langue basque est l'ancienne langue ibérienne; et, comme ces noms se rencontrent dans toutes les parties de la péninsule, les Ibériens étoient répandus partout, et ne formoient, dans le sens physique et moral, qu'un seul peuple parlant une seule langue.

Peut-être la conclusion seroit-elle plus rigoureusement juste, si on y ajoutoit la restriction que les Ibériens, sans avoir précisément rempli toute la péninsule, y ont successivement étendu leur empire, y ont bâti des villes ou fondé des colonies.

Mais à côté de ces traces de la langue basque, M. de Humboldt en remarque d'autres non moins nombreuses, non moins évidentes de la langue celtique. Les noms des lieux dans les parties centrales, dans la Lusitanie et peut-être aussi chez les Galleciens, correspondent parfaitement aux noms géographiques de la Gaule, de la Cisalpine, des îles Britanniques et des autres contrées habitées par les diverses tribus celtiques. Il n'y avoit même, selon M. de Humboldt, des Ibériens non mélangés que le long des Pyrénées et sur les côtes méridionales.

Cette conclusion, fondée sur la ressemblance des noms, nous paroît un peu trop étendue. Les témoignages historiques les plus authentiques distinguent si positivement un certain nombre de nations par la dénomination *Celtœ* et *Celtici*, et une autre classe de peuples par celle de *Celtiberi*, en les séparant clairement de la masse des Ibériens, que nous ne croyons pas, avec le savant auteur, devoir nous attacher à quelques expressions plus vagues des historiens moins exacts qui étendent l'origine celtique à presque tous les peuples de la péninsule. Si cette origine étoit véritable, comment le caractère ibérique, comme M. de Humboldt le dit lui-même, seroit-il devenu dominant dans la péninsule? Pourquoi des nations distinctes auroient-elles frappé Pline et Strabon par leurs usages, leurs armes et leur culte gaulois? Au moins l'auteur devroit adopter *deux* populations celtiques, l'une indigène comme les Ibériens, et qui, avec un langage semblable à celui des autres Celtes, auroit eu des mœurs, des costumes, des gouvernemens rapprochés de ceux des Ibériens, de manière à ne pas en différer aux yeux des Romains; l'autre branche des Celtes seroit composée des tribus belliqueuses de la Gaule, attirées plus tard par l'amour du pillage et des conquêtes, et ce seroient ces Celtes étrangers qui auroient formé les nations désignées sous les noms de *Celtœ*, *Celtici* et *Celtiberi*. La propagation des noms celtiques a pu se faire par l'influence de quelques familles celtiques conquérantes qui, suivies de leurs vassaux, auront subjugué des peuples ibériens au sein desquels ils auront construit des villes fortes ou des châteaux.

Cette manière de voir se concilie très-bien avec l'observation de M. de Humboldt sur l'absence totale de l'institution des *Druides*, c'est-à-dire d'une caste de prêtres héréditaires parmi les Celtibériens et les Celtes de la pé-

ninsule. Les uns, séparés de la masse des Celtes gaulois avant l'institution des Druides, auront suivi une route différente dans le développement de leurs idées religieuses; les autres, ou les Celtibères, n'étant qu'un amas de guerriers cherchant aventure, n'auront pas amené avec eux une caste héréditaire attachée à ses temples et à ses biens-fonds.

L'opinion de M. Mannert, le Danville de nos jours, se rapproche assez de ce que nous venons de dire; mais il est un savant d'une grande autorité, M. de Niebuhr, qui a mis en avant une opinion également distincte de celles de M. de Humboldt et de M. Mannert; il pense que les *Turdetani*, ce peuple mémorable qui se vantoit d'avoir des livres anciens de six mille ans, parloient une langue différente de celle des Ibériens aussi bien que de celle des Celtes. Mais le savant auteur de l'Histoire des Romains n'a pas encore développé son système. L'alphabet usité sur les monumens antiques de l'Espagne, et que l'on a nommé au hasard *Celtibérien*, pourroit bien être celui des Turdetains, la seule nation ibérienne à laquelle l'histoire attribue expressément l'usage de l'écriture et la culture des lettres. Selon M. Arendt, le savant et sauvage philologue d'Altona, les caractères dits celtibériens ont les rapports les plus intimes avec les ruines de Scandinavie d'un côté, et avec l'alphabet phénicien de l'autre. M. Arendt les lit, les explique; mais on sait qu'il est peu communicatif: il seroit pourtant bien à désirer qu'il voulût publier les résultats de l'étude qu'il a faite des médailles celtibériennes.

Il est aussi à désirer que M. le baron de Férussac publie ou fasse publier le grand monument celtibérien qu'il a découvert.

Après avoir examiné toute la nomenclature géographique de la péninsule hispanique, M. de Humboldt cherche les

traces de la langue ibérienne hors de la péninsule. L'Aquitanie est toute remplie de noms ibériens ou basques; mais ces noms cessent en dépassant les rives de la Haute-Garonne, et la philologie confirme ainsi le témoignage de l'histoire que les Ibères ne se sont pas étendus plus au nord que l'*Aquitania* propre. Les noms ibériens sont très-rares sur les côtes de Provence et du Languedoc, où cependant l'histoire place quelques tribus ibériennes. Les migrations des Ibériens en Corse, en Sardaigne et en Sicile, fondées sur des témoignages historiques, ont laissé quelques traces dans les noms des lieux et des peuples. Il s'en trouve aussi dans l'Italie.

Ici nous annoncerons provisoirement une hypothèse historique que nous avons formée en méditant les écrits de M. Guillaume de Humboldt sur la langue basque.

« Les habitans d'*Osca*, d'*Ile-Osca*, d'*Ete-Osca*, et en général de la *Vescitania* (le Haut-Aragon), ont émigré avec les *Sicani*, et peut-être sur des vaisseaux phéniciens, pour fonder dans le Latium la petite nation des *Osci* qui habitoient dans la plaine Vescitanienne, *campus Vescitanus*. Cette colonie en a entraîné d'autres, telle que celle des Cérétaniens à Cère. Les traces de ces peuples basques se montrent dans plusieurs anciens mots de la langue latine; par exemple: *Aurea*, têtière de cheval, en basque; de là *auriga*. *Bidea*, chemin, en basque; de là *bitire*, *bitere*, *betere*, marcher, voyager. *Ceruan*, ciel; de là *cereus manus*, le dieu du ciel, chez les Sabins. *Cura*, pointe; de là *curis*, javelot, lance, chez les Curètes. *Mendea*, puissance; de là *meddix*, chef suprême, chez les Latins et les Samnites. *Luca bos*, le grand bœuf, l'éléphant; de là *lucea*, grand, en basque. *Lurra*, terre, en basque; de là *lurulentus*, *luridus* et *luror*, chez les Latins, et *lorrix*; souris de terre,

aux îles Baléares, chez Pline., *Çura*, bois, en basque; *Surus*, pieu, etc, etc., etc. »

M. de Humboldt regrette avec bien des raisons que l'idiome des Sardes montagnards ne soit pas connu; il est probable qu'on y trouvera quelques indices sur les premiers habitans des îles d'Italie, ou peut-être quelques traces d'une colonie ibérienne; mais, au total, ce savant incline à regarder les établissemens des Ibériens dans l'Italie comme peu considérables, passagers et isolés, soit qu'on veuille les considérer comme sortis de la péninsule hispanique, soit qu'on adopte leur origine asiatique, hypothèque que M. de Humboldt n'ose pas entièrement rejeter.

Le mémoire, dont nous donnons ici une idée générale, mérite l'attention et la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire primitive. M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Extrait d'un Mémoire sur la race d'hommes connus sous le nom de Papous, *et particulièrement sur la conformation de leur crâne;* lu à l'Académie royale des sciences par M. P. Gaymard, l'un des médecins-naturalistes de l'expédition de découvertes autour du monde, commandée par le capitaine Freycinet.

Nous commencerons nos observations zoologiques par nous occuper de l'homme, premier anneau de la chaîne

animale. L'enveloppe osseuse qui renferme les organes de son intelligence s'offre d'abord à notre étude.

On auroit tort de croire qu'il est toujours facile au voyageur de se procurer les ossemens des peuples sauvages qu'il visite. Malgré la rudesse de leurs mœurs, tous s'accordent à rendre les derniers devoirs à ceux d'entre eux qui ont cessé de vivre, soit qu'ils les confient à la terre, qu'ils les déposent dans des cavernes ou qu'ils les suspendent dans les marais. Cette coutume seule prouve que leur pensée, franchissant les limites de leur existence actuelle, a reçu la révélation imparfaite d'une destinée future; elle suppose des combinaisons d'idées qui éloignent infiniment l'homme de ce prétendu état de nature dans lequel on a voulu faire croire qu'on l'avoit rencontré. Si cet état a vraiment pu exister entre des hommes réunis, ce que nous ne croyons pas, parce que le propre de l'espèce humaine est de tendre vers un perfectionnement quelconque, on ne peut disconvenir que depuis des siècles il n'existe plus, et que les voyageurs n'ont pu en fournir des exemples....

Quelques peuples même, tels que les Papous, supposent aux morts les mêmes désirs, les mêmes passions qui ont agité leur vie : ici, des alimens et le betel sont déposés sur le tombeau, comme si les besoins physiques pouvoient survivre à la dissolution de la matière; là, des instrumens de guerre ou de pêche rappellent les occupations chéries de celui qui n'est plus. Cette espèce de communication que le sauvage cherche à établir avec les objets de ses regrets, et ce culte funèbre qui en consacre les dépouilles mortelles, réveillent dans le cœur de l'Européen, disons plutôt de l'homme civilisé, le respect pour la tombe, résultat de son éducation. La vengeance seroit-elle une religion dans la vie de ces peuples, qui paroissent en perpétuer l'observation barbare, en décorant aussi l'asile du repos avec les

crânes des ennemis vaincus? Ce furent de semblables trophées que nous crûmes pouvoir recueillir sans profanation. Sur le seuil du tombeau d'un chef, dans la petite île de Rawak, nous trouvâmes six têtes symétriquement rangées sur une même ligne; elles étoient privées de la mâchoire inférieure; le temps en avoit détruit les chairs et blanchi les os. A leur gauche, et toujours dans la même direction, on voyoit aussi un grand buccin percé d'une ouverture circulaire.

Nous n'essaierons pas de déterminer, d'après les caractères de la physiologie, l'origine d'un peuple que nous n'avons fait qu'entrevoir; nous ne rechercherons point ici s'il est indigène à ces contrées, ou si des migrations l'y ont conduit; nous ne citerons que le petit nombre de faits que nous avons recueillis, et notre but sera rempli, s'ils peuvent aider les recherches des savans occupés depuis long-temps de ces grandes questions.

Le groupe d'îles connu sous la dénomination d'*îles des Papous*, n'a été encore qu'imparfaitement exploré par les navigateurs. Quelques géographes donnent aussi le nom de *Terre des Papous* à la Nouvelle-Guinée, dont les habitans, au rapport de tous les voyageurs, diffèrent tellement de ceux des îles environnantes, qu'ils furent pris pour de véritables nègres. Il existe, en effet, dans cette partie du globe, une race, à peu de chose près, semblable à celle de l'Afrique australe; elle est comme égarée au milieu de la race malaise qui peuple les archipels de la Sonde, de Bornéo et des Moluques. Tout nous porte à croire que la souche de cette race, dont nous n'avons vu que des individus isolés, se trouve dans la grande île de la Nouvelle-Guinée. Mais il faut bien prendre garde de la confondre avec celle qui habite l'île de Waigiou et les autres îles voisines; car, bien que ces insulaires soient presque sem-

blables aux nègres par la couleur de leur peau, ils offrent des différences que nous ferons connoître et qui les distinguent des précédens. En général, ils se désignent eux-mêmes sous le nom de *Papoua*, que toutes les nations, à l'exception de la nôtre, ont adopté. En françois, on les nomme *Papous;* et il paroît que ceux de Waigiou prennent spécialement le nom d'*Alifourous*, que l'on écrit aussi *Haraforas* et *Alfourès* (1).

Cependant, il faut le dire, la proximité de toutes ces îles, qui commencent au continent de l'Inde et s'étendent presque jusqu'à la Nouvelle-Hollande, a dû favoriser le mélange des individus qui les peuplent, et il y existe à présent une foule de nuances qui rendent difficile la détermination exacte de quelques-unes de ces races. Les Papous sont précisément dans ce cas; ils n'ont pas les traits et la chevelure des Malais, ils ne sont pas nègres non plus; ils nous ont paru tenir le milieu entre ces deux peuples, sous le rapport du caractère, de la physionomie et de la nature des cheveux, tandis que le crâne proprement dit a une forme qui se rapproche beaucoup de celui des Malais. Si l'on vouloit, parmi tant de notions obscures, avoir recours aux formes du langage pour faire remonter à une même origine les habitans de l'archipel d'Asie, on trouveroit bien quelques mots communs à plusieurs îles; mais les mélanges que nous venons d'indiquer ne peuvent qu'affoiblir l'importance de semblables remarques. D'ailleurs, on ne connoît pas encore la langue des habitans de la Nouvelle-

(1) Nous avons cru jusqu'ici que les Alforès étoient des nègres, et les Papous une race intermédiaire. Nous aurions pu nous rendre à l'opinion de M. Gaymard; mais les vocabulaires *papous* et *alifourous* qu'il a lui-même rapportés établissent une différence très-grande entre ces deux peuples. (*Note du rédacteur.*)

Guinée, ou à peine en a-t-on retenu quelques mots qui ne s'accordent nullement avec ceux des Papous, comme nous l'avons vérifié en comparant nos vocabulaires au fragment cité de l'ouvrage du président Debrosses (1).

Voilà des difficultés pour ainsi dire insurmontables, qui n'existent pas pour les archipels beaucoup moins rapprochés, mais dont les peuples ont une physionomie et un langage moins variable, exempts de ces mélanges fortuits et qu'on peut leur attribuer en propre. On sait ce que sont les naturels des îles Sandwich, de Taïti, des Carolines, des îles des Amis, etc. ; mais il est bien plus difficile d'assigner les caractères distinctifs des Timoriens, des Ombayens, et surtout des Papous qui nous occupent spécialement.

Pendant une relâche de vingt jours sur l'île Waigiou, nous pûmes nous mettre en rapport avec plusieurs centaines de naturels qui venoient trafiquer avec nous. Ces communications directes nous ont amené à remarquer que les Papous ont en général une taille moyenne, assez bien prise chez quelques-uns; cependant le plus grand nombre a une constitution un peu foible et des extrémités inférieures grêles. Leur peau est brun-foncé ; leurs cheveux sont noirs, tant soit peu lanugineux, très-touffus; ils frisent naturellement; ce qui donne à la tête un volume énorme, surtout lorsque, négligeant de les relever et de les fixer en arrière, ils les laissent tomber sur le devant. Ils n'ont que peu de barbe, même les vieillards; elle est

(1) En jetant les yeux sur ce passage de Debrosses, nous y avons reconnu un assez grand nombre de mots malais, des dialectes de Timor, de Bony, des Dayaks ou Biadjous, et même des Battas. Ce n'est donc qu'un idiome semi-malai.

(*Note du rédacteur.*)

de couleur noire, ainsi que les sourcils, la moustache et les yeux. Quoiqu'ils aient le nez un peu épaté, les lèvres épaisses et les pommettes larges, leur physionomie n'est pas désagréable, et leur rire n'est pas grossier. Quelques-uns ont le nez moins écrasé que d'autres. Nous en avons vu qui, avec des traits peu différens, portoient des cheveux plats, lisses et tombant plus bas que les épaules.....

.....Une autre variété d'hommes qui s'est offerte à nous est celle qu'on peut appeler *Nègre*, car elle en a la couleur, la forme du crâne, les cheveux très-courts, très-laineux, recoquillés, le nez écrasé, très-épaté, les lèvres grosses, et surtout l'obliquité de l'angle facial, tandis que les Papous ont, sous ce rapport, la tête conformée, à peu de chose près, comme les Européens.

Ces nègres faisoient librement partie de la tribu qui nous visitoit chaque jour. Les anciens voyageurs parlent de ces migrations partielles des habitans de la Nouvelle-Guinée. Le père Cantova, par exemple, raconte que, de son temps, les Carolins avoient dans leurs îles des nègres qui leur servoient d'esclaves. Il ne dit pas comment ils y étoient venus; et, à cette époque, il pouvoit encore moins dire d'où ils provenoient. Dampier en a également vu à Pulo-Sabuti (1), qui, parmi les Malais, subissoient le même sort. La Nouvelle-Guinée, encore si peu connue, où les navigateurs n'ont fait qu'aborder, et de laquelle Cook fut repoussé, présente donc le singulier phénomène d'avoir des habitans semblables, ou du moins à peu près semblables aux nègres d'Afrique.

N'ayant point eu à notre disposition des têtes de ces individus, nous ne pouvons indiquer les différences anato-

(1) C'est sans doute l'île *Savu*, que l'on prononce et que l'on écrit quelquefois *Sabu*. *Poulou* signifie *île* en langue malaise.

miques qui doivent exister entre elles et celles des Papous, dont nous allons faire connoître la conformation.

Ayant soumis ces crânes à l'examen d'un savant anatomiste, le docteur Gall, nous avons la satisfaction d'offrir avec plus de confiance celles de nos observations qui pourront venir à l'appui de l'ingénieux système de ce médecin idéologiste.

Au premier examen des crânes, M. Gall remarqua dans tous une inégalité qu'il nomma *déformation rachitique*, et d'après laquelle il supposa que les hommes à qui ils appartenoient habitoient des lieux bas et humides. Ce fut avec quelque surprise, nous devons le dire, que nous confirmâmes la précision d'un aperçu aussi délicat. En effet, la plupart des habitans de cet archipel, faisant leur principale nourriture de poissons et de coquillages, ne quittent presque jamais les bords de la mer, qui, dans cette partie, sont tellement marécageux, qu'on peut naviguer en quelque sorte dans les forêts. Les indigènes, qu'une impérieuse nécessité force de demeurer dans des endroits aussi malsains, tâchent de se soustraire à leur funeste influence en élevant leurs maisons sur des pieux. Ils ont probablement appris, par expérience, que des lieux constamment submergés sont moins dangereux que ceux qui ne le sont que par intervalles; déjà l'usage qu'ils suivent de bâtir au-dessus des eaux de la mer.

Les têtes de Papous présentent un aplatissement des parties antérieure et postérieure, en même temps qu'un élargissement de la face.

Le sommet de la tête est très-élevé, les bosses pariétales sont proéminentes, les temporaux très-convexes, et le coronal, à la ligne demi-circulaire des tempes, offre une saillie remarquable.

Les os du nez presque verticaux, aplatis d'avant en arrière, ont peu de saillie; ils sont rétrécis à leur partie moyenne, et élargis en haut et en bas. La forme du nez, comme nous l'avons vu, correspond à cette disposition qui augmente encore la largeur des apophyses montantes des os maxillaires supérieurs dirigés en avant. Ces os eux-mêmes sont beaucoup plus larges que dans la race européenne; ce qui, dépendant surtout du développement de l'apophyse malaire, donne à la face la largeur que l'on remarque dans tous ces peuples.

L'ouverture antérieure des fosses nasales est très-évasée à sa partie inférieure; cet évasement est plus considérable même que chez les nègres.

Les os malaires sont plus dirigés en avant, et les apophyses zygomatiques plus larges et plus saillantes.

On remarque, dans la planche n° 2, la largeur et la profondeur plus grandes des sinus maxillaires et frontaux. Le dessinateur, M. Chazal, a copié avec fidélité cet accident, de même qu'un coup d'instrument tranchant qui a altéré le pariétal gauche.

L'arcade alvéolaire est d'une épaisseur très-remarquable à la partie qui correspond aux dents molaires. Dans l'une des têtes (n° 1), cette arcade est un peu dirigée en avant et en haut dans la portion correspondante aux incisives et aux canines. La voûte palatine, plus développée dans le diamètre transversal, est moins étendue d'avant en arrière.

La grandeur du trou palatin antérieur indiqueroit-elle un développement plus considérable que celle du ganglion nazo-palatin et un organe du goût plus parfait?

L'une de ces têtes, que nous n'avons point fait dessiner, et qui est très-irrégulière, offre dans les deux moitiés de la boîte

crânienne une différence considérable. Ici l'aplatissement, au lieu d'être dans le sens du diamètre antéro-postérieur, est oblique de droite à gauche et d'arrière en avant. Le pariétal gauche est aussi très-aplati ; ce qui diminue beaucoup la capacité du crâne de ce côté, d'où il devoit résulter une grande inégalité dans les hémisphères cérébraux. Cette tête ressemble en cela à celle de Bichat, avec cette différence que la dépression postérieure se trouve du côté opposé. Une pareille conformation peut se rencontrer chez tous les peuples.

Une autre tête présente deux saillies osseuses dans le conduit auditif.

Enfin une dernière, plus petite, semble avoir été celle d'une femme : la partie antérieure, moins large et moins relevée, annonce des facultés intellectuelles plus bornées ; l'occipital, plus bombé à sa partie supérieure, en indiquant un amour prononcé pour les enfans, laisse deviner une mère, et la portion écailleuse du temporal, plus aplatie, dénote moins de propension à la cruauté ; ce qui vient encore à l'appui de notre opinion sur le sexe de l'individu auquel cette tête appartenoit. C'étoit probablement une femme ; elle étoit jeune, puisque les saillies osseuses sont peu prononcées, et qu'aucune suture n'est ossifiée.

Si, d'après l'examen des saillies osseuses, nous passons à celui des facultés que, dans le système de MM. Gall et Spurzheim, elles annoncent, nous verrons le développement des bases pariétales indiquer la circonspection ; d'où dérive la défiance à laquelle les Papous sont sujets. On pourroit dire que c'est un instinct dans les hommes à demi-sauvages, comme elle l'est chez la plupart des animaux. Il faut ajouter que, dans les Papous, la défiance doit être souvent mise en jeu par les guerres que leur font

les pirates de quelques îles environnantes, qui fondent sur eux à l'improviste et les réduisent à l'esclavage. Sans entrer ici dans de plus grands détails de costumes, qui appartiennent plus particulièrement à l'historique du voyage, nous dirons seulement que, lorsque, dans un simple canot, l'un de nous (1) visita le village de Boui, tous les habitans s'enfuirent dans les bois avant même qu'il eût été possible de les apercevoir. C'est sans doute cet état d'alarme, presque habituel à ces insulaires, qui leur a fait placer leurs maisons vis-à-vis des rescifs dangereux dont seuls ils connoissent les passages, afin d'avoir le temps de se soustraire à leurs oppresseurs.

Dans la planche n° 1, la portion latérale du frontal que l'on voit au-dessous de la ligne demi-circulaire des tempes, et qui touche l'angle antérieur-inférieur du pariétal, offre une convexité remarquable et indique des dispositions manifestes au vol. On sait que le vol est une habitude pour ainsi dire propre à tous ces peuples, qui s'y livrent avec plus ou moins de ruse et d'industrie.

Mais le caractère le plus marqué que dénotent un temporal très-bombé et la fosse de même nom très-saillante, est l'instinct carnassier assez prononcé pour qu'il en résulte le penchant au meurtre; affreux penchant auquel ces insulaires s'abandonnent avec fureur, et dont les ossemens qui nous occupent sont probablement les résultats. Le chef ou kimalaha de Guébé nous a assuré qu'il existoit des tribus anthropophages dans l'intérieur des îles des Papous.

Cette assertion rappelle à l'un de nous (2) qu'en abor-

(1) M. Quoy. (MM. Quoy et Gaymard sont les rédacteurs de la zoologie du grand ouvrage que l'on publie en ce moment sur le Voyage autour du monde de M. le capitaine Freycinet.)

(2) M. Gaymard.

dant à l'île Ombai, il vit suspendue, dans la cabane d'un naturel, au village de Bitoka, une rangée d'os maxillaires inférieurs. Dans cette île où, en très-petit nombre, nous courûmes les plus grands dangers, six mois auparavant une douzaine d'Anglois avoïent été tués et dévorés par les féroces Ombayens.

L'élévation de la partie supérieure, postérieure et moyenne du frontal et de la portion correspondante des pariétaux est, selon le système crânologique, un signe d'exaltation dans les idées religieuses; d'où dérive par abus la tendance à la superstition. Ceci nous rappelle les soins que ces peuples mettent dans la construction de leurs tombeaux.

Ce sont de petites cabanes dans lesquelles plusieurs personnes pourroient tenir dans une attitude inclinée. Le corps y repose dans une caisse qui, le plus souvent, renferme de petites idoles grossièrement sculptées, des bracelets, un peigne et des cheveux. Quelquefois on n'y trouve rien; ce seroient alors de simples sarcophages élevés à la mémoire de ceux qui, ayant péri dans les combats, seroient tombés au pouvoir des vainqueurs. D'autres fois une statue, placée sous un petit hangar, indique le lieu de l'inhumation, ou bien les dépouilles reposent sur des pieux et sont recouvertes d'une pirogue renversée. Seroit-ce pour attester qu'elles eurent la mer pour premier tombeau ? ce qui ne seroit pas surprenant chez un peuple dont la pêche est l'occupation la plus ordinaire; ou devons-nous encore, avec un éloquent écrivain, supposer que ce n'est là qu'un sarcophage symbolique ?

Le sommet de la tête, très-élevé, indique une opiniâtre fermeté. Nous n'avons aucun fait à l'appui de cette opinion.

L'aplatissement postérieur du crâne que nous avons fait

remarquer dans cinq têtes, démontre que l'origine de l'amour maternel est pour ainsi dire nul. On ne le voit saillant que dans celle que nous sommes fondés à croire avoir appartenu à une femme. Ce sont en effet les individus de ce sexe qui prennent soin des enfans; les hommes ne s'en occupent pas; ils leur paroissent même indifférens. Chez les nègres, au contraire, le docteur Gall a presque toujours remarqué le développement de la saillie qui indique l'existence de cette faculté conservatrice des espèces (1).

Les observations que nous avons faites sur les Papous nous semblent contredire les paradoxes de ces philosophes chagrins qui, indignés des vices de l'homme en société, ont inventé l'homme de la nature tel qu'il n'existe pas, et en ont un idéal séduisant pour lui prêter des attributs de puissance et des moyens de bonheur que la civilisation e les lumières pourroient seules donner.

(1) En nous tenant rigoureusement aux faits observés par M. Gaymard, nous n'y voyons pas de confirmation bien positive du système crânologique, *pris en détail*. Ni la circonspection ni la superstition des Papous ne présentent un caractère marqué. L'observation sur l'amour maternel et sur le penchant au meurtre ont quelque chose de plus spécieux; mais la circonstance, que les individus dont on a examiné les crânes étoient *rachitiques*, diminue considérablement l'utilité de toutes ces remarques.

Nous saisirons cette occasion pour dire que le système crânologique, réduit à une expression plus simple, à cinq ou six généralités, nous paroîtroit mériter d'être étudié de nouveau par un anthropologiste impartial et indépendant. C'est le nombre de prétendus *organes*, la complication des faits contradictoires qui en résultent et les très-foibles raisonnemens explicatifs de M. Gall; raisonnemens peu dangereux, mais aussi peu philosophiques, qui jettent un jour défavorable sur un genre d'observations que des esprits plus pénétrans et plus justes pourroient perfectionner.

(Note du rédacteur.)

Nous devons ajouter que les Papous seroient susceptibles d'éducation, que leurs facultés intellectuelles ne demanderoient qu'à être exercées et développées pour leur faire tenir un rang distingué parmi les nombreuses variétés de l'espèce humaine.

Origine des Landsmannchaften *dans les universités.*

Parmi les fantômes dont certains politiques cherchent à nous épouvanter, les *landsmannchaften* figurent au premier rang. Bien de bonnes gens croient que ce sont des conspirations formées par les étudians des universités allemandes depuis la révolution françoise. Un abonné nous a demandé quelle étoit leur véritable origine. La voici :

Les écoliers des universités, dans le moyen âge, se divisoient par *nations*. Celle de Paris, qui est la plus ancienne en deçà des Alpes, étoit divisée en quatre nations : la françoise, la picarde, la normande et l'angloise, deux desquelles habitoient les provinces limitrophes de ce sanctuaire des muses. Les lettres de création de l'université de Vienne, en 1366, nomment les quatre nations suivantes : autrichienne, saxonne, bohémienne et hongroise. L'empereur Charles IV divisa celle de Prague en Bohème, Bavière, Pologne et Saxe. L'université de Leipzig, fondée par des émigrés de celle de Prague, a conservé jusqu'à ce jour la division adoptée dans cette dernière. L'histoire des autres universités nous fournit les mêmes exemples, surtout celle de Saint-André, en Ecosse. Les quatre nations y sont les habitans de Fife, c'est-à-dire de la province

d'Ecosse où est situé Saint-André; ceux du Lothian ou Ecosse méridionale ; ceux de l'Albanie ou des montagnes, et ceux de l'Angleterre, nom qui comprenoit tous les autres pays de l'Europe.

Traduction des Tables de Ptolémée, par M. Halma.

M. l'abbé *Halma*, traducteur de l'*Almageste*, publie aujourd'hui sa traduction françoise des tables manuelles de Ptolémée. Jusqu'ici, cet ouvrage n'avoit été traduit dans aucune langue. Il contient les tables plus anciennes des mouvemens célestes. Leur époque est la première année du règne de Philippe Arridée. On trouve une analyse de ces tables manuelles dans le second volume de l'histoire de l'astronomie ancienne de M. Delambre.

Ptolémée a le premier construit ces tables : les astronomes, ses successeurs dans l'école d'Alexandrie, les ont continuées, et Théon, entre autres, y a fait un commentaire qu'il ne faut pas confondre avec le grand commentaire de Théon sur l'Almageste.

M. l'abbé Halma, à qui l'histoire de l'astronomie est redevable de travaux précieux, a rendu un nouveau service aux sciences en publiant cette traduction des tables manuelles. Il s'est occupé récemment de recherches sur le zodiaque circulaire de Denderah, et il s'est attaché à prouver que ce monument ne remonte pas au-delà de l'an 364 de l'ère chrétienne. Il fonde cette conséquence sur le calcul d'une éclipse de soleil qui eut lieu le 15 juin de cette année. M. Halma trouve ce phénomène clairement exprimé sur le zodiaque de Denderah par des emblêmes égyptiens du soleil dans la constellation des gémeaux.

Persécution des consommateurs de tabac.

Le roi d'Angleterre, Jacques I, déclara, en 1604, «que le tabac devoit être extirpé comme une mauvaise herbe ; » et, en 1619, voyant le goût du tabac se répandre, il fit contre les fumeurs son livre *Misocapnos.* Le pape Urbain VIII excommunia, en 1624, les personnes qui, dans les églises, prenoient du tabac. L'impératrice Elisabeth défendit également de priser dans les églises, et autorisa les bedeaux à confisquer les tabatières à leur profit. Dans la Transylvanie, une ordonnance de 1689 menaça de la perte de leurs biens tous ceux qui planteroient du tabac, et des amendes de 3 florins jusqu'à 200 ceux qui en consommeroient. (*Schwartner*, Statistique de Hongrie, p. 329, 2e édit.)

Le tabac a aussi trouvé des défenseurs. Les jésuites polonois firent une réponse très-sérieuse aux satires royales de Jacques I, sous le titre d'*Anti-Misocapnos* (Commerce de Pologne, par *Jeckel*, IV, p. 144). Un nommé *Raphaël Thorius* fit paroître, en 1628, un poème en l'honneur de la plante persécutée, intitulé *Hymnus Tabaci.*

Déjà, en 1780, Busching calcula que, dans l'Autriche, la France, l'Espagne, le Portugal, les Deux-Siciles et le Danemarck, les revenns que les gouvernemens tiroient du tabac formoient une somme de 18,372,933 rixdaler.

Emploi du fruit de l'arbousier en Dalmatie.

L'arbousier commun (*arbutus unedo*) croît principalement en Espagne, en Dalmatie et en Tauride, quoiqu'on

le trouve aussi en Provence et en Syrie. Ses fruits ressemblent aux plus belles fraises cultivées; ils sont deux ou trois fois plus grands, mais ils contiennent peu d'acide, et leur goût doucereux et fade les rend médiocrement agréables à manger. Les immenses quantités de ce fruit que produisent surtout les îles de la Dalmatie, restèrent abandonnées et sans aucun profit pour les propriétaires. Ce fut en 1816 qu'on fit la première tentative d'en distiller de l'eau-de-vie : le succès fut tel, qu'on en tira dans la première année mille *barillas*, et, dans l'année suivante, deux mille; c'étoit de l'eau-de-vie à seize degrés et de très-bonne qualité; elle se vendit à Trieste, l'un portant l'autre, cent *lire* (de seize *kreutzer*), tandis que les frais de récolte et de distillation ne s'élevoient qu'à trente lire.

Cet arbrisseau croît-il en assez d'abondance sur les rivages de la Provence pour qu'il valût la peine d'y essayer le même genre d'industrie?

(*Annales de l'Institut polytechnique* de Vienne, en Autriche, vol. I, p. 292-299).

Vins de Russie.

Les Russes finiront par pouvoir se passer des vins étrangers. La Moldavie, qui produit des vins blancs légers chargés d'acide carbonique, est maintenant partagée entre les Turcs et les Russes; les meilleurs vignobles restent encore sous la domination ottomane; mais le gouvernement russe commence à attirer les vignerons moldaves sur la rive gauche du Pruth. Les vallées de la Crimée, surtout celles du Soudak, produisent des grappes de raisin énormes;

on y a vu des grains de la grosseur d'une prune; mais ces grains, très-charnus, ne donnent que peu de vin. Un François élève à Laspi, près de Balaklava, des plants d'Espagne et de Languedoc. Les bords de la Molotschna, rivière tributaire du Don, produisent des vins blancs foibles. Le plant *Tchigir*, à Astrakhan, est un plant de Tokaï; mais il paroît avoir dégénéré. Ce fut un moine autrichien qui planta la première vigne à Astrakhan en 1613, et c'est à un major hongrois qu'on doit l'amélioration de la culture. Cependant le grand vignoble impérial d'Astrakhan n'est destiné qu'à fournir la cour de raisin. Le sénateur Becketow réussit, à force de dépenses, à produire une assez grande quantité de bon vin, qui, après sa mort, fut vendu plus cher que les vins françois; mais son exemple patriotique ne trouva pas d'imitateurs.

Tous ces vignobles, au nord du Caucase, ne promettent que des vins médiocres, quoique en quantité suffisante pour la consommation des habitans de ces provinces, ce qui est déjà quelque chose; mais l'acquisition de la Géorgie, et surtout de la Mingrelie (l'ancienne Colchide), permet à la Russie de créer des vignobles susceptibles d'égaler ceux de la France et de la Hongrie. Les raisins de Géorgie, très-abondans et très-vineux, ont déjà fourni de bon vin; et, pour rendre le transport plus facile, on se propose d'établir les vignobles le long du fleuve Rion ou Phasis, dans la Mingrelie. On se flatte, avant vingt ans, de fournir aux besoins de toute la Russie. Il faut voir.

Au lieu de nous livrer à une vaine jalousie, essayons de tirer des environs du Caucase la variété du raisin sans pepin qu'on nomme en persan *Kischmysch*, et qui prospère dans le Ghilan et dans quelques parties du Schyrvan. Ce raisin, plus gros que celui de Corinthe, pourroit avan-

tageusement remplacer cette production des îles Ioniennes. Il paroît très-propre à réussir en Provence.

Nouvelle inscription contenant un décret du sénat et du peuple d'Olbia.

M. de Kœppen a publié le texte et la traduction en allemand du monument paléographique le plus important qui, jusqu'ici, ait été découvert sur les rivages du Pont-Euxin, jadis habités par des colonies grecques. C'est un fragment de près de deux cents lignes, en deux morceaux distincts, d'un décret du sénat et du peuple de la république d'Olbia en honneur d'un certain Protogènes, magistrat et bienfaiteur de la ville ; fragment inscrit sur le reste d'une colonne (ou plutôt d'un *stèle* (1), qui se conserve à *Stolnoye*, terre du comte Kuschelew-Besborodko, dans le gouvernement de Tchernigew, en Petite-Russie.

L'inscription avoit été publiée en grec, d'abord dans les *Annales littéraires* de Vienne, volume vingtième ; ensuite dans l'ouvrage, *Côtes septentrionales du Pont-Euxin*, par M. de Kœppen, avec des gravures de quelques détails paléographiques qui ne sont pas joints à l'imprimé dont on a bien voulu nous donner communication. Nous traduirons aussi littéralement que possible le texte grec en entier, et nous y joindrons quelques éclaircissemens.

---

(1) La pierre, dans son état actuel, a cinq pieds dix pouces de haut ; les deux côtés écrits ont un pied cinq pouces trois quarts de largeur. L'épaisseur de la pierre est de dix pouces.

« Il a plu au sénat et au peuple. Le vingtième, les *Ar-*
»*chontes* et les *Sept* dirent :

» Attendu [les faits suivans :]

» *Heroson*, le père de Protogènes, a rendu de grands
» services à la ville, tant sous le rapport des finances que
» sous celui des affaires (1).

» *Protogènes* a hérité de sa bienveillance envers le peu-
» ple ; il a, pendant toute sa vie, fait et dit ce qu'il y avoit
» de plus utile ; et d'abord, lorsque le roi *Saitapharnes* étoit
» arrivé sur le *Kankylos* (2), et exigeoit les présens de pas-
» sage (3), le trésor commun étant épuisé, Protogènes, in-
» voqué par le peuple, donna 400 pièces d'or.

» Les archontes ayant, pour les besoins de la ville, mis

(1) Le mot πραγματων nous paroît s'entendre plus naturellement des affaires de la ville que des actions, comme le veut le traducteur allemand.

(2) On ne connoît ni fleuve ni montagne de ce nom. Je crois devoir proposer la conjecture suivante : Κυτος signifie *capacité, creux d'un vase, ventre, lit d'un fleuve.* Il a pu dénoter, dans l'idiome local des Olbiopolites, ce que les Russes appellent un *liman* (mot grec adopté), et que nous ne pouvons rendre qu'en disant : Petit golfe formé par un fleuve à son embouchure. Le Bog et le Dnieper forment deux *limans*, l'un au nord, l'autre au sud de l'emplacement de l'ancienne Olbia. Si l'un se nommoit ανω-κυτος, le liman d'en haut, l'autre se seroit appelé κατω-κυτος, et, par contraction, καγκυτος, le liman d'en bas. Une armée, campée sur le liman du Dnieper, commandoit la navigation de la ville et pouvoit la forcer à un tribut.

Il y a une difficulté ; κυτος est neutre, et le mot de l'inscription est masculin.

(3) Τα δωρα της παροδου. On peut, il est vrai, entendre ces mots d'un simple présent d'honneur que le roi Saitapharnes exigeoit pour passer en ami devant la ville ; mais je crois que παροδος doit s'entendre du passage des bâtimens d'Olbia par l'embouchure du Dnieper, où l'armée de Saitapharnes étoit campée. Δωρον n'est qu'un nom honnête pour péage.

» en gage les vases sacrés chez Polycharmus pour cent » pièces d'or, et n'ayant pas de quoi les dégager lorsque » cet étranger les portoit à la monnoie, Protogènes donna » les cent pièces d'or et les dégagea.

» L'archonte Democoon et ses collègues, ayant fait un » achat avantageux de vin pour 300 pièces d'or, mais » n'ayant pas de quoi en payer le prix, lui [*Protogènes*], » appelé par le peuple, fournit les 300 pièces d'or.

» Lorsque, sous le prêtre Herodorus (1), il y eut une » disette de blé, et que le blé se vendit cinq [*drachmes* (2)], » le peuple, à cause du danger imminent, crut qu'il fallut » mettre en magasin une quantité suffisante de blé, et fit » un appel à ceux qui en possédoient; il [*Protogènes*] se » présenta le premier, et offrit de livrer 2,000 *medimnes* à » dix [*oboles*]; et, tandis que les autres se firent payer sur- » le-champ, il consentit à attendre un an, sans prendre des » intérêts.

» Lorsque, sous le même prêtre, les *Saii* (3) arrivèrent

(1) Probablement un prêtre d'Apollon-*Prostate*, protecteur d'Olbia. Il paroît que l'on comptoit les années d'après les pontificats.

(2) L'auteur de la traduction allemande (M. Eichenfeld) a introduit cette conjecture et celle sur les *oboles* dans sa traduction sans y joindre aucun éclaircissement. Il est évident que ces conjectures sont indispensables quant au fond et au sens; mais c'est aux savans versés dans l'histoire monétaire à discuter si l'*obole* est la monnoie qu'il faut sous-entendre après δεκα. L'obole étant la sixième partie d'une drachme, Protogènes auroit offert la *medimne* de blé au prix de 37 sous, tandis que le prix courant étoit de 5 livres, si on veut admettre qu'il est ici question de la drachme d'Istrus, colonie milésienne comme Olbia; mais, s'il faut entendre la drachme d'Ionie, le prix courant n'auroit été que de 80 sous.

(3) Le nom de *Saii* se prête à deux explications, et malheureusement l'histoire n'offre pas les données nécessaires pour faire un choix.

Les *Saii*, habitans de la partie de la Thrace voisine de Samo-

»en grand nombre pour chercher les présens, et le peuple »n'étant pas en état de les leur donner, pria Protogènes de »l'aider dans cette crise; il vint [dans l'assemblée], et »offrit 400 pièces d'or.

»Elu membre du collége des Neuf (1), il avança, sur les »revenus à venir, non moins de 1,500 pièces d'or, moyen»nant laquelle avance beaucoup de chefs de tribus (2) re»çurent, en temps opportun, des offrandes d'honneur, et »beaucoup de présens furent préparés pour le roi.

»La flotte ayant été vendue avantageusement pour le »service du roi, l'acheteur devoit, d'après un décret du »peuple, recevoir 300 pièces d'or de la caisse, et Conon

trace, étoient les mêmes que les *Sinties* d'Homère, habitans de Lemnos, d'après Strabon; probablement ils ne différoient pas des *Sindi* sur le Bosphore. Cette peuplade paroît avoir fait des courses de piraterie dans le Pont-Euxin et les mers de la Grèce dans les temps les plus anciens.

Mais il y avoit aussi une tribu des Gaulois qui portoit le nom de *Saii;* or nous verrons dans la suite que les *Galates*, unis aux *Scyres*, molestoient la ville d'Olbia et lui imposoient des tributs; comme nous ne connoissons pas les subdivisions des trois grandes tribus des Galates établies en Asie-Mineure, il seroit possible que les *Saii* de notre inscription fussent une portion de ces mêmes Galates. L'époque des grandes expéditions des Galates ou Celtes en Grèce et en Asie est incontestablement aussi l'époque de notre inscription.

(1) Il résulte de l'ensemble que ce collége des Neuf étoit chargé d'administrer les finances; mais, plus loin, Protogènes semble être présenté comme étant devenu seul ministre des finances. On peut facilement concilier ces circonstances; les *Neuf* étoient un comité du peuple souverain, le ministre étoit leur agent.

(2) Les Scythes avoient, comme les peuples nomades en général, un roi suprême, un *khan* placé à la tête de toute la horde, et des princes subalternes, des *noyons* et *saissang*, ou chefs de tribus. Ce sont ces chefs de tribus que le texte a appelés σκηπτούχοι, hommes décorés du sceptre.

»avoit conclu le marché; mais les archontes n'ayant pu »fournir l'argent, parce qu'il étoit dans les mains des fer»miers des douanes, les acheteurs résilièrent leur marché »à la ville; ce qui fit vendre trois fois l'objet de la vente, »et le troisième acheteur fut Phormion : alors, persuadé »du dommage qui en résultoit pour la ville, Protogènes »parut dans l'assemblée, et donna les 300 pièces d'or.

»Lorsque, de nouveau, sous le prêtre Plistarque, il y eut »une grande disette de blé, de sorte qu'un *medimne* se »vendit deux tiers [*d'une pièce d'or*], et qu'on pouvoit pré»voir que la cherté augmenteroit, comme cela arriva en »effet, le *medimne* ayant monté à une pièce d'or et deux »tiers, le peuple, inquété, jugea qu'il falloit former des »magasins, et que les riches devoient se montrer bienfai»sans dans cet embarras; il [Protogènes] fut le premier »qui offrit au peuple assemblé 1,000 pièces d'or pour ache»ter du blé, et remit cette somme de suite, en laissant »même 300 pièces sans intérêts pour un an : il compta le »tout en or, et se laissa rembourser en cuivre à 400 (1).

»Il fut aussi le premier qui offrit 2,500 *medimnes* de fro»ment, dont 500 furent livrés à $4\frac{1}{6}$ [*pour une pièce d'or*], »et 2,000 à $2\frac{7}{12}$ [*pour une pièce d'or* (2)]. Tandis que les »autres qui avoient promis d'en fournir se firent payer im»médiatement leurs fournitures, il consentit à n'être payé »que dans une année, sans demander des intérêts : ainsi, »par la bienveillance de Protogènes, le peuple obtint »beaucoup d'argent et pas peu de blé.

»Lorsque, plus tard, le roi Saitaphernes arriva sur le

(1) Cette expression auroit besoin d'être commentée par un homme versé dans le système monétaire des anciens. Recommandé à M. Letronne!

(2) M. Eichenfeld traduit : « Il livra 500 medimnes à $4\frac{1}{6}$ pièces » d'or, etc. » Mais alors le prix de Protogènes auroit été excessif.

»rivage opposé (1) afin de recevoir l'hommage, et que les »archontes eurent convoqué l'assemblée pour annoncer la »présence du roi et qu'il n'y avoit rien dans les caisses, »Protogènes vint offrir 900 pièces d'or. Les ambassadeurs, »Protogènes et Aristocrates, étant allés au-devant du roi »en apportant l'argent, le roi accepta les présens, mais il »se mit en courroux, et prépara son retour (2).........

....

(*Ici le marbre est mutilé. L'inscription recommence de l'autre côté, ainsi qu'il suit:*)

»Une grande partie de la ville, le long du fleuve, étoit »encore sans murs; savoir, toute celle vers le port et celle »près le ci-devant marché aux poissons, jusqu'au monu- »ment du héros Sosias. Les transfuges annoncèrent que les »*Galates* et les *Scyres* avoient fait une alliance (3) offen-

(1) Παραγενομενου εις το περαν. M. Eichenfeld traduit: « Le roi »ayant passé le fleuve.» Notre traduction est plus littérale et plus vraisemblable. Le roi Saitapharnes paroît avoir régné sur les Scythes entre le Danube et le Borysthène, puisque ses sujets, craignant une attaque des Gaulois qui venoient du côté de la Thrace, demandoient à se réfugier derrière les remparts de la ville d'Olbia (*voyez* plus bas). Le roi devoit donc occuper la rive occidentale de l'Hypanie lorsqu'il daignoit venir recueillir le tribut.

(2) Son retour personnel, mais en laissant son armée bloquer le *Kankytos*.

(3) Voici le passage le plus important du toute l'inscription: Les *Galates* qui, dans le troisième siècle avant J. C., parcouroient la Grèce, la Macédoine, la Thrace avant de passer en Asie et de s'établir dans la Galatie, paroissent, d'après cette inscription, avoir fait une irruption dans la Scythie européenne, et avoir menacé en particulier la république d'Olbia et le royaume de Saitapharnes. Furent-ils repoussés, ou continuèrent-ils leur course jusqu'au-delà de la mer Caspienne, où Ptolémée connoît des *Tectosages?*

Le nom de Galates fixe l'époque de l'inscription à l'espace com-

» sive et réuni une grande force, avec laquelle ils alloient
» agir pendant l'hiver; ils annoncèrent encore que les *Tisa-*
» *mates*, les *Scythes* et les *Saudarates* (1) désiroient se re-
» tirer dans une place forte, parce qu'ils redoutoient aussi
» la cruauté des Galates. Beaucoup de personnes perdant
» courage, étoient prêtes à quitter la ville. Il étoit d'ail-
» leurs arrivé beaucoup de malheurs dans le territoire de

pris entre les ans 200 et 240 avant J. C., époque de la puissance des Gaulois dans les pays voisins du Pont-Euxin.

Mais que fait ici le nom de *Scyres?* Ce peuple, d'après les monumens jusqu'ici connus, étoit une tribu slavonne ou wende, unie aux tribus gothiques qui, dans les premier, deuxième et troisième siècles, s'agitèrent entre la mer Baltique. Les mouvemens des Scyres paroissent se terminer dans le cinquième siècle; leurs siéges divers sont la Courlande ou la Lithuanie, l'Ukraine et la Hongrie. Pline étoit jusqu'ici le plus ancien auteur qui les nommoit.

Cette inscription nous force à reconnoître que plusieurs peuples du nord avoient joint les Gaulois dans leurs grandes incursions au troisième siècle avant J. C. Déjà Pausanias et Appien avoient paru comprendre les Cimbres et les Teutons parmi les peuples qui participèrent à ce mouvement général; leur autorité avoit paru foible; cependant M. *Suhm*, dans l'Histoire critique du Danemarck, avoit démontré combien il y a de probabilité pour croire que les essaims de peuples venus fondre sur l'Italie et la Grèce, étoient composés d'un mélange de toutes les nations septentrionales de l'Europe.

Notre inscription confirme cette manière de voir.

(1) Les *Thisamates* rappellent les noms des *Sarmates*, des *Iaxamates* et des *Exomates*, peuples qui n'entrèrent en masse en Europe que vers l'an 56 avant J. C.; mais une de leurs tribus a pu précéder l'émigration générale. La terminaison *Matæ* est persane, gothique et slavonne; *Mart*, en persan, *Madr*, en islandois, *Maz*, en polonois, signifie homme. On pourroit les rapprocher des *Thyssa-Gètes* des anciens et des *Thursa-Madr* de l'Edda. Notre inscription les nomme pour la première fois.

Quant aux *Saudarates*, nommés également ici pour la première fois, nous n'en avons rien à dire. *Sayda*, en polonois, est un carquois.

»la ville; tous les esclaves avoient été corrompus, ainsi »que les *Grecs mélangés* (*Mixhellenes*) qui habitent les dé- »filés (1), et qui, au nombre de 1,500, avoient combattu »[*avec nous*] dans la guerre précédente; beaucoup d'étran- »gers et même des citoyens manquoient à la ville. Lorsque »le peuple, alarmé sur les périls à venir et sur les dangers »présens, s'étoit réuni et avoit invité tous les riches à »donner des secours, et à ne pas souffrir que la patrie, »préservée pendant tant d'années, fût soumise aux ennemis, »lorsque personne ne s'offroit pour effectuer, soit en tota- »lité, soit en partie, ce que le peuple désiroit, celui-ci »[Protogènes] se chargea de rétablir les deux murailles et »d'en avancer tous les frais, qui ne s'élevoient pas à moins »de 1,500 pièces d'or. Après avoir sur-le-champ apporté

(1) Voici encore un éclaircissement nouveau pour l'histoire et la géographie : Une population de Scythes, mêlés de Grecs, s'étoit établie sous la protection de la ville, au pied des escarpemens que forme la steppe en se terminant (car c'est le sens de *παρωρεια*, au défaut de toute montagne véritable) : cette tribu, exclue des priviléges de la cité, se montre déjà récalcitrante, et sans doute elle aura fini par arracher des concessions et par être admise au droit de cité ; ce qui est constaté par la quantité de noms barbares qui se trouvent dans les inscriptions d'Olbia publiées par M. Clarke et M. Raoul Rochette.

Le nom de Μιξελληνες est un terme général pour désigner l'enfant d'un père grec et d'une mère étrangère, ou *vice versâ*.

Nous ferons observer ici que les noms barbares sur les médailles et les inscriptions, dans le savant ouvrage de M. Raoul Rochette, *Antiquités du Bosphore*, paroissent en partie *persans*, tels que Rhescuporis, Périzade, et ceux en *pharnes*, et en partie *slavons* : avec un mince vocabulaire polonois, nous avons trouvé les étymologies suivantes : *Rhadameadis—Rada-madry*, sage en conseils ; *Rhadagosus—Rada-godz*, habile en conseils ; *Kounous—Konski*, équestre ; *Kainazarthus*, l'épervier du massacre, de *Kana* et *Zarzynam* ; *Moukounagos—Mokowny*, l'athlète, le lutteur, ou bien le puissant, de *mocnosc*, puissance.

»dans l'assemblée 500 pièces d'or pour servir aux premiers »à-comptes, il donna par licitation publique les travaux à »faire, et, en soldant immédiatement les entrepreneurs, »il épargna beaucoup d'argent à la ville.

»De plus les entrepreneurs ayant en partie abandonné »les travaux, Protogènes les acheva lui-même pour la »ville, et épargna au peuple tous les embarras : après »avoir dépensé 1,500 pièces d'or au rétablissement des »deux murailles, somme qu'il paya pour la plupart en or, »il se la laissa rembourser en cuivre à 400.

»Il répara aussi les tours qui étoient en mauvais état, »les deux près des grandes portes, celle du *Kathégétor* (1), »près celle de la route des Charrettes et celle de l'Epidau- »rien (2). Il rétablit le magasin de blé et restaura le por- »tail du bureau des visites (ou de la halle aux échantillons). »Comme la ville étoit obligée de payer le fret aux parti- »culiers qui amenoient les pierres, attendu que les navires »publics étoient en mauvais état et sans voiles, il offrit de »les réparer; et, ayant dépensé à tout cela 200 pièces d'or, »il rendit tout de suite compte. C'est pourquoi le peuple, »qui l'avoit déjà souvent couronné, le couronna encore »après ce compte rendu.

»Comme la corderie navale près la tour de Posis, vers »le lieu supérieur, n'étoit pas achevée, le peuple l'enga- »gea à l'achever : c'étoit la quatrième corderie navale.

(1) C'est peut-être un surnom d'Apollon, principale divinité des Grecs du Pont-Euxin. Καθηγητορ équivaut à *auspex* en latin, et rappelle l'usage de consulter les oracles d'Apollon lors de l'envoi d'une colonie. Voy. *Raoul Rochette*, histoire critique des colonies grecques, vol. I, p. 53. Les tours de la ville paroissent avoir été nommées après des dieux dont les temples étoient voisins.

(2) L'*Epidaurien* est Esculape, qui devoit naturellement avoir un temple dans une ville dont Apollon étoit le protecteur.

»Protogènes, qui ne vouloit pas manquer de complaisance, »se chargea de cette construction, à laquelle il employa »100 pièces d'or.

»Etant préposé au trésor et à l'économie publique (1) »et ayant les plus grands revenus de la ville sous sa main, »il ne priva aucun des fermiers des douanes de leurs avan- »tages; il ne nuisit à personne quant à ses profits; et, se »prêtant aux circonstances, il accorda aux uns des remises; »aux autres, exemption des intérêts pour le temps qu'ils »désiroient : ayant eu sous sa main, pendant trois ans, la »plus grande partie de l'argent public, il administra tout »avec droiture et justice; il rendit ses comptes aux épo- »ques fixées, et accepta la portion des revenus rentrée »pendant sa magistrature, comme compensation (quoique »en effet insuffisante) des dettes et des intérêts qu'il remit »à la ville.

»Les citoyens de la ville étant généralement tombés dans »une mauvaise situation par la guerre et les mauvaises ré- »coltes, leurs revenus étant réduits à rien, le peuple dési- »roit qu'on accordât des délais par mois, et qu'on feroit »des arrangemens mutuellement utiles entre les prêteurs »et les débiteurs; il fut le premier (quoique ayant, lui et »son père, des créances pour 6,000 pièces d'or) qui laissa »au peuple de décider ce qu'il vouloit faire de lui; et le »peuple ayant désiré une remise en faveur des débiteurs, »il fit remise à tous de tout...........

Tel est le contenu de cet intéressant monument; il nous

(1) Il paroît qu'il étoit plus qu'un simple ταμιας ou questeur. Le texte indique plutôt une commission extraordinaire qu'une simple dignité.

fournit des détails curieux sur l'état civil et politique de la principale colonie grecque en Scythie, à l'époque où elle étoit encore complétement grecque ; il nous donne les noms des peuples et des lieux jusqu'à présent inconnus en géographie ; il ajoute un nouveau fait à l'histoire des expéditions des Gaulois ; et, en reculant de trois siècles dans l'antiquité l'existence des Scyres, il doit changer notre manière de voir sur une partie de l'histoire ancienne de l'Europe.

Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en retardant de quelques jours la publication de ce cahier, afin de pouvoir leur offrir les premiers un compte rendu de ce monument.

Nous pensons que le savant auteur des *Antiquités du Bosphore*, M. Raoul Rochette, publiera le texte de cette inscription avec un commentaire développé.

M. B.

III.

NOUVELLES.

Bruits répandus sur le capitaine Parry.

L'intérêt si juste que le public éclairé prend au sort de l'intrépide capitaine Parry et au succès de son expédition, fait accueillir avec trop de facilité les nouvelles qui se répandent de temps à autre sur ces objets.

Toutes les nouvelles colportées jusqu'ici sont dénuées de fondement ; et même, en bien examinant la question, il paroît qu'on ne pouvoit pas s'attendre à en recevoir.

Le 22 juillet 1821, le capitaine Parry étoit dans la baie d'Hudson, près les îles nommées *Upper-Savage*, se dirigeant avec un bon vent à travers une mer ouverte sur la baie *Repulse*. En supposant qu'il ait trouvé ici une entrée

dans la mer Polaire, dont le capitaine Franklin a suivi les rivages par terre, il est probable qu'il n'est arrivé au cap *Tunragain*, terme de l'expédition de terre, qu'après le retour du capitaine Franklin, c'est-à-dire après le 25 août. C'est ce qui explique pourquoi ils ne se sont pas rencontrés.

Il se pourroit aussi que le capitaine Parry eût navigué hors de la chaîne d'îles aperçue par Franklin.

En tout cas, il est certain que l'expédition de Parry a dû pénétrer dans ce qu'on appelle *la mer Polaire;* car, si elle avoit rencontré des obstacles, si elle avoit été enveloppée dans des labyrinthes d'îles, si même elle avoit fait naufrage, nous en aurions des nouvelles; les restes de l'expédition seroient revenus par terre ou par mer. Le capitaine Parry a donc dû passer l'hiver de 1821 à 1822 dans quelque point de la mer ou de la grande baie vue par Héarne.

La saison où les mers polaires sont navigables ne dure que cinq semaines. La progression annuelle est donc très-lente; et la navigation de 1822, commencée peut-être au 1er août, n'a pu conduire le capitaine Parry jusqu'au détroit de Behring, en supposant qu'à l'ouest du fleuve Mackenzie il n'y ait pas un prolongement des terres très-étendu vers le pôle.

Si l'on croyoit que le capitaine Parry eût trouvé, à l'ouest du fleuve Mackenzie, un détroit dirigé vers le Nouveau-Norfolk de Vancouver ou vers le mont Saint-Elie (détroit conjecturé par M. Lapie), les fortes chaleurs de 1822 auroient rendu ce canal navigable. Donc il n'a pas passé par-là; car la nouvelle seroit arrivée en six mois par les frontières angloises et russes.

Parry a dû passer l'hiver de 1822 à 1823 dans un très-rude climat, peut-être au milieu d'une mer glacée; mais les précautions prises pour la santé et pour la conservation de l'équipage nous font espérer qu'il a pu continuer ses opérations en 1823. Ce n'est guère qu'au moment où nous écrivons, que le capitaine Parry peut être occupé à chercher une issue vers l'Océan-Pacifique, si une semblable issue existe.

Ce n'est donc que dans les premiers jours de l'an 1824

que nous pouvons recevoir des nouvelles de son passage, soit par le Kamtchatka, soit par la côte nord-ouest.

S'il n'y a pas d'issue, il cherchera sans doute à retourner à l'est; et, dans ce cas, les nouvelles pourront arriver plus tôt par la baie d'Hudson.

Découvertes de M. Franklin.

Les lieux visités par Héarne sont tous placés trop au nord et à l'ouest. L'endroit dit du *Massacre des Indiens* est à 67° 42′ 35″ de latitude nord et à 115° 49′ 33″ de longitude ouest de Greenwich; ce qui est 4 degrés un quart plus au sud et 4 degrés un quart plus à l'ouest que la position donnée par Héarne.

Le *golfe du Couronnement de George IV* commence par les caps Barrow à 68 degrés, et Turnagain à 68 degrés 30 minutes; il s'étend au sud jusqu'à 66 degrés et demi, et son extrémité méridionale n'est éloignée que de deux cents milles (67 lieues de France) de la partie la plus occidentale de la baie Wager.

DESCRIPTION

DE SOUNGNEM

DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DU TIBET

(Écrite de la chaîne de l'Himalaya).

SOUNGNEM est dans le pergenna de Choai ou Chooung, situé sur la rive droite du Setledje. Il y a trois cents ans que ce lieu appartenoit à un radja indépendant; il est comparativement florissant et peuplé : soixante-dix familles l'habitent; on y voit un couvent de religieuses. Conformément à un usage qui règne dans le Kounover, les maisons des principaux habitans portent un nom que prend aussi le propriétaire, et qui s'emploie plus fréquemment que le leur quand on leur adresse la parole ou quand il est question d'eux. Sous ce rapport, ils ressemblent aux lairds écossais et à tous les hobereaux de l'Europe qui sont généralement connus par le nom de leur propriété. Il y a dans

ce village seize maisons désignées de cette manière; Peti-Ram est moins connu sous ce nom que sous celui de Lahauri-Pang, qui est celui de son habitation. Soungnem est à 9,350 pieds d'élévation au-dessus de la mer, près du fond et sur les bords d'une longue vallée, arrosée par un torrent considérable, et bien cultivée dans une étendue de trois milles; on y voit des forêts d'abricotiers, de noyers et de pommiers. Des vignobles y donnent des raisins qui, pour la grosseur et le goût, rivalisent avec ceux de Kaboul.

Au nord et au sud-ouest, dans une direction perpendiculaire à celle de la vallée, les montagnes s'élèvent jusqu'à la région des neiges; elles sont coupées, vis-à-vis du village, par des défilés de 15,100 pieds de hauteur. Leurs bases se rapprochent tellement, qu'elles ne laissent à la vallée qu'un demi-mille de largeur. Au nord-ouest, près du cours du Darboung et sur la ligne de la vallée, les montagnes se rencontrent, et forment une barrière prodigieuse qui sépare ce pays et le Spiti du Ledak. Le Darboung prend sa source dans les neiges éternelles; il est grossi par les eaux glaciales d'autres ruisseaux, devient un torrent puissant qui arrose dans son cours une immense étendue de terrain; puis il se précipite dans le Setledje, à cinq milles au-dessous de Soungnem.

Dans ce canton, le Kelou commence à se montrer; il est clair-semé et chétif. Ce climat permet de faire deux récoltes. Les principaux grains que l'on ensemence sont l'orge, l'ogoul et le phapour. L'orge se sème en Beysakh et se coupe en Saven. Alors on prépare la terre pour l'ogoul et le phapour, qui sont mûrs en Kartik (1). On ne cultive pas de froment. Plus haut, sur les flancs des montagnes, on voit quelques champs de froment qui donnent des moissons abondantes; les pois, les haricots et les navets sont aussi très-communs. Le climat, dans cette saison, est très-agréable. La douce influence de la chaleur du soleil anime et fait verdir tous les points du sol, dont la couleur est blanche.

A quoi donc reconnoître cette élévation de 9,850 pieds? Le thermomètre, en plein air, varie de 60 à 82° (12° 43 à 22°20), et, dans l'intérieur des maisons, de 65 à 78° (14° 65 à 20° 42). Pendant deux ou trois heures après le lever du soleil, des nuages bas planent à peu de hauteur sur les montagnes; ils se dispersent à mesure que le soleil s'élève, et, vers le milieu du jour, ne forment plus que des flocons légers. Dans la soi-

(1) Le Beysakh ou Vesakh commence du 10 au 13 avril, et a trente-un jours; le Saven, du 10 au 15 juillet, et a trente-deux jours; le Kartik, du 10 au 15 octobre, et a trente jours.

rée et durant la nuit, le ciel est pur, excepté dans le nord-ouest et dans l'ouest, où des nuages sombres qui recèlent la foudre reposent sur la cime des montagnes. Vers une heure après midi, le vent d'est commence à souffler, et augmente de force jusqu'à cinq heures ; alors il diminue progressivement et cesse vers neuf heures du soir. La neige tombe en novembre, et couvre la terre jusqu'en mars ; elle a rarement deux pieds de profondeur. Les bêtes de somme sont le cheval, l'âne et le mulet ; je n'ai vu à Soungnem que deux yaks ou bœufs à queue de cheval.

Quelques lamas habitent Soungnem ; il y a aussi un doukpa, qui imprime avec des planches en bois des formules sacrées : « *Oummani*, etc., » est la plus usuelle. Les manis (1), les tchoktins (2) et les cylindres mobiles y sont en grand nombre. Trois de ces derniers sont mis en mouvement par l'eau, et marchent continuellement ; le plus grand a neuf pieds de haut et quatre et demi de diamètre ; il est orné de peintures et de caractères. Le bâtiment

(1) Mani, sorte de cylindre mystique de différentes grandeurs ; il y en a de mobiles ; d'autres sont fixes. (Voy. *Alphabetum tibetanum* de Georgi, pl. III, p. 508.)

(2) *Tchoktin* ou *tchog-den*, sorte d'autel ou de tabernacle formé de cinq lames d'or. (*Ibid.*, p. 248.)

dans lequel il est placé est surmonté d'un dôme ; des banderoles flottent à chacun de ses angles ; tout autour règne un veranda, ou galerie ouverte, soutenue par des piliers, et sous laquelle se trouvent une quarantaine de petits cylindres. Les parois intérieures sont chargées de peintures grossières. Le grand cylindre est au centre de la salle, et entouré d'un châssis en bois, garni de rideaux et de tentures de soie de la Chine ; on le fait tourner au moyen d'un cabestan que deux hommes mettent en mouvement. On voit à droite, en entrant, un corps de bibliothèque à trois rangs, divisés chacun en cinq compartimens, ce qui fait en tout quinze cases ; toutes sont remplies de bandes de papier entassées et réunies en liasse par des plaques en bois et des écharpes de soie. Toutes ces bandes de papier sont de la même dimension, c'est-à-dire de deux pieds de long sur un de large, et couvertes de phrases sacrées écrites avec une grande netteté en caractères outchen. On me dit que cette bibliothèque venoit de Lahsa, et qu'elle coûtoit 500 roupies (1,500 fr.). A des époques déterminées, les lamas et les ghiloungs s'assemblent pour en faire la lecture. Dans les grandes solennités, on expose un guéridon en fer à cinq étages, illuminé par cent huit lampes en cuivre, et que l'on fait mouvoir sur lui-même dans le même sens que les cylindres. A gauche,

en entrant, on observe plusieurs images en cuivre apportées de Tichou-Loumbou, et très-bien exécutées. Des coupes, remplies de fruits ou d'eau que l'on renouvelle chaque jour, sont placées devant ces images; tous les matins et tous les soirs on tient une lampe allumée pendant une heure et demie ou deux heures, lorsque le grand cylindre tourne: plus il va vite, mieux cela vaut; on le fait aussi tourner, dans le courant de la journée, en présence de quelques lamas qui chantent des hymnes, font résonner des clochettes, des cymbales, des trompes et des trompettes autour du cylindre sacré. D'un côté de la salle, il y a une cloche qui frappe en tournant une pièce de bois saillante fixée sur le cylindre. Quelquefois le nombre des révolutions est compté et enregistré, opération que cette machine facilite.

A peu près à un demi-mille au nord-ouest de Soungnem, sur la rive gauche du Darboung, s'élève un grand loubroung ou oratoire, bâti depuis environ trois ans. De chaque côté du parvis on remarque un joli tchoktin; ensuite on entre dans une grande salle qui conduit à trois autres plus petites : chacune a trois portes cintrées. Toutes ces salles sont surmontées de coupoles en bois qui s'ouvrent et se ferment; les murs de la plus grande sont couverts de peintures d'hommes et d'animaux. On voit dans la

salle du fond le Dakpo, image hideuse et effrayante qui représente, dit-on, Mahadeo en colère ; elle a environ neuf pieds de haut. Ce monstre a quatre pieds qui s'appuient chacun sur un homme: il a six bras; avec les deux de devant il serre une femme ; la main droite, immédiatement inférieure, est armée d'une épée ; la troisième, du même côté, d'une lance ; la seconde main de la gauche empoigne un crâne humain dans lequel la statue a l'air de boire ; la troisième main tient un grand scorpion. Son corps est ceint d'un cordon de boules de terre qui ressemblent à des crânes ; le tout offre un aspect horrible. La salle à droite renferme la figure gigantesque de Chika-Thouba; elle a au moins douze pieds de haut; l'expression de son visage est douce et paisible. Plusieurs coupes de cuivre, remplies les unes de fruits, les autres d'eau, sont placées devant cette idole. La salle à gauche contient un cylindre haut de huit pieds, et orné d'écharpes et de rideaux de soie.

Tous les ans, vers la fin d'août, les lamas et les religieuses de Kanen et de Lebreng s'assemblent dans cet oratoire, puis parcourent processionnellement tout le territoire ; ils chantent en marchant, et s'arrêtent quelques jours dans chaque village ; les habitans les nourrissent. Ils arrivèrent ici le 23 août, et me rendirent visite

le lendemain; ils se mirent à chanter une hymne qui me plut infiniment; la musique étoit douce et mélodieuse; le chœur observoit la mesure avec beaucoup de précision. Le 25, une autre troupe vint me rendre ses devoirs; je lui fis un présent. Je vis parmi les lamas plusieurs jeunes gens de bonne mine; mais, sur cinquante religieuses, il n'y en avoit pas une seule qui pût passer pour jolie. Peti-Ram observa malignement que les filles laides ou d'un extérieur peu avantageux, ayant peu de chance de se marier, sont celles qui embrassoient principalement la vie monastique. Les lamas admettent des novices à tout âge, et chacun peut, suivant sa fantaisie, se faire ningma, doukpa ou ghiloupa : c'est cependant entre l'âge de sept à dix ans que l'on entre dans les couvens. Une partie essentielle de la religion lamique consiste à répéter la formule « *Oum mani païmi oum;* » plus on la récite fréquemment et rapidement, plus on a de mérite. Quelques-uns ne font pas autre chose; en s'acquittant de cette pratique pieuse, ils comptent le nombre des répétitions sur leur chapelet, qui contient cent huit grains, nombre mystique. Les plus fervens inscrivent chaque jour sur un livre combien de fois, du matin au soir, ils ont répété « *Oum mani païmi oum.* » Le ghyaboung-rimbotchi, grand lama de Lahsa, qui réside dans

le couvent de Poutala, est le chef suprême ou souverain et supérieur pontife de tous les lamas ; immédiatement au-dessous de lui, vient le pentchin-rimbotchi, de Tichou-Loumbou. Ces saints personnages sont réputés immortels ; on pense que leur âme ne quitte leur corps que pour aller s'établir dans un autre. Le troisième pontife en rang est le lotchava-rimbotchi, qui, de même que les autres, se régénère à son décès apparent.

Il y a plusieurs années que le lotchava parut à Besaher : il naquit d'abord à Loumra, vers le temps de l'invasion et du pillage de Tichou-Loumbou par les Gorkhalis. A l'âge de dix-huit ans, il vint à Tichou-Loumbou, où il mourut. Il se manifesta ensuite à Chyalker, il y a trente-cinq ans, fut envoyé à Tichou-Loumbou, et y mourut de nouveau. Alors on le vit renaître à Nako : deux enfans présentoient les marques auxquelles on dit qu'on le reconnoît. Cette circonstance, assez extraordinaire, donna lieu à une correspondance active entre Besaher et Tichou-Loumbou. On finit par décider que les deux enfans seroient lotchava, mais que l'un auroit le pas sur l'autre. Ils sont actuellement âgés d'une dizaine d'années ; ils résident dans le couvent de Kanem, où on les instruit des mystères de la religion. Le pentchin-rimbotchi les a déjà envoyé chercher deux fois par des ambas-

sadeurs; mais l'on ne pourra les faire partir pour Tichou-Loumbou que dans six à huit ans.

Je trouvai ici du grain en abondance, et j'en fis provision pour quinze jours. On se sert ici, pour peser, du pori qui ressemble à une romaine; cet instrument est très-commode, et m'a paru exact et uniforme. Dans les parties inférieures du Besaher on se sert de toute autre balance construite sur le même principe que le pori, avec cette différence que le poids constant est remplacé par un boulon en fer invariablement situé à l'extrémité du levier, et que c'est le point d'appui qui varie suivant le poids de la chose qui doit se peser. Le point d'appui est déterminé par la position d'un cordon auquel on suspend cette balance.

J'ai observé deux fois le passage au méridien; j'ai fait voir à plusieurs habitans les étoiles en plein jour. Peti-Ram, toujours avide de s'instruire, me demanda cette fois si les étoiles se mouvoient réellement d'occident en orient comme dans le télescope : je lui fis voir que cette apparence étoit illusoire, en dirigeant le télescope sur des objets voisins. La latitude de Soungnem est à peu près de 31° 45′, et sa longitude, déduite de l'immersion du premier satellite de Jupiter, observée le 18, est de 78° 27′ 24″; ce qui met ce lieu à peu près un mille à l'est de sa position sur la carte. Cependant cette observa-

tion n'étoit pas très-satisfaisante; car elle eut lieu vers cinq heures quinze minutes du matin, moment où il faisoit grand jour.

La pierre à chaux est abondante et de très-bonne qualité dans ce canton. Les habitans ignoroient la manière de la brûler; je leur ai enseigné ce procédé. Durant mon séjour ici, Peti-Ram insista pour m'apporter tous les jours du thé préparé à la manière tibétaine: on le fait dans une théïère d'étain exactement semblable pour la forme aux nôtres, et on l'agite fortement avec une baguette fendue. J'aime beaucoup ce thé; il a la saveur d'un bouillon. Les habitans du pays en boivent toute la journée; et, en voyage, leur premier soin, après avoir cherché un emplacement convenable pour camper, est de faire le thé.

Il existe dans tout le Kounover une coutume singulière désignée par le nom de *mentiké*: au commencement de septembre, tous les habitans qui peuvent marcher quittent leur village et gravissent sur la montagne la plus voisine; ils marchent lentement et font un détour, mettant plusieurs jours à cette promenade, qui a lieu au bruit du tambour et des trompettes. Ils se livrent ensuite à toutes sortes de divertissemens, font des courses à pied et à cheval, des tours d'adresse, des bouffonneries de tous genres, dansent, chantent et boivent.

La route de Soungnem à Ladak, par Chyalker, traverse des montagnes très-hautes : cependant elle est fréquentée en tout temps et même en hiver ; jamais les neiges ne la rendent impraticable. On m'avoit fait des récits tellement effrayans de la rigueur de l'hiver, que j'étois curieux de savoir comment les habitans s'en garantissoient. Le lendemain, Peti-Ram vint me voir en habit d'hiver; il avoit une sorte de casaque de peau de mouton avec la toison en dedans ; le dehors est couvert de souklat, qui est une grosse étoffe de laine comme nos couvertures de lit. Il portoit un pantalon absolument semblable et de longs bas de laine terminés par un pied en cuir garni d'une semelle de deux pouces d'épaisseur de laine par-dessus ses bottes ; des gants d'une flanelle épaisse lui remontoient jusqu'au-dessus du coude. Il avoit par-dessus une couverture de laine autour du corps et une autre sur les épaules; enfin, un châle lui enveloppoit la tête et le visage. Tel est, me dit-il, l'accoutrement d'un voyageur en hiver ; il ajouta que, dans cette saison, il se faisoit toujours suivre d'un mulet chargé de couvertures et d'un habillement complet semblable au premier, et que c'étoit là tout ce dont il avoit besoin pendant la nuit quand il étoit obligé de coucher sur la neige.

Les habitans de Soungnem parlent un idiome absolument différent du kounovari et des dialectes

tibétains; l'infinitif des verbes se termine en *poung* et en *boung*. A mon arrivée, je ne pouvois pas comprendre un mot de ce qu'ils disoient. Je recueillis un millier de mots du thoberskid, et autant du tatar et du miltchin. A ma connoissance, on ne parle pas moins de cinq dialectes différens dans le Kounover : plusieurs mots sont communs à tous; ils diffèrent principalement par les désinences des noms et des verbes.

La plupart des habitans de Chooung font le commerce avec Ladak, Garou et Roudok; ils y portent les marchandises qu'ils tirent de la plaine, telles que mousquets, sabres, sucre, tabac, toiles de coton, mousselines, indigo, cuivre, papier, fer, grains, épiceries; ils rapportent principalement du sel et de la laine, un peu de poudre d'or, du thé, du borax et de la laine à châles. On tire le sel et le borax des lacs nombreux de la Tatarie chinoise et du Ladak. La laine connue sous le nom de *byanghi* est longue et très-fine; les moutons pâturent sur les terrains élevés, voisins de Garou et à l'est de ce lieu. La laine à châle porte le nom de léna; elle est bien connue; ce sont les chèvres du même pays qui la fournissent.

Garou est une réunion de tentes noires que l'on n'habite que huit mois. En hiver, les Tatars se retirent à Terhigeng, sur les rives de l'Ikeng ou Igeng-Khampo. La plus grande quantité de sel se trouve dans le voisinage de

Routho ou Roudok, sur la rive droite du Sindh, lieu dont la population est de trois cents familles. Les principaux lacs qui fournissent du sel sont le Gok, le Dengtcham, le Jangtchaka, le Midoumtchaka et le Tchaktchaka. On extrait aussi du borax du lac de Tchallitchaka, près de Roudok, et dans plusieurs endroits autour de Garou, Mapang et Leh.

Toutes les rivières charient abondamment des paillettes d'or : on l'obtient en lavant le sable dans une eau courante, et en l'agitant jusqu'à ce que toutes les particules légères aient été entraînées. On fait sécher ce qui reste; et l'or, dont les grains sont quelquefois si fins que l'œil ne peut les distinguer du sable, est séparé au moyen du mercure; on traite ensuite l'amalgame par un feu assez vif pour volatiliser le mercure.

L'or se trouve aussi dans les entrailles de la terre à Dango-Boukpa, situé à douze journées de route au sud-est de Mapang. Dernièrement on en a découvert, entre Gounghiou et le lac Manaserover, une mine très-riche qui contenait des morceaux très-gros. Des ordres venus de Lahsa l'ont fait fermer aussitôt.

Le thé s'apporte de très-loin dans l'est de Garou; je n'ai pu apprendre le nom de l'endroit où croît cette plante. On trouve du soufre à Ladak, à Kolok, à Demahog et à Nyouma.

(*Extrait du Journal de Calcutta, octobre* 1820.)

JOURNAL

DE

M. LE DOCTEUR SAVA BOLCHOÏ,

Contenant la relation de sa captivité chez les Kirghiz-Kaissak en 1803 et 1804, et ses observations sur la steppe.

Traduit du russe.

Communiqué par M. J. F. Adelung, conseiller d'état, etc., à Saint-Pétersbourg.

J'étois attaché, comme chirurgien, au corps des élèves des mines à Saint-Pétersbourg, lorsque, le 13 décembre 1802, un oukase de S. M. l'empereur de toutes les Russies m'ordonna de partir avec l'expédition destinée pour la Boukharie: l'oukase m'accordoit en même temps 1,600 roubles d'appointement en assignations de banque, et me nommoit conseiller aulique. Bientôt je me rendis chez M. Jacques Gaverdovski, lieutenant d'état-major, qui devoit commander l'expédition, et j'y trouvai MM. Grégoire Ivanov et Ivan Bogdanovitch, élèves du corps des mines. Indépen-

damment des instructions que le ministre de l'intérieur et du commerce remit à M. Gaverdovski, l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg nous en envoya aussi de son côté.

Nous partîmes en poste le 15 janvier 1803 ; et, passant par Moskou, Vladimir, Nijneï-Novgorod et Kazan, nous arrivâmes à Orenbourg. M. Koutach-Biktéchev, assesseur et interprète des langues orientales, et M. Mourzalim-Mikhaïlov, se joignirent à nous : de plus, dix cosaques d'Orenbourg et dixTeptières et leurs chefs, eurent ordre de nous accompagner. On choisit pour nos guides le sultan Chirgasy-Kaïpov, ancien major en second ; le moursa Bouranbaï-Ichkinin, conseiller titulaire, et d'autres Kirghiz-Kaissak de la petite horde de la race d'Ali-Moulin et de la division de Turt-Kiarin ; Koulbabek, Karaltaï, cousin du Bii, de la race de Koulamonov ; le mourza Idiga, fils du Kouren-Batur-Saïn-Karatamor-Kanabaï, et d'autres de la race des Tchoumekeï. En tout vingt-cinq personnes, sans compter les conducteurs.

Enfin, l'on adjoignit à l'expédition une caravane de marchands qui avoient des effets de la valeur de 200,000 roubles. Ainsi elle se composoit de cent chameaux chargés de toutes sortes de marchandises, d'objets appartenant à la couronne, de vivres et de notre bagage. Parmi les choses qui étoient au gouvernement, se trou-

voient, indépendamment des présens destinés pour les khans de Khiva et de Boukhara et pour le châh de l'Afghanistan, un chronomètre, un baromètre, plusieurs thermomètres, une caisse d'instrumens de chirurgie, une autre remplie de médicamens, une machine électrique, un octant, un astrolabe, etc. Notre bagage consistoit en quelques coffres de linge et d'habits; ils contenoient de plus des livres, mes observations et mes manuscrits relatifs à la médecine. Les Kirghiz, avec les conducteurs, étoient au nombre de quarante-quatre; notre suite étoit formée de cinquante hommes.

Le 30 juillet, nous partîmes du fort d'Orsk, et nous suivîmes les rives de l'Or et de l'Irghiz (1),

(1) Il s'agit ici de l'Irghiz du pays des Kirghiz ou Oulou-Irghiz; il prend sa source au sud de celle de l'Or, et termine sou cours dans les lacs Ansakhul-Barby, situés dans la steppe. Il y a trois autres rivières du même nom en Russie une coule sur les frontières des gouvernemens de Saratov et de Simbirsk, et se jette dans le Volga, au sud de Khvalynsk; au sud de cet Irghiz, le Petit-Irghiz se réunit au Volga, au-dessous du village de Porkhovskoié; et, à une petite distance au sud, court le Grand-Irghiz, qui tombe dans le Volga au-dessous de Volsk. Des géographes étrangers ont fait du Bolchoï-Irghiz (Grand-Irghiz) un Beloï-Irghiz (Irghiz-Blanc).

(*Note de l'éditeur de Paris.*)

traversant divers territoires en nous avançant au sud-est. Nous parvînmes heureusement au Kara-koum (sable noir); et, parcourant dans son étendue d'autres territoires, nous atteignîmes à l'extrémité de la steppe de Denik-Koum (fin du sable).

Nous étions encore éloignés d'une journée et demie de route, à peu près 70 verstes des rives du Syr-Déria, lorsque les hommes que nous avions envoyés en reconnoissance revinrent nous annoncer qu'un grand nombre de brigands des divisions de Sassyr et de Tchiktoun de la petite horde s'y étoient rassemblés pour nous empêcher de passer cette rivière et de continuer notre voyage vers Boukhara : ils agissoient ainsi, disoit-on, par les ordres du sultan Aboul-gazi, fils de Kaïp, qu'ils reconnoissoient comme khan, et par ceux des anciens Jénazar, Jénzak, Kojouveryhen, Outugoun et d'autres beis. Cet avis nous obligea de rebrousser chemin nuit et jour, avec nos chevaux et nos chameaux fatigués. Cet événement se passa dans la matinée du 7 septembre. Les Kirghiz, instruits de notre fuite, se mirent aussitôt à nos trousses par différentes routes; ils nous poursuivirent pendant près de quarante-huit heures. Dans la dernière nuit, on distingua le hennissement des chevaux mêlé aux cris des hommes. Le bruit devint plus fort le lendemain matin; plus il s'approchoit, plus on

l'entendoit sortir du milieu des colonnes de poussière qui s'élevoient derrière nous; enfin, nos oreilles furent frappées du tapage des pas des chevaux.

Le 9, au lever du soleil, nous venions de sortir du district de Mouz-bul; déjà les brigands nous entouroient : suivant leur usage, ils nous attaquèrent avec une ardeur extrême. Des deux côtés, la fusillade commença : sur ces entrefaites, un petit détachement de ces voleurs se jeta sur notre caravane, et nous enleva, avec une prestesse merveilleuse, quelques chameaux chargés d'eau et de ballots de marchandises. En même temps nos conducteurs nous abandonnèrent avec leurs chevaux et leurs chameaux. On a vu plus haut que notre suite se composoit de cinquante hommes. Avec ce petit nombre, nous nous défendîmes toute la journée aussi bien que nous pûmes. Du côté des ennemis, un Kirghiz fut tué; du nôtre, cinq hommes furent blessés, indépendamment des mourzas Bouranbaï-Ichkinin et Koul-Babek : le premier reçut une blessure au pied; le second fut pris par les bandits, qui lui donnèrent sans pitié des coups de fouet. Le temps étoit extrêmement chaud et sec; nous n'avions pas une goutte d'eau. Le combat avoit cessé : une soif insupportable, bien plus terrible que l'attaque des Kirghiz, nous tourmenta. Ces brigands campèrent

autour de notre caravane; de notre côté nous nous fîmes, avec les ballots de marchandises, un retranchement régulier, et nous travaillâmes de toutes nos forces à nous procurer de l'eau: on creusa dans le sable pendant toute la nuit; peine inutile! Notre monde, fatigué de ces tentatives, incommodé par la soif, harassé de n'avoir pas dormi, avoit à peine la force de se tenir sur ses pieds. Les Kirghiz ne se livrèrent pas non plus au sommeil; ils ramassèrent des broussailles, dont ils firent des tas, et tinrent constamment du feu allumé, probablement afin qu'aucun de nous ne pût leur échapper, et surtout afin que les autres brigands qui couroient sur d'autres routes eussent par ce signal la facilité de les rejoindre.

Ce fut dans cette position que nous trouva le 10 septembre, devenu ensuite pour nous si terrible et si affreux...... La journée fut aussi ardente que la précédente; les souffrances que la soif nous faisoit endurer devenoient insoutenables. Le nombre des bandits s'accroissoit à chaque instant; de tous les côtés il en arrivoit, attirés par l'espoir de participer au butin; enfin, ils se trouvèrent plus de deux mille réunis. Sadit Riteï, Kirghiz déserteur, et premier conseiller du khan, étoit le conducteur de cette troupe: il se présenta comme parlementaire avec le fameux brigand Baïgoundou-Bii, de la division de Tchoumekaï.

Ces deux émissaires, prétextant que six des leurs avoient été tués, demandèrent un kouna (prix du sang) de mille ducats pour chaque tête. Aussitôt on leur remit, sans aucune contestation, six mille ducats de Hollande, et on y joignit des pièces de drap, des pelleteries, des cuirs, et une quantité d'autres objets. Alors ces mécréans s'écrièrent *kaïl* (allez-vous-en), comme s'ils eussent voulu chasser l'essaim de voleurs, tandis qu'au contraire les perfides Kirghiz accouroient sans cesse en plus grand nombre pour tomber sur nous.

Vers quatre heures après midi, une multitude innombrable de ces coquins s'approcha si fort de nos retranchemens, que leurs chevaux appuyoient leur museau sur les ballots qui formoient notre ligne de défense.

Ces scélérats, sachant bien que nous souffrions de la soif, apportèrent, comme en secret, un peu d'eau bourbeuse, salée et puante, qu'il falloit leur payer bien cher. Une petite jatte de cette eau bien noire, qni coûtoit deux ducats, se partageoit entre cinquante personnes. Aspect cruel et digne de compassion! cinquante hommes entouroient celui qui tenoit la jatte, et s'empressoient à qui goûteroit le premier de ce breuvage précieux. Un de nous, qui n'avoit pas pu pénétrer jusqu'à la jatte, s'écrie: « Amis, en voilà un » qui en a eu deux fois, et je n'ai pas encore bu. »

—Un autre, épuisé par la soif, crie à celui qui portoit le vase : « Laisse-moi seulement y tremper » le doigt pour rafraîchir ma langue ; je n'en puis » plus ; je meurs. » — Nous ne pouvions nous regarder les uns les autres sans frémir et sans éprouver de la commisération. Chacun portoit sur son visage les marques d'un abattement extrême; nos yeux caves étoient remplis de larmes ; notre langue étoit sèche comme l'écorce d'un arbre ; nos lèvres étoient desséchées; une foiblesse excessive étoit répandue dans tous nos membres. Les mots ne peuvent peindre les tourmens qui se manifestent sur la figure des malheureux mourant de soif.

Il n'y avoit plus le moindre espoir de salut ; nous résolûmes d'abandonner notre camp, en prenant avec nous nos papiers les plus importans. Nous délibérions sur ce parti extrême : tout-à-coup nos ennemis, qui nous entouroient de tous les côtés, descendent de cheval, élèvent un nuage de poussière, et, au milieu de cris et de hurlemens affreux, se précipitent, les uns après les autres, à travers nos retranchemens. Quel vacarme ! quel fracas ! on n'entendoit que des coups donnés et rendus, le bruit de ce qui se déchiroit, s'emportoit, se jetoit ; en un clin d'œil presque tout fut enlevé. Quant à moi, infortuné, condamné en quelque sorte par la Providence au

plus cruel martyre, n'ayant pas d'armes à la main, je ne pus me faire jour à travers la masse de gens qui se pressoit autour de nous; blessé d'un coup de sabre à la tête, je fus entraîné par Altyn-Bei, Kirghiz furieux.

Arrivés à une certaine distance dans un espace ouvert, le Kirghiz mit pied à terre, me dépouilla de mes habits, ne me laissant que ma chemise, une cravate, mon pantalon de voyage en toile et mes bottes; puis il me jeta à terre, tira un couteau, et fit mine de me couper le cou. Juste Dieu! de quel effroi je fus saisi en voyant ce fatal instrument dans ses mains, et ses yeux creux, brillans et altérés de sang! Je pensai que c'en étoit fait de moi; je répétai toutes les prières dont je pus me souvenir, et je demandai au Tout-Puissant le pardon de mes péchés. Renonçant à l'espoir de revoir jamais le bonheur sur la terre des vivans, je ne poussai pas le moindre cri, je fermai les yeux, je serrai les dents, et j'attendis la mort. L'infâme Altyn-Bei, me voyant si épouvanté, continua de faire les gestes d'un homme qui vouloit achever son projet inhumain : d'une main il me tenoit le cou en ne cessant pas de gronder, et de l'autre il y appliquoit son couteau, ensuite il me jeta du sable sur la tête; quand il en eut assez entassé, il le couvrit de quelque chose, puis retira brusquement la couverture, et me cria *tour* (lève-toi) en me soule-

vant par le collet. Obéissant à tous ces signes, je me levai, je le regardai en tremblant, et j'attendis ses ordres. Il prit une corde, me lia les mains derrière le dos, me plaça sur le cheval, s'y assit près de moi, et partit.

Ayant parcouru à peu près deux verstes, il mit pied à terre, me tira à lui, m'étendit sur le sable et tira son couteau comme pour me couper le cou. Je serrai de nouveau les dents, fermai les yeux, et j'attendis l'instant fatal. Dans ce moment rien ne me touchoit plus, ni ma séparation brusque et prochaine d'un monde où je ne me trouvois pas trop mal, ni mon état de pécheur; toutefois l'idée de la douleur que je ressentirois lorsque le barbare commenceroit à me couper le cou, me causoit une anxiété inconcevable. M'apercevant qu'il me versoit encore une fois du sable sur la tête et qu'il jetoit par-dessus une couverture, je ne savois que penser. Veut-il m'enterrer, me disois-je; ou bien pratique-t-il sur moi quelque cérémonie superstitieuse? Ensuite il retira précipitamment la couverture, et, me criant *tour*, me commanda de me relever. S'apercevant que je ne pouvois lui obéir, à cause de mes mains liées derrière le dos, il m'aida, me replaça sur le cheval et se remit en route.

Nous avions fait ainsi deux verstes, lorsque d'autres Kirghiz s'approchèrent de nous, et m'ôtèrent de dessus le cheval en me tirant chacun

par un pied et courant de toutes leurs forces : ma tête, qui pendoit jusqu'aux pieds du cheval, heurta plus d'une fois contre ses sabots. Ces barbares me déchirèrent ma chemise sur mon dos, me prirent ma cravate et manquèrent de m'étrangler avec le cordon que je portois au cou.

Cette fois je me crus réellement arrivé à ma dernière heure. Je ne sais comment je sortis de leurs mains; car, m'imaginant que toute la troupe alloit faire passer ses chevaux sur mon corps, j'avois perdu les sens. Les Kirghiz me relevèrent et me placèrent sur mes pieds. Un jeune homme, debout devant moi, me montra son couteau, dont il tenoit la pointe en l'air, pendant que Sir-ka-Bei, fils de Bii-Oustogoun, me délia les mains attachées ensemble derrière mon dos, me les plaça en croix sur la poitrine, les noua avec un cordon de crin, m'assit sur un chameau, y monta ensuite, et, tout habillé qu'il étoit, fit passer son corps entre le mien et mes bras liés ; de sorte que je restai suspendu sur son dos, ce qui me fit éprouver une peine insupportable. Mes doigts se gonflèrent, se durcirent, et finirent par perdre le mouvement. Je me mis à crier de toutes mes forces : Mes mains! mes mains! Le barbare, ne comprenant pas mes paroles, ne prit pas garde à mes cris lamentables. Il me fit voyager ainsi pendant une quinzaine de vertses. Ainsi, dès le commencement de ma captivité, blessé d'un

coup de sabre, je m'étois cru privé de la vie et condamné à des tortures éternelles dans le royaume des morts, au milieu d'une troupe de diables. Grand Dieu! me disois-je, ce supplice insupportable n'aura-t-il donc pas un terme! combien il étoit cruel et douloureux! J'invoquois à haute voix le nom de Dieu dans la langue de mon bourreau; mais j'avois beau m'écrier, *Allaï Khoudaï!* le monstre étoit sourd à ma voix plaintive. Les mécréans qui m'entouroient m'accabloient d'injures et de moqueries amères pour augmenter mes maux. L'un d'eux s'élança vers moi au grand galop et en poussant de grands cris, comme s'il eût voulu me percer de sa lance; un autre agitoit son sabre, comme s'il eût voulu me couper en deux; quelques-uns frappoient avec un fouet mon corps nu; d'autres me piquoient avec un couteau le cou, les yeux et les dents; d'autres me crachoient au visage et me faisoient des grimaces horribles. Mes souffrances étoient si atroces, que plus d'une fois j'essayai de retenir ma respiration afin d'arrêter la circulation de mon sang ou de m'étouffer: vains efforts! Dans mon désespoir je ne pus pas non plus, comme je l'aurois bien voulu, mordre le dos de mon tyran; car il portoit une robe doublée, et par-dessus un autre vêtement.

Malgré les tourmens que j'endurois, je ne puis penser sans rire aux différentes fantaisies des Kir-

ghiz. L'un emportoit un ballot ; un autre traînoit sur le sable une malle et toutes sortes d'effets ; un troisième, qui avoit attaché un cheval mort à la queue de son coursier, cheminoit ainsi. Cependant les coups continuoient à se distribuer ; chacun cherchoit à prendre à l'autre son butin : c'étoit un tumulte qui ne finissoit pas.

Il faisoit déjà passablement sombre, lorsqu'il s'éleva un vacarme épouvantable : de tous côtés les tchakmaks ou pierres à fusil étinceloient ; leur éclat dissipoit l'obscurité de l'atmosphère ; ces bandits s'appeloient l'un l'autre à grands cris : Hé, Sirkabeï ! hé, Altynbeï ! hé, Jintas-Kultas ! Cette scène de confusion et de terreur ne peut se comparer qu'à ce qui se passe dans l'enfer.

On parcourut ce jour-là vingt verstes, et l'on coucha au milieu du désert.

Mon tyran se trouva dans la nécessité de délier mes mains avant de descendre de cheval : les nœuds étoient si serrés et si entortillés, qu'il fut obligé de les couper avec un couteau. Ce soulagement inattendu me fit si grand bien et me causa tant de plaisir, que je me crus en paradis. Je versai des larmes abondantes ; je remerciai la Providence, qui m'assuroit de sa protection : les étoiles me parurent plus brillantes, la compagnie des Kirghiz me devint plus supportable. Dans ce moment, qui ne sortira jamais de ma mémoire, et

où je reçus une preuve de la miséricorde incomparable de Dieu, je promis au Tout-Puissant de ne pas porter la main sur moi, et de supporter avec patience et résignation le lourd fardeau de la captivité.

Dès que le feu eut été allumé, Sirkabeï, un de ces bandits, m'ôta mes bottes: vainement il essaya de les mettre; ses pieds tortus ne pouvoient y entrer: dépité de ce qu'elles étoient trop étroites, il me les jeta; ce fut heureux pour moi; car, sans cela, j'aurois été contraint de marcher pieds nus sur des cailloux aigus et des plantes épineuses. Ensuite dix Kirghiz m'entourèrent, examinèrent la blessure de ma tête et mes mains coupées par la corde qui l'avoit serrée; ils eurent l'air de s'apitoyer sur mon triste état, on apporta des chiffons malpropres, on en enveloppa ma tête et mes mains; et un Kirghiz me vêtit d'un vieux tchapan; c'est une robe. Je restois auprès du feu, parce que les nuits étoient déjà passablement froides.

Voyant que je m'étois un peu réchauffé, les Kirghiz me donnèrent des galettes au lait, que je mangeai de bon appétit; ensuite je demandai à boire, en montrant du doigt un toursouk, c'est-à-dire une outre remplie d'eau, puis en le portant à ma bouche. Ils satisfirent mon désir, mais ne me versant qu'une petite quantité d'eau, soit pour ne pas me causer d'inflammation, soit parce

que la provision n'étoit pas considérable, ensuite ils me donnèrent encore des galettes; ils n'en mangèrent pas, parce qu'ils les trouvoient mauvaises, croyant qu'elles étoient faites à la manière des Russes, tandis qu'elles l'étoient à celle des Tatars; d'ailleurs, ils ne sont pas accoutumés à cette nourriture. On me fit coucher à côté des chevaux, où je dormis fort bien.

Le 11, les Kirghiz se levèrent de bon matin, se partagèrent en plusieurs bandes, et s'en allèrent de plusieurs côtés. Nous prîmes à droite, et, après avoir parcouru près de 25 verstes, nous fîmes halte dans la steppe. Notre troupe partagea son butin, l'ayant préalablement divisé en trois parts. Je fus évalué au prix d'un chameau, et le sort me donna un troisième maître.

Durant notre course, qui fut de quatre jours, je vis que tout étoit séparé de manière que rien ne restoit entier. Le drap, les peaux de loutre de mer, les cuirs et autres choses semblables furent déchirés en morceaux extrêmement petits. Les astrolabes, les quarts de cercle, les cercles répétiteurs et les instrumens de mathématiques furent brisés et subdivisés en petites parcelles. Ces barbares ne firent pas grâce aux montres; l'un obtint le dessus de la boîte, l'autre le fond; les mouvemens furent mis en pièces et partagés; les cannes, les cuillers furent cassées en deux; en un mot, rien ne resta entier que les pistolets,

les sabres et les poignards; encore ces armes furent-elles altérées et arrangées à la manière de ces brigands. Au reste, le pillage de notre caravane ne leur fut pas très-profitable. A l'exception de quelques objets presque indispensables pour nous, la plus grande partie de ce qu'elle portoit consistoit en argent comptant; et les Tatars, agens de négocians, bien plus heureux que nous, avoient su le cacher avant l'arrivée des voleurs. Des Kirghiz qui avoient essoufflé leurs chevaux à nous poursuivre, prétendoient rejeter sur nous la cause de leur mésaventure. « Voyez, disoient-» ils, celui-ci et celui-là ; il a crevé son cheval qui » valoit plus de 70 roubles, et il n'a pour sa part » du butin qu'une soixantaine de kopeks. » A les entendre, non seulement la Russie n'avoit pas le droit d'exiger la restitution de ce qui avoit été volé, mais les devoit indemniser de la perte qu'ils éprouvoient.

Les cantons que nous traversâmes étoient généralement sablonneux et entremêlés de buissons, de sources salées et de plantes salines : nous finîmes par arriver dans un endroit marécageux où croissoient des roseaux très-hauts.

Le 13, nous parvînmes sur les bords du Syr-Déria, le Jaxartes des anciens. Un nouveau partage eut lieu; j'échus à un quatrième maître. Kojoubek-Teleou-Taïlék, mon nouveau patron, étoit de la tribu des Teleou, la plus décriée de la

nation ; elle l'est à un tel point que, chez ce peuple, on dit proverbialement : *Aït jémak Sileou, il jémak Teleou* (herbe sileou ne vaut rien, et la tribu Teleou ne vaut pas mieux).

Le quatrième jour, Kojoubek-Teleou me fit passer le Syr-Déria dans un bateau à Kazalu, et me mena dans son aoul ou village, qui alors se trouvoit à peu de distance du territoire de Jenghit-Kala ou Janghit-Taou.

Quelle joie pour sa famille, quand elle vit approcher ce voleur avec sa proie! hommes et femmes, vieillards et enfans, se réunirent de tous les coins de l'aoul pour regarder ce qu'il rapportoit. Une nouvelle répartition fut faite: les uns eurent un petit morceau; d'autres en eurent deux, d'autres n'eurent rien; bref, à l'exception de ma personne, estimée une soixantaine de roubles, il ne resta rien à Kojoubek. L'on verra par la suite comment il ne gagna rien avec moi.

Pendant que l'on faisoit le partage, je m'assis et je regardai autour de moi. Il y avoit des choses dont ils ne connoissoient pas l'usage; ils me le demandoient, en me les montrant. Ne recevant pas une réponse intelligible, ils se mirent à rire, et s'étonnèrent de ce que je ne voulois pas parler : il est muet, disoient les uns; il n'a pas de langue, disoient les autres; les femmes et les enfans s'écrioient souvent avec un air de surprise

et d'un ton chantant : *Aï paaï kechtché orouss ! Adaïmoum tilé belmeï sé!* (oh! oh! quelle sotte espèce de Russe ! il ne comprend aucun langage humain). Puis ils ajoutoient : *Kara ! kara ! til jok !* (regarde, il n'a pas de langue) : en même temps on m'ouvroit la bouche pour voir si j'avois une langue. Si quelqu'un s'est jamais trouvé dans une position pareille, il peut juger combien je trouvois agréable d'être assis sous l'ombrage touffu des arbres devant cette race perverse. Quelquefois les idées les plus sombres s'emparoient de mon esprit, remplissoient mon imagination de toutes sortes d'images tristes, et, de même que des furies infernales, rongeoient mon cœur abattu par le chagrin ; mais la résolution que j'avois prise, et le souvenir fréquent des souffrances de notre Sauveur et des saints martyrs que tout chrétien doit chercher à imiter, chassèrent à l'instant ces fâcheuses et affligeantes ténèbres de mon âme.

J'appris en peu de temps le nom des choses que l'on me montroit : quant aux verbes et aux noms des personnes et des choses que l'on ne pouvoit faire voir, il étoit difficile de les comprendre sans un interprète. On conçoit, d'après cela, que je passai dans le silence la plus grande partie de mon temps.

Je restai environ quatre mois dans la tribu Teleou, et j'y appartins successivement à plu-

sieurs personnes. Mes occupations journalières consistoient à abattre et à ramasser du bois, à porter de l'eau, à chauffer le kibitka, à broyer du millet cuit et séché, à frotter dans mes mains des graines à moitié humides, à enlever le fumier qui, en hiver, s'amassoit en telle quantité au bout de deux à trois jours, qu'il falloit presque une journée entière pour l'emporter; quand cela étoit fait, on me donnoit, dans mes instans de loisir, un tas de laine que j'épluchois assis. Ces travaux n'auroient pas épuisé mes forces, si j'avois été nourri suffisamment et régulièrement; par malheur, la disette règne toujours chez les Kirghiz. L'on donne ordinairement à un esclave du kara-kouché, qui est du gruau de millet clair et maigre; il en boit un peu le soir; le matin ou à midi, il est fort heureux de recevoir une poignée de talka ou enveloppe de grain vannée, et on lui dit : Boulgap, boulgapchi (mêle-le avec de l'eau et mange). On a rarement de la viande, et alors c'est d'un animal malade et qui aura été tué peu de temps avant sa mort; en été, on n'en a pas du tout. L'aïrian ou lait aigre, mêlé avec moitié d'eau, remplace pour l'esclave le tchalap ou koumus, lait de jument aigri et fermenté. Il a communément du lait et de l'eau, ou du talkan et de l'eau mêlés en manière de bouillie.

La faim me faisoit trouver le temps si long,

qu'un jour me sembloit une année, et je devins si foible que je pouvois à peine me traîner. Pourroit-on, sans la plus absolue nécessité, arracher à un chien un morceau de viande de cheval qu'il auroit enlevé, et l'avaler presque sans le mâcher? C'est à quoi la faim me contraignit plus d'une fois. Dans cette situation misérable, la parabole de l'enfant prodigue errant dans les pays étrangers, et qui se rappelle le bonheur dont il jouissoit dans la maison paternelle, se présenta souvent à mon souvenir.

Dans les premiers jours de décembre, le Syr-Déria fut pris par les glaces. Toutes les tribus et les familles qui fréquentent le territoire autour de l'Irghiz passèrent avec leurs troupeaux sur la glace, et marchèrent vers le Rouvan et le Jéna. Depuis le 13, l'eau sous la glace s'éleva tellement qu'elle couvrit tous les lieux bas, et plus il gela fortement, plus l'accroissement de l'eau fut rapide.

Le 27 décembre, Aboul-Gazi, fils de Kaïp, khan de Tchoutun, de la tribu de Teleou, me fit demander, et me prit avec lui, afin de me renvoyer en Russie. Je trouvai dans son aoul Nikifor Vassiliev, domestique du conducteur de la caravane; il étoit également prisonnier; la semaine précédente, le khan l'avoit repris à Outsoï-lia-ü.

Le khan Aboul-Gazi est misérable : toute sa richesse, quand j'étois chez lui, consistoit

en huit brebis laitières, deux vaches, quatre chameaux et un cheval; tandis que des Kirghiz du commun, par exemple ceux de Jénsak et de Karakoubek, ont jusqu'à dix mille moutons et à peu près cinq mille chevaux.

Je restai plus de cinq mois chez le khan. J'étois à peine chez lui, qu'il partit pour faire la guerre aux Karakalpak : on disoit qu'ils l'avoient reconnu pour khan; je ne sais si, chez ces gens, cette dignité donne une grande considération. Dès que le khan s'en fut allé, Nikifor fut repris par son maître précédent.

Mon existence n'étoit pas meilleure que chez les Kirghiz pauvres. On passa tout l'hiver, qui dura trois mois, sur les bords du Rouvan, près des stations de Ssor-Arukh-Tchalbar et de Bissaral : presque toute la bande de brigands se rassemble ici en hiver, parce que l'abondance des roseaux, dans la saison froide, leur est très-avantageuse.

Des Kirghiz ayant appris que j'étois un médecin russe, me demandèrent à Bissaï, la plus ancienne des femmes du khan, pour que j'allasse voir un malade. Quand on entre dans l'aoul, un malade et un homme qui ne l'est pas s'avancent à la fois et tendent la main en disant : Tamoroum sta (tâte-moi le pouls). Alors il faut deviner lequel des deux est malade, quand même il le seroit extérieurement. Après qu'on a tâté le pouls

du malade, il faut aussi deviner si sa femme et ses enfans, qui ne sont pas présens, se portent bien. Un médecin est également tenu de connoître au pouls tout ce qui doit arriver au malade, les chances heureuses ou malheureuses, en un mot, de lui dire sa bonne aventure. Si on leur répond qu'on ne s'entend pas à tout cela : Quelle espèce de médecin es-tu donc? répliquent-ils. Ils croient que non seulement un médecin, mais aussi tout Russe, est en état d'effectuer des choses surnaturelles; par exemple, de produire une gelée générale et prématurée, de rendre une journée chaude, de soulever une tempête, de faire pleuvoir, d'attirer et d'éloigner le tonnerre.

Un jour je fus appelé chez un Kirghiz qui souffroit d'une fièvre ordinaire. Je lui conseillai de boire du lait aigre étendu d'eau, ajoutant que je n'avois ni remèdes ni instrumens pour le soulager, et qu'un tailleur ne pouvoit pas coudre sans aiguille et sans fil. Un parent de ce Kirghiz qui m'avoit entendu, croyant que je ne voulois pas opérer la guérison ou que je n'y entendois rien, promit d'apporter des médicamens, et, montant à cheval, s'en alla à trente verstes de distance. Il revint le lendemain, et tira de son sac un petit paquet qui en contenoit un second, et celui-ci un troisième. Or, dans ce dernier il y avoit une petite parcelle de cire à cacheter, un morceau de bouchon et un demi-grain de café.

Tous ces objets provenoient du pillage de notre caravane ; il me les montra en disant : Ces remèdes sont-ils bons? je les ai payés la moitié d'un mouton. Je répliquai que ces choses ne s'employoient pas beaucoup en médecine, et encore moins dans cette maladie : il s'écria, de très-mauvaise humeur, que je ne savois ce que je disois.

Une semaine avant mon départ, on me fit venir de nouveau dans l'aoul du khan. Tant que j'avois ignoré ma délivrance, j'étois en quelque sorte tranquille ; dès que j'eus appris, par la rumeur publique, qu'il étoit arrivé des gens venant de Russie, je fus en proie à la mélancolie et à l'inquiétude jusqu'au moment où je leur parlai. Je m'étonnois de pouvoir vivre tout ce temps, dont la durée me paroissoit égaler celle de plusieurs années; j'avoue que j'étois sur le point d'en perdre l'esprit : la crainte de l'esclavage et des traitemens grossiers des Kirghiz s'étoit si fortement enracinée dans mon âme, que je ne pus m'en débarrasser entièrement que lorsque je fus revenu dans le sein de ma famille.

D'un autre côté, combien elle est grande la miséricorde de Dieu! Pendant tout le temps de ma captivité, qui le croiroit? âgé de trente-quatre ans, docteur en médecine et en chirurgie, conseiller aulique, me voir réduit à être constamment à moitié nu, à éprouver sans cesse une faim immodérée,

à marcher les jambes découvertes, à la fin de l'automne, dans l'eau du Syr-Déria jusqu'aux genoux, et à traîner un bateau chargé ; cependant je n'ai jamais éprouvé le moindre refroidissement. Ce qui est encore plus singulier, une douleur de côté, causée par une inflammation au foie en 1797, et qui me fit souffrir pendant sept ans, ne me tourmenta pas du tout durant mon esclavage, tandis qu'elle me reprit après que je fus revenu dans ma patrie.

Les Kirghiz m'appeloient Saba, Sababei, Sabafaka, Sabietnik ou Darghir; quelques-uns me donnoient le nom d'Ivan, qu'ils attribuent à tous les Russes; quelquefois on me crioit : *It* (chien) ou *kaper* (impie, idolâtre).

J'ai dit plus haut que je passai la plus grande partie du temps de mon esclavage sans parler. Que faisois-je donc? Mon premier devoir, le matin et le soir, étoit d'adresser ma prière à Dieu, ce que je faisois secrètement, car il m'étoit défendu de prier tout haut ; secondement, je m'efforçois de bien compter la suite des jours d'après leur ordre ; et, comme je connoissois assez bien les règles pour placer le jour de Pâques, cela me donnoit la facilité de calculer les fêtes.

Quand je m'éloignois de quelques verstes de l'aoul pour aller chercher du bois ou de l'eau, je commençois par chanter quelques versets d'un cantique spirituel dont les paroles me causoient

ordinairement une émotion si profonde, que je versois des larmes; ensuite je me rappelois une chanson nationale que je fredonnois. Si j'apercevois un oiseau volant du sud au nord, je le suivois des yeux jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue. Il fuit vers mon pays, me disois-je, quoiqu'il n'en fût rien. Si je rencontrois une plante que je connoissois, je ne pouvois m'en éloigner, tant elle avoit de prix pour moi dans une terre étrangère! Mon unique désir étoit d'appaiser ma faim, d'être vêtu et de revoir ma chère patrie : à l'exception du chagrin, toutes mes passions m'avoient quitté avec le temps.

N'ayant ni livres ni papier, je traçois quelques lignes avec un roseau sur des os, ou bien je gravois quelques mots sur des pierres; au lieu d'encre, je me servois du suc de fruits, et j'enfouissois tout cela profondément dans le sable; je pensois que, si je mourois dans ce désert, quelqu'un pourroit un jour trouver ces souvenirs, tant il est naturel à l'homme de ne pas rester inconnu! Ainsi se passoient les jours que j'abrégeois par une occupation quelconque. J'appaisois quelquefois les tourmens de la faim en fumant des tiges de tabac.

Le 10 juin 1804, je fus, en l'absence du khan, délivré par les anciens, Jénnasar et Jénsak, ses deux principaux officiers, et remis à Mourza-Bouranbei, ancien des Turt-Karin, et à Ak-

houn-Aboulpatuk, envoyé par la commission des frontières d'Orenbourg pour prendre des renseignemens sur les marchandises volées; quant aux prisonniers, il n'en étoit nullement question. Quand je vis ces hommes qui venoient d'Orenbourg, quoique je ne les connusse pas du tout, il me sembla qu'ils étoient mes proches parens; tant ce qui, dans cette terre de deuil, me rappeloit mon pays, avoit de charme pour moi! Akhoum avoit avec lui les centeniers kirghiz Sat-Iagofir et Abdoulla-Aboubekr. Nous partîmes donc avec eux, et un assez grand nombre de Kirghiz nous accompagnèrent. Le même jour, nous atteignîmes les bords du Syr-Déria au passage de Tarkitchou, à peu de distance du Mont-Dun. Nous avions parcouru quinze verstes; on coucha dans la steppe près du Temirtcha-tau ou Mont-de-Fer.

Le 11, on partit d'assez bonne heure; on fit route droit au nord, car nous avions constamment devant nous l'étoile polaire, le guide fidèle des Kirghiz pendant la nuit. Au lever du soleil, on a laissé à droite le lac Makmal et à gauche le Kamuchlu-Koul, où croissent beaucoup de roseaux.

Le 12, étant, suivant notre compte, à cinquante verstes du Syr-Déria, nous avions à gauche le puits de Kosseï et à droite le Jéksuluk-Koudouk; tous deux ont de l'eau très-bonne. Le 13, on aperçut le Sor-boulak ou grand lac amer,

Tout le pays, des bords du Syr-Déria jusque-là, s'appelle Djiyck-Koum (lisière de la steppe); ensuite on entre dans la steppe de Portcha-Koum (partie de la steppe), qui est à 80 verstes du Syr-Déria. J'y trouvai beaucoup de chirav, plante qui produit des baies; elles étoient juteuses en ce moment. Etant arrivés au Kara-Koum ou sable noir, nous avons aperçu à gauche le Tchizanak, canton élevé, où se trouve l'embouchure du lac d'Aral et auprès le Kok-Doumbak (mont bleu-clair), haute montagne près de laquelle se trouvent plusieurs lacs qui produisent du sel.

Tout en cheminant à travers une de ces immenses steppes qui ressemblent à une mer de sable, je demandai au Saïn-Karatamor, de la tribu des Tchoumekeï, pourquoi sa nation n'avoit pas de mosquée? « Jusqu'à présent, répondit-il vivement, je t'ai pris pour un homme sage; mais je vois que tu n'as pas pour un kopek de bon sens; regarde le pays que nous traversons. » Je devinai à l'instant ce qu'il alloit me dire; il étoit trop tard. « Eh bien, ajouta-t-il, descendre de cheval, se mettre à genoux et adresser sa prière à Dieu, voilà ta mosquée. » Cette repartie du Kirghiz est extrêmement spirituelle; cependant il y a parmi eux des hommes si bornés, qu'ils ne concevoient pas comment, pouvant m'entretenir couramment avec les Tatars qui savoient le russe, je n'étois pas en état de me faire comprendre si aisément

des Kirghiz ; il leur paroissoit extraordinaire qu'un Tatar parlât russe avec un Russe, et kirghiz avec un Kirghiz, s'imaginant que la langue des Kirghiz est la seule qui existe dans le monde.

Dans le voisinage de ce lieu, on est à droite de l'Ak-Sakal-Barby, grand lac. En nous éloignant du Kok-Doumbak, nous avons pris un peu à l'ouest, et nous avons voyagé principalement dans des vallées. A 30 verstes, on rencontre le territoire de Trigar, où il croît beaucoup de roseaux. L'eau se trouve généralement dans des puits, et n'est pas mauvaise. De Trissor à Téraklu, on compte à peu près 30 verstes. Ce nom signifie canton des peupliers : autrefois ces arbres y étoient très-communs ; aujourd'hui on n'en voit pas un seul. De Téraklu à Boutalu-Moula (le cimetière), il y a 30 verstes, puis 10 jusqu'à Tchak, lieu élevé. On y voit un marais (kak) long de trois verstes et large d'un verste, dont l'eau n'est pas très-amère.

On parcourut 15 verstes jusqu'au lac Mallékoul, dans lequel tombe un ruisseau qui sort du mont Djébu, et, à peu près à 20 verstes plus loin, est Jaman-tchin, lieu élevé, d'où il y a 45 verstes jusqu'au mont Kaban-Koulak (l'oreille de cochon).

Nous avons laissé à droite le Kaban-Koulak et Koulakatchi-barby; et, longeant le pied du Souvouk-bit (visage froid), montagne considérable

qui est du même côté, nous sommes arrivés au signal de Bambour ; à droite, nous avions Katassaï et Sarassaï, et, à gauche, les monts Nar-Kyzyl et Kyzyl-Kabak; ensuite nous sommes entrés dans le Jaman-Koum ou mauvais sable, et nous nous sommes réunis à Barampai-by, du cercle de Koulaman.

Le 10 juillet nous avons été témoins, après le coucher du soleil, d'une éclipse de lune dans le sud-ouest : pendant toute sa durée, les Kirghiz ne cessèrent de répéter quelques-unes de leurs cérémonies religieuses. On voyoit, à gauche, le Siyenaly-tchin et le Manou-Avlia, deux hautes montagnes.

Le 11, nous sommes sortis de la steppe de Jaman - Koum ; nous avons pris à droite du cimetière Biss-Moula; nous avons traversé l'Irghiz et marché à l'ouest jusqu'au Kichenya-Tallyk, petite rivière, sur les bords de laquelle nous avons passé trois jours dans la yourte du chef du territoire de Mazun.

Le 15, nous avons pris congé de la dernière horde de nomades, et partant, au lever du soleil, des bords du Kichenya-Tallyk, nous avons pris plus à l'ouest. Nous avons successivement traversé l'Oulkon-Tallyk, qui, de même que le précédent, sort de sources situées au nord-ouest, coule au sud-est entre des crevasses de montagnes, et tombe dans l'Irghiz ; le Tally-Kaïryak, près

duquel on trouve d'énormes masses de quartz très-blanc et d'un aspect gras ; une branche des monts Mougadjar, dont les plus considérables sont à droite, le Janghiss, et, à gauche, le Jaman-tau; ces monts abondent en jaspe et en cornaline; le Tirssakkan et l'Ak-ssou, qui portent leurs eaux à l'Or; les sources de cette rivière, les monts Biss-tau et l'Issembaï, le Jékssy-Tamly, et laissant le Kok-tubé à gauche et l'Issetmoula à droite; le Jaman-Tamly, le Bik-Kakly, le Jénutchka, l'Ilek, au confluent du Tanyr-Verghen; enfin l'Ak-ssou, qui, de même que le précédent, tombe dans l'Ilek, sur les bords duquel nous fîmes halte le 20. L'ayant passé plusieurs fois, nous avons atteint avec beaucoup de peine, le 22, le mont Karssak-Bach, qui est au-delà de l'Ilek : ce fut là que nous trouvâmes le camp nomade que nous cherchions depuis long-temps, et où nous pûmes satisfaire la faim dont nous souffrions depuis sept jours.

Nous fûmes aussi régalés, le 23, dans la division Bimoktchour des Tchiktun. Le 24, nous étant éloignés des bords de l'Ilek, nous avons passé l'Ak-boulak, et nous sommes parvenus à un lieu élevé d'où nous aperçûmes quelque chose qui se remuoit à une distance de deux verstes. Deux hommes furent aussitôt envoyés pour reconnoître ce que c'étoit : ils partirent avec la rapidité d'une flèche; et, dès qu'ils furent arrivés,

ils firent un signe. Nos Kirghiz l'ayant aperçu, ils décampèrent à bride abattue, en poussant des cris et des hurlemens. C'étoit comme un ouragan : malgré mes efforts pour retenir mon cheval, il suivit les autres au galop; de sorte que, peu habitué à cet exercice, j'avois bien de la peine à me tenir. En un clin d'œil nous entourâmes une troupe de chevaux qui avoient été enlevés de la ligne de frontière de l'Ilek. Nous n'en prîmes que deux, laissant les voleurs s'en aller avec leur butin. Le soir, nous fîmes halte près du Tuya-tass, petite rivière, et de la montagne du même nom.

Le 25, on passa la journée près du Tériatal, qui se jette dans l'Oural; le 26, on traversa l'Ass-bermek, près du mont Turiassouiak, et l'on gravit sur une hauteur d'où je vis la ville d'Orenbourg. Depuis les premiers jours de ma captivité, les Kirghiz avoient promis de me délivrer, disant : Aujourd'hui ou demain, nous partons pour la Russie; cependant un an s'étoit passé sans qu'ils me tinssent parole : le chagrin et le désespoir, joints au sentiment pénible de l'incertitude, avoient augmenté de jour en jour, et tellement endurci mon cœur, que, semblable à un rocher, il ne fut nullement ému à l'aspect de la ville que j'avois devant les yeux.

Enfin, nous étant approchés du lieu où se font les échanges, nous y fûmes, dès notre entrée,

entourés d'une grande multitude. De tous côtés l'on s'écrioit : « Où sont-ils ? où est-il ? » Les personnes de ma connoissance m'ayant distingué à certaines marques, m'embrassèrent avec une joie inexprimable, m'arrosèrent d'un torrent de larmes et faillirent à m'étouffer. Telle est la manière ordinaire dont sont accueillis ceux qui reviennent de captivité. Oui, je le répète, mon cœur étoit endurci à un point que je m'étonnois de la joie que je voyois peinte sur le visage des personnes présentes, et que je ne comprenois rien à leur réception cordiale. Je n'éprouvois presque aucun changement dans mon intérieur ; je ne sais pas encore si c'étoit un effet de la crainte qui s'étoit comme enracinée en moi, ou bien de toute autre cause.

Le même jour je fus présenté au général Grégoire Semenovitch Volkonski, gouverneur militaire d'Orenbourg, dans mon costume kirghiz complet, la tête rasée, la barbe longue, le sabre au côté, et accompagné de cinquante Kirghiz de choix, ainsi que du sultan Chirgazi.

Son Altesse, après avoir donné audience aux Kirghiz, les congédia, en ordonnant de leur louer des logemens et de payer leur entretien ; ensuite elle dit à son valet de chambre de me conduire à la chapelle de son palais pour que j'y fisse mes dévotions ; ce devoir rempli, elle me félicita sur mon retour, et me gratifia de cent roubles ;

les autres prisonniers revenus avec moi, en obtinrent chacun vingt, afin qu'ils pussent au moins se procurer d'autres vêtemens. Je fus recommandé d'une manière particulière à M. André Ivanovitch Sapojnikov, assesseur de la commission des frontières d'Orenbourg. Cet homme humain et généreux eut la bonté de me donner l'hospitalité chez lui : je lui en témoignai ma vive reconnoissance.

La semaine suivante, M. le gouverneur militaire écrivit à Son Altesse le comte Nicolas Petrovitch Romanzov, ministre du commerce ; et, au bout de six semaines, arriva la réponse qui mandoit de m'envoyer à Saint-Pétersbourg.

Je profitai de l'obligeance de M. le gouverneur pour remettre aux Kirghiz des présens destinés à mon hôte. Je partis le 4 octobre, et, le 18, Dieu me fit la grâce de revoir, après une absence de seize ans, la maison paternelle dans le village de Tchernobaievo, cercle de Prousski, gouvernement de Riæzan. Mon père et ma mère me reçurent avec une joie extrême : toute la parenté fut invitée au repas qu'on me donna. Tous, dans cette occasion solennelle, nous adressâmes nos actions de grâces à Dieu, notre père et notre bienfaiteur commun.

NOTICE SUR LES KIRGHIZ.

Les Kirghiz n'ont ni écoles ni mosquées ; il en est bien peu qui sachent lire et écrire leur langue. Malgré leur ignorance, ils connoissent cependant l'étoile polaire (*temir kazuk*) et quelques autres étoiles. Tarkhman-Kara-koubek-by, l'ancien, le plus riche et le plus considéré de la tribu d'Alimoulin, de la division de Turt-Karin, interrogé pourquoi les Kirghiz n'apprenoient pas à lire et à écrire, répondit : « Les mollah ne sont-ils donc pas là pour s'occuper et se rompre la tête de pareilles sottises ? ils savent lire et écrire tout ce qui est nécessaire. »

Les Kirghiz sont doués d'un talent très-remarquable pour la poésie et la musique ; il est très-divertissant d'entendre un bon orateur interrompre par des chants le discours verbeux et animé qu'il prononce dans une assemblée publique, ou, dans le cas contraire, un bon chanteur intercaler dans son chant un discours passablement long, ou des vers choisis qu'il récite ou déclame sans la moindre préparation.

Leurs instrumens de musique sont la flûte (*tchabuzga*), le balalaika (*dorba*), le violon (*ko-*

bys), sur lequel les bouffons et les médecins s'exercent assez fréquemment.

Leurs occupations consistent à traire leurs bestiaux, à filer, tisser, préparer le feutre, et faire d'autres ouvrages manuels. Ils ont des tanneurs et des corroyeurs, des cordonniers, des tailleurs, des teinturiers, des forgerons, des serruriers, des orfévres (*serghir*) et des charpentiers; mais tous ces ouvriers ne sont pas très-habiles.

Les Kirghiz habitent constamment dans des cabanes ou kibitki faciles à transporter; elles sont couvertes de feutre; le soin des bestiaux faisant leur principale et leur unique industrie, ils changent continuellement de place dans leurs steppes. En été, ils vont au nord et sont dispersés; en hiver, ils se dirigent au sud et forment des aouls ou villages.

Leurs meubles sont une marmite (*kazan*), un trépied (*tgan*), une jatte de bois (*aiak*), une cuiller à pot (*tchcumitch*), une cuiller (*kassouk*), un petit seau (*tchilik*), une cruche (*koumgan*), etc.

Les riches mangent du mouton, de la chèvre, du chameau, de la vache et du cheval, qu'ils font cuire avec du sel; ils coupent la viande en très-petits morceaux. Leur bouillon est extrêmement clair. Les pauvres font une bouillie de millet qu'ils mêlent souvent avec de la graisse. Quelquefois ils se nourrissent de millet, de froment

ou d'orge sec ; ce qu'ils désignent par le nom commun de kourakatch : avec la farine de froment, d'orge et de millet, ils préparent un brouet clair qu'ils assaisonnent aussi de graisse ou de beurre; ils pétrissent également des galettes avec la farine, mais cela est rare. Leur boisson est l'eau, le lait de vache frais et aigre, et le lait de jument aigre ; ils fabriquent avec le lait de brebis une espèce de fromage dur qu'ils délaient dans de l'eau et la boivent ensuite, ce qui leur tient lieu de repas. Avec le lait aigre de jument, ils distillent l'arak, liqueur spiritueuse qu'ils emploient comme médicament.

L'habillement des Kirghiz consiste en une robe de coton ouatée (*tchapan*) qui quelquefois est en soie, une pelisse (*ton*) en fourrure ou en peau de mouton, une tunique (*dambal-iskiit*), un ceinturon (*biil*), des bottes (*ituk*), une chaussure (*tchoulgou*), des semelles (*patiak*), la chemise masculine (*chogdy*) ouverte par-devant, de larges pantalons (*tchalbar*), un ample surtout de laine (*tchakmen*), une culotte (*tubeteï*), un chapeau (*kolpak*), un bonnet (*toumak*), une poche à la ceinture (*kalta*). Les femmes ont une chemise bleue (*tuldiak*), un bonnet (*saukalia*), un voile (*jaulouk*), une pelisse (*juriantcha*), une pelisse plus forte (*toumartcha*), un collier de verroterie (*montchak*), des bracelets (*marjan*), des franges (*tchalbau*), une tresse (*toüloun*), etc.

On a du plaisir à voir une jeune et jolie femme bien parée monter un cheval presque sauvage, et galoper à l'envi avec un jeune homme qu'elle devance souvent.

J'ai déjà dit que le soin des bestiaux étoit la principale occupation des Kirghiz ; ils élèvent surtout des moutons (*koï*) et des chèvres (*ichké*) ; ensuite viennent les chevaux (*jilka*) et les chameaux (*tuia*), dont ils ont une grande quantité ; les vaches (*syir*) et les bœufs ou taureaux (*oghuz*) sont les moins nombreux : ils nourrissent aussi des chiens (*it*) et des chats (*moussouk*).

Le bétail reste tout l'hiver dans la steppe, où il se nourrit d'herbe sèche qu'il déterre en grattant le sable avec ses pieds : voilà pourquoi on fait d'abord pâturer les chevaux, ensuite les chameaux et les vaches, enfin le petit bétail. Les chevaux ne sont jamais ferrés ; en hiver, on met des couvertures sur les chameaux ; au printemps, tout le bétail devient maigre et foible ; la grosse queue pleine de graisse des moutons (*kouiruk*) disparoît entièrement en hiver ; elle revient en été : beaucoup d'animaux périssent annuellement par la faim et le froid.

La chasse et la pêche sont des divertissemens plutôt que des occupations des Kirghiz ; ils vont à la chasse avec leurs chiens ordinaires et avec

un oiseau de proie qu'ils ont dressés. Ils se servent de flèches et de fusils.

Pour pêcher en hiver, ils font un trou dans la glace, y enfoncent une perche garnie d'hameçons ; dès qu'ils s'aperçoivent que les poissons y touchent, ils retirent la perche ; ils les enivrent lorsque les rivières et les lacs sont gelés, brisent la glace et les ôtent de l'eau. En été, ils percent les poissons avec une foëne : cependant ils font rarement usage de cet instrument. Pour prendre les brochets, ils troublent l'eau, afin de faire venir ce poisson à la surface.

Au printemps, ils cultivent la terre dans les endroits où elle est fertile ; ce qui leur est très-avantageux. Il est seulement fâcheux que très-peu de Kirghiz s'adonnent à cette occupation. Quoiqu'il pleuve très-rarement dans leur pays, le millet (*tary*) donne le soixantième grain ; le froment (*budaï*) et l'orge (*arpa*) le dixième et plus. Il y croît aussi du seigle (*karass-joulia*) qu'on ne sème pourtant qu'en petite quantité, et que l'on donne aux bestiaux. On apporte de la Boukharie le millet de cette contrée (*jugari*). Les melons (*kaoun*), les melons d'eau (*karbous*) et les potirons ne le cèdent guère à ceux de la Boukharie et de Khiva.

En 1804, je plantai pour la première fois, sur les bords du Syr-Déria, le tabac de Khiva (*ta-*

miak) qui réussit très-bien. Ce tabac est préféré à celui de Boukharie; ses feuilles sont longues, sa tige est ligneuse, son goût et son odeur assez agréables quand on le fume; il ne me parut pas plus mauvais que le tabac turc. Les Kirghiz aiment beaucoup le tabac; ils en préfèrent l'usage en poudre. Pour arroser les terrains bas convenables à la culture de cette plante, on dérive l'eau des rivières par des canaux. Les instrumens de culture sont la charrue (*ieghin agatch*) et la herse (*mala*).

Les Kirghiz commercent avec les Russes le long de la ligne d'Orenbourg et aux forts d'Orsk et de Troïzk. Ils amènent du bétail et des productions de leur pays, qu'ils échangent contre des choses dont ils ont un besoin indispensable. La plupart des Kirghiz vivent dans l'oisiveté qui les plonge dans la misère et les excite à s'adonner au brigandage. Ils attaquent les caravanes, et sont constamment divisés par des querelles intestines : c'est pourquoi ils sont toujours munis de leurs armes; ce sont le sabre (*koluch*), le fusil (*moultyk*), la lance ou la pique (*naïza*), l'arc et un paquet de flèches (*ok*), le carquois (*saïdak*), le poigard (*kinjal*), la cuirasse (*saout*), le couteau (*piiak*) et un gros fouet (*kamtcha*).

Les Kirghiz comptent le temps d'après le cours de la lune, et donnent trente jours à chaque

mois : voilà pourquoi leur année est de 360 jours au lieu de 354.

Voici leurs mois (*aï*) pour lesquels ils se règlent d'après la nouvelle lune.

Kourman, mot qui, en arabe, signifie bélier (mars). Dix jours après la nouvelle lune, ils ont dans ce mois une grande fête (*aït*) en mémoire du sacrifice d'Abraham : c'est ce qui lui a fait donner le nom de Kourman. Ce mois s'appelle aussi Naourouss (nouvel an).

Saour (le taureau), avril. Dans ce mois on célèbre la grande fête de Saban.

Tchaousa (les gémeaux), mai. Ces trois mois forment le printemps (*bagar*).

Saratan (l'écrevisse), juin.

Esset (le lion) ou juillet.

Samboula (les deux épis) ou Savilla (la Vierge), août. Ces trois mois comprennent l'été (*jés*).

Mizan (la balance), septembre.

Akrap (le dard empoisonné ou le scorpion), octobre.

Kaous (la flèche, le sagittaire), novembre. Ces trois mois sont l'automne (*kous*).

Djiddy (haute montagne ou le capricorne), décembre.

Damot (le seau ou le verseau), janvier.

Khout (les poissons), février. Ces trois mois composent l'hiver (*kus*).

Les jours se suivent ainsi :

Sembé, qui, en arabe, signifie simplement jour (samedi).

Cheksembé, le premier jour, la semaine ou le jour de la semaine (dimanche).

Dussembé, le second jour (lundi).

Silembé, le troisième jour (mardi).

Sarsembé, le quatrième jour (mercredi).

Bissembé, le cinquième jour (jeudi).

Jumsé, le jour d'assemblée (vendredi), qui répond, chez eux comme chez les mahométans, à notre dimanche.

Une fois l'an ils ont un jeûne (*ourouza*) qui dure un mois entier, et qui tombe tantôt dans une saison, tantôt dans une autre. C'est comme le ramadan des Turcs ; on ne mange ni ne boit pendant le jour, on se régale des mets les plus friands pendant la nuit. Les plus pauvres sont obligés, par la loi, de manger de la viande. Les jeunes femmes et les enfans sont en quelque sorte dispensés de cette disposition rigoureuse.

Quoique les Kirghiz soient mahométans-sunnites, les Tchiktins, peuple isolé de tous les côtés, professent cependant leur religion avec beaucoup de tiédeur. On les voit rarement en prières. Leur peu de commerce avec les hommes instruits les rend crédules et superstitieux ; ils parlent beaucoup, et on a peine à trouver dans leurs longs discours quelque chose de raison-

nable : ce qu'ils soutiennent aujourd'hui, ainsi qu'on l'a souvent remarqué dans les conseils, ils le rejettent le lendemain. Ils sont gouvernés, pour la forme, par leurs khans, leurs sultans et leurs beis, et plus réellement par les hommes riches et puissans.

Les lois ou le droit des Kirghiz sont : sang pour sang, œil pour œil, dent pour dent ; c'est ce qui occasionne assez fréquemment entre eux des combats à mort. Il y a aussi chez eux des hommes doux et humains ; ils sont très-rares.

La médecine des Kirghiz ne consiste qu'en vaines formules magiques et jongleries difficiles à décrire ; en voici des exemples : Je fus appelé chez un Kirghiz, âgé et assez riche, attaqué d'une hydropisie et d'une difficulté d'uriner. Ayant examiné le malade, je dis qu'il étoit difficile et même impossible de le soulager ; les parens firent venir en même temps un darghir, ou médecin du pays, avec son aide. Quatre ecclésiastiques arrivèrent aussi ; c'étoient un akhoun ou doyen, et des mollahs qui, suivant leur coutume, s'assirent en rond sur leurs talons ; ils se mirent à réciter des prières tout bas et se firent passer de main en main des féves autour d'une jatte pleine d'eau sur laquelle on souffloit. Le docteur prit des couteaux sans manches, les fit rougir au feu, dit à son aide de les retirer du feu l'un après l'autre ; il prit dans sa bouche de l'eau

de la jatte qu'il souffla sur les couteaux, et observa comment la fumée montoit. Le malade, soutenu par deux hommes, se tenoit de côté à quelques pas, lui tournant le dos, de sorte que les vapeurs ne pouvoient le toucher.

Le médecin, ayant arrosé tous ses couteaux, demanda à son garçon s'il y en auroit assez de neuf. Oui, répondit celui-ci. Eh bien! reprit le docteur, c'est bon, assieds-toi. Puis il fit fondre dans une cuiller de la graisse de mouton, y trempa un chiffon, remua la graisse sur le feu et y cracha de l'eau, ce qui occasionna un bouillonnement; ensuite on plaça le malade près de la porte, sur un tapis posé là exprès: le médecin et son aide s'approchèrent de lui, et le premier cria d'une voix forte : Apportez la chèvre noire ; on lui obéit. Il prit la chèvre par les pattes de devant, l'aide par les pattes de derrière, et ils lui firent faire ainsi trois fois le tour du malade, en le frappant de tous les côtés avec l'animal. On répéta successivement les mêmes cérémonies avec une chèvre blanche et une grise, et avec six moutons de couleurs différentes.

Fatigué de toutes ces opérations, l'Esculape oriental, s'adressant à tous les spectateurs, leur demanda si c'étoit assez ; ils lui répondirent affirmativement : alors ils m'interrogèrent pour savoir comment je trouvois leur manière de guérir, et si l'on en faisoit autant en Russie. Je dis que je

n'avois jamais vu des choses si miraculeuses, et que je ne pouvois rien décider sur l'effet de leur pratique. Comme je n'avois plus rien à faire dans ce lieu, je retournai à l'aoul du khan. Trois jours après l'on m'annonça que le malade étoit mort.

Quelque temps après, Temira, belle-fille du bachkir Sadit-Kireï, fut prise d'une douleur à la main. On appela un baksu, qui est une sorte particulière de médecin. Vers le soir, des Kirghiz des deux sexes s'assemblèrent dans un kibitka préparé exprès. La malade, très-parée, étoit assise sur un riche tapis et couverte d'une étoffe claire de soie blanche. Le médecin entra brusquement avec un violon d'un genre singulier, qui, au lieu de cordes, avoit des crins de cheval : il se plaça devant Temira et se mit à jouer de son instrument, dont le son étoit perçant et cependant assez agréable à l'oreille, et accompagna cette musique en chantant sur un ton de basse effrayant. A certaines paroles du baksy, les Kirghiz poussoient des cris et des hurlemens terribles. Tantôt ils répétoient *Kotch, Kotch*, *Kotch*, mot usité quand on rassemble les chiens ; tantôt ils chantoient en penchant alternativement le corps en avant et en arrière : *Allaïopa! Allaï opa!* (Dieu me soit en aide), etc. Cette scène et d'autres semblables remplirent cette première soirée jusqu'à minuit ; elles me rappelèrent nos jeux de la veille de Noël.

Les Kirghiz se réunirent encore le lendemain. Le baksy répéta quelques-unes de ses jongleries de la veille, y en ajouta de nouvelles, et les entremêla de trente-un coups de fouet qu'il appliqua sur le dos de la malade ; ensuite il fit une cabriole, se démena comme un possédé, et frappa du même fouet contre la paroi de la kibitka, comme s'il en chassoit quelqu'un. Il se jeta comme un chien enragé sur Temira, la mordit jusqu'au sang, agita un couteau énorme, et fit mine d'en frapper la malade. Alors je me rappelai l'opération semblable que l'on m'avoit faite cinq mois auparavant, et, pour la première fois, j'en compris le sens. Par cette opération barbare, Altyn-Bei, mon premier maître, vouloit arrêter le sang qui couloit de ma blessure à la tête.

Le troisième soir, on avoit placé des chandelles minces (sirakh) dans deux jattes remplies de terre et de sable, et on avoit aussi apporté un corbeau mort, un melon d'eau et une courge. Les chandelles furent allumées, et les spectateurs allèrent dans la rue : le baksy portoit le corbeau ; ceux qui le suivoient s'étoient chargés du melon et de la courge : de chaque côté on tenoit les chandelles. En sortant de la kibitka, les Kirghiz poussèrent des cris affreux, jetèrent à terre les choses qu'ils tenoient à la main, et rentrèrent dans la kibitka. Cependant la malade restoit étendue sur le dos, et couverte, comme une morte, d'une toile

blanche. Après cette cérémonie imposante, le baksy s'assit à ses pieds, et se mit à jouer de la kabuza en se penchant à droite et à gauche; on l'accompagna en chantant comme auparavant. Le mouvement de la poitrine de Temira étoit extrêmement agité, et suivoit la mesure marquée par l'instrument. Au bout d'un certain temps, le baksy éprouva un accès qui le fit tomber à la renverse; il resta immobile, son visage pâlit, ses dents claquoient, l'écume lui sortit de la bouche: ce qui me surprit beaucoup, c'est que la malade ressentit les mêmes symptômes. Au bout de trois minutes, les Kirghiz le relevèrent; il revint peu à peu à lui, se remit à jouer du kabuza et à chanter d'un ton plaintif, ô Temirom! Temirom! et à débiter tout ce qui lui passoit par la tête. Pendant tout ce temps, la malade sembloit atteinte d'une fièvre ardente.

Des assemblées pareilles eurent lieu le quatrième, le cinquième et jusqu'au neuvième jour. Dans la dernière soirée, indépendamment de plusieurs cérémonies inutiles, il essaya, par une grande quantité d'eau chaude qu'il fit boire à Temira et par la fumée du tabac, d'effectuer une éruption. La malade, souffrant d'une affection de nerfs, les procédés du baksy produisirent de l'effet, elle guérit; mais, un mois après, le mal revint: ainsi, je ne puis dire si le baksy étoit réellement parvenu à soulager Temira, ou si la

maladie étoit périodique. D'ailleurs, je suis bien loin de rejeter entièrement cette pratique singulière qui, dans les maladies de nerfs, peut, comme le mesmérisme, être un moyen nécessaire et utile.

Dans les maladies dangereuses et mortelles, où le baksy ne peut être d'aucune utilité, tous les habitans de l'aoul, et surtout les parens, se réunissent et passent la nuit auprès du malade; quand il n'y a point de mollah, ce qui arrive fréquemment dans la steppe des Kirghiz, un homme ou une femme récite par cœur une prière ou des versets du Coran, et, à la fin de chacun, souffle au visage du malade; celui-ci, quand il a sa connoissance, chante d'un ton traînant: *Oi allaï maï* (ah! mon Dieu!).

Les gens âgés font une espèce de testament, tant pour leurs femmes et leurs enfans que pour toutes les personnes rassemblées à cette occasion. Par exemple, un mourant ordonna, par sa dernière volonté, que quiconque passeroit par une montagne où il y avoit des pierres à aiguiser, n'oubliât pas d'en prendre une avec lui pour en faire usage à ses repas. Il y a le long du Syr-Déria une montagne où ces pierres sont abondantes, et qui, par cette raison, porte le nom de Taoussar.

Quand un malade rend le dernier soupir, toutes les personnes présentes, qui sont quelquefois

une cinquantaine, poussent des cris et des hurlemens effroyables : il y a de quoi faire dresser les cheveux sur la tête. Celui qui veut montrer son attachement vocifère ses lamentations, les femmes s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine à grands coups de poings, s'égratignent le visage.

Si le malade meurt le soir, ce charivari dure toute la nuit. Le défunt est lavé avec de l'eau, enseveli dans une toile, et placé dans une fosse creusée exprès, la tête tournée au nord-ouest; et, pour que la terre ne le touche pas immédiatement, on ouvre la fosse latéralement, ou bien on la couvre de roseaux ou de branchages que l'on revêt de terre; ensuite on place sur la sépulture une marque pour la reconnoître : elles ne sont que temporaires; quand la horde campe près d'un cimetière, on y dépose le corps. Les gens riches portent les dépouilles mortelles de leurs parens au cimetière commun, où ils élèvent un monument en pierre ou en briques.

Ces cimetières (*moula*) ou lieux sacrés (*avliq*) se trouvent ordinairement le long des rivières. Quand on enterre un corps, on récite une courte prière; il n'y a pas d'autre cérémonie. Le septième et le quatorzième jour, on prie pour le défunt; ce qui se répète au bout de l'an, et avec plus de solennité que la première fois. On dit qu'autrefois on enterroit avec les morts un équi-

pement complet, un couteau, une pierre à aiguiser, un briquet et de l'amadou, une alêne, une aiguille, du fil, des nerfs d'animaux desséchés, etc. Cet usage est tombé en désuétude, parce que ces objets sont devenus peu communs.

Les mariages et les autres cérémonies sont les mêmes que chez les Turcs de la Sibérie; toutefois on y fait peut-être moins de dépense.

Extrait du journal russe, intitulé SIN OTETCHESTVA (*le Fils de la Patrie*).

DESCRIPTION
DU
PONT NATUREL DE L'ARDÈCHE;

Par M. L. A. D. F.

On entreprend de longs voyages, on fait des courses pénibles, on s'expose à tous les dangers pour augmenter ses connoissances, et quelquefois seulement pour satisfaire sa curiosité. Loin de blâmer ce goût, j'avoue, au contraire, qu'il a été le mien; mais j'ai tâché de ne pas mériter le reproche qu'on fait avec raison à quelques amateurs de vouloir tout connoître dans les pays étrangers, et de négliger ce qu'il y a d'intéressant dans leur propre pays. A la vérité, je serois moins excusable qu'un autre; car peu de contrées offrent autant que celle que j'habite d'objets dignes de fixer l'attention des curieux.

Dans le département de l'Ardèche, sur la rivière qui lui donne son nom, à une lieue environ de son embouchure, on voit un pont naturel

comparable à ce fameux pont de Virginie qu'on appelle *Rocky-Bridge*, que Chatellux nous a fait connoître (1).

Le pont de rocher de l'Ardèche est indiqué sur toutes les cartes sous le nom de Pont-d'Arc (2), et même comme pont naturel sur celle de Cassini ; mais nulle part je ne l'ai trouvé décrit ni figuré ; il n'en est fait mention dans aucun ouvrage de géographie ou de statistique. Je l'ai visité bien des fois en parcourant nos Cévennes, et toujours je l'ai contemplé avec plaisir ; j'y ai conduit quelques étrangers qui ont admiré sa structure; j'en ai entretenu diverses personnes qui s'intéressent à ces sortes de curiosités naturelles, et je cède à leurs invitations en le décrivant. Je vais essayer d'expliquer sa formation, puisqu'un autre plus habile ne l'a pas entrepris avant moi.

Ce n'est qu'un foible ruisseau qui coule sous le Rocky-Bridge ; l'Ardèche, au contraire, reçoit beaucoup de petites rivières dans le pays montagneux qu'elle traverse ; et, quoique son cours ne soit pas très-considérable, elle est navigable depuis le Rhône jusqu'au-dessus du Pont-d'Arc.

(1) Voyage dans l'Amérique septentrionale, Tome II, p. 68, etc.

(2) Il est ainsi noté sur l'ancienne carte des Cévennes, publiée par N. de Fer en 1703, et sur toutes les cartes de France assez détaillées.

En suivant le cours de l'eau, et en arrivant au pont du côté du vallon, son effet est admirable!.. Une montagne à pic se présente en face; au milieu est une arche immense qui, d'un peu loin, paroît régulière et à peu près à plein cintre. Les culées, le dessous de la voûte ne sont pas unis, tant s'en faut, mais ils conservent une sorte de symétrie réellement étonnante; le massif énorme qui la charge est coupé perpendiculairement, et son sommet crénelé est couronné d'arbres.

Du côté d'aval, l'aspect est différent; mais le paysage n'en est pas moins pittoresque, si l'on se place de manière à voir la campagne à travers la montagne. Autour de l'arcade et au-dessus, cette montagne est boisée; elle a conservé la forme qu'elle avoit avant que cette ouverture fût faite. On peut monter par un des côtés jusqu'à la hauteur de l'arche, la traverser et descendre sur l'autre rive; mais ce n'est pas sans difficulté qu'on gravit sur le sommet. La pente est très-escarpée depuis l'arrête de la voûte jusqu'à la crête du côté opposé qui est d'aplomb sur la rivière. Il faut grimper les rocs, s'accrocher aux buissons, aux branches, et oublier qu'un faux pas vous précipiteroit dans l'eau de plus de soixante mètres de hauteur.

Il seroit sans doute facile de rendre ce pont utile, et d'y faire passer la route de Barjac à

Villeneuve-de-Berg (1); ce seroit d'autant plus avantageux, qu'on est obligé de traverser la rivière un peu plus haut au moyen d'un bac, et que, dans les crues d'eau, les communications sur ce point entre le département du Gard et celui de l'Ardèche se trouvent interrompues.

Il suffiroit, pour rendre ce pont praticable, de bâtir un mur du côté d'aval, et de combler et d'aplanir l'intervalle qu'il y auroit entre ce parapet et celui du bord opposé que je voudrois tailler dans le roc même, afin que, de ce côté, il n'y eût aucune maçonnerie, et qu'il restât comme le dessous de la voûte ou intrados, l'ouvrage de la nature et du temps.

Chatellux ne s'étoit proposé d'abord que de faire connoître le pont naturel d'Amérique par sa description, les plans et les mesures de M. Turpin; il le regardoit comme une merveille et comme la chose dont il étoit le plus difficile de se rendre raison. Mais ensuite les observations nombreuses sur le travail extraordinaire des eaux, dont ses voyages lui fournirent tant d'exemples, et l'opinion de Buffon qu'il consulta, lui firent attribuer la formation de ce pont au ruisseau

(1) J'ai entendu dire que feu M. de Lachanède, ancien syndic du Vivarais, avoit conçu ce projet, que la révolu-toin fit échouer comme tant d'autres.

qui passe dessous, et qui a creusé également les ravins profonds dans lesquels il coule.

C'est de la même manière que je tâcherai d'expliquer la formation du pont d'Arc. Que ceux qui ne connoîtroient le Vivarais que par la description que Faujas de Saint-Fond a faite de ses volcans éteints, ne supposent pas ici quelques traces de l'action des feux souterrains; tout est calcaire aux environs; et le pont d'Arc, quoique ancien, est d'une date beaucoup plus récente que les dernières éruptions qui ont eu lieu dans d'autres parties de cette province.

L'Ardèche est bordée à droite par une chaîne de rochers coupés à pic, parce qu'elle en a à peu près cavé les bancs inférieurs, et que ceux qui leur étoient superposés, cessant d'être soutenus, se sont écroulés successivement et ont été entraînés par les eaux.

A l'endroit où se trouve le pont naturel, la montagne formoit un avancement à angle droit, et, dans l'origine, la rivière en faisoit le tour, comme elle serpente encore un peu plus bas autour d'une autre colline. Les eaux agissoient nécessairement avec force contre ce premier coude, qui sembloit barrer leur cours direct : la petite rivière d'Ibie, dont le confluent est presque vis-à-vis cet angle, contribuoit à y pousser le courant. La montagne fut minée, ses flancs se dé-

chirèrent, tombèrent; elle fut taillée verticalement bien plus vite que celle qui longeoit la rivière.

En supposant qu'il y eût quelque caverne à la hauteur de l'eau, elles devoient s'y engouffrer, la remplir, l'agrandir, et l'on conçoit qu'elles se percèrent enfin un passage à travers le rocher, en roulant avec elles sous les débris qu'elles en détachèrent, et qu'à la longue elles formèrent l'arche telle que nous la voyons aujourd'hui.

Ce n'est point une hypothèse : l'ancien lit existe encore autour de la montagne, et il n'y a pas long-temps qu'il est en culture, ainsi qu'on peut en juger d'après la hauteur et la nature du terrain, et l'âge des arbres qu'on y a plantés. La montagne dans laquelle on a coupé l'arche est très-caverneuse, comme toutes celles des environs. Deux maisons du hameau de Saint-Martin-d'Arc sont des grottes au-devant desquelles on a bâti seulement une façade; à très-peu de distance est un gouffre effrayant qui descend directement jusqu'à l'eau; de tous côtés on rencontre des cavernes plus ou moins spacieuses, et ce n'est pas gratuitement que j'ai supposé qu'il pouvoit y en avoir à la portée des eaux, puisqu'on en voit plusieurs dans les culées du pont; les unes, assez larges, forment des réservoirs où l'on peut entrer en bateau; d'autres, au-dessus ou au-dessous du niveau de l'eau, pénètrent en divers sens, et j'ai vu la rivière grossie s'engouffrer dans

quelques-uns, et sortir par d'autres en écumant. J'ai visité, à 2,35 kilomètres, vers le sud-ouest du pont, un trou au milieu d'une petite vallée appelée *la Goula* (gueule), dans lequel se précipitent quatre petits ruisseaux et toutes les eaux pluviales qui, par des souterrains, se rendent de là dans l'Ardèche.

La formation du pont d'Arc m'a paru toute simple. Aussi je n'ai pas prétendu résoudre un problème de la nature en l'expliquant, et j'espère que mon opinion sera partagée par les personnes qui savent apprécier l'action des eaux.

Comparaison du pont d'Arc et du pont de Virginie.

	Arc.			Virginie.
	mètres.		pieds.	pieds.
Longueur de la voûte......	25-35	=	78	90
Hauteur sous le cintre.....	33-50	=	103	159
Largeur au niveau de l'eau..	55-	=	169	
Épaisseur du massif que l'arche supporte...........	32-	=	98	
Du sommet du rocher au fond de l'eau...............	63-	=	200	
Hauteur moyenne de l'eau..	5-	=	15 $\frac{1}{5}$	

Extrait de la Bibliothèque universelle, juin 1825.

DÉTAILS

D'UNE ASCENSION

AU SOMMET DU MONT-BLANC,

LE 18 AOUT 1822;

Par M. Frédéric CLISSOLD;

Extrait et traduit de l'anglois.

Peu de temps avant d'entreprendre la course que je vais décrire, dit M. Clissold, mon imagination s'étoit souvent dirigée vers les sublimités du Mont-Blanc, à la vue d'une petite lithographie qui ornoit ma cheminée. Appréciant, comme je le fais, les occasions que procure le spectacle des montagnes d'observer les facultés de l'âme lorsqu'elle est appelée à déployer une énergie aussi nouvelle qu'elle est noble, je résolus de gravir sur la cime colossale dont la représentation m'avoit si vivement frappé.

M. Clissold nous apprend qu'il s'étoit exercé

aux ascensions sur les lieux hauts en escaladant fréquemment, toujours sans guide, le Snowdon, la sommité la plus élevée de l'Angleterre dans le pays de Galles. Cette montagne est à 557 toises au-dessus du niveau de la mer.

Ayant quitté Londres le 18 juillet, M. Clissold arrive, le 27, au bourg de Moré, au pied de la dernière ligne du Jura qui cache encore les Alpes. Son impatience de les contempler le fait partir à pied, à la pointe du jour, avec un guide, pour le village de Saint-George, où le spectacle commence. Parvenu au point culminant, il découvre, au travers d'un éclairci de noirs sapins, un des pics de la plus grande chaîne alpine; et, quelques instans après, l'immense amphithéâtre des glaciers s'offre tout entier à la distance de 50 milles, ayant à sa base les eaux bleues du lac de Genève et à son sommet le Mont-Blanc, le monarque des Alpes couronné de neige, et siégeant sous un dais de nuages dorés par les rayons du soleil.

Le voyageur est le lendemain à Genève : il va tout de suite aux informations, et apprend de MM. Pictet et de Saussure que l'état du Mont-Blanc est, cette année, très-favorable à l'entreprise; qu'on peut d'ailleurs en diminuer les dangers en suivant strictement les directions des guides qu'ils recommandent, en évitant surtout de traverser des pentes rapides couvertes de neige

fraîchement tombée, circonstance qui occasionna le seul accident qu'on ait eu à déplorer dans les voyages à la cime de ce mont, et sur l'existence de laquelle on peut s'en fier implicitement aux guides expérimentés. M. Clissold part pour Chamouny. En entrant dans la vallée, il est assailli par un orage avant d'avoir pu atteindre l'excellent hôtel de l'Union où l'on est aussi bien, quelquefois mieux que chez soi : il y coucha le 2 août.

Le lendemain il s'informe des guides qui lui ont été indiqués. Matthieu Balmat étoit absent ; M. Clissold charge Coutet de lui choisir cinq autres guides sûrs. Le temps étoit douteux : on l'emploie à faire des excursions comme essais de forces : dans la première, M. Clissold va jusqu'au jardin du glacier des bois, et parcourt quelques lieues sur la glace sans faire un faux pas ; dans la seconde, il monte en deux heures et demie au sommet du Bréven, élevé de 5,000 pieds au-dessus de la vallée. Ces essais furent heureux et de bon augure; mais une circonstance importante ne l'étoit pas. M. Clissold, quoique robuste d'ailleurs, est né avec une poitrine foible et délicate, et il falloit y prendre garde : il se munit, comme préservatifs, de deux larges applications de poix de Bourgogne, l'une devant, l'autre entre les épaules, et il en obtint tout le succès désirable. Ses préparatifs personnels se bornèrent à un chapeau

de paille à larges bords et deux voiles de gaze, et, pour tout instrument de physique, un thermomètre. « Il ne vouloit, disoit-il, charger ses guides de rien, pour ne pas les encombrer dans les passages difficiles. »

Après quelques jours d'attente du beau temps, le ciel s'éclaircit le 16 août, et on découvrit qu'il n'étoit point tombé de neige sur les hautes sommités. Après y avoir réfléchi, M. Clissold propose à ses guides un plan hardi et nouveau : c'est de se mettre en route dans la nuit du 18, si le temps se soutient; de monter d'une traite, si ce n'est d'une haleine, le sommet, et d'y passer la nuit, si elle s'annonce belle. Ce projet reçoit l'approbation du conseil des anciens guides.

Matthieu Balmat, fils du guide favori de feu de Saussure, et frère de l'une des trois victimes de la malheureuse expédition de 1820, étoit du nombre des guides ; mais il céda au vœu de son père, qui craignoit de perdre le seul fils dont il n'étoit pas privé. Celui-ci vit, non sans regret, ses camarades partir sans lui. On se munit de vivres pour trois jours, de cordes pour s'attacher deux à deux dans les endroits difficiles, et du bâton ferré, auxiliaire utile dans les glaciers.

Le 18, à dix heures et demie du soir, M. Clissold se mit en route avec ses six guides ; c'étoient J. M. Coutet, nommé leur chef, qui étoit monté cinq fois à la cime du Mont-Blanc ; D. Coutet,

son frère, quatre fois; P. M. Favret, deux fois; les trois autres, J. Coutet, troisième frère, J. B. Simon et M. Bonnet y montoient pour la première fois.

La nuit, quoique belle, étoit si noire, qu'il fallut prendre la lanterne. On attaque la montagne par le côté oriental du glacier des Bossons. Vers minuit on atteint la cabane du vieux Favret, l'un des guides de Saussure, et père de celui qui faisoit partie de l'expédition actuelle. On se munit là de quelques éclats de bois minces qui devoient servir de matelas pour dormir sur la glace la nuit suivante. Pour que Favret, le porte-lanterne, pût être tout entier à sa fonction, comme aussi pour gagner la bonne opinion de ses guides par une preuve de vigueur et de bonne volonté, M. Clissold se charge du sac de Favret, et prend rang avec les autres guides.

« Nous arrivons, dit-il, à la partie la plus rapide de la montagne de la Côte; nous suivons un sentier étroit, semé de pierres roulantes, et bordant un roc poli ou plutôt un précipice de 1,000 à 1,500 pieds de profondeur : à trois heures et demie du matin, nous étions assez voisins de la base de l'aiguille du midi, et aussi rapprochés du glacier des Bossons que la nature du sol le permettoit. Là, je remis à Favret son fardeau, et nous nous assîmes sur un grand rocher qui, surplombant sur nos têtes, nous mettoit à l'abri des ava-

lanches de neige, de glaces ou de pierres, auxquelles la localité nous exposoit. Mes guides tardèrent peu à s'endormir; mais j'observois, pour ma part, avec curiosité, les progrès du crépuscule qui me déployoit par degrés le spectacle le plus étrange: on découvroit au loin dans la vallée les glaciers par leur foible lustre argenté; les eaux de l'Arve se faisoient apercevoir çà et là comme un sillon blanchâtre qui perçoit l'obscurité; d'ailleurs, pas un nuage. Derrière nous, les sommités menaçantes des aiguilles commençoient à se colorer et comme à sourire, frappées des premiers rayons de l'aurore.

» A quatre heures, on se réveille, on part; nous allons entrer sur la région des glaces: les guides ajustent leurs crampons, moi mes souliers à clous pointus d'acier. Nous côtoyons d'abord le pied de l'aiguille, rassurés sur le danger des avalanches par l'heure matinale, qui n'est pas celle où elles tombent. Nous atteignons une longue plaine de glace entrecoupée de crevasses parallèles entre elles, et perpendiculaires à la direction de notre route; elles avoient rarement plus de six pieds de large, mais leurs profondeurs étoient variées; quelques-unes de plusieurs centaines de pieds; leurs parois réfléchissoient la teinte bleue du ciel. Les glaciers que nous traversions sont l'origine de ceux des Bossons et de Taconnez, qui descendent par vallons parallèles

dans la vallée où ils se fondent. La largeur de ce champ de glace que nous parcourions est peut-être d'un demi-mille et sa largeur d'environ deux milles; et lorsqu'en le remontant on atteint les limites des neiges perpétuelles, et là où les deux grandes branches qui descendent dans la vallée se séparent, les masses de glace présentent les formes les plus bizarres et les plus irrégulières.

» En face de nous s'élevoit le sommet du Mont-Blanc à la hauteur de plus de 7,000 pieds, que nous avions encore à gravir : à notre gauche, à plus de 4,000 pieds de haut, régnoit la chaîne des aiguilles, dont les sommités offroient le spectacle le plus varié : des rochers taillés à pic se montroient comme autant d'énormes tours ou clochers, dorés par les premiers rayons du soleil, au-dessus de pentes rapides d'une neige étincelante ; à notre droite, et à peu près à la hauteur des aiguilles, s'élevoit majestueusement le dôme du Gouté, qui va joindre l'épaule occidentale du Mont-Blanc par une arrête ascendante étroite. Vers le milieu de la vallée de glace et de neige, située entre le dôme et les aiguilles, on voyoit sortir une ligne ou série de rochers qu'on appelle les *Grands-Mulets*, et dont le plus voisin de nous avoit environ 300 pieds de haut. La vallée que nous parcourions montoit sous un angle d'environ 30 degrés, et étoit traversée par trois plateaux qui formoient comme autant de marches gigantesques d'escaliers à

angles droits avec la direction que nous suivions. Le plus élevé de ces gradins se nomme le *Grand-Plateau;* il sert de base à la dernière sommité du Mont-Blanc, qui le dépasse d'environ 3,000 pieds, et de loin paroît inaccessible. »

Ici M. Clissold, plus ardent que ses guides et plus leste qu'eux à raison de ses souliers, bien plus commodes que les crampons, prit le devant vers les Grands-Mulets; mais, dans son admiration des formes fantastiques que lui offrent les pics de glace dont il est entouré, il se laisse choir, perd son bâton, et ne tarde guère à se repentir de s'être séparé de ses guides: l'un d'eux le rejoint, et parvient à retrouver son bâton.

Cependant la marche étoit ralentie par nombre de crevasses qu'il falloit ou tourner ou franchir d'un saut à l'endroit le moins large: quelquefois, pour les traverser, il falloit descendre de quelques pieds dans leur intérieur, sur une arrête étroite de glace vive d'où l'on remontoit de l'autre côté; chacun s'en tiroit de son mieux sans cordes ni secours; on voyoit rarement plus loin qu'à la distance de quelques pieds devant soi; souvent on étoit arrêté tout court et comme emprisonné dans une chambre de neige et de glace: alors un ou deux guides grimpoient sur quelque protubérance voisine pour jalonner la route, et on suivoit leurs indications. Cette fonction des guides est la plus périlleuse de toutes; elle exige autant

d'adresse que d'intrépidité. M. Coutet avoit, sous ce rapport comme sous d'autres, une prééminence marquée.

Arrivés aux Grands-Mulets, il fallut se résoudre à grimper presque jusqu'au haut de ces rochers, les masses irrégulières de neige et de glace entassées à leur base étant impraticables : ils sont très-abruptes, et leur surface se détache sous les pieds. Près de leur sommet il fallut tailler un sentier horizontal d'une trentaine de pas dans une pente de glace unie, inclinée de 45 degrés, et terminée par un précipice au bas duquel on apercevoit des glaces entassées sous les formes les plus extraordinaires et les plus menaçantes.

« A sept heures et demie du matin, nous atteignîmes, sans nous servir de cordes ni d'échelles, l'endroit où tous nos devanciers avoient passé la première nuit. Ce succès nous inspira de la confiance. On fit halte, et l'on déjeûna de bon appétit au bruit des avalanches, dont quelques-unes passèrent assez près de nous. Le thermomètre, au soleil, étoit à 70° ($16 \frac{8}{9}$ R.), et la sérénité du ciel ne nous annonçoit rien que de favorable. A neuf heures on songea au départ; chacun ajusta ses voiles pour se préserver de la réverbération, et l'on remplit de l'eau qui distille des rochers les bouteilles déjà vidées. Nous allions traverser la région où des neiges éternelles masquent souvent des crevasses, bien plus dangereuses que

celles qui se montrent au jour : nous prîmes la précaution de nous attacher deux à deux avec des cordes à la distance de huit à neuf pieds l'un de l'autre ; je choisis pour mon compagnon de fortune celui des guides qui me paroissoit le plus fort, et nous suivions pied à pied les pas du chef de la bande qui se dirigeoit dans la ligne la plus droite possible ; elle nous menoit souvent sur des tas de neige inclinés de 50 degrés : les crevasses visibles que nous rencontrions étoient souvent plus larges que celles des glaciers ; quelques-unes alloient jusqu'à vingt pieds ; rarement elles étoient bien profondes.

» Cependant, à mesure que la journée s'avançoit, les avalanches se multiplioient autour de nous ; la chaleur devenoit accablante, la soif ardente, et notre provision d'eau étoit épuisée ; on y suppléa en faisant fondre de la neige dans nos bouteilles ; quelques-uns, en mêlant du vin ou du vinaigre avec la neige ; d'autres, en faisant fondre du sucre dans leur bouche : je m'en tins aux citrons, aux raisins secs dont j'avois provision, et enfin à la neige, que j'avalois en nature et sans trop d'inconvénient. Nos voiles nous défendoient à peine des rayons du soleil directs et réfléchis : je me trouvois fort bien d'enduire mon visage de crême froide ; les guides en firent autant et avec le même succès.

» Nous n'étions pas bien loin des Grands-

Mulets, lorsque mon compagnon de corde se détacha lui-même, n'en pouvant plus d'épuisement. Je me fis attacher entre deux autres : peu après, un second resta en arrière, et finalement tous, excepté Favret et moi, furent forcés de s'arrêter par lassitude et par une difficulté de respirer qu'ils attribuoient à la rareté de l'air : un peu de repos ne tarda pas à les remettre. Nous atteignîmes, à deux heures, le Grand-Plateau. M. Contet, qui respiroit avec peine, s'étonnoit de n'apercevoir en moi aucun signe de fatigue. »

Le passage le plus dangereux restoit à faire, celui dans lequel on est exposé à des avalanches dont aucune précaution humaine ne peut mettre à l'abri : c'est là que gisent dans l'une des crevasses les trois infortunés balayés, en 1820, par l'un de ces éboulemens de neige. Nos voyageurs le traversent sans accident. Plus loin, on quitta les cordes, parce qu'il n'y avoit plus de dangers cachés à redouter, et on prit quelque repos avant la dernière traite : le thermomètre, au soleil, se maintenoit à 70° ($16\frac{8}{9}$ R.).

On monta en zigzag sur la pente du Mont-Maudit, l'épaule orientale du Mont-Blanc : la neige étoit si dure qu'il fallut tailler à la hache plusieurs centaines de marches, travail rude, et pour lequel les guides se relevoient de dix en dix minutes : l'attention et le silence étoient de rigueur; un seul faux pas dans ce plan rapidement

incliné étoit une mort certaine. « Je me sentois atteint, dit M. Clissold, d'une envie de dormir qui cédoit à peine au sentiment du danger de notre situation; je parvins heureusement à la surmonter. Enfin on atteignit le Rocher-Rouge, la dernière des saillies rocailleuses qu'on peut découvrir de Chamouny; elle est encore de huit cents pieds plus basse que le sommet.

On avoit perdu beaucoup de temps à attendre les essoufflés; il étoit six heures et demie du soir, par conséquent trop tard pour atteindre la sommité avant la nuit: le soleil étoit près de l'horizon; l'on ne pouvoit pas espérer d'être éclairé par la lune. On fit quelques centaines de pas pour atteindre un plateau visible de Chamouny: là, un mouchoir, flottant au bout d'un bâton planté dans la neige, annonça aux curieux de la vallée, qui sans doute en ce moment avoient les yeux fixés sur le Mont-Blanc, la prise de possession du dernier retranchement qui en défendoit l'approche et le succès probable du lendemain.

On retourna au Rocher-Rouge, où il fallut se préparer à passer la nuit, non par choix, mais par une impérieuse nécessité. Ce rocher borde à l'est un précipice dont l'œil ne peut mesurer la profondeur; à l'ouest est une crevasse qui ne laisse entre elle et le rocher qu'une petite cavité demi-circulaire: c'est là-dedans que l'on s'établit. On forma une barrière, du côté de la crevasse, par des bâtons plantés en croix dans la neige; on dis-

tribua sur celle-ci les éclats de sapin recueillis chez Favret; on déploya sur cette mince couche une couverture sur laquelle les sept voyageurs s'étendirent, ou plutôt s'entassèrent : les guides s'endormirent après avoir fait un petit repas; M. Clissold étoit à jeun depuis le matin. « Je n'avois pas d'appétit, dit-il, je souffrois de la bouche et du gosier par l'effet de la neige et des citrons avalés dans le jour; le vin étoit trop fort pour moi, et nous n'avions pas d'eau, n'ayant pas pu fondre de neige depuis notre passage au Grand-Plateau.

» J'endossai un spencer. Les guides prirent pour coussins les sacs vides de nos provisions, et m'offrirent d'y participer, je le refusai. J'ajustai sous ma tête mon bonnet de voyage, et je me mis à contempler le firmament. Il étoit huit heures avant que nous fussions tous arrangés.

» Le thermomètre étoit à 26° (2° $\frac{2}{3}$ au-dessous de zéro R.), et nous n'avions, pour nous défendre du froid, qu'une toile mince. Nous éprouvâmes dans la nuit de légers coups de vent qui chassoient la neige sur nos visages; et, comme ils décident ordinairement les avalanches, je ne pouvois éloigner l'idée qu'à chaque instant nous pouvions être balayés par la neige dans un précipice de 2,000 pieds de profondeur. Je souffrois du froid, n'étant couvert qu'à moitié; je dormis peu, et je guettois avec une extrême impatience

l'apparition des premières lueurs du jour. Il vint enfin; et, quand la cime du Mont-Blanc eut été dorée par les rayons du soleil, j'évcillai mes guides. Toute froide et dangereuse qu'étoit notre position, j'eus de la peine à les en arracher. J'aurois pu me passer d'eux ; car les dangers de l'ascension étoient à leurs termes. La nuit avoit été si froide, que nos citrons et une bouteille du meilleur vin de l'Hermitage étoient gelés.

» A mesure que nous approchions de la cime, les rayons du soleil lui donnoient, sur le fond presque noir du ciel, l'apparence d'une énorme lampe d'or resplendissante ; Favret et moi étions les seuls à notre aise, surtout pour la respiration : quant aux autres, les uns s'étendoient à plat sur la neige ; les autres s'arrêtoient debout, courbés en avant et la tête basse, trouvant plus de facilité à respirer dans cette attitude. J'ai éprouvé pour ma part bien plus de fatigue dans d'autres excursions et sur des montagnes bien moins élevées, que je n'en ressentois en approchant du sommet du Mont-Blanc ; il est vrai que je marchois alors plus vite.

» A cinq heures et demie du matin, la petite caravane atteignit le faîte. Le froid, la fatigue, deux nuits consécutives passées presque sans dormir, une attention soutenue à chaque pas que nous avions fait dans la journée, les impressions souvent renouvelées du danger à éviter et du sang

froid à conserver, toutes ces secousses et ces vicissitudes nous rendoient incapables de jouir dans sa plénitude du spectacle imposant qui se déployoit autour de nous dans un horizon immense.

» Je commençai par arborer notre petit étendard, qui fut aperçu de la plaine avec de bonnes lunettes. Je mourois de soif; nôtre vin étoit toujours gelé; j'étois réduit à manger de l'eau solide. La température de l'air s'éleva rapidement : nous nous étendîmes sur la neige, où le sommeil nous saisit presque subitement, et nous fit beaucoup de bien. Au réveil, le thermomètre étoit déjà à 70°.

» Coutet, qui en étoit à sa sixième ascension au Mont-Blanc, trouva que la sommité présentoit une surface beaucoup plus grande qu'il ne l'avoit jamais vue : son plan formoit un triangle presque équlatéral, dont le côté nord étoit à peu près horizontal, faisant face à la vallée de Chamouny : la perpendiculaire menée de l'angle opposé ou méridional sur ce côté n'avoit guère moins de 600 pieds, et l'inclinaison du plan à l'horizon étoit de 200. On y voyoit une crevasse parallèle et voisine du côté de Chamouny : ma respiration n'étoit pas sensiblement gênée par la rareté de l'air; je m'en convainquis en descendant à la course presque au bas de ce plan incliné ; je n'en éprouvai pas le moindre inconvénient; tandis

qu'un des guides, qui ne faisoit que marcher, fut obligé de s'arrêter, et s'étendit pour retrouver des forces. Saussure raconte qu'un de ses guides l'ayant quitté pour aller à quelque distance ramasser des échantillons d'un rocher, fut également forcé de s'arrêter et de se coucher sur la neige pour reprendre sa respiration.

» Je m'assis sur la pointe d'un rocher qui s'élève vers l'angle du côté de Cormayeur, pour contempler la face abrupte de la montagne du côté méridional, et pour prendre, à l'aide de mes guides, des échantillons de cette même roche.

» Mon horizon s'étendoit des Alpes du Dauphiné à celles du canton de Berne les plus éloignées. Je regrettois de n'être pas seul dans cette contemplation qui m'absorboit tout entier. De pareilles scènes ne sont qu'un spectacle passager et sans effet durable, si on les sépare des impressions profondes qu'elles provoquent. L'effet extraordinaire que produisit sur mon ame l'immensité, comme la nouveauté de ce tableau, fixoit toute mon attention. Dans cette silencieuse solitude, élevée aussi haut par-dessus nos demeures ordinaires et les petits intérêts de la vie, l'ame se dilate pour ainsi dire; le sentiment de son existence se développe et s'agrandit jusqu'aux limites qui joignent le temps à l'éternité. Ici on apprécie l'existence à sa véritable valeur; on considère le genre humain tout entier comme rentrant, dans

ses rapports avec une vie future, sous le niveau de l'égalité ; on éprouve des affections pures et exaltées d'humilité, de bienveillance, de charité universelle ; on se sent comme enveloppé par cet esprit infini qui a créé et qui anime toutes choses.

» Après trois heures de séjour au sommet, on se mît en train de descendre par le même chemin que l'on avoit suivi en montant ; car, après un mûr examen, aucun autre ne paroît plus praticable. Dans ces pentes rapides, la descente est toujours plus difficile que la montée, et il y avoit plus d'un pas dangereux à franchir du Rocher-Rouge, où l'on fit la première halte, jusqu'au Grand-Plateau.

» M. Coutet m'attache à une corde, dont il tient à la main l'autre bout, et bien à propos ; car, en descendant le parapet de neige congelée que nous avions escaladé le matin, le fer de mon bâton fléchit sous mes pieds ; je tombe. Coutet me retient, et j'achève de me fixer en plantant mon bâton dans la glace. A cet instant la corde échappe à mon guide, et ma vie ne tient qu'à la prise qu'a pu acquérir la pointe de ce bâton ; car un peu au-dessous de moi s'ouvre une énorme crevasse. Redoutant tout essai de Coutet pour venir reprendre sa corde, je réussis à en jeter le bout jusqu'à lui ; mais à l'instant où j'atteins le parapet, mon guide tombe et m'entraîne ; mon

bâton, planté dans la glace, nous retient tous les deux : un troisième guide vient nous aider, et nous sommes sauvés. A peu de distance, nous trouvâmes une abeille sur la neige ; un des guides la prit, la réchauffa dans sa main ; elle revint de son engourdissement, et finit par s'envoler.

» On renouvela au Grand-Plateau la précaution de s'attacher deux à deux, et l'on descendit des rampes de neige de 300 à 500 pieds d'étendue, en glissant appuyé sur le bâton qu'on tenoit incliné en arrière : on traversa sans s'en douter, et quelquefois en les soupçonnant, des crevasses toujours transversales dans les pentes et masquées par des ponts de neige. A une heure et demie, on prit un peu de repos aux Grands-Mulets. Pendant que nous plaisantions sur les dangers auxquels nons venions d'échapper, soudain un bruit étrange et semblable aux éclats répétés du tonnerre frappa nos oreilles : muets d'étonnement, nous portons nos regards vers le sommet ; nous le voyons couvert d'un nuage. Nous apprîmes depuis, par des personnes qui avoient observé de loin ce qui se passoit derrière nous, que ce bruit avoit été causé par une énorme avalanche de glace tombée sur le Grand-Plateau, et dont les fragmens avoient recouvert une partie de la pente que nous avions traversée. Si nous eussions fait cette route une heure plus tard, aucun de nous n'échappoit.

» D'autres dangers nous attendoient entre les Grands-Mulets que nous avions quittés à trois heures, et le terme des glaces que nous n'avons atteint qu'à cinq heures et demie : la chaleur de la journée avoit rendu méconnoissable la route de la veille. Le vieux Favret nous régala, au passage, de pain noir et de crême. Le reste du chemin fut achevé lestement jusqu'à Chamouny, où l'on arriva vers sept heures. Là, nous fûmes accueillis par les félicitations de nombreux spectateurs qui n'avoient pas été sans inquiétude sur l'issue de l'expédition.

» Je me levai le lendemain à cinq heures, ayant la fièvre et le visage couvert d'ampoules occasionnées par le peu d'usage que j'avois fait de mon voile : l'épiderme de mes mains et de mes pieds tomba quelques jours après. D. Coutet avoit eu le pied droit gelé ; un autre guide, qui avoit les yeux foibles, en perdit tout-à-fait l'usage pendant un peu de temps ; ensuite il le recouvra. Ainsi les craintes dues à la malheureuse tentative de 1820 furent dissipées. Cependant, comme les difficultés et les fatigues de l'entreprise ont peut-être été exagérées, peut-être aussi ne s'est-on pas fait une idée juste de l'espèce de danger qui en est inséparable. Les détails dans lesquels je suis entré ont eu pour but de fixer la mesure des uns et des autres. Tout projet de passer la nuit au sommet ou dans sa région me paroît trop hasar-

deux, quoiqu'il n'y ait pas de danger, si le temps devient favorable. Mais doit-on risquer sa vie sur l'infaillibilité présumée des signes météorologiques qu'on aura observés du sommet? »

Voyageurs qui ont jusqu'à présent atteint le sommet du Mont-Blanc.

MM.

Le docteur Paccard et J. B. Balmat, guide	8	août	1786.
Saussure	3	—	1787.
Le colonel Beaufoy	9	—	*dito.*
Woodley	5	—	1788.
Le baron Doorthesen et Fomaret.	10	—	1802.
Rodez	10	sept.	1812.
Le comte de Malezeski	4	août	1818.
Le docteur Reusslær et Howard.	12	juillet	1819.
Le capitaine Undrell	13	août	1819.
Clissold	19	—	1822.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Résumé d'un Cours élémentaire de géographie-physique; par M. Lamouroux, D. E. S. Caen et Paris; un vol. in 8° (1).

L'étude de la nature et des grands phénomènes qu'elle présente, dit avec raison l'auteur de ce livre, élève l'esprit de l'homme, le rend meilleur et plus heureux; elle le console en tout temps des chagrins que l'on éprouve dans cette vie; eufin elle apprend à apprécier, à bénir la puissance qui a tout créé, qui régit tout, qui n'a pu commencer, qui ne peut finir.

Ces réflexions, qui terminent l'ouvrage de M. Lamouroux, nous paroissent très-justes. En effet, l'histoire des grands phénomènes de la nature qui ont un rapport immédiat avec le globe terrestre et qui composent l'essence de la géographie physique ne peut jamais faire naître dans l'esprit des lecteurs de ces réflexions désespérantes qui sont quelquefois suggérées par le récit des actions des hommes. Si, dans la description de ces grands phénomènes, on rencontre quelquefois le tableau d'une catastrophe

(1) Chez Verdière, quai des Augustsns, n° 26. Prix, 5 fr.

funeste pour une portion du genre humain, on s'attriste, il est vrai, sur le sort des malheureux qui ont été victimes de ces bouleversemens, mais en même temps l'on n'y découvre pas de motifs pour haïr son espèce, pour déclamer contre sa perversité, pour la dépeindre pire qu'elle n'est; on n'éprouve qu'une douleur qui inspire de la pitié pour les victimes de calamités que toute la sagacité des mortels n'avoit pu prévoir; on plaint leur triste sort, on verse des larmes, mais elles ne sont pas mêlées d'imprécations.

Au reste, les catastrophes sont rares; et, dans l'étude de la géographie physique, l'admiration est plus généralement le sentiment qui pénètre l'ame à la vue de toutes les choses merveilleuses que l'on apprend à connoître. Le livre de M. Lamouroux est un guide excellent pour mettre sur la voie; il traite successivement des rapports de la terre avec le firmament et avec l'air, et ensuite de l'eau considérée dans tous ses états sur notre globe, enfin de la structure et de la surface de ce globe. C'est dans les ouvrages de MM. de la Place, de Humboldt, Bonnard, Ramond, Brongniard, Cuvier et autres savans, qu'il a puisé un grand nombre des faits dont il a enrichi son livre. On ne peut lui faire un reproche de n'avoir pas, chaque fois qu'il a emprunté quelque chose à ces hommes illustres, cité la page et le volume dont il l'a tiré; il suffit, en effet, qu'il les nomme.

Tous ces matériaux ont été habilement mis en œuvre; le livre de M. Lamouroux expose avec ordre et méthode les élémens de cette science si vaste, si riche en résultats, si intéressante pour toutes les classes de lecteurs. Pour réussir, il falloit non seulement être doué du tact nécessaire pour fondre convenablement ensemble les matériaux dont on faisoit usage; il falloit aussi être versé dans l'histoire naturelle. Sous ce rapport, M. Lamouroux a fait ses

preuves et donné des gages suffisans de son savoir. On lui doit entre autres une *histoire des Goëmons* ou *Fucus*, plantes que la mer nourrit dans son sein. M. Lamouroux les a décrites et dessinées d'une manière qui lui a valu un rang parmi les botanistes habiles de notre époque.

Le *Résumé du cours de géographie physique* est peu susceptible d'analyse, puisqu'il ne se compose que de résultats rangés par ordre et classés dans les chapitres auxquels ils appartiennent. Les faits sont bien choisis, et propres à donner une idée de la science. Peut-être M. Lamouroux aurait-il pu, dans certains passages, mettre un peu plus de liaisons entre les objets; ils se présentent quelquefois d'une manière un peu isolée; il semble qu'on auroit pu les faire sortir comme conséquence les uns des autres.

En parlant du mirage, M. Lamouroux n'a cité que la description que Monge en a donnée; celle que M. de Humboldt en a faite méritait aussi d'être nommée.

Nous ne concevons pas pourquoi l'auteur assure que les vents de nord et de nord-ouest règnent la majeure partie de l'année sur les côtes de France. M. Lamouroux demeure à Caen; mais, sur la côte du Calvados comme sur toute celle de la France occidentale, les plus fréquens sont ceux de sud-ouest et de nord-est. Le vent de nord-ouest, qui est le plus violent, est généralement de peu de durée.

Il nous semble aussi que M. Lamouroux exagère les dangers du Malstroem, ce tourbillon de la mer du Nord, dont le nom seul inspiroit jadis l'effroi; on voit, dans le voyage de M. de Buch, en Norvège, qu'en été le Malstroem est peu redouté des navigateurs.

Nous ne faisons ces observations critiques que par intérêt pour M. Lamouroux; nous souhaitons sincèrement qu'une nouvelle édition le mette à même de faire dispa-

roître quelques légères taches qui déparent son livre. Nous regardons ce livre comme très-intéressant et très-instructif, et nous faisons des vœux sincères pour que son succès encourage l'auteur à donner plus de développemens au plan qu'il a suivi.

Nouvelle Carte politique et routière de l'Europe; publiée et gravée par L. BERTHE; deux feuilles grand-colombier (1).

Parmi les cartes nouvelles dont nous avons rendu compte dans le dernier numéro des *Annales*, il y en a qui sont gravées par M. Berthe; celle qui fait le sujet de cet article a droit à l'attention des personnes qui désirent avoir une carte exacte de l'Europe; elle n'est pas d'un format trop grand, et par conséquent gênant; ce qui évite un autre inconvénient, la cherté de l'ouvrage; sa dimension est suffisante pour donner une idée précise de la partie du globe que nous habitons. Les divisions politiques sont tracées avec soin, et la lettre est assez nette pour que l'on trouve facilement dans chaque pays les lieux principaux. Les noms sont généralement écrits correctement; on s'en aperçoit, surtout en lisant ceux de la Russie et de la partie orientale de la carte. L'auteur avoue que, pour l'orthographe des noms étrangers, il a eu recours aux conseils de plusieurs savans, notamment de M. Klaproth qui a revu la partie asiatique. Nous félicitons M. Berthe de l'idée qu'il a eue de demander de tels conseils, et de la fidélité avec laquelle il les a suivis. Grâce à ces doctes avis, ces noms,

(1) Chez l'auteur, rue Saint-Jacques, n° 66, et chez les marchands de cartes. Prix, 8 fr.

debarrassés d'un tas de consonnes inutiles, se prononcent avec la plus grande facilité, et absolument de la même manière que s'ils sortoient de la bouche des indigènes; ce n'est pas un mince service rendu à la géographie. Cependant il est échappé quelques inadvertances à M. Berthe. On lit dans un endroit *Kamichla-Irghiz*, ce qui est bien; et dans un autre: *Onov-Irgiz*. Il y a une faute dans ce dernier mot; l'Irghiz est la rivière citée dans la Relation du médecin enlevé par les Kirghiz, que nous avons insérée dans ce numéro des Annales. Le nom de *Cir*, rivière qui se jette dans la mer d'Aral, auroit dû être écrit *Syr*, comme dans notre texte. M. Berthe n'aura pas de peine à purger sa carte de ees légères inexactitudes et d'un petit nombre d'autres. Elle est une preuve du soin qu'il met à ses travaux; nous désirons sincèrement qu'on lui rende la justice qu'il mérite. X.

Atlas universel encyprotype; par M. H. Brué.

Un des devoirs les plus sacrés, mais aussi les plus pénibles des rédacteurs des *Annales des Voyages*, c'est de réprimer les abus qui font rétrograder la géographie, sans acception de personnes. Qu'ils sont nombreux ces abus, et combien ils paroissent enracinés! Souvent nous avons hésité d'introduire dans ce journal une critique sévère et un système raisonné de censure contre les mauvais ouvrages qu'on publie; nous avons pensé qu'il étoit plus intéressant et plus utile de signaler les travaux d'un mérite solide, et de laisser le temps faire justice des autres; nous avons même admis plus d'une annonce trop favorable. Il est temps d'écouter les justes vœux de nos lecteurs, qui, par

des lettres pressantes, nous ont invité « à combattre sans »amertume, mais avec fermeté, les causes qui tendent à »faire de la géographie un métier ignoble et un commerce »vulgaire. » Les livres élémentaires, compilés sans connoissance de ce qu'il y a de plus neuf et de plus exact, les dictionnaires, ramassés avec légèreté ou avec prolixité, les réimpressions inutiles par lesquelles on épuise la bourse du public, tandis que les travaux savans et nécessaires ne sont pas entrepris ou ne sont pas même conçus, les relations insignifiantes publiées avec luxe, toutes ces œuvres de l'esprit imitateur, compilateur et spéculateur, voilà ce qu'on signale à notre justice. Mais, en vérité, sommes-nous des Hercule pour pouvoir nettoyer ces étables d'Augias que les libraires fabricans et les auteurs-manœuvriers remplissent tous les jours à mesure qu'un public ignorant et trompé les vide?

Un seul abus fixera aujourd'hui nos regards : c'est la manie qui aveugle plusieurs dessinateurs de cartes géographiques, très-habiles d'ailleurs dans les choses qu'ils ont apprises ; ces hommes estimables s'aventurent aujourd'hui en *dressant des cartes de géographie romaine, grecque*, voire même *hébraïque*, sans avoir jamais appris à fond les langues savantes, et par conséquent sans avoir jamais pu étudier les monumens authentiques dont leurs cartes sont censées représenter les données géographiques, sans avoir même pu *épeler* dans les caractères originaux les noms qu'ils inscrivent avec ostentation dans leurs élégans dessins. Abus doublement déplorable ! car, d'un côté, ces cartes, faussement savantes, trompent les personnes crédules, répandent les notions les plus absurdes, et servent de modèle à des copies plus absurdes encore ; d'un autre côté, ces géographes instruits, savans même dans l'art de calculer un itinéraire, de corriger une route

maritime, de combiner enfin avec critique, avec talent les matériaux d'une *carte moderne*, perdent entièrement, et d'une manière aussi fâcheuse pour eux-mêmes qu'inutile pour la science, le temps qu'ils emploient à embrouiller des objets qui sont hors de leur sphère, et à l'égard desquels ils devroient judicieusement se contenter d'être les exécuteurs des idées de ceux qui en ont fait une étude spéciale. Qu'est-ce qu'il y auroit de choquant dans ce conseil sincère? Si j'avois besoin de savoir spécialement la géographie chinoise, ou sanscrite, ou persane, j'irois humblement réclamer les lumières et l'obligeance de MM. Langlès, Rémusat et Chézy. Pourquoi donc un ingénieur-géographe, ou un ingénieur-hydrographe, ou un ingénieur des ponts et chaussées, ou un ingénieur du cadastre se croiroit-il en état, grâce à son crayon et à son compas, de composer tout seul une carte d'Homère sans savoir le grec, ou même une carte de Moïse sans savoir l'hébreu?

C'est le mérite très-réel de M. Brué, sous d'autres rapports, qui lui attire le choix que nous faisons de lui et de son *Atlas universel*, pour démontrer d'une manière irréfragable, nous l'espérons, le danger et l'inconvénient que présentent ces irruptions inconsidérées dans la géographie savante.

L'Atlas de M. Brué commence par une *Carte de la Dispersion des Peuples jusqu'au temps de Moïse*. L'auteur nous assure, dans une note, «qu'il a consulté la *Geogra»phia sacra* du célèbre Bochart;» c'est fort bien: le docte livre de Bochart, quoique vieux de cent quatre-vingts ans, peut encore être consulté avec fruit par ceux qui ont lu et médité tout ce que les érudits plus récens ont écrit sur les mêmes matières. Mais il y a bien d'autres livres à lire quand on veut entreprendre un travail aussi vaste, aussi difficile que celui de placer sur une mappemonde tous

les peuples et toutes les régions habitées jusqu'au temps de Moïse.

Nous avons, il y a dix ans, composé une carte de la *Géographie des Hébreux*, sujet bien moins étendu, mais peut-être mieux déterminé que celui de la carte de M. Brué. C'est en méditant les mémoires de *Hartmann* (1) et de *Butmann* (2), en parcourant plusieurs ouvrages de *Wahl* (3), c'est en consultant le *Spicilegium geographiæ exteræ Hebræorum de Michaelis*, c'est avec le texte hébraïque sous les yeux que nous avons rédigé cette carte, où sont représentées toutes les généralités *prouvées* et admises sur la position géographique des peuples nommés par Moïse et les autres écrivains hébreux. En comparant notre carte avec les anciennes, on s'aperçoit que la critique a, dans cette partie comme dans tant d'autres, restreint en des limites étroites les notions que les érudits du dix-septième siècle aimoient à étendre à d'immenses distances. Si on veut juger les Hébreux humainement et philosophiquement, le bon sens nous dit que les connoissances de cette peuplade de bergers ne devroient guère s'étendre au-delà des nations voisines et de celles dont les caravanes arrivoient chez leurs voisins. Si, avec nous, on veut regarder le chapitre X de la Genèse comme un document ancien sur la dispersion des peuples après l'essai de bâtir Babel, document conservé par l'écrivain sacré, il faut encore convenir que les diverses branches du genre humain devoient, à une époque aussi ancienne, occuper un cercle peu éloigné de leur point de départ.

(1) *Aufklærungen über Asien*, etc., 1804.

(2) *Ælteste Erdkunde der Morgenlænder*, par *Buttmann*. Berlin, 1803.

(3) Entre autres sa *Perse*.

C'est une entreprise infiniment plus vaste de vouloir conduire chaque nation de son siége primitif dans l'Orient, jusque dans les pays où ses descendans ont fixé leur demeure. C'est, pour parler franchement, une entreprise chimérique, et dont aucun homme instruit ne se chargeroit aujourd'hui. Dans le temps de Bochart on y rêvoit encore, et pourtant ce grand homme commençoit déjà à sentir quelques scrupules sur la possibilité de désigner précisément tel petit-fils de Noé comme l'auteur de telle ou telle nation nommée par les Grecs et les Romains. La Sainte Ecriture ne donne pas une seule indication géographique positive ; elle ne dit pas même que les noms des fils de Sem, Cham et Japhet soient devenus partout les noms des nations dont ils furent les souches. Ces noms présentent des différences grammaticales très-remarquables; ils ont, aux versets 13 et 14, la terminaison du pluriel en *im;* au verset 16, ils ont la préfixe *ha*, et sont au singulier. Il y a même des généalogies, comme celle de *Phut*, qui ne sont pas continuées. Enfin, les plus anciens commentaires que l'on a suivis nous viennent des auteurs éloignés de Moïse de 1500 à 2 ou 3000 ans, tels que Josèphe, le Syncelle, le *Chronicon Paschale* et les Talmudistes. C'est d'après des opinions aussi incertaines, et surtout d'après des ressemblances de noms, ressemblances quelquefois chimériques ou du moins forcées, qu'on rapproche tel peuple, connu de Moïse, de tel autre peuple connu d'Hérodote un millier d'années plus tard; par exemple, de *Gomer* (גֹּמֶר) on prétend faire *Kimmerii*, comme si les Hébreux n'avoient pas deux caractères (כ et ק) pour écrire *Komer* ou *Comer* et en changeant les points *Kymer* et *Cymer* dans le cas où tel eût été le vrai nom du prétendu fondateur des Celtes, des Cimmériens et des Bas-Bretons, et comme si

la ville *Gomara* en Assyrie, et la région *Gomaranga* en Médie, n'eussent pas suffi pour nourrir quelques-unes des générations de ce fils de Japhet.

Mais malgré ces incertitudes, ces obscurités désespérantes, on peut sans doute rattacher sur quelques points la table généalogique des descendans de Noé aux traditions historiques et géographiques les plus anciennes de la Grèce et de l'Orient. *Japhet* est, sans contredit, l'*Iapetus* auquel les Grecs faisoient remonter le genre humain (*audax Iapeti genus*), et *Thogarma* n'est pas moins célèbre dans les antiques traditions des Arméniens. Les noms d'*Assur*, de *Madaï*, de *Mizraïm*, d'*Aram*, de *Canaan*, de *Sidon*, de *Lud*, de *Javan* (que l'on peut ponctuer *Ion* (יוֹן), et qui répond au nom grec Ιαον, par controction Ιων), mais principalement les noms des tribus arabes, prouvent incontestablement que le dixième chapitre de la Genèse renferme les élémens de la géographie la plus ancienne qui nous reste, et les *bases* d'une histoire des premières migrations des peuples.

C'est une carte semblable que Bochart nous a laissée sous le titre : *Descriptio terrarum in quas dispersi sunt structores turris Babel;* carte dont tout son *Phaleg* est le docte commentaire. Il y réunit les traces qu'il croyoit avoir trouvées de la nomenclature mosaïque dans tous les siècles de l'histoire ancienne; il ne donne à sa carte aucune date précise, et par conséquent on ne peut pas lui reprocher d'y avoir réuni des peuples et des villes qui peut-être n'ont jamais coexisté; ces anachronismes apparens ne sont point des fautes quand on les annonce et les explique. Pour faire quelque chose de plus que Bochart, il faut étudier, non seulement les *Michaëlis*, les *Hartmann*, les *Wahl*, les *Buttman* (voyez plus haut), non seulement tous les

commentateurs des livres hébraïques, arabes, persans, arméniens, mais il faut encore approfondir tout ce qu'il se trouve de relatif aux origines des peuples dans les historiens, les géographes et les poètes grecs, et dans leurs copistes latins ; il faut en même temps connaître ce qu'ont écrit sur ces matières tant de savans d'une haute autorité : les *Leibnitz* (1), les *Nicholson* (2), les *Perizonius* (3), les *Cumberland* (4), les *Bayer* (5), les *Freret* (6), les *Suhm* (7), les *Schœning* (8), les *Adelung* (9), les *Link* (10), les *Astarloa* (11), les *Guillaume Humboldt* (12), les *Vater* (13), et vingt autres dont les lecteurs instruits sauront snppléer les noms. C'est en comparant les savantes hypothèses de tant d'hommes d'une érudition éminente qu'on pourroit déterminer les anneaux encore visibles de cette grande chaîne qui lie l'histoire et la géographie de l'Orient semitique à l'histoire et à la géographie primitive de l'Europe dans ces quatre ou cinq siècles qui précèdent Hérodote, et où

(1) De Orig. gentium. *Voy.* Miscell. Berolin., T. I.

(2) De Linguis universis. *Voy.* Chamberlayne, Orat. Dom.

(3) Origines Babylon. et Ægypt.

(4) Origines gentium antiquissimæ.

(5) Divers mémoires sur les Scythes. *Voy.* Comment. Académ. Petropol.

(6) Mémoires divers dans la Collection de l'Académie des inscriptions.

(7) Introduction critique à l'histoire des peuples.

(8) Origine des peuples du Nord, etc.

(9) Mithridates, surtout le chapitre des langues sémitiques.

(10) *Die Urwelt*, etc., le monde primitif, etc.

(11) Manuscrits cités par M. de Humboldt.

(12) Recherches sur les Ibériens, *voy.* notre dernier cahier.

(13) Mithridates, Vol. III, etc.

les faits les plus curieux, les plus importans se lient aux fables les plus manifestes. C'est une partie de la géographie et de l'histoire qui nous attache et nous occupe particulièrement; mais, quoique nous ayons quelques éclaircissemens nouveaux, déjà préparés, sur certains points, nous ne sommes pas encore assez hardis pour oser tracer une carte générale de la Dispersion des Peuples en l'an 1500, ni même en l'an 1000 avant J.-C.

M. Brué, voulant faire un *Atlas Universel*, a eu beaucoup plus d'assurance; il annonce qu'il nous présentera sur une seule carte la Dispersion des Peuples *jusqu'au temps de Moïse*, c'est-à-dire qu'il veut nous donner sur sa carte les résultats de l'histoire des peuples depuis le déluge jusqu'à l'an 1500 avant J.-C. Il déclare qu'il a consulté « la *Geographia Sacra* de Bochart », ensuite il a lu « beaucoup d'auteurs », qu'il ne nomme pas, et dont nous ne devinons pas le nom; finalement, il a consulté « une carte « de M. Reichardt, publiée récemment à Weymar. » Nous croyons tout cela, parce que M. Brué nous le dit; nous sommes persuadés que nos yeux nous ont trompé en nous faisant voir dans la carte de M. Brué une copie modernisée de celle de Bochart, *moins* les caractères hébreux, et *plus* un titre erroné. Mais M. Brué est très-positif sur ce point; il déclare encore « que cet ouvrage lui a coûté un « travail immense, attendu qu'il n'existoit jusqu'ici aucune « carte générale de ce genre. » Nous nous le tenons pour dit; la carte de Bochart n'existait pas, celle de Delisle, celle de Suhm et la nôtre n'existent pas. Tant mieux pour nous tous! car il en résulte incontestablement que M. Brué est seul responsable de son travail.

Qu'il réponde donc seul aux observations que nous allons lui faire!

La carte représente la dispersion des peuples *jusqu'au*

temps de Moïse. On place communément la mort de Moïse à l'an 1451 avant J.-C., et c'est par conséquent la date la plus récente qu'on puisse assigner à la carte présente, à moins que M. Brué ne veuille soutenir avec quelques savans que les écrits de Moïse n'ont été rédigés dans leur forme et leur langage actuel que du temps de David ou de Salomon; mais comme il n'en dit mot, nous nous en tenons à la chronologie ordinaire. Oserons-nous maintenant demander à l'auteur comment, sur une carte représentant l'état des peuples en l'an 1451 avant J.-C., on trouve *Carthage*, fondée vers 1198 selon Appien, ou 1025 selon le Syncelle, ou 878 selon l'opinion commune, développée et rectifiée par M. Heeren? Comment y voit-on *Cyrène*, fondée en l'an 675 avant notre ère! *Carthago-Nova*, qui date de la seconde guerre punique! une *Ptolémaïs!* une *Antiochia!* une *Cæsarea!* Quant aux peuples, nous y apercevons au beau milieu de l'Asie les *Galatæ*, divisés très-proprement en *Tectosages*, *Trocmes* et *Tolistoboies;* cependant tout le monde avoit cru qu'ils n'y fussent établis vers l'an 200 à 240 avant J.-C.; et, pour comble des merveilles, nous avons le bonheur de contempler ici les *Axumites* qui, selon nous, étoient connus des Ptolomées, mais que l'opinion encore dominante ne laisse même remonter qu'au deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Voilà ce qu'on appelle vulgairement des anachronismes! Mais l'auteur de cet immense travail saura prouver qu'il a ses raisons pour renverser les calçuls anciens. Il nous expliquera peut-être aussi pourquoi sa *Carte de Canaan, avant Josué,* nous montre, non seulement une *Scythopolis,* mais une *Cæsarea* et une *Tibériade!*

Nous allons maintenant demander à M. Brué pourquoi, étant si généreux envers les villes et peuples qui n'existoient pas dans les emplacemens que la carte leur assigne,

il a jugé à propos de bannir de cette précieuse et unique carte plusieurs peuples fameux qui avoient déjà, du temps de Moïse, une existence réelle, historiquement et géographiquement déterminée? Pourquoi y cherchons-nous en vain les Hellènes (an 1650 avant J.-C.), les villes d'*Argos* et *Sicyon* (an 2000), la colonie de Cécrops (an 1556), l'établissement de Cadmus (an 1493), celui de Danaüs (an 1485)? Les *Scythes d'Europe* auroient, avec assez de raison, pu être placés sur les rives du Borysthène et du Tanaïs, d'où ils avoient probablement déjà chassé les Cimmériens. Les *Etrusques* auroient dû être indiqués en Italie, peut-être les *Celtes* en Gaule, les *Ibériens* sur la côte entre le Rhône et l'Ebre, les *Turdétains* dans la Baltique, peut-être les *Atlantes* en Afrique, et bien d'autres peuples qui ne sont pas nommés dans la Genèse, mais dans les auteurs profanes les plus authentiques, comme existans longtemps avant les Grecs. Au moins ces peuples étoient établis de longue main dans leurs pays respectifs lorsque les Phéniciens commencèrent à y naviguer. Or Sydon étoit déjà en 1444 une grande ville (1), et avoit déjà dû envoyer au loin ses vaisseaux.

Pourquoi cette savante carte, cet immense travail ne donne-t-il aucun éclaircissement sur la position de tous ces grands peuples?... Cessons l'ironie ; tranchons le mot : cette prétendue carte générale des peuples en l'an 1500 avant notre ère est tout simplement une traduction de la première carte de la *Geographia Sacra*, publiée il y a près de deux siècles, et à laquelle M. Brué n'a ajouté que des erreurs ou des inconséquences. Le docte Bochart présentoit cette carte pour l'intelligence de son Traité, et non pas comme un tableau des peuples à une époque donnée ; M. Brué s'avise d'y mettre une date fixe, et tombe dans les anachronismes les

(1) Josué, XI, 8.

plus horribles; Bochart n'y expose que le système de Moïse; son traducteur prétend indiquer tous les peuples primitifs, et en oublie les plus importans. Les additions et corrections, essayées par M. Brué, ou bien que la carte de Weymar lui a fournies, peuvent être appréciées par ces trois faits; *Tarschisch* est placé, d'après ma carte des Hébreux, en Cilicie, puis le même nom (sans le signe de doute) est répété, d'après Bochart, en Espagne; *Madaï*, que tout le monde sait être la Médie, est rejeté jusque dans le pays des Afghans et des Beloudjes; enfin *Hadramanth* et *Hazarmaveth*, simples différences d'orthographe entre les auteurs hébreux et arabes, forment ici deux pays distincts. Cela nous suffit.

Nous allons profiter de l'occasion pour examiner d'après quels principes généraux on pourroit essayer de tracer une meilleure carte de la Dispersion des Peuples selon Moïse, comparée aux Grecs.

D'abord il faudroit examiner si la Babylonie et l'Arménie doivent nous servir de point de départ. L'opinion qui place le mont Ararat daus l'Indostan a déjà été proposée il y a long-temps (1), et a été renouvelée de nos jours avec beaucoup d'éclat. D'autres opinions moins spécieuses ont trouvé d'autres adhérens. Nous croyons qu'un examen impartial de tous les documens constatera toujours l'ancienne tradition d'après laquelle les montagnes de l'Arménie et de la Médie sont le plus ancien siége connu du genre humain.

L'époque approximative d'un grand déluge qui fit disparoître le genre humain, sauf quelques individus, paroît aussi à peu près fixée par les témoignages assez concordans des chronologies traditionnelles de l'Asie entière (2).

(1) *Schukford*, harmonie des écrivains sacrés et profanes. Berlin 1731.

(2) *Klaproth*, Asia polyglotta, introduction.

On croiroit qu'avec ces deux points de départ on pourroit, au moyen d'un simple calcul, déterminer le mouvement progressif des colonies humaines par siècle, par distance et même par nombre approximatif. Mais cette idée ingénieuse présente malheureusement mille difficultés dans l'exécution. La critique nous apprend seulement en général que les premières tribus, sorties des fils et petits-fils de Noé, durent vivre d'abord dans un espace circonscrit; que, devenues des nations, elles se répandirent peu à peu dans toutes les directions avec une vitesse proportionnée à l'activité de leur caractère, à leur genre de vie, à la puissance de leurs armes ou au nombre de leurs vaisseaux, ainsi qu'aux obstacles naturels qu'elles durent rencontrer. Voilà sans doute un principe général; mais chacune des propositions qu'il renferme a fait naître les discussions les plus difficiles. Par exemple, à quelle époque la navigation a-t-elle été inventée? quand a-t-elle été perfectionnée au point de pouvoir transporter des colonies à travers les mers? Les migrations par terre ont-elles suivi de préférence les chaînes de montagnes, ou le cours des fleuves, ou la direction des *clairières* dans les immenses forêts primitives? Les plus grands savans (1) ont pâli sur ces questions et sur bien d'autres, dans le but de déterminer les migrations des descendans de Cham, de Sem et de Japhet. Mais le seul résultat positif de tant de recherches est jusqu'ici plutôt philosophique que géographique ou historique; on a seulement prouvé, à l'honneur de Moïse, que le genre humain, en partant des contrées vers les sources de l'Euphrate, a pu très-aisément remplir le monde connu dans un petit nombre de siècles.

Un autre résultat un peu plus géographique nous paroît être celui-ci : Les familles humaines se sont répandues sur

(1) *Voyez* les notes p. 245.

une ligne *est* et *ouest* avant de s'étendre vers les extrêmes du nord et du sud, parce que, dans cette dernière direction, ils auront plus promptement rencontré des pays inhabitables par l'excès du froid et du chaud.

On devroit, d'après cette règle assez bien établie, étendre la carte des migrations primitives des peuples également à l'est et à l'ouest du mont Ararat, en y comprenant une zone beaucoup plus longue que large; par exemple, cent ou cent vingt degrés en longitude sur trente ou quarante en latitude au nord et au sud du trente-sixième parallèle. C'est sur une carte ainsi projetée que l'on pourroit, à ce que nous croyons, réunir avec quelque probabilité les peuples déjà formés en société, et distingués par des noms généraux vers l'an 1500; il faudroit bien se rappeler que ces peuples n'ont pas nécessairement dû conserver le nom de petits-fils de Noé; que leurs noms de nations doivent même très-probablement être nés fort tard, et lorsqu'ils commencèrent à se fixer en grandes masses; que des branches de familles différentes (comme, par exemple, les Canaanites descendant de Cham, et les Hébreux descendant de Sem) ont pu, à la suite de mélanges inconnus, parler des langues semblables; que les mêmes croisemens de races ont effacé plus d'un caractère physique et en a fait naître de nouveaux; enfin que, pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, on ne doit pas *descendre* du tableau des peuples de Moïse par des filiations hypothétiques au tableau résultant des premiers auteurs profanes; mais qu'au contraire on doit *remonter* des indications de la plus haute antiquité profane pour essayer de renouer quelques liaisons avec le tableau ethnographique de la Genèse.

Telle seroit la route du véritable savoir et de la saine critique pour arriver à une carte de la Dispersion des Peuples. On sent quel profond travail il faudroit, soit pour trier les

matériaux existant, soit pour en tirer de nouveaux des entrailles même du sol historique et géographique. Il est plus modeste et plus sage, pour le présent, de travailler avec un soin religieux les cartes représentant des systèmes partiels, des aperçus du monde connu, tels qu'nn peuple, un voyageur, un homme savant se le formoit d'après les connoissances de son siècle. C'est ainsi que nous avons esquissé la *carte de la Géographie des Hébreux;* elle donne les résultats essentiels des recherches savantes faites depuis Bochart jusques et y compris Hartmann; elle devroit être suivie d'une carte de la Géographie des Phéniciens qui se lieroit à celle d'Homère. Puisse M. Champollion trouver les élémens d'une Géographie égyptienne !

Si M. Brué avoit voulu employer utilement son grand papier et son burin élégant, les personnes instruites dans ces matières lui auroient communiqué quelques nouvelles interprétations géographiques du texte hébreu dont il auroit pu enrichir une nouvelle carte des Hébreux.

Par exemple, nous avons marqué (avec le signe du doute) les deux explications du mot *Elischa*, entre lesquels les savans sont partagés, les uns y voyant l'Eolide et les autres l'Elide. En réfléchissant sur la manière dont les noms étrangers se reproduisent en hébreu, nous sommes convaincus que les mots grecs Αἰωλις et Ηλις auroient pour correspondans, en hébreu, אָיול et אֱלִי (*Aiol* et *Eli*); car le reste du mot grec n'est qu'une inflexion provenant de formes grammaticales grecques. Dans le mot hébreu אֱלִישָׁה (*Elischa*), nous ne pouvons pas nous permettre de négliger la radicale שׁ, et il faut donc chercher un nom grec où cette radicale se retrouve. Nous n'en voyons pas de plus convenable que celui d'*Eleusis*, la fameuse ville des mystères, à laquelle toute la Grèce occi-

dentale et insulaire tournoit ses regards supplians, comme les peuples du nord et de l'occident de la Grèce vénéroient l'oracle de Dodone. *Elischa* (Eleusis) et *Dodanim* (Dodone) vont très-bien ensemble, ainsi qu'avec l'antique nom d'*Iones* donné déjà à la branche la plus civilisée des Hellènes en Europe long-temps avant l'émigration des Ioniens pour l'Asie-Mineure. Cette explication confirmeroit l'antiquité du texte, qui est compromise par les autres interprétations (1).

L'identité de *Tarschich* avec la Cilicie paroissant encore douteuse à quelques savans, nous n'aurions pas blâmé M. Brué d'en douter, mais il adopte positivement deux Tarschich, ce qui est aujourd'hui démontré superflu. Nous résumerons ici toutes les raisons qui rendent extrêmement vraisemblable l'explication indiquée par Josèphe. Dans son intéressant tableau du commerce des Tyriens, le prophète Ezéchiel place Tarschisch à côté de Javan, de Thubal et de Meschech que l'on est convenu de placer dans l'Asie-Mineure ou les pays voisins (2). Le prophète Isaïe rapproche les mêmes noms (3). Les ports de la Cilicie étoient les débouchés

(1) L'époque de l'établissement des Eoliens, Doriens et Ioniens est de beaucoup postérieure à l'âge de Moïse ; c'est un des argumens de ceux qui prétendent que nous n'avons de la Genèse qu'une édition corrigée et augmentée du temps de Salomon, ou même du temps de l'exil babylonien. La fondation même d'Eleusis atteint à peine l'époque de Moïse ; car, d'après un marbre d'Oxford, les mystères n'auroient été institués qu'en 1399 avant J. C. (52 ans après la mort de Moïse). Voyez *Marm. Oxon.*, édit. Chandler, II, 21, cfr. ; *Lami*, not. 1, ad *Opp. Meursii*, II, 547. Mais la fondation de la ville même remonte bien plus haut, selon Eusèbe et Clément d'Alexandrie. D'ailleurs, dans ces antiquités reculées, il faut se contenter des à peu près.

(2) *Ezéchiel*, ch. 27, v. 13.

(3) *Isaïe*, ch. 66, v. 19.

naturels de tous les produits de la riche péninsule d'Asie-Mineure, siége d'une civilisation aussi ancienne que celle d'Egypte. Parmi les produits de l'Asie-Mineure étoient, selon Strabon et Pline, presque tous les métaux, excepté l'étain qui est si vaguement décrit chez les anciens (1). La ville de Tarsus étoit la résidence d'un roi indigène, vassal des rois de Perse (2). Enfin les Phéniciens avoient formé leurs établissemens les plus anciens sur les rivages de Chypre et de Carie, si voisines de Tarsus, et c'est dans *Kitium*, ville de Chipre, et *Kethis*, district de Pisidie, qu'on retrouve avec le plus de probabilité les anciens *Kethim*, descendans de Javan, que l'écriture place à côté de Tarschisch entre Elischa et Dodanim. Il nous semble que ces circonstances ainsi réunies forment un argument naturel et complet auquel on ne peut opposer sérieusement qu'une seule objection qui, à la vérité, paroît spécieuse. « Les navigations de Tarschich duroient *trois années!* » Mais quelle étoit la valeur d'une année? Quoiqu'il soit certain que les Hébreux avoient reçu de Moïse l'usage de l'année lunaire, il n'est pas impossible que, dans le langage des navigateurs, l'usage des anciennes années égyptiennes de trois mois se soit conservé. Neuf mois n'étoient pas trop pour de mauvais navigateurs, qui probablement alloient non seulement à Tarsus, mais encore

(1) D'après *Pline*, Liv. XXXIII, c. 2, Cyrus trouva dans le trésor de Cræsus 500,000 talens en argent. Les rois de la Colchide s'étoient fait faire des poutres et des colonnes en argent. D'après Strabon, il y avoit eu des mines d'or près le Tmolus en Lydie et près Astyra en Mysie, sans parler des mines de cuivre, de fer, d'orpiment ou *sandaraca*, etc., Liv. XII et XIII, p. 841, 853, 854, Almel. Il est vrai que ces mines s'épuisèrent; mais n'en est-il pas arrivé autant aux mines d'Espagne?

(2) *Xénoph.*, Anab. Cyr. I, c. 2.

dans l'Archipel, d'île en île, dans toutes les *Iim*. Cette objection perd donc sa force, et toutes les autres ont depuis long-temps été réfutées.

Il n'existe absolument aucune donnée tant soit peu certaine pour placer *Phut*, le fils de Cham, dans l'Afrique occidentale. La Sainte Ecriture répète souvent son nom à côté de *Paras*, la Perse, et de *Lud*, qui est communément pris pour la Lydie, quoique des raisons chronologiques rendent cette opinion douteuse, même à côté de Gomer, de Thogarma et d'autres peuples septentrionaux (1). Dans un passage (2), il est à la vérité joint aux *Lubim* (לובים), nom considéré comme une variante de *Ludim*, et que nous avons adoptée sur notre carte, en l'appliquant aux anciens *Nubæ* (conjecture que nous sommes tentés d'abandonner pour ne voir dans *Lubim* qu'une contradiction de *Lehabim*, de même qu'on trouve dans les variantes de Kemricot, Gen. 10, v. 13, *Lehadim* ou *Lehudim* au lieu de *Ludim*). Ce passage est donc favorable à l'emplacement africain de *Phut*; mais c'est le seul. Nous sommes très-portés à voir, dans ce fils de Cham et frère de Mizraïm, la souche des Indiens et des Tibétains. Un savant orientaliste écrit : « Les Tibétains nomment leur pays *Pout*, *Pot* ou *Po* (3). Le nom même du dieu incarné des Bhouddistes ou sectateurs de Bouddha, Budha, Bhud, se rapproche du nom de Phut. Cette interprétation, indiquée d'abord par Suhm, n'auroit rien que de très-conforme aux idées des anciens sur la parenté des Indiens et des Egyptiens ; mais nous la sacrifierons volontiers à une meilleure hypothèse.

(1) *Ezéchiel*, c. 27, v. 10 ; c. 30, v. 5 ; c. 38, v. 5. *Jérém.*, c. 46, v. 9. *Judith*, c. 2, v. 3.

(2) *Nahum*, c. 3, v. 9.

(3) *Wahl*, Hindostan und Dekan, p. 187, 437, etc.

La discussion de ces deux ou trois points fera sentir aux hommes instruits et spirituels combien de peine même les personnes versées dans l'étude des textes anciens ont à démêler quelques probabilités au milieu de ces monumens respectables, inappréciables même, mais enveloppées d'un mystérieux nuage et dévorés par la rouille des siècles.

« *Pandere res altâ terrâ et caligine mersas.* »

Faut-il encore que le *profanum vulgus*, les hommes étrangers à ces lectures, à ces discussions, viennent y apporter d'inutiles embarras? Faut-il que ces parties abstruses de la science géographique soient livrés à ce système de compilation, qui, par nécessité, englobe les détails communs et usuels? Ne vaudroit-il pas mieux, dans l'intérêt du moins du public et de la science qu'on admît en principe que *toute carte de géographie ancienne, même dans les atlas universels, fût rédigée* (quant aux détails savans) *par des hommes versés dans l'étude de la philologie et de l'histoire?* Ou bien, si c'est trop demander, qu'on établisse l'usage *de ne mettre dans ces sortes de recueils aucune carte de géographie érudite et historique.* Il est évident que l'une ou l'autre proposition doit être admise par tout éditeur des cartes qui veut éviter les reproches les plus sévères de la part du public instruit.

M. Brué est digne de donner aux compositeurs de recueils de cartes un exemple honorable en se circonscrivant dans les parties qu'il connoît. Son Atlas universel, surtout quant aux cartes modernes, nous paroît le résultat d'un travail éclairé et d'un talent distingué; les chaînes de montagnes, le cours des rivières, la *dentelure* des côtes, présentent généralement les traces d'une étude laborieuse et

méritoire : presque partout on s'aperçoit que l'auteur, au lieu de se borner à comparer des cartes, a lu le texte des voyageurs modernes, et a cherché à pénétrer le fonds des discussions actuellement existantes entre les savans. C'est ainsi qu'on doit agir, si on veut acquérir de la considération et sortir de cette cohue de dessinateurs de cartes que la science désavoue. Ce n'est pas une circonstance de peu de poids que le désintéressement et le dévouement avec lequel M. Brué, après avoir d'abord exécuté pour un intrépide libraire un premier atlas universel, assez ordinaire, malgré l'immensité du format, s'est décidé à refaire son travail avec des soins minutieux, et, nous croyons, à ses propres frais. Même l'invention d'*oncyprotyver*, c'est-à-dire de dessiner la carte sur le cuivre, quoique peu utile dans les cartes générales, doit être précieuse pour l'hydrographie spéciale et doit mériter à l'auteur la confiance des marins.

Si, même, sans un examen minutieux, nous apercevons encore des fautes graves, par exemple, des montagnes en Laponie méditerranée, où il n'y a qu'une plaine élevée; des chaînes régulières en Finlande, où il n'y a que des groupes de rochers; une autre chaîne de collines en Pologne russe, depuis les sources de la Bérésina jusque vers Brodi, au lieu d'une plaine marécageuse et sablonneuse (1), etc.,

(1) *Maan-Selka* dit, en finnois, *dos de la terre*, c'est-à-dire, partage des versans. On devroit ne marquer ce partage que très-légèrement: peut-on indiquer quelques groupes de rochers de 70 à 90 toises de hauteur? Les matériaux sont aussi très-incomplets. Les *monts Olonetz* et *Semochonski* de M. Brué sont, d'après les Russes, des *Uwalli*, des coteaux qui s'élèvent insensiblement et forment le partage des eaux. Les provinces de Minsk et de Wolhynie, où figure une longue

nous avons trop d'impartialité pour ne pas regarder ces erreurs comme compensées par beaucoup de corrections heureuses, par le soin avec lequel l'auteur introduit tous les détails les plus récens dans la description des côtes où, parmi beaucoup d'autres choses excellentes, nous voyons le Cambodja enrichi de détails publiés par M. Remusat dans ces *Annales des Voyages*.

Ces éloges de la majeure partie de l'*Atlas universel* et de son estimable auteur n'auroient eu aucune valeur, s'ils n'avoient pas été précédés d'un examen critique détaillé et motivé d'une carte importante. M. Brué doit donc sentir que ce n'est pas pour ruiner son atlas que nous avons fait un travail aussi pénible; c'est pour soutenir les intérêts de la science et pour comprimer l'audace des éditeurs d'atlas, dignes confrères des compilateurs de dictionnaires, et qui, avec leurs compères, les journalistes ignorans voudroient faire de la géographie un métier vulgaire.

M. B.

Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine, ou Recueil de tableaux dressés et réunis d'après les ordres de M. le comte DE CHABROL, *conseiller d'état, préfet du département.*— (An 1823).

Déjà l'année passée l'habile et bienveillant administrateur qui régit cette grande capitale (M. le comte de Cha-

chaîne des hauteurs, sont, selon les Polonois, « *ziemia ma polozenié rowné, miescami wszakze blocisté.* » *Ziablowski, Jeografia panstwa rossyiskiego*, p. 227.

brol) a fait publier un recueil de tableaux remplis de données importantes sur la statistique de Paris, recueil que nous n'avons pu trouver le loisir d'apprécier dans ces Annales. Nous nous empressons de faire connoître immédiatement la publication d'un second recueil plus considérable encore, et nous espérons que nos lecteurs nous pardonneront les traces de précipitation que présente cette courte annonce d'un ouvrage susceptible de devenir l'objet de méditations les plus profondes, et des extraits les plus intéressans.

Il paroît que c'est l'intention de l'administration de continuer avec persévérance l'examen et la publication de tous les résultats de ce genre, dont il est utile d'acquérir et de répandre la connoissance. Nous en félicitons l'Etat, le public et les sciences. Aujourd'hui, l'utilité de ces recherches est généralement appréciée. Les gouvernemens les plus éclairés les font entreprendre aux frais de l'Etat; elles sont devenues, dans plusieurs pays, l'objet de lois générales. Le savant y trouve un objet de réflexions fécondes et importantes. Les écrivains politiques s'accordent à les regarder comme des élémens nécessaires de toute discussion; des particuliers s'y livrent avec ardeur, ou les encouragent par de nobles récompenses : partout on reconnoît que l'étude attentive et exacte des faits est le seul moyen d'écarter des conjectures vagues ou les déclamations, et de porter un jugement raisonnable sur les institutions publiques.

On a employé dans ce second recueil, comme dans le premier, la seule forme qui convienne à des énumérations aussi étendues, celle des tableaux, qui rapproche les résultats, permet d'en réunir un très-grand nombre, exclut les discours inutiles, et facilite toutes les comparaisons.

On distinguera d'abord, dans ce second recueil, vingt tableaux correspondant à un pareil nombre de ceux que renferme le premier; ils en sont la suite, et présente l'*état de l'atmosphère et des eaux*, le *mouvement de la population*, les *dépenses des hospices*, les *secours distribués à domicile*, les *produits des récoltes* dans le département, les *consommations principales*. Tous ces objets sont soumis à des variations annuelles que l'on continue d'observer; et ces vingt tableaux, se reproduisant chaque année, feront connoître des résultats importans que l'administration ne doit jamais perdre de vue.

La même remarque s'applique à sept autres tableaux que l'on donne ici pour la première fois, mais que l'on continuera d'insérer dans les recueils subséquens, parce qu'ils concernent des objets assujettis à des variations annuelles.

En général, on paroît s'être proposé de fonder avec beaucoup de soin cette partie de la statistique qui se rapporte au mouvement annuel. On a réglé la forme des tableaux et les procédés qui servent à en obtenir les élémens, en sorte que la rédaction de ces pièces devînt de plus en plus facile. On annonce que les branches les plus importantes de ce travail sont achevées; on le complétera successivement, jusqu'à ce qu'il comprenne tous les objets d'un grand intérêt, et qui doivent être observés dans le cours de chaque année.

Indépendamment de ces tableaux, que l'on peut appeler annuels, on en trouve un grand nombre d'autres qui concernent des questions spéciales et très-diverses relatives à l'administration, au commerce, aux sciences, à l'histoire civile.

On a rassemblé dans quelques-uns de ces tableaux les

résultats de recherches très-étendues sur la population de la capitale dans le cours du siècle dernier. Un mémoire succinct indique les sources où l'on a puisé, les principes que l'on a suivis dans cette étude, et les conséquences qu'on a déduites.

D'autres tableaux présentent, dans le moindre espace possible, l'ensemble des faits et des usages qui concernent la navigation. La lecture attentive de ces pièces fait connoître avec beaucoup de détails les longueurs du cours des rivières et canaux, l'espèce, la dimension des bâtimens, les ports où ils sont chargés, la quantité et la nature des marchandises, et le nombre des bâtimens arrivés et partis dans l'année 1820, la distribution et l'analyse des eaux que les canaux fournissent, et le mouvement des eaux de la Seine dans l'intérieur de Paris.

Le tableau des incendies, celui des objets déposés an Mont-de-Piété, celui des consommations, présentent des faits authentiques dont l'examen donne lieu à d'importantes réflexions.

Nous croyons que nos lecteurs verront d'abord ici avec plaisir un extrait du tableau n° 53, qui donne les naissances et les décès dans la ville de Paris depuis 1670.

La population de Paris n'ayant pas été recensée depuis 1817, on peut provisoirement la conclure du nombre des naissances; elle étoit, dans l'année indiquée, de 713,000; nous la croyons actuellement au moins de 780,000 individus.

ANNÉE.	NAISSANCES.	DÉCÈS.	ANNÉE.	NAISSANCES.	DÉCÈS.
1670	16,816	21,461	1790	20,005	19,447
1680	18,968	24,411	1791	20,354	17,952
1709	16,910	29,288	1792 (265 jours)	16,269	17,416
1710	13,634	22,329	An Ier de la R. (1793)	24,155	21,167
1720	17,679	20,371	An II (1794)	24,312	30,388
1721	19,917	15,822	An III (1795)	23,937	26,978
1730	18,996	17,452	An IV (1796)	18,759	27,779
1734	19,835	15,122	An V (1797)	23,558	20,381
1740	18,632	25,284	An VI (1798)	23,312	20,287
1750	19,035	18,084	An VII (1799)	22,953	22,932
1760	17,991	18,531	An VIII (1800)	20,711	19,872
1764	19,404	17,199	1806	18,667	19,752
1770	19,549	18,719	1809	19,002	16,718
1777	22,266	17,291	1810	19,037	17,705
1780	19,617	21,331	1811	21,168	16,029
1781	20,232	20,180	1814	21,247	33,116
1787	20,378	18,139	1815	22,612	20,429
1789	20,340	19,962	1820	24,858	22,464
			1821	25,156	22,648

On peut conclure de ce tableau qu'il y a dans la population de Paris un mouvement de progression continuelle, régulière et assez lente, et d'autres mouvemens très-rapides d'accumulation temporaire. Il y a eu une de ces époques d'accumulation, en 1777, au commencement de la guerre d'Amérique, et une autre bien plus grande pendant les années les plus agitées de la révolution : on diroit, en voyant les chiffres seuls, que la licence a fait doubler la faculté génératrice ; mais le vrai est que des milliers d'habitans de province venoient chercher un asile à Paris : l'accumulation disparut à mesure que Napoléon rétablit l'ordre public. Nous sommes, depuis 1820, dans une de ces périodes d'accumulation extraordinaire, et peut-être la cause n'est-elle pas seulement dans la fatale stagnation du commerce maritime, mais encore dans l'ambitieuse agitation des solliciteurs provinciaux et dans le goût des jouissances.

Le nombre des *enfans-trouvés*, ce véritable signe d'une immoralité générale, a été, en 1715, de 1,795 ; en 1739, de 3,289 ; en 1752, de 4,127 ; en 1758, de 5,082 ; en 1767, de 6,007 ; en 1772, de 7,676 : c'est le terme le plus élevé. On voit que les mœurs publiques, sous Louis XV, suivoient fidèlement la direction que le roi et les grands leur donnoient. Le nombre des enfans-trouvés diminue successivement sous le règne de Louis XVI et même sous la révolution ; il tombe, en 1793, jusqu'à 3,122 ; mais il est de nouveau porté, en 1803, au-delà de 4,500, et, en 1811, à 5,152 ; il semble rester stationnaire, et incline même à diminuer.

Celui des enfans naturels, distingué seulement depuis 1806, augmente presque tous les ans ; mais un grand nombre de ces enfans est légitimé dans la suite.

Le nombre des incendies et de feux de cheminées a été ainsi qu'il suit :

	Feux de cheminées.	Incendies.
En 1818.	544	133
1819.	524	148
1820.	631	170

La valeur des bâtimens assurés par la compagnie des assurances mutuelles s'élève à 860 millions : il y a encore cinq autres compagnies. Le corps des sapeurs-pompiers est de 568 hommes ; il doit être augmenté. Les pertes causées par les incendies s'élèvent, par année commune, à $\frac{1}{23000}$ de la valeur des maisons.

Quant aux consommations, nous remarquons que, bien qu'elles augmentent toutes en raison de l'accroissement de la population, celle des *eaux-de-vie* diminue.

Le terme moyen des articles mis en gage au *Mont-de-Piété* est, pour les six années 1816 à 1821, de 1,061,142, et celui des sommes prêtées, de 18,256,200 fr. Il est retiré effectivement, par le remboursement des prêts, pour 13 millions 600,000 francs ; les renouvellemens sont de 3 à 4 millions, et les ventes de près de 800,000 fr.

Les produits agricoles n'ont pu être connus que par des estimations approximatives, et les tableaux n'embrassent que les arrondissemens ruraux. Il est un objet très-curieux dont il n'est pas encore question cette année ; c'est la culture des *maraichers* dans l'enceinte même de Paris.

Les recherches relatives à l'industrie manufacturière dans la capitale présente un champ aussi vaste que hérissé de difficultés, à cause de l'immense variété et de la grande quantité des produits. Il faudroit renoncer à traiter cette matière, qui est un des principaux objets de la statistique, si l'on ne pouvoit procéder que par voie d'inventaire complet. On a eu recours à d'autres principes, qui donnent une idée générale des résultats et préparent des recherches

ultérieures. On a d'abord extrait des registres publics tous les élémens de ce genre qu'ils peuvent fournir ; de plus, les faits relatifs à l'industrie ont entre eux des relations nécessaires qui servent à les déduire les uns des autres. On a consulté des personnes éclairées par l'expérience, et la comparaison de ces enquêtes a servi à les vérifier. On promet de perfectionner de plus en plus ces évaluations, et l'on espère atteindre progressivement au degré d'exactitude que cet objet peut comporter.

Voici quelques-uns des résultats les plus importans :

Nous avons à Paris 560 boulangers, 355 bouchers ou *étaliers*, 265 charcutiers, 927 restaurateurs, aubergistes, traiteurs et gargotiers qui *donnent* à manger pour de l'argent, 325 pâtissiers, *darioleurs* et rôtisseurs, 2,333 marchands de vin en détail (aussi combien d'entre eux qui vivent de supercheries !), 1,466 épiciers en détail (combien d'entre eux qui mettent dans le poivre la poussière balayée de leur boutique !), 1,767 fruitiers (dont plusieurs en même temps jardiniers), 281 grenetiers, 787 limonadiers (et de plus marchands de l'eau chaude de chicorée), 416 marchands d'eau-de-vie, 52 crêmiers, etc., etc. ; en tout, 9,761 boutiquiers vendant des alimens. Il y a en outre 1,749 laitières stationnant sur la voie publique. Les marchandes ayant places abritées dans les halles et sur les places publiques sont au nombre d'environ trois mille

Parmi les exportations les plus remarquables de Paris, pour l'an 1821, la librairie figure pour 2,770,820 francs; les ouvrages de modes, pour 2,600,000 ; les fleurs artificielles, pour 480,000 ; les tableaux, pour 560,000 ; la parfumerie, pour plus d'un million ; la porcelaine, pour 1,831,000 ; l'horlogerie, pour plus d'un million ; l'orfé-

vrerie et la bijouterie, pour 2 millions; la mercerie, pour 3,400,000; les toiles, pour 2,365,000; les batistes et linons, pour 1,237,000; les schalls soie et laine, pour 2,125,000; les rubans de soie, pour 1,280,000; enfin les étoffes de soie, pour 6,457,000 francs. La totalité de la valeur d'exportation, déclarée à la douane, surpasse de 46 millions de francs.

L'exportation en étoffes de soie est doublée en comparaison de 1819; mais celle des schalls soie et laine est diminuée de moitié. La chute la plus déplorable est celle des draps, qui, en 1819, offrent une exportation de 2 millions 300,000 francs de valeur, et, en 1821, seulement 330,000. L'horlogerie, la bijouterie et la mercerie fine ont aussi diminué d'un tiers et plus. Le décroissement des exportations de Paris, de 1819 à 1821, est de deux millions.

On a réuni dans une autre série de tableaux des documens importans et variés concernant les évaluations des propriétés, celle des contributions et des droits perçus. L'état des ventes mobilières présente des détails nouveaux et remarquables concernant les richesses mobilières de la capitale et les mutations qu'elles subissent. Les tableaux des valeurs locatives, ceux de mutation de la matière imposable, des droits d'enregistrement, d'hypothèque, des droits du timbre; ceux qui indiquent les produits des postes aux lettres et de la loterie, et surtout le tableau général des sommes que la ville de Paris verse au trésor public, exciteront au plus haut degré l'attention des personnes qui fondent l'examen de la société civile sur l'étude positive des faits.

La ville de Paris paye annuellement à l'Etat 81 millions de francs, c'est-à-dire autant que le royaume entier des Pays-Bas; il y en a 28 millions pour les contributions

directes, 19 pour les indirectes, 16 pour le domaine, l'enregistrement, le timbre; 6 millions proviennent de la loterie, 5 ½ des maisons de jeux, et 4 de la poste aux lettres. Chaque individu, en prenant la population à 713000 âmes, paye 114 francs, et, si l'on défalque les maisons de jeux, 106.

Paris est, sous les principaux rapports de finance et d'économie politique, *un dixième* de la France entière.

Ces renseignemens sont le fruit du concours et de la bienveillance éclairée des premiers administrateurs. On est redevable à la commission des contributions d'un travail précieux, dont nous publions l'extrait. En général, ces recherches statistiques ont été secondées par le zèle et les lumières de toutes les personnes que l'administration a consultées; elles ont partagé avec empressement son désir de donner au public la connoissance exacte et authentique des faits principaux.

Le premier recueil s'est répandu en France et dans toute l'Europe beaucoup plus rapidement qu'on ne l'avait prévu. Les mémoires qu'il contient ont été réimprimés; l'utilité de cette grande entreprise a été unanimement reconnue. Le premier volume avoit été imprimé au nombre de six cents exemplaires; cette éditon étant devenue insuffisante, on se propose d'en publier une nouvelle; il a été jugé préférable de donner à cet ouvrage le format *in*-4°, et de ne point employer le dessin lithographique.

Si l'on considère la nature de cette collection, qui embrasse tous les objets principaux de l'administration, et les expose de la manière la plus précise et la plus authentique, il sera facile de juger du haut degré d'intérêt qu'offriroit un ouvrage de ce genre formé sur le même plan, et continué sans interruption pendant un grand nombre d'années. La seule inspection de ces tables éclaireroit plu-

sieurs questions d'économie publique, serviroit à fonder des projets utiles, et dissiperoit une multitude de préventions et d'erreurs. Il est évident que l'ensemble de ses faits forme une des parties les plus importantes de l'histoire civile de la capitale.

On a annoncé dans le recueil précédent que l'administration, en formant le dessein de recueillir et de publier successivement les résultats principaux des recherches statistiques, avoit tracé le plan général d'après lequel ils doivent être classés et conservés dans les archives. On donne connoissance de cette énumération méthodique des objets que l'on se propose de traiter; et nous n'y avons trouvé à reprendre que l'article *Edifices, Places et Rues*, classé sous la section *Population*, au lieu de l'être sous celle de *Description politique et civile.*

M. de Chabrol a mérité les suffrages des hommes éclairés de toute l'Europe, en dévouant son zèle et ses lumières à la propagation de vérités aussi intéressantes, aussi utiles, et qu'un magistrat, investi d'une grande autorité locale, pouvoit seul faire mettre au jour. M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Influence du Christianisme sur l'abolition de l'esclavage. (Extrait d'un rapport fait à l'Académie françoise par M. *Raynouard*, secrétaire perpétuel).

« Le jour où trois cents Lacédémoniens, se dévouant pour le salut de la Grèce, périrent en défendant le passage

des Thermopyles, ce jour même, au rapport de Diodore de Sicile, l'illustre Gélon, roi de Syracuse, combattoit l'armée des Carthaginois que la politique de Xerxès avoit suscitée contre les Siciliens, pour les empêcher de secourir la Grèce attaquée par toutes les forces de l'empire persan.

« Gélon remporta une victoire éclatante et décisive ; et, lorsqu'il accorda la paix, l'une des trois conditions du traité fut que les Carthaginois ne sacrifieroient plus aux dieux des victimes humaines.

« Ainsi, pendant que la Grèce aspiroit à une juste victoire pour défendre et maintenir la liberté publique, la Sicile profitoit de la victoire même pour stipuler les droits et les intérêts de l'humanité.

« Mais cette Grèce si courageuse et si renommée, cette Sicile si noblement victorieuse, Rome déjà célèbre et préludant à ses hautes destinées, les autres nations qui, à la même époque, sentoient tout le prix de la liberté politique, ne se doutoient pas que la servitude personnelle est une autre sorte de sacrifice de victimes humaines, qui recommence tous les jours, et se prolonge durant la vie entière de l'esclave.

« On aime à rencontrer dans les lois des Hébreux quelques heureuses modifications aux malheurs de la servitude ; et même la rigide secte des Esséniens reconnoissoit que l'homme ne doit pas être l'esclave de l'homme, et ils se conduisoient d'après cette maxime (1).

« Mais il semble que les peuples anciens aient considéré la liberté civile plutôt comme le privilége d'une partie des hommes, que comme le droit et l'apanage du genre humain. A Sparte, la loi ne permettoit pas l'affranchissement des ilotes.

(2) *Josèphe*, Liv. 18, ch. 2.

« Disons-le, en déplorant l'erreur de l'antique sagesse, elle pardonnoit aux hommes d'exercer sur leurs semblables un pouvoir que le droit naturel n'accordoit pas, et que la véritable vertu n'eût jamais toléré.

« Il fallut qu'une grande révolution religieuse, par ses principes nouveaux et surnaturels, démontrât l'injustice et l'immoralité de l'esclavage.

« L'Évangile donnant à l'homme, et surtout à l'homme opprimé, le secret consolant de sa destination dans une vie future, lui révéla celui de sa dignité dans la vie présente.

« En effet, quoique notre code religieux ne prononce point expressément l'abolition de la servitude personnelle, les nouveaux rapports qu'il établit et qu'il commande dans la grande communauté, dans l'immense famille du genre humain, ne peuvent exister si l'homme reste ou devient l'esclave de l'homme.

« Lorsque la religion chrétienne domina en Occident, la nature des institutions politiques, d'abord guerrières, et ensuite féodales, retarda les bienfaits que la loi de l'Evangile dispense et assure à tous les mortels, et surtout à ceux que la fraternité religieuse rapproche plus intimement; toutefois il est vrai de dire qu'au milieu de la barbarie et de l'ignorance qui caractérisèrent le moyen âge, des exemples fréquens et utiles, inspirés par des motifs de religion, par des sentimens de piété, attestèrent l'influence de la loi sainte. Souvent l'esclave qu'un maître pieux conduisit au pied de l'autel, se releva libre, comme il l'étoit devant le dieu que l'un et l'autre invoquoient (1).

« Les anciennes formules dressées pour les actes d'affran-

(1) La cérémonie de l'affranchissement avoit lieu souvent dans une église.

chissement portent que c'est en considération de Dieu (1) que l'esclave est rappelé à la liberté.

« Une loi des Wisigoths d'Espagne, promulguée dans le septième siècle, défend de mutiler les esclaves, parce qu'ils sont, dit-elle, l'image de Dieu (2).

« Souvent des chrétiens pieux et zélés achetoient des esclaves pour les affranchir (3).

« Ce fut par un motif de religion que, dans le sixième siècle, Bathilde, reine de France, prohiba l'usage de vendre les hommes (4).

« Des conciles, des pontifes romains, la Propagande, la Sorbonne, des auteurs recommandables, décidèrent, en diverses occasions et en divers temps, que la religion condamne l'esclavage et le trafic de l'espèce humaine (5).

« Au douzième siècle, Alexandre III écrivait au roi de Valence : « La nature a créé tous les hommes libres; et, » par la condition naturelle, aucun d'eux n'a été soumis à » la servitude (6). »

« Lorsqu'enfin l'érection des communes, l'établissement du droit municipal, l'abolition expresse de l'esclavage dans les domaines royaux, eurent préparé et amené des temps

(1) « Pro divinitatis intuitu. » *Marculfe*, 20, 23, etc.; *Lindenbrog*, 91, 92, etc.; *Bignon*, 1.

(2) « Ne imaginis Dei plasmationem adulterent. » *Fori judicum*, p. 90.

(3) Histoire de Provence. *Papon*, tom. 2, p. 121.

(4) *Voyez* l'ouvrage intitulé : *Les bienfaits de la religion chrétienne*, trad. de l'anglois d'Edouard Ryan, par *A. M. A. Boulard*. Paris, 1823.

(5) *Ibid.*

(6) « Cùm autem omnes liberos natura creasset, nullus conditione » naturæ fuit subditus servituti. » *Radulphus de Diceto*, Imagines historiarum, dans l'*Hist. ang. script.*, col. 480.

plus heureux, les chefs de l'église saisirent les occasions de proclamer les droits de l'humanité.

« Depuis la découverte de l'Amérique, Léon X, Paul III proscrivirent, au nom de la religion, l'esclavage qu'on y établissait.

« Paul III s'exprimoit en ces termes (1): L'amour du »Très-Haut envers le genre humain ne permet pas que les »Indiens ni les autres peuples, non encore admis aux »lumières de la foi, soient privés de leur liberté ni de leurs »biens. Au contraire, ils doivent en jouir et user librement »et licitement, et n'être point réduits en servitude... Notre »autorité apostolique déclare que c'est par la prédication » et par les exemples d'une vie sainte qu'il faut les ame- »ner à croire en Jésus-Christ. »

« Si des faits, toujours plus affligeans, ne nous démontroient que les sentimens inspirés par la nature, les maximes consacrées par la morale universelle, les devoirs dictés et commandés par la loi religieuse, ne résistent que rarement aux ambitions de l'intétêt personnel aux attaques infatigables de l'avare cupidité, on s'étonneroit davantage

(1) « Sublimis Deus sic dilexit humanum genus, decernens et de- »clarans Indos nostros et omnes alias gentes ad notitiam christiano- »rum in posterum deventuras, quæ extra fide Christi existunt; suâ »tamen libertate ac rerum suarum dominio privatos vel privandos »non esse. Imò libertate et dominio uti, potiri et gaudere liberè et »licitè possint, nec in servitutem redigi debere...... Ipsoque Indos »et alias gentes verbi Dei prædicatione et exemplo bonæ vitæ ad dic- »tam fidem Christi invitandos fore, auctoritate apostolicâ, per præ- »sentes decernimus et declaramus. » Bulle *Sublimis Deus*, rapportée dans l'ouvrage attribué à Las-Casas : *Traité en réponse aux questions proposées sur les affaires du Pérou.*

Voyez aussi *Remsal*, *Hist. de Chiappa.*

Et *Myer y Guerra*, *Hist. de la révol. de Nueva Espana.*

que des chrétiens fussent parvenus à établir la traite des Noirs ; on se demanderoit comment des princes et des sujets chrétiens avoient cru concilier, avec la prédication de l'Evangile, la honte et les excès d'un semblable trafic, comment, surtout, ce trafic immoral, non seulement avoit été toléré et autorisé par les divers états de l'Europe, mais encore étoit devenu un objet d'impôt en faveur des gouvernemens.

« Cependant les sages modernes n'avoient pas négligé de s'emparer d'un sujet aussi important dans ses principes, et aussi intéressant par ses résultats. Notre immortel publiciste, Montesquieu, a discuté en peu de mots la question relative à la traite des Noirs. Dire qu'il l'a examinée, c'est annoncer comment il l'a résolue.

« Sa courageuse et sainte indignation lui a inspiré les formes d'un sarcasme qui s'élève à l'éloquence la plus sublime, et qu'il termine ainsi : « Il est impossible que nous » supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, » si nous les supposions des hommes, on commenceroit à » croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens. » Il ajoute : « Si l'injustice étoit telle qu'on le dit, ne seroit- » il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font » entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une » générale en faveur de la miséricorde et de la pitié? »

« Eh bien! elle a été signée, cette convention de justice et d'humanité, et gloire en soit rendue à ces publicistes, à ces orateurs généreux, qui ont, pendant si longues années, consacré leur sollicitude infatigable, leur éloquence courageuse, leur charité opiniâtrement suppliante, au triomphe d'une cause si équitable et si sainte ; que la France, surtout, s'enorgueillisse de trouver à leur tête, par le talent et par l'époque, l'auteur de l'*Esprit des lois!*

« Oui, elle sera abolie de fait, comme elle est abolie de droit, cette traite que la nature et la religion condamnent,

que la philosophie flétrit, que la vraie politique a même intérêt de réprouver; mais, quoique les grands principes aient été adoptés, proclamés par les publicistes, par les gouvernemens, par les principes, il n'en est pas moins vrai que leurs vœux et que les moyens employés jusqu'à ce jour n'ont pas encore obtenu partout les succès constans que l'humanité désire; il est des pays où il manque, à l'appui des principes, les lois qui doivent en punir l'infraction, et conséquemment prévenir les délits. Il est donc utile, et dès-lors il est nécessaire que l'opinion publique se prononce en faveur des principes, intervienne en faveur des opprimés. Ces motifs n'étoient-ils pas dignes de déterminer l'académie française à proposer l'*abolition de la traite des Noirs* pour sujet du concours de poésie? .... (La suite de cet excellent *Rapport* est purement littéraire.)

Lettre de M. Raoul Rochette, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur l'inscription d'Olbia. (*Voyez* le cahier précédent, page 132). *A M. Malte-Brun, un des rédacteurs des Annales des Voyages*, etc., etc., etc.

MONSIEUR,

La bienveillance avec laquelle vous avez cité mon recueil des *Antiquités grecques du Bosphore-Cimmérien*, à l'occasion de la belle inscription de Protogène que vous avez publiée dans le dernier cahier de vos *Nouvelles Annales des Voyages*, me fait un devoir de vous adresser quelques observations, tant au sujet de cette inscription même que sur quelques-unes des conjectures qu'elle vous a suggérées. Le peu de temps et d'espace qui m'est accordé

pour ces observations ne me permettra pas d'y donner tous les développemens dont le sujet seroit susceptible, et je ne pourrai même, en ce moment, que donner un extrait succinct d'un mémoire très-étendu où je soumets l'inscription de Protogène à l'examen critique le plus complet qu'il m'a été possible. Vous avez donc eu raison, Monsieur, de penser que je m'occupois de la publication de ce monument *avec un commentaire développé*, et je vous remercie bien sincèrement d'avoir eu cette pensée et de m'avoir fourni l'occasion de la confirmer.

Même avant la publication de l'ouvrage de M. de Kœppen, qui a fait connoître le premier cette inscription, en accompagnant le texte d'une version allemande, j'en avois reçu d'Odessa une copie par les soins de MM. de Blaramberg et de Stempkousky, auxquels j'ai déjà eu tant d'obligations du même genre, et j'avois mis cette inscription sous les yeux de l'académie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. M. de Stempkousky m'avoit également transmis les copies de plusieurs autres inscriptions olbiopolitaines, dont quelques-unes sont encore inédites, même après la publication du recueil de M. Kœppen, et dont les autres, bien que données par ce savant, peuvent encore donner lieu à des observations importantes. Tous ces monumens, auxquels je joindrai des médailles pareillement inédites du Bosphore et du Pont-Euxin, formeront un second *Recueil d'Antiquités grecques* de ce pays. Mais je reviens à l'inscription de Protogène.

Vous avez raison, Monsieur, de la considérer comme *le monument paléographique le plus important qui jusqu'ici ait été découvert sur les rivages du Pont-Euxin.* Vous auriez pu ajouter qu'en fait de décrets publics des villes

grecques, il n'est guère que le célèbre décret de Cymé (1) qui puisse soutenir le parallèle avec celui-là pour la richesse et la nouveauté des notices historiques qui y sont contenues. L'inscription de Protogène offre surtout des renseignemens de la plus haute importance sur les détails de l'administration intérieure des villes grecques, sur *le prix et la valeur des denrées*, et sur *leur rapport avec la monnoie*, toutes choses que les anciens eux-mêmes ont trop négligé de nous apprendre, et qui ne se trouvent jusqu'ici consignées que sur un bien petit nombre de monumens, encore avec bien peu de détails, et sur aucun, avec autant de précision et d'étendue. Mais ces notions sont aussi, à raison de la disette même des monumens qui nous les ont transmises, du nombre de celles qui offrent dans l'interprétation du texte grec le plus de difficultés. Le traducteur allemand, M. Eichenfeld, dont vous vous êtes cru, Monsieur, obligé d'adopter les conjectures à l'égard de ces détails, me paroît s'être entièrement éloigné du véritable sens de l'original. Mais je suis obligé moi-même de me borner pour le moment à énoncer cette opinion, toute rigoureuse qu'elle puisse paroître, attendu que les preuves où il me faudroit entrer pour l'appuyer formeroient une dissertation tout entière.

Mais il est un point non moins important que je vous demande la permission de discuter avec vous, Monsieur, ce que je puis traiter sans excéder les bornes d'une lettre; c'est celui de l'âge présumé de notre inscription, et conséquemment des faits historiques qui s'y rapportent. Le nom de *Saii*, peuple barbare, mentionné ligne 34, vous fait conclure, dans la supposition que ces *Saii* se-

(1) Dans Caylus, *Recueil d'antiquités*, etc., T. II, pl. 56-58.

roient un démembrement des Galates de l'Asie-Mineure, que *l'époque des grandes inscriptions des Galates en Grèce et en Asie est incontestablement aussi l'époque de notre inscription;* et plus loin vous assurez encore, avec plus de précision, que le nom des Galates, lequel se trouve mentionné aux lignes 5 et 6 de la seconde face de l'inscription, fixe l'âge de ce monument *à l'espace compris entre les ans* 200 *et* 240 *avant J. C., époque de la puissance des Gaulois dans les pays voisins du Pont-Euxin.* Il m'est impossible d'être d'accord avec vous sur ce point; et voici mes raisons :

Le nom des *Galates* indique certainement sur notre inscription une époque postérieure à celle de l'établissement de ces peuples en Asie; mais, dans l'absence des faits qui se rapportent précisément à la date de leur passage, un vaste champ reste ouvert aux conjectures; et il semble, au premier abord, que les règles de la paléogragraphie fournissent le plus sûr moyen d'arriver à une détermination exacte. Or, en examinant l'inscription de Protogène sous ce point de vue, il semble bien difficile de lui assigner une date aussi ancienne que celle du troisième siècle avant notre ère. La forme des caractères, tels que M. de Kœppen en a fait graver plusieurs, n° 18, planche II, particulièrement des lettres Σ, E, Z, O, Θ et Ω, ne remonte, sur presque aucune inscription connue, à une pareille époque. Cependant, d'un autre côté, le style n'offre aucune de ces altérations qui, au temps où Dion Chrysostôme se trouvoit à Olbia, prévaloient dans le dialecte de cette ville par suite du commerce de ses habitans avec les barbares du voisinage; la diction m'en paroît même plus pure et de meilleur goût que celle de l'inscription de Théoclès que j'ai publiée, et à laquelle, par cette raison, je la crois antérieure de plusieurs années; de sorte qu'en ne

jugeant cette inscription que sous le rapport de la paléographie et de la langue, je serois porté à croire qu'elle s'éloigne très-peu des temps des guerres de Mithridate avec les Romains, guerres qui occasionnèrent, dans toute cette partie du continent européen voisin de l'Asie, de grands déplacemens de peuples et de dynasties. Cette opinion, au reste, sera suffisamment développée dans le mémoire auquel je travaille; et comme vous pourriez, Monsieur, ne pas attacher à ces règles de paléographie et de langue qui déterminent la même importance que moi, je vais essayer d'opposer à vos raisons des argumens tirés d'un autre ordre de considérations historiques.

Les *Saii*, que vous croyez appartenir aux Galates de l'Asie-Mineure, peuvent, avec bien plus de fondement, et de votre aveu même, être considérés comme le même peuple que Strabon et toute l'antiquité ont nommé alternativement *Sindi*, *Sinti*, *Saii* et *Sapæi*, qui occupèrent le rivage et les îles de la Thrace, et entre autres Samothrace et Lemnos (1), et poussèrent leurs émigrations jusque dans le Bosphore cimmérien, où les *Sindis* étoient probablement une de leurs colonies. Ces Thraces *Saii* ou *Sapæi* étoient restés, avec les peuples voisins du Bosphore, dans une étroite alliance, à n'en juger que d'après le témoignage de Strabon (2), qui nomme *Sapæen*, ce roi de Thrace Cothys, qui avoit épousé une fille de Polémon I, roi du Bosphore (3). Mais il y avoit dans le Bosphore même, et non loin du *Palus-Méotide*, un peuple *Saii* ou *Sapæi*,

(1) *Hérodot.*, VII, 110; *Strabon*, X, p. 457; XII, p. 549.

(2) XII, p. 556.

(3) Ceci vient à l'appui de ce que j'ai dit dans mes *Antiquités grecques du Bosphore*, p. 142, sur les relations étroites qui existoient entre les Thraces et les Bosphoritains.

mentionné par Pline (1), que le poème des Argonautes, composé sous le nom d'Orphée, nomme Σάπειρες (2) et qu'il place dans la partie orientale du Pont. Ces *Saii* ou *Sapæi* étoient renommés dans l'antiquité par leurs brigandages maritimes et par leurs expéditions aventureuses, jusque-là que, suivant un docte Allemand de nos jours, Kannegiesser, ce furent les *Saii* qui, joints à une colonie partie de l'Afrique, pénétrèrent jusque dans la Basse-Egypte et y fondèrent la ville de *Sais* (3). Mais, sans se perdre dans de pareils rapprochemens qui, je l'avoue, ne m'offrent rien de solide, non plus que dans ceux de Ritter qui retrouve le même peuple dans les *Saspiri* d'Hérodote, dans les *Sabiri* d'Etienne de Byzance et dans la *Sisperitis* de Strabon, bornons-nous à reconnoître que les *Saii*, *Sindi* ou *Sapæi*, peuple originaire de Thrace, fixé aux environs du Bosphore, habitué aux incursions et aux pirateries, est celui qui se trouve mentionné dans notre inscription, et non un peuple galate de l'Asie-Mineure; opinion qui me paroît d'ailleurs confirmée par l'observation que les *Saii* de l'inscription de Protogène ne font point partie de l'alliance des *Galates* et des *Scires*.

Ce nom de Galates vous a fait présumer, Monsieur, que c'étoit à l'époque où ils parcouroient la Grèce, la Macédoine et la Thrace, avant de passer en Asie, que devoit se rapporter l'irruption de ce peuple dans la Scythie européenne, qui se trouve attestée sur notre monument; mais le nom des *Scires* (et non pas *Scyres*) qui se trouve joint à celui de *Galates*, et qui, de votre aveu, n'apparoît dans l'histoire que vers le premier siècle de notre ère, au

(1) *Plin.*, VII, 7.

(2) V, v. 753.

(3) *Grundriss der Alterthums wissenschaft*, p. 258. Halle, 1815.

temps où de si grands mouvemens commençoient à s'opérer entre la mer Baltique et la mer Noire, auroit pu vous faire croire qu'il s'agissoit, en effet, d'une époque plus récente. Or, il est prouvé, par le témoignage de Strabon (1), que des peuples *galates* habitoient de son temps au-delà du Danube, mêlés avec des tribus thraces, et ce géographe désigne particulièrement les *Scordisci* ou *Scordiscæ*, et les *Tauristæ* ou *Taurisci* (2). Ailleurs encore, le même écrivain, parlant de ces peuples d'origine galates, ajoute que des *Cimbri*, qu'il croit de même race que les *Cimmériens*, avaient fait une incursion dans leurs établissemens au-delà du Danube. D'après cela, il me paroît indubitable que les *Galates* nommés dans l'inscription de Protogène, comme infestant par leurs incursions le territoire d'*Olbia*, sont ces *Galates Scordisci* ou *Taurisci* de Platon; et, à l'appui de cette conjecture, voici un nouveau témoignage de la plus grande autorité: Athénée (3) cite une tribu de *Galates*, fixée aux environs du Danube, qu'il nomme Κορδισταί, *Cordistæ*, et qu'il assure être un démembrement des Gaulois, commandés par Brennus; il ajoute qu'ils furent amenés dans cette région reculée du Pont, par un de leurs chefs, nommé Bathanatius. On ne peut méconnoître dans ces *Cordistæ* d'Athénée les *Scordiscæ* de Strabon: Casaubon, commentateur des deux écrivains, en a fait la remarque avant nous; mais le passage d'Athénée nous fournit, de plus que celui de Strabon, la date de l'émigration de ces *Galates Cordistæ*, ou *Scordiscæ*, qu'il rapporte au temps de l'expédition de Brennus, et l'assertion positive que ce peuple galate continua d'occuper, long-temps après

(2) *Strabon*, VII, 296.

(2) VII, 293.

(3) Lib. VI, c. 25, T. II, p. 598, éd. Schw.

cette époque, un territoire voisin du Danube. Il est donc inutile de recourir aux Galates de l'Asie-Mineure pour trouver ceux de notre inscription, encore moins nécessaire de remonter jusqu'au temps de leur passage pour expliquer leurs incursions sur le territoire d'Olbia. Rappelez-vous, d'ailleurs, Monsieur, que la carte de Peutinger place une *Galatie* près de Tanaïs; c'étoit probablement encore un démembrement du même peuple. Je ne puis qu'indiquer ici ces faits que je développerai ailleurs.

Quant aux *Scires*, Pline est, en effet, le premier auteur qui les nomme; ce qui s'accorde avec l'opinion de la date récente que j'attribue à l'inscription de Protogène. Il les nomma (1), avec les *Sarmates*, les *Venèdes*, les *Hirdi*, et il paroît qu'à cette époque ils étoient bien plus élevés vers le nord, et qu'ils s'étendoient jusqu'à la Vistule. Mais au temps de Strabon, et plus anciennement encore au temps de notre inscription, ils habitoient probablement un plus petit territoire, au voisinage du Danube; et probablement aussi, ils appartenoient à la confédération des peuplades galates de ces parages; ce qui fait que Strabon ne les a point nommés par leur nom particulier. Le traducteur allemand de d'Anville, Heeren, place les *Scires* sur la rive occidentale du Haut-Danube (2); et Mannert ne s'éloigne pas beaucoup de cette détermination (3).

L'expression remarquable de Μιξέλληνας, *Mixhellènes*, que présente notre inscription, quatrième face, ligne 17, et que vous interprétez, Monsieur, par *Grecs mélangés*, pourroit bien se rapporter à ces peuples d'origine grecque, mêlés avec les Scythes dont il est parlé dans Hérodote (4),

(1) Lib. VI, c. 13.
(2) I, 287.
(3) III, 637, éd. de 1792.
(4) Hérodote, IV, 49, 100, 102, 104, 125.

et qui habitoient près de l'*Hypanis*, le *Bug* de nos jours. Les *Mixhellènes* seroient alors un reste des *Agathyrses*, des *Alazones* et des *Gélons*. C'est encore un fait que je ne puis qu'indiquer, et qui exigeroit de nombreux développemens.

Je me borne à ce petit nombre d'observations, que je soumets, Monsieur, à votre excellent esprit et à votre judicieuse critique. Quel que soit le jugement que vous en portiez à votre tour, et quand bien même elles vous détermineroient à modifier votre opinion au sujet de l'âge présumé de l'inscription de Protogène, il n'en resteroit pas moins certain que cette inscription est un des plus curieux monumens de l'antiquité; vous n'en auriez pas moins le mérite de l'avoir fait connoître le premier à nos compatriotes, dans votre estimable recueil; et je ne vous en saurois pas moins de gré, pour m'avoir fourni cette occasion d'annoncer, sous vos auspices, un mémoire auquel je travaille, et qui devra probablement, à cette première publication, la plus grande partie de son intérêt.

Agréez, etc., etc. RAOUL ROCHETTE.

Lettre à M. Malte-Brun sur quelques locutions relatives à l'expression des comptes monétaires, dans le décret des habitans d'Olbia.

La Flèche, école militaire, 12 août 1823.

MONSIEUR,

La traduction que vous venez de donner (*Nouvelles Annales des Voyages*, Tom. XIX, pag. 132 et suiv.) du décret d'Olbia en l'honneur de Protogène, a dû être accueillie

avec d'autant plus d'intérêt par les lecteurs de votre intéressant recueil, que le texte de ce monument publié par M. Kœppen, et la version allemande de M. Eichenfeld, sont dans les mains de très-peu de monde. D'ailleurs, cette version rend inexactement plusieurs passages que vous avez traduits d'une manière plus satisfaisante.

Il en reste néanmoins quelques autres encore obscurs qui fixeront sans doute l'attention des philologues : tels sont ceux qui contiennent l'expression des comptes monétaires, à l'intelligence desquels est lié le sens de plusieurs phrases importantes. En avouant que vous n'avez pu vous en faire une idée nette, vous témoignez le désir qu'elles soient éclaircies par des personnes versées dans le système monétaire des anciens, et vous me faites l'honneur de m'inviter publiquement à donner mon avis sur ces phrases embarrassantes.

C'est pour répondre à cet appel que je vous envoie les courtes observations suivantes rédigées à la hâte au milieu des travaux d'un autre genre dont je suis en ce moment chargé. Je ne sais si elles rempliront votre attente; mais elles me paroissent propres toutefois à lever vos doutes.

Les auteurs du décret mentionnent en ces termes, selon votre traduction, un des services rendus par Protogène à la ville : « Lorsque, sous le prêtre Hérodore, il y eut une »disette de blé, *et que le blé se vendit cinq* [*drachmes*]..., »Protogène se présenta le premier, et offrit de livrer »2,000 médimnes *à dix* [*oboles*]...... » M. Eichenfeld avoit traduit les deux comptes de la même manière, et inséré également les mots *drachme* et *obole* après les nombres *cinq* et *dix;* vous engagez les hellénistes à apprécier cette insertion, qui présente un sens raisonnable, il est vrai, mais que le texte ne comporte pas, ce me semble. Remarquons en effet que les deux locutions sont identiques: *πωλουμένου τοῦ*

σίτου εἰς πέντε (littéralement : *le blé se vendant à* [raison de] *cinq*), et ἐπηγγείλατο μεδίμνους δισχιλίους εἰς δέκα (*il offrit* 2,000 *médimnes à* [raison de] *dix*); d'où vous voyez que nécessairement le même mot doit être sous-entendu après l'un et l'autre nombre; et comme, sans aucun doute, Protogène a dû livrer son blé à meilleur compte que le prix courant, sans quoi la phrase ne signifieroit rien, il est clair qu'il faut sous-entendre, après chacun des deux nombres, une *mesure de blé* et non pas une *monnoie*. Cette mesure est le *médimne*, dont le prix est implicitement rapporté à une *monnoie de compte* qu'on n'a point exprimée, attendu qu'en pareil cas on savoit toujours de quoi il s'agissoit: nous verrons tout-à-l'heure que cette monnoie de compte est l'*auréus* (χρυσοῦς), et nous traduirons en conséquence: « Sous le prêtre Hérodore, une »disette étant survenue, et le blé se vendant à raison de »cinq [*médimnes pour un auréus*]......, Protogène se pré»senta le premier, et offrit 2,000 médimnes à raison de dix »[*médimnes pour un auréus*]. » Il donna, comme on voit, son blé à moitié prix.

Un peu plus loin (ligne 60 du texte), il est question d'nne autre disette, pendant laquelle le blé se vendit plus cher encore, selon le texte πωλουμένου τοῦ σίτου εἰς μέδιμνον καὶ δύο τριτᾶς; ce que vous traduisez ainsi : « *Le médimne* »*se vendit deux tiers d'une pièce d'or.* » M. Eichenfeld s'est également trompé ; car les mots καὶ δύο τριτᾶς désignent, sans aucun doute, une fraction du médimne, et le sens littéral ne peut être que celui-ci : *Le médimne se vendant à raison d'un médimne et deux tiers* [pour un auréus]; ce qui achève de prouver que, plus haut, après εἰς πέντε, εἰς δέκα, il y a de sous-entendu le nom d'une mesure de blé, et non pas celui d'une monnoie. Maintenant, pour s'assurer que c'est bien à l'*auréus* que le prix du blé est rapporté dans ces divers textes, il suffit de lire la phrase qui suit immédiatement: « On pouvoit prévoir que la cherté aug»menteroit, comme cela arriva en effet, le médimne ayant »monté à uu auréus et deux tiers » (...ὥσπερ δὲ καὶ ἐγένετο παραυτίκα ὁ μέδιμνος χρυσοῦ καὶ δύο τριτῶν). Evidemment, le premier prix est également rapporté à l'*auréus ;* les deux autres prix, dans les phrases précédemment expliquées : c'est même ainsi que vous avez entendu deux autres

phrases tout-à-fait semblables où il est dit (lignes 71 et 75) que Protogène, dans une autre circonstance, ayant offert 2,500 médimnes de blé, en vendit au peuple 500 à raison de $4\frac{5}{6}$ médimnes pour un auréus (*τοὺς πεντακοσίυς μὲν ἔδωκεν εἰς τέτταρας καὶ ἑκτέα*), et les 2,000 autres à raison de $2\frac{7}{12}$ médimnes pour un auréus (*τοὺς δὲ δισχιλίυς εἰς δύο καὶ ἑπτὰ ἡμιεκτέα*). Toutes ces expressions sont identiques; elles s'expliquent les unes par les autres, et je ne crois pas qu'elles puissent vous présenter maintenant la moindre incertitude. Nous voyons par-là que le prix du blé est constamment exprimé en *auréus*; la même monnoie sert également pour l'expression de toutes les sommes que le décret mentionne; la drachme ou toute autre monnoie d'argent n'y paroît nulle part, sans doute parce qu'on n'a pas eu occasion d'indiquer des sommes très-petites; toujours est-il certain que les valeurs au-dessus de l'*auréus* et au-dessous, jusqu'au tiers de l'auréus, étoient exprimées de cette monnoie; c'étoit la *monnoie de compte* d'Olbia, et probablement aussi des autres colonies grecques de la côte du Pont-Euxin; tandis qu'à une époque plus ancienne, la *drachme d'argent* servoit à l'expression de la plupart des comptes au-dessous du talent et même au-dessus, comme les orateurs grecs en font foi. Je crois connoître la raison de cette différence; mais il seroit trop long de l'exposer ici.

Contentons-nous d'observer que l'or joue le rôle unique dans toutes ces évaluations; l'argent n'y paroît point; le cuivre seul s'y montre dans deux expressions qui vous ont, Monsieur, semblé embarrassantes, et que vous m'avez recommandées dans votre note. A la suite du premier des passages qui viennent d'être expliqués, on lit: « Protogène » fut le premier qui offrit au peuple assemblé 1,000 pièces » d'or pour acheter du blé, et remit cette somme de suite, » laissant même 300 pièces sans intérêt pour un an : *il » compta le tout en or, et se laissa rembourser en cuivre à » 400.* » En donnant la traduction de cette dernière phrase, vous dites, d'après M. Eichenfeld, qu'elle auroit grand besoin de commentaire; mais le texte offre un sens plus clair, ce me semble : *καὶ δοὺς χρυσσίον πᾶν χαλκὸν ἐκομίσατο ἐκ τετρακοσίων* (sous-entendu *χρυσῶν*) ; littéralement: » Et, quoiqu'il eût fourni [la somme de 1,000 au-

»réus] *tout en or*, il reçut *du cuivre pour* 400 [auréus].»
Ainsi, la générosité de Protogène a consisté en ceci, qu'ayant prêté à la ville d'Olbia une valeur de 1,000 auréus, 1° il ne vouloit recevoir les intérêts que de 700 auréus au bout de l'an; 2° quand on lui rendit le capital, bien qu'il eût tout prêté *en or*, il ne consentit à ne recevoir en or que le montant de 600 auréus; pour le reste, il se contenta de monnoie de cuivre, probablement sans exiger l'agiot.

Le même fait se retrouve plus bas, mais un peu plus clairement exprimé, dans une phrase que vous avez traduite de cette manière: «Après avoir dépensé 1,500 pièces »d'or au rétablissement des deux murailles, *somme qu'il »paya pour la plupart en or, il se laissa rembourser en »cuivre à 400.»* Καὶ τὸ πλεῖστον διαλύσας χρυσίον ἐκομίσατο χαλκὸν ἐκ τετρακοσίων; ce qui me paroît signifier clairement: «Et, quoiqu'il eût payé *en grande partie* »cette somme *en or*, il consentit à prendre *du cuivre pour* »400 *auréus*.»

Quant à l'évaluation des sommes dont il est fait mention dans ce monument, on ne peut l'établir d'une manière certaine, parce qu'on ne sait pas précisément la valeur de l'*auréus* qui avoit cours à Olbia; si l'on savoit au juste l'époque de l'inscription, on y pourroit trouver le moyen de diminuer un peu l'incertitude à cet égard; mais cette époque me paroît difficile à déterminer. Je ne vois dans l'inscription que de ces caractères historiques assez vagues, sur lesquels on dispute long-temps sans rien décider: le langage, qui est assez pur, à quelques *provincialismes* près, diffère peu de celui des autres monumens dont la date se place dans les trois siècles qui ont précédé l'ère vulgaire; et cette latitude est assez grande: resteroient donc les indications paléographiques tirées de la forme des lettres; mais la copie publiée par M. Kœppen n'est point un *fac simile*; d'ailleurs ces indications sont toujours assez fugitives quand elles sont seules, et ce seroit une prétention un peu hardie que de vouloir fixer à moins d'un siècle près la date d'un monument d'après des caractères, qui étoient rarement en tout les mêmes, à la même époque, dans des pays différens. Vous croyez, Monsieur, que l'ins-

cription est de la fin du troisième siècle avant J.-C. Je la jugerois plus moderne, et, par exemple, du premier siècle avant J. C. ; mais je serois assez embarrassé de vous dire sur quoi je me fonde.

Quoi qu'il en soit, comme l'usage du numéraire d'Athènes s'étoit répandu dans un grand nombre de villes grecques avant et après Alexandre, en sorte que, là même où les monnoies étoient frappées à une taille différente, la *monnoie de compte* étoit la drachme attique, il est probable que le numéraire d'Olbia avoit été établi d'après cette base, et que l'*auréus* doit être en conséquence évalué sur le pied de 20 drachmes d'argent, rapport qui se présente le plus fréquemment dans les monumens anciens du période du temps où nous devons placer le décret d'Olbia.

Cette hypothèse nous conduira même à des résultats assez remarquables. Notre inscription donne *six* prix différens pour le médimne de blé; savoir, 1 *auréus* $\frac{2}{3}$, $\frac{3}{5}$ d'*auréus*, $\frac{12}{31}$ d'*auréus*, $\frac{6}{25}$ d'*aureus*, $\frac{1}{5}$ d'*auréus* $\frac{1}{10}$ d'*auréus*; rapport qui, traduit en drachmes sur le pied de 20 drachmes l'*auréus*, deviennent 33 drachmes 2 oboles, 12 drachmes, 7 drachmes 4 oboles, 4 drachmes, $\frac{4}{9}$ drachmes, 2 drachmes; et vous observerez que ces nombres, à une fraction près, sont des parties aliquotes de l'*auréus*, supposé divisé en *vingtièmes*, ce qui est déjà une forte présomption en faveur de l'hypothèse que j'ai admise, d'ailleurs fondée sur des données historiques.

Les cinq premières évaluations sont nécessairement au-dessus du cours, puisqu'elles se rapportent à un temps de disette; la plus forte s'élève à 33 drachmes, la plus foible à 4 drachmes. Nous voyons dans Démosthènes que le médimne de blé, lorsqu'il y avoit disette, montoit à 16 drachmes (*Contr. Phorm.* 918, 25.), et même à 18 drachmes (*Contr. Phœnipp.* 1045, 3, 1048, 25.), et que le prix fixé, *dans une circonstance difficile*, étoit de 5 drachmes; cela se rapproche bien des *quatre* drachmes que coûta le médimne à Olbia, sous la prêtrise d'Hérodore. Protogène, en cette circonstance, donna le blé à moitié prix; savoir, à 2 drachmes le médimne, taux qui devoit s'élever de peu au-dessus du prix moyen *en temps ordinaire*, puisqu'à Athènes le prix moyen du blé étoit de 2 ou 3 drachmes, comme je l'ai prouvé ailleurs (*Considération sur les mon-*

noies grecques et romaines, etc., p. 11). On ne peut se refuser à voir, dans ces divers rapprochemens, un accord qui ne permet pas de croire que nous soyons bien loin de la vérité.

Dès-lors les divers prix du médimne de blé seront représentés par 2700, 972, 627, 387, 324, 162 grains d'argent qui, en comptant le marc à 54 f. 50 c., prix moyen actuel, valent 31 f. 93 c., 11 f., 47 c., 7 f. 64 c., 4 f. 57 c., 3 f. 82 c., 1 f. 91 c. Nous prendrons ce dernier taux comme devant être de peu au-dessus du taux moyen; et comme le médimne étoit avec notre boisseau dans le rapport de 7 à 2, nous aurons pour la valeur du setier de blé 6 f. 75 c. J'ai fait voir (*ouvrage cité*) qu'à Athènes le blé coûtoit environ 8 f.; c'est un tiers de plus qu'à Olbia; ce qui doit être, puisque les Athéniens le tiroient des bords du Pont-Euxin. Il est même probable que la différence étoit plus considérable encore, puisque le taux de deux drachmes a dû être probablement plutôt au-dessus qu'au-dessous du *prix moyen;* mais, en admettant même que ce fût là le *prix moyen*, nous voyons qu'Olbia étoit souvent exposée à de grandes disettes, puisque le blé pouvoit s'y élever à 16 *fois* sa valeur ordinaire; c'est à peu près comme s'il arrivoit chez nous que le setier de blé montât à 384 f., ce qui porteroit le pain à 1 f. 76 c. la livre, prix exorbitant.

Je crois donc que nous ne nous tromperons pas beaucoup en évaluant toutes les sommes ici mentionnées, sur le pied de 19 f. 16 c. l'*auréus*. Mais il faut faire attention que, pour avoir une idée juste de ce qu'étoit *alors* la valeur que représentent *maintenant* 19 f. 16 c., on doit multiplier cette somme par 3 ou 3 $\frac{1}{2}$, ce qui est la différence du rapport du blé à l'argent, dans l'antiquité et de nos jours.

Voilà, Monsieur, ce que je pense sur toutes ces expressions, il en est d'autres encore qui auroient besoin d'être éclaircies, et sur le sens desquelles je ne serois peut-être pas entièrement d'accord ni avec vous, ni avec M. Eichenfeld; mais comme mon savant confrère et ami, M. Raoul Rochette, se propose de donner un travail détaillé sur ce monument, je borne mes remarques aux phrases relatives aux comptes monétaires; j'y attache peu d'importance, et désire seulement que vous y voyiez la preuve de mon empressement à saisir les occasions de seconder vos louables

efforts, et ceux de votre savant collaborateur, pour la propagation des connoissances historiques et géographiques.

J'ai l'honneur d'etre, etc. LETRONNE.

III.

NOUVELLES.

Correspondance par bouteille du capitaine Parry.

Les fausses nouvelles, si souvent répandues au sujet de l'expédition polaire angloise, rendent malheureusement suspectes les nouvelles même qui paroissent vraies. Nous trouvons cependant le fait suivant inséré dans tous les journaux anglois, sinon dénué de toute circonstance qui pourroit le rendre douteux, du moins digne de la plus grande attention.

« Le capitaine Barrett, du bâtiment *l'Exmouth*, a trouvé, le 4 juillet, cette année, à 44° 2′ latitude nord et à 27° longitude ouest de Greenwich (au nord des Açores et au sud-est du Groenland), une bouteille couverte de coquillages et contenant un papier qui portoit ce qui suit:

« Expédition des mers polaires, le 7 janvier 1822. Cette » bouteille a été mise en dérive dans la mer polaire par les » officiers de l'expédition du Nord, à 5 degrés ouest des îles » Melville, complétement enfermés par la glace; tout le » monde en bonne santé. »

C'est l'*Exeter-and-Plymouth Gazette* qui, la première, a publié cette nouvelle. L'amirauté n'a rien publié d'officiel; et il semble pourtant qu'elle auroit dû le faire, si elle a reconnu l'authenticité du billet enfermé dans la bouteille. Mais pourquoi ce billet n'est-il pas signé par *le capitaine Parry lui-même*, dont la signature, connue à l'amirauté, auroit constaté l'authenticité du billet? Les *officiers* pouvoient-ils, d'après la rigueur de la discipline angloise, se permettre de lancer ce billet à la mer sans l'autorisation

de leur chef? Cette circonstance doit exciter quelque incertitude sur la véracité du capitaine Barrett, qui, avant de publier sa trouvaille, auroit peut-être mieux fait de la soumettre à l'examen de l'amirauté.

Voyage nouveau de MM. Ehremberg et Hemprich.

Les docteurs Ehrenberg et Hemprich, naturalistes prussiens, qui voyagent en Egypte, ne sont pas, comme l'ont dit quelques feuilles publiques, sur le point de revenir en Europe. Ils vont au contraire profiter, pour faire une nouvelle entreprise, des secours que le roi vient encore de leur faire parvenir. Voici le plan qu'ils annoncent dans une lettre en date de Suez le 8 juin. D'abord ils se proposent de parcourir les côtes de la mer Rouge, et de s'arrêter le plus long-temps à Tor et Akaba. Ensuite ils s'embarqueront pour Moka, d'où ils feront, avec peu de bagages, des excursions sur la côte d'Abyssinie et dans les îles situées près de Bab-el-Nandeb. De là, ils iront à Suakim; et si les circonstances le permettent, ils tâcheront de pénétrer de nouveau dans la Nubie et le Sennaar, pour bien examiner les contrées fertiles qu'ils avoient appris à connoître dans leur premier voyage, et dont ils n'avoient guère touché que les frontières. Ils se proposent de retourner au Caire par Kosseyr et Gineh.

Il est arrivé ici, il y a quelques mois, un riche envoi composé de trente grandes caisses, contenant tout ce qu'ils ont recueilli dans leur voyage de Nubie, et qui donne les notions les plus intéressantes sur la nature de ces contrées si peu connues jusqu'à présent. Ils ont embarqué pour Trieste ce qu'ils ont recueilli depuis, et l'on attend avant la fin de l'année ce nouvel envoi. Les recherches d'hommes si instruits et animés d'un zèle infatigable, font espérer les résultats les plus importans pour l'étude de l'histoire naturelle et de la géographie. (*Preuss. Staatszeitung.*)

Expédition du capitaine Sabine.

On a reçu des nouvelles du *Griper*, capitaine Clavering, à bord duquel le capitaine Sabine a fait voile du nord au mois de mai dernier, afin de faire une série d'observations sur le mouvement du pendule dans les hautes latitudes des mers polaires. Le bâtiment étoit arrivé au cap Nord au commencement de juin, après une longue et ennuyeuse traversée, et devoit rester à Hammerfest environ trois semaines; de là il devoit se rendre au Spitzberg, seconde station indiquée pour les observations, et ensuite faire voile pour la côte orientale du Groenland, et devoit remonter vers le nord de cette partie encore inexplorée aussi loin que les glaces permanentes le permettroient. Les instrumens d'observation devoient être débarqués sur le point le plus septentrional du Groenland, où pourroit pénétrer la navire qui longeroit de nouveau cette côte inconnue en revenant vers le sud. Après avoir quitté le Groenland, le capitaine Sabine devoit aborder en Islande, et de là faire voile pour Drontheim en Norvège, où il compléteroit sa quatrième série d'observations avant d'effectuer son retour en Angleterre, qui devoit avoir lieu au mois de novembre. (*Times.*)

Nouveau Manuscrit de Marco-Polo.

Les recherches auxquelles les membres de la Société de Géographie se livrent pour l'édition de Marco-Polo, ont produit la découverte curieuse d'un manuscrit inconnu de la relation de ce voyageur, existant à la bibliothèque de Monsieur, à l'Arsenal. M. Barbié du Bocage, de l'Institut, qni a fait cette trouvaille, et M. Roux, membre de la commission de la Société de Géographie, sont occupés à examiner ce manuscrit.

Cartes géographiques stéorotypées et imprimées de M. Firmin Didot.

Le célèbre typographe qui, depuis long-temps, s'occupoit de perfectionner l'invention des cartes imprimées essayée par Haas à Bâle et par Breitkopf à Leipzick, vient de soumettre le résultat de ses travaux à l'Académie des sciences. Ses cartes sont stéréotypées quant aux lignes fixes, telles que les contours des côtes et le cours des fleuves; les noms, imprimés en ligne droite, répondent exactement aux signes qui marquent l'emplacement des villes; les montagnes sont indiquées par des couleurs. Nous en ferons l'objet d'un examen critique dans un cahier prochain.

Profils de la péninsule d'Espagne.

M. le baron Alexandre de Humboldt a présenté à l'Académie des sciences une feuille offrant le profil de l'Espagne sur deux coupes; l'une, de Valence à la Corogne par le Guadarama, uniquement d'après ses propres observations; l'autre, du nord au sud par les Pyrénées et la Sierra-Nevada, d'après les observations des divers savans. Nous donnerons un extrait de cet important travail.

VOYAGE

DANS

QUELQUES PROVINCES DE L'ASIE-MINEURE,

FAIT EN 1800

PAR M. LEAKE.

Traduit de l'anglois.

(SUITE (1).)

Les plaines situées entre Arkout-Khan et Ladik sont traversées par plusieurs chaînes pierreuses et par des ruisseaux qui coulent vers le lac d'Ilgoun. Le pays est nu et ouvert ; on n'aperçoit ni un arbre, ni un enclos, ni la moindre apparence de culture, excepté dans de petits espaces autour de quelques villages épars à de grandes distances. Le territoire à notre droite relève de Dogan-His-

(1) *Voyez* Tome XVIII, p. 289, où la date du voyage a été par inadvertance écrite 1820.

sar, ville appartenant au sandjak d'Ak-cheher. A gauche, on découvre la continuation de la suite des lacs longs et étroits qui commence près de Belvoudoun.

31 janvier. De Ladik à Koniéh, neuf heures. La route est excellente, le temps très-beau; le soleil est même brûlant et beaucoup trop éclatant pour nos yeux, que rien ne préserve. A Ladik, nous avons rencontré plus de fragmens d'architecture et de sculpture antiques que dans tout autre lieu: inscriptions sur le marbre, autels, colonnes, chapiteaux, frises, corniches, sont dispersés dans les rues, parmi les maisons et dans les cimetières. Ce sont les restes de Laodicée de la Catacecaumène (ou pays brûlé), jadis la cité la plus considérable de cette partie du pays. A moins d'une heure de distance de cette ville sur le chemin de Koniéh, nous avons trouvé encore une plus grande quantité de ruines du même genre. Nous y avons copié des inscriptions sépulcrales du temps de l'empire romain. Le fragment suivant paroît être une imprécation contre quiconque violeroit la tombe sur laquelle elle est inscrite.

ΤΟΝ ΒωΑΔΙΚΗCΕΙ
Η ΚΑΙ ΠΕΡΙ ΤΟΝ ΤΑΦ
ΟΝΤΙ ΟΡΦΑΝΑ ΤΕΚΝΑΜΠΟΙ
. . . .

TON XHPON BION OIKONE
PHMON

Après avoir quitté ce lieu, nous n'avons pas tardé à gravir sur une chaîne qui se détache au nord des grandes montagnes à droite, et qui forme la limite occidentale de la plaine de Koniéh. En descendant de cette chaîne, nous apercevons les vastes campagnes qui entourent cette ville, le lac qui occupe leur centre, enfin Koniéh avec ses mosquées et ses anciens murs, quoiqu'elle fût encore éloignée de 12 à 14 milles. Au nord-est, l'immensité de cette surface unie (1) n'étoit interrompue que dans le lointain par deux hautes cimes couvertes de neige : ce sont sans doute les cimes du mont Argæus qui domine Késariéh ; elles sont par conséquent à plus de 150 milles en ligne droite du point où nous nous trouvons. Au sud-est, la plaine se prolonge jusqu'aux montagnes de Karaman, qui, au sud, se joignent à celles de Khatoun-Séraï, de l'autre côté desquelles est

(1) L'immense étendue de quelques-unes de ces plaines et des pâturages de l'Asie cités dans ce journal, explique le *magnitudinem pastionis* qu'on lit dans le passage suivant de Cicéron :

« *Asia* tam opimaest et fertilis, ut et ubertate agrorum et diversitate fructuum et magnitudine pastionis et multitudine earum rerum quæ exportantur facilè omnibus terris antecellat. » *Pro lege Maniliâ.*

situé Bey-cheher, avec le pays des anciens Isauriens; celles-ci, se courbant à l'ouest dans le voisinage de Koniéh, forment une crête continue avec la chaîne du Sultan-Dagh, dont nous avons suivi la direction depuis que nous avons quitté Belvoudoun. A l'extrémité sud-est des plaines au-delà de Koniéh, nos yeux sont frappés de l'aspect du Karadagh (mont noir), montagne isolée fort remarquable, qui s'élève à une grande hauteur, dont le sommet est couvert de neige; elle ressemble à une île qui s'élance du sein de la mer. Elle est à peu près à 60 milles, et plus loin on distingue quelques cimes de la chaîne de Karaman, qui est au moins à 90 milles de nous : toutefois on est surpris de la netteté avec laquelle la forme du terrain et celle des forêts se dessinent à la vue dans cette atmosphère pure. Suivant mes observations, l'air, dans ces climats, est bien plus transparent un beau jour d'hiver qu'en été, où, malgré le vent qui souffle, il y a généralement à l'horizon une brume causée par les vapeurs qui s'exhalent de la terre. La situation de Karaman nous est marquée exactement dans la ligne de notre route, un peu à droite du Karadagh. Descendus dans la plaine, nous avançons rapidement sur une route faite pour les voitures à roue; c'est la première que nous en apercevons depuis que nous avons quitté Scutari.

A Koniéh, nous sommes logés commodément

dans la maison d'un chrétien de l'église grecque ; il ignore cette langue, qui n'est pas employée ici, même dans le service divin. Les fidèles ont l'évangile et la liturgie imprimés en turc. Leur métropolitain a plusieurs églises qui dépendent de lui dans les villes adjacentes. Comme c'est actuellement le ramadan, durant lequel les Turcs ne mangent et ne reçoivent des visites qu'après le coucher du soleil, nous sommes obligés de remettre la nôtre au gouverneur de Koniéh jusqu'au soir. C'est un pacha à trois queues, subordonné au gouverneur de Kutahiéh, qui a le titre d'Anadol-Beglerbeg ou Anadol-Valesi, et qui commande toutes les troupes de l'Anatolie lorsqu'elles rejoignent le camp impérial.

Nous allâmes, suivant l'usage des Turcs, d'abord chez le kiaya ou lieutenant, ensuite chez le pacha. L'entrée, dans la cour de son palais, avoit de quoi frapper : des réchauds, remplis de brandons de bois de sapin ardens, étoient placés au bout de longues perches fichées en terre sur plusieurs points de l'enceinte : on voyoit une longue file de chevaux sellés et des officiers en habit de gala allant de côté et d'autre ; enfin des domestiques, portant des plats couverts, annonçoient que la nuit du jeûne des Turcs est un temps de régal. L'édifice est peu d'accord avec cet air de magnificence : c'est un bâtiment en bois bas et mesquin, avec des galeries en ruine

et des croisées à moitié brisées ; cependant, comme il occupe l'emplacement du palais des anciens sultans d'Iconium, il renferme quelques restes de la solide et élégante architecture arabe d'une époque reculée. L'intérieur ne nous parut pas en meilleur état que l'extérieur, à l'exception de la salle d'audience ; elle étoit ornée de tapis et de sofas somptueux, et remplie d'un grand nombre d'officiers richement vêtus. Le pacha et son lieutenant nous reçurent avec hauteur et cérémonie, pourtant avec politesse. Le pacha nous promit d'envoyer à Karaman pour qu'on nous y tînt des chevaux prêts pour nous porter jusqu'à la côte, et de nous remettre un ordre pour qu'on nous fournît des chevaux sur la route. Après les cérémonies ordinaires, du café, des confitures, du sorbet et des parfums, qui, dans une visite de cérémonie chez les Turcs, suivent, comme l'on sait, l'ordre dont il vient d'être question, nous revînmes à notre logis. Rien n'étoit comparable à l'avidité des officiers du pacha pour un bakich. Quelques-uns nous accompagnèrent chez nous portant des machallahs ; ce sont les torches décrites plus haut, et d'autres des bâtons d'argent. Peu de temps après notre retour, nous fûmes régalés d'une aubade par les musiciens du pacha, qui savoient bien qu'après nos fatigues, nous serions bien aises d'acheter leur absence à un bon prix ; ils étoient à peine partis, que d'autres

les remplacèrent ; les kahveghs, les toutoungis et une longue bande de tchokadars arrivèrent successivement ; ensuite parurent des habitans de la ville, qui ne venoient que pour satisfaire leur curiosité, de sorte qu'il étoit fort tard lorsque nous eûmes la liberté de nous coucher.

La circonférence des murs de Koniéh est de deux à trois milles ; au-delà sont les faubourgs, presque aussi peuplés que la ville. Les murailles sont hautes, fortes, et flanquées de tours carrées qui sont rapprochées l'une de l'autre près des portes. Elles sont du temps des empereurs Seldjoukides, qui semblent s'être soigneusement attachés à montrer les inscriptions grecques et les restes d'architecture appartenant à l'ancienne Iconium dont ils ont fait usage pour construire leurs remparts. Nous aperçûmes un grand nombre d'autels, d'inscriptions, de colonnes grecques, et d'autres fragmens insérés dans cette structure, qui est encore en assez bon état dans toute son étendue. Aucun de ces restes ne me parut d'une époque reculée, même de l'empire romain. Nous avons observé dans plusieurs endroits des croix grecques et des figures de lion d'un travail grossier, et, sur toutes les parties les plus visibles des murs et des tours, des inscriptions arabes probablement d'une date très-ancienne.

La ville, les faubourgs et les jardins des environs sont abondamment pourvus d'eau par des

ruisseaux qui viennent de collines à l'ouest, contiguës, au nord-est, à un lac dont la dimension varie suivant les saisons. On nous a dit qu'après les grandes pluies et la fonte des neiges sur les montagnes voisines, ce lac déborde et inonde les plaines à l'est sur une étendue de près de cinquante milles. En ce moment, il n'y a pas la moindre apparence d'une inondation de ce genre, les pluies qui tombent ordinairement en automne ayant manqué, et tout le pays souffrant extrêmement de la sécheresse.

Les jardins de Koniéh offrent en abondance la même diversité d'arbres à fruit que nous avons observée dans ceux d'Isaklou et d'Ak-cheher : le territoire de cette ville produit beaucoup de grains et de lin. Koniéh a des manufactures de tapis; on y tanne des cuirs, et on les teint en bleu et en jaune. Le coton, la laine, les peaux, et d'autres matériaux bruts que l'industrie européenne sait mettre en œuvre, sont envoyés à Smyrne. La situation basse de Koniéh et le voisinage du lac semblent des circonstances défavorables à sa salubrité : cependant nous n'avons pas entendu de plaintes à cet égard; et, comme dans tous les temps cette cité fut bien peuplée, ces inconvéniens apparens sont probablement corrigés par la sécheresse du sol et l'action libre des vents sur les plaines voisines.

L'édifice le plus remarquable de Koniéh est le

tombeau de Hazret-Mevlana, saint personnage en grande vénération dans toute la Turquie, et fondateur des derviches mevlevi. Son sépulcre, but de pélerinage chez les musulmans, est surmonté d'une coupole soutenue par une tour cylindrique d'une couleur verte éclatante. La ville, comme toutes celles qui sont fameuses pour leur haut degré de sainteté, fourmille de derviches qui attendent les passans à chaque coin de rue, et demandent avec insolence et de grands cris quelques paras. Quelques-uns prétendent être des idiots, ce qui leur donne droit à un respect particulier, ou au moins à de l'indulgence. Les bazars et les maisons n'ont rien de remarquable.

Avant de partir de Koniéh, il est à propos de présenter quelques observations sur la position des lieux anciens situés sur la route d'Eski-cheher à cette ville. Le nom moderne de Ladik indique positivement qu'elle occupe l'emplacement de *Laodicea combusta*, et le mot de πολύβοτον, comme le prononcent les Grecs actuels, ressemble tellement à Belvoudoun, surtout les accens étant les mêmes dans les deux, qu'il n'est guère douteux que ce dernier ne soit identique avec le premier, corrompu par les Grecs. De plus, la position de Belvoudoun s'accorde parfaitement avec celle qui est assignée dans l'ouvrage d'Anne

Comnène à Polybotum (1). Ce lieu n'est cité que dans l'histoire du Bas-Empire; et, quoique du sixième au douzième siècle il paroisse avoir été, avec Philomelium et Iconium, une des villes importantes de ces vastes plaines (2), cependant son nom ne se trouve pas à une époque antérieure, lorsque Synnada, Philomelium et Iconium tenoient vraisemblablement le premier rang (3). La position de Polybotum ne nous fournit par conséquent aucun secours pour retrouver les autres lieux anciens sur la route principale entre Dorylæum et Laodicea.

Celui qu'il importe le plus de déterminer est Synnada, parce qu'il est en quelque sorte la clef de la géographie de la partie centrale de l'Asie-Mineure. Il paroît, d'après la table de Théodose, que Synnada étoit sur la grande route de Dorylæum à Iconium par Laodicea-Combusta; et l'on voit, dans Tite-Live, que Synnada étoit sur la route qui, du voisinage d'Apamea-Cibotus, menoit aux frontières de la Galatie. Le point où ces deux lignes se croisent ne tombe pas très-loin de Belvou-

(1) Alexiade, Liv. XI, c. 4, 5; Liv. XV, c. 5.

(2) Procope, *Histoire secrète*, c. 18; Anne Comnène, *ibid.*

(3) Cicéron, Lettres à Atticus, Liv. V, lettre 20; à ses amis, Liv. III, lettre 8.

doun, comme on le reconnoît par l'itinéraire de Pococke, lorsqu'il alla de la vallée du Méandre supérieur vers Amorium et Ancyra. On peut donc conclure, avec assez de certitude, que les vastes carrières que nous avons observées sur la route de Khosrou-Khan à Belvoudoun marquent le voisinage de Synnada et de Docimia; car ces deux villes n'étoient séparées que par une distance de 60 milles, et toutes deux étoient également célèbres pour leurs marbres.

Santabaris, ville du Bas-Empire, de laquelle on dit qu'Alexis Comnène (1) envoya un détachement de son armée contre les Turcs, d'un côté vers Polybotum, et de l'autre vers Pœmanene et Amorium, paroît avoir été à Seïd-el-Ghazy.

Quoique les distances relatives ne s'accordent pas exactement avec les nombres donnés par la table de Théodose, on peut inférer des restes d'antiquité qu'on voit à Ak-cheher et à Ilgoun, que ce sont le Jullæ et le Philomelium cités dans l'itinéraire. Strabon parle de Philomelium comme étant dans une plaine au nord des montagnes de la Phrygie Paroreia : la description qu'il fait de ce pays convient exactement au Sultan-Dagh (2). Il paroît également, par le récit d'Anne

(1) Anne Comnène, Liv. XV, c. 4.

(2) Ἡ μὲν Παρώρεια ὀρεινήν τινα ἔχει ῥάχιν ἀπὸ τῆς ἀνατολῆς ἐκτεινομένην πρὸς δύσιν· ταύτῃ δε ἑκατέρωθεν ὑποπέπτωκέ τι πεδίον μέγα καὶ

Comnène (1), que le territoire de Philomelium n'étoit pas très-éloigné de celui d'Iconium; car, aussitôt que les troupes de l'empereur Alexis eurent pris Philomelium aux Turcs, elles se répandirent sur le pays qui entoure cette ville. Le lac des quarante martyrs, dont il est question dans ce passage, correspond aussi au lac d'Ilgoun, de sorte que ce lieu occupe probablement l'emplacement de Philomelium.

Jullæ, de la table de Théodose, semble être une leçon fautive pour Julia, nom très-commun dans toutes les parties de l'empire romain sous les Césars : ce lieu pourroit être aussi le même que Juliopolis, placé par Ptolémée (2) dans la partie

πόλις πλησίον αὐτῆς· πρὸς ἄρκτον μὲν Φιλομήλιον, ἐκ θατέρου δὲ μέρους Ἀντιόχεια ἡ πρὸς Πισιδίᾳ καλουμένη, ἡ μὲν ἐν πεδίῳ κειμένη, ἡ δ' ἐπὶ λόφου, ἔχουσα ἀποικίαν Ῥωμαίων.

La Phrygie, surnommée Paroreia, s'étend de l'est à l'ouest le long d'une chaîne de montagnes, de chaque côté de laquelle il y a une grande plaine avec une ville. Du côté du nord est la ville de Philomelium; de l'autre côté, celle d'Antioche, surnommée près de la Pisidie. La première est toute située dans la plaine; la seconde est sur une colline; celle-ci est habitée maintenant par une colonie romaine (Liv. XII, ch. 7).

On voit par ce passage combien la découverte de la position d'Antioche de Pisidie répandroit de jour sur la géographie comparée de tout le pays voisin.

(1) Liv. XV, c. 5.

(2) Liv. V, c. 2.

du pays où se trouvoient Synnada, Philomelium, etc. Mais si Ak-cheher étoit Julia, il est très-vraisemblable qu'une si belle position fut occupée antérieurement par une autre ville (1), qui, après avoir été réédifiée ou rétablie, prit le nom nonveau de Julia ou Juliopolis.

De toutes les villes nommées par Xénophon (2)

(1) Le major Rennell pense que c'étoit Caystrus.

(2) Voici la route de Cyrus, selon Xénophon :

	stathmos.	parasanges.
De Celæne (Apamea Cibotus) à Peltæ..	2 ou	10
— Ceramorum Agora à l'extrémité de la Mysie.	2	12
— Campus Caystri (ville).	3	30
— Thymbrium, où étoit la fontaine de Midas..	2	10
— Tyriæum.	2	10
— Iconium..	3	20
— A travers la Lycaonie.	5	30
— A travers la Cappadoce à Dana (Tyana)..	4	20
Parasanges....		142

Si le lecteur consulte l'ouvrage du major Rennell sur la retraite des Dix-Mille, il verra la difficulté extrême de fixer les stations de cette route. Il paroît en effet qu'il n'y a pas d'autre moyen de faire cadrer ce récit avec les antres autorités en géographie, que de supposer de grandes erreurs dans les nombres. Il est difficile de croire que la plaine de Caystrus n'est pas la même que celle que Strabon place à l'est du mont Tmolus, et que Thymbrium, où

sur la route de Cyrus par la Phrygie en Lycaonie, Tyriœum et Iconium sont les seules que l'on retrouve dans les auteurs postérieurs. Tyriœum est mentionnée par Strabon et par Hiéroclès, et paroît, suivant le récit du premier, avoir été entre Philomelium et Iconium (1), par conséquent à une distance peu considérable de Laodicée.

Les montagnes qui bornent la plaine d'Iconium au nord semblent être les collines sablonneuses et nues de la Lycaonie dont parle Strabon (2); leur partie la plus élevée porte aujourd'hui le nom de mont Cheikh-foudoul-baba. Je n'ai pas entendu parler des ânes sauvages dont

étoit la fontaine de Midas, ne fut pas sur le Thymbrius, puisque c'est là précisément qu'étoient les états de Midas; tandis que, si l'on suivoit les nombres donnés par Xénophon, il faudroit placer Thymbrium dans les plaines entre Ak-cheher et Ilgoun.

(1) (A Caruris). ἐπὶ τὸ πρὸς τῇ Λυκαονίᾳ πέρας τοῦ Πορωρείου τὸ Τυριαῖον διὰ Φιλομηλίου μικρὸν πλείους τῶν πεντακοσίων. (De Caroura) à Tyriæum, près de la Lycaonie par Philomelium, on compte un peu plus de 500 stades. (Liv. XIV, c. 11).

(2) Τὰ των Λυκαόνων ὀροπέδια ψυχρὰ καὶ ὀναγρόβοτα· ὑδάτων τε σπάνις πολλὴ... ὅμως δὲ καί περ ἄνυδρος οὖσα ἡ χώρα, πρόβατα ἐκτρέφει θαυμαστῶς. Les plaines montueuses de la Lycaonie, lieux froids et nus, et qui nourrissent des ânes sauvages. L'eau y est fort rare; et, dans les endroits où on peut la trouver, il faut la tirer de puits extrêmement profonds, etc. (Liv. XII, c. VI).

il est fait mention par Strabon; mais Hadji-Khalfa note le manque d'eau qui, en confirmant les observations de cet ancien géographe sur la beauté des pâturages pour les moutons, ajoute qu'une race sauvage de ces animaux se trouve sur ces montagnes, que l'on regarde comme consacrées au saint dont elles portent le nom.

1er février. Nous avons évalué à six heures notre marche de Koniéh à Tchoumra: depuis Ak-cheher, les chevaux de poste ne valent rien; ils sont plus grands, et ne sont pas si bien faits; ils ont souvent les genoux rompus, et tombent fréquemment; ce qui étoit rare dans la première partie de notre voyage. Ceux que nous avons pris à Koniéh sont médiocres; nous n'avons pu les avoir qu'à dix heures, et après avoir payé une forte gratification au maître de poste et à l'aga des Tatars.

La plaine de Koniéh passe pour la plus grande de l'Asie-Mineure: pendant une vingtaine de milles, la route suit un pays entièrement uni; elle est en très-bon état; de sorte que, même avec des chevaux chargés, on ne met que les deux tiers du temps calculé pour la parcourir. On se sert, dans cette plaine, d'une espèce de voiture grossière à deux roues qui est traînée par des bœufs; elle se meut sur des roulettes formées de six blocs de bois, trois au centre et trois à l'extérieur; l'extrémité de ceux-ci s'applique

sur le milieu des autres ; le tout est maintenu ensemble par une bande de fer et par des jantes qui unissent les morceaux de dehors à ceux de dedans.

Tchoumra est un petit village, dont les environs sont médiocrement cultivés. Nous sommes logés dans la chaumière d'un Turc, consistant en deux pièces de plain-pied, séparées par une balustrade et par quelques marches. La plus grande des deux est pour son cheval ; l'autre est occupée par le passage qui mène à l'écurie, et un petit espace élevé dans lequel il y a justement la largeur suffisante pour le foyer et pour un sofa de chaque côté. Nous n'avons pu trouver dans cette habitation que la place nécessaire pour nous coucher.

2 février. De Tchoumra à Kassaba, nous avons continué à voyager pendant neuf heures dans la même plaine. Quoique très-fertile, elle est absolument inculte, excepté dans le voisinage de quelqnes villages dispersés à de grandes distances les unes des autres. Qu'il est pénible de rencontrer un désert semblable au milieu d'un pays auquel la nature a prodigué ses bienfaits ! Un autre trait caractéristique de ces plaines de l'Asie est l'uniformité de leur niveau et leur extension continue sans aucune pente intermédiaire jusqu'au pied des montagnes qui s'élèvent au-dessus de leur surface comme des îles escarpées au milieu de l'Océan. La chaîne des monts de Karamanie

semble s'éloigner à mesure que nous en approchons, et les cimes neigeuses de l'Argœus se montrent constamment au nord-est.

Pendant toute la journée, nous n'avons rencontré que le village d'Alibey-Kioui, situé à une heure de distance de Kassaba : cependant nous avons aperçu des ruines de lieux habités, et, en quelques endroits, des restes d'architecture antique, notamment à mi-chemin, à un pont qui en est entièrement construit. Il traverse un ruisseau qui coule des montagnes du sud au lac de Koniéh. A peu près à quatre milles de Kassaba, nous sommes vis-à-vis du Karadagh, haute montagne isolée dont il a déjà été question ; on dit qu'elle est habitée principalement par des Grecs chrétiens, et qu'il s'y trouve mille et une églises ; mais nous apprîmes ensuite que ce nombre (Bin-bir-Klissa) étoit le nom donné aux ruines immenses de la cité antique située au pied du mont.

Depuis notre départ de Koniéh, nous avons éprouvé, de la part des habitans, plus de politesse qu'auparavant, changement qu'il faut attribuer à ce que nous sommes dans un pays bien moins fréquenté. En approchant de Kassaba, l'on vint au-devant de nous en grandes troupes ; un homme jeta sous les pieds du cheval du général, un couple de pigeons qui avoient les pattes liées ensemble ; d'autres dansoient et luttoient.

Quand nous arrivons à notre logis, on nous apporte en présent des melons d'eau, des raisins secs et d'autres fruits. Kassaba diffère de toutes les villes que nous avons vues, en ce qu'elle est bâtie en pierres et non en briques cuites au soleil; elle est entourée d'une muraille flanquée de bastions ou de saillies angulaires, et qui ont de belles portes d'architecture sarrasine. On y voit un bazar bien approvisionné : tout annonce que, sous les Turcs, elle a été bien plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le temps sec et serein qui favorise singulièrement notre voyage, a beaucoup nui à l'agriculture. On nous dit à Kassaba que, depuis deux mois, il n'a tombé ni neige ni pluie, et que la sécheresse est réellement affligeante. Khatoun - Séraï est à quatre heures à l'ouest de Kassaba, dans une situation agréable sur les montagnes.

3 février. De Kassaba à Karaman, quatre heures. Le temps est frais et couvert. La route continue à traverser une plaine qui, vers les montagnes, commence à être coupée par des chaînes basses et des ravines. A une heure de Kassaba, nous passons en dehors d'Illisera, petite ville avec des murailles et des tours peu élevées bâties en briques crues, et située sur une éminence à un demi-mille des monts au sud. Entre ces montagnes et le Karadagh, il y a une espèce de défilé qui forme la communication entre la plaine de

Karaman et celles qui s'étendent au loin à l'est de Koniéh. Etant sortis de ce détroit, nous entrons dans la plaine de Karaman. Depuis Koniéh, nous avons marché plus au sud qu'avant cette ville, ou en général au sud-un-quart-est ou un demi-est de la boussole. On nous dit que les montagnes au-dessus d'Illisera produisent une grande quantité de garance : une partie s'emploie dans les manufactures de Koniéh; l'autre s'expédie à Smyrne. La plaine de Karaman et le pied des montagnes environnantes sont très-bien cultivés : comme le pays offre une perspective plus bornée, est coupé de ruisseaux fréquens et varié par des terrains qui s'élèvent, il est bien plus agréable et plus pittoresque que ces vastes surfaces absolument unies que nous avons parcourues pendant plusieurs jours.

En approchant de Karaman, j'aperçois un passage qui, semblable à celui d'Illisera, longe l'extrémité septentrionale du Karadagh, et conduit dans les plaines au nord-ouest, de sorte que cette montagne est complétement isolée. Nous continuons à voir, au nord-est, les grands sommets neigeux de l'Argœus. Il paroît être le point le plus élevé de l'Asie-Mineure, et s'élève au moins à 6,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quand nous fûmes près de Karaman, deux cavaliers vinrent au-devant de nous ; ils nous conduisirent à notre logement dans la maison du

vékil de l'évêque d'Iconium ; ce prélat est à la tête de la communauté chrétienne de cette ville.

Karaman est à deux milles du pied des montagnes. Son ancien nom grec, Laranda, est encore en usage parmi les chrétiens, et employé même dans les firmans de la Porte. Les maisons, au nombre de mille environ, sont séparées l'une de l'autre par des jardins, et occupent un vaste espace. Il n'y a que quatre mosquées ; mais on y voit les ruines de plusieurs autres. Les restes d'un château prouvent que ce lieu étoit autrefois plus important. Il fut la capitale du royaume turc qui dura depuis le partage des états des monarques seldjoukides d'Iconium à la mort d'Aladin II, vers l'an 1300, jusqu'en 1486, que la Karamanie fut réduite par Bajazet II, empereur des Ottomans. Karaman dérive son nom du premier et du plus grand de ses princes, qui se rendit maître d'Iconium, de la Cilicie, de la Pamphylie et de l'intérieur de l'Asie-Mineure, depuis Philadelphie (Allah-cheher) jusqu'à Antioche de Pisidie, dans le sud. Les autres principaux officiers d'Aladin s'emparèrent de différentes parties de l'Asie-Mineure : ce fut à cette époque que les grandes divisions des états turcs faites par Sarakhan, Karasi et Aïdin, reçurent leurs noms de ces personnages. Les Ottomans, en prenant possession de la Karamanie, la partagèrent en Kharidj ou pays extérieur, et Itchil ou intérieur ; peut-être celui-ci

fut appelé ainsi, parce qu'il étoit derrière les monts, pour les Turcs qui venoient du nord-est. Ces contrées furent ensuite divisées en sept sandjaks; Iconium devint le siége d'un pachalik. Le déclin de Karaman date de ce temps; son aspect annonce la pauvreté. Il n'y a que quelques manufactures de toiles de coton grossières et de gros draps: on envoie aux côtes voisines et à Smyrne les productions des montagnes voisines.

Les maisons sont bâties en briques séchées au soleil, et ont des toits plats. Les cheminées étant très-larges et très-exposées à des vents violens qui viennent des montagnes, ont, à leur ouverture supérieure, une trappe qui se hausse ou se baisse à volonté par le moyen d'une corde communiquant avec la maison par un trou dans le toit. Les femmes de Karaman cachent leur visage avec un soin extrême lorsqu'elles passent dans la rue. Dans les autres parties de l'Asie-Mineure, nous leur avions vu simplement un voile qui couvroit le haut et le bas de la figure: ici, j'ai remarqué plusieurs femmes qui ne laissoient apercevoir qu'un œil au regard des étrangers. Le reste de leur personne offre la draperie informe des Turques.

Nous n'avons pas pu trouver de restes grecs à Karaman, à l'exception d'une pierre dans un mur,

près de l'entrée du château, sur laquelle nous lûmes les mots IωΑΝΝΗΣ ΔΟΜΕΣΤΙΚΟΣ.

Les principales villes anciennes situées entre Iconium et Laranda étoient Derbé et Lystra, rendue célèbre par les *Actes des Apôtres*. Lystra, ayant été attribuée par quelques auteurs à la Lycaonie (1) et par d'autres à l'Isaurie (2), doit avoir été située sur les limites des deux provinces, probablement au pied de la montagne qui borne les plaines de Laranda au sud-ouest; car nous pouvons supposer que le pays raboteux commençoit à ces hauteurs. La ressemblance du nom moderne d'Illisera avec Lystra rend vraisemblable l'opinion que cette ville y étoit située, surtout quand on lit dans quelques exemplaires de Ptolémée Λίσυρα au lieu de Λύστρα. Cependant on trouve, dans Hiéroclès, Lystra et Ilistra.

Derbé, n'ayant pas été très-éloignée de Laranda, vers les frontières de la Cappadoce (3), paroît avoir été située du côté du Karadagh. Peut-être

(1) *Actes des Apôtres*, c. 14; Hiéroclès Synecdemus, p. 675.

(2) Ptolémée, Liv. V, c. 4.

(3) Τῆς δὲ Ἰσαυρικῆς εστὶν ἐν πλευγαῖς ἡ Δέρβη, μάλιστα ἐν Καππαδοκία επιπεφυκος, τὸ τοῦ Ἀντιπάτρου τυραννεῖον τοῦ Δερβήτου· τοὺ ἦν καὶ τα Λαρανδα.

A côté de l'Isaurique, et tout près des frontières de la

on trouvera que les ruines désignées par le nom des Mille et une Eglises sont celles de Derbé; elles n'ont pas encore été visitées, ou au moins décrites par un voyageur moderne. Rien ne prouve mieux combien l'on a encore fait peu de progrès dans la connoissance de la géographie de l'Asie-Mineure, que l'incertitude qui règne sur la position de plusieurs villes que le voyage de Saint-Paul rend intéressantes pour nous : celle d'Iconium est la seule qui ait été déterminée; celles de Perga, Antioche de Pisidie, Lystra et Derbé ne le sont pas encore.

Telle est la pauvreté de Karaman, que, le 4 février, nous ne pouvons nous y procurer le nombre de chevaux nécessaire pour notre troupe. Nous sommes obligés de faire le reste de notre voyage jusqu'à la côte, qu'on évalue à trente-six heures de marche, avec des chameaux pour transporter notre bagage, quoique le pays intermédiaire, étant presque entièrement montagneux, soit celui qui convienne le moins à cet animal. Toute la journée se passe à réunir les montures et les bêtes de somme, et nous sommes forcés de retarder notre départ.

5 février. L'arrivée du capitaine Lacy, qu

Cappadoce, est Derbé, lieu de résidence du tyran Antipater (surnommé) le Derbien, qui possédoit encore Laranda (Strabon, Liv. XII, c. v).

vient de Constantinople, occasionne un nouveau délai ce matin, parce qu'il faut un grand nombre d'animaux. Nous ne partîmes qu'à onze heures du matin, quoique nous fussions debout depuis deux heures, et prêts à nous mettre en route depuis deux. A la distance de deux à trois milles de la ville, nous avons commencé à monter, et nous sommes entrés dans une contrée montueuse qui se prolonge jusqu'à la côte; elle formoit jadis une partie de la division de la Cilicie nommée *Cilicia Trachea* ou *Tracheotis*. Indépendamment des chevaux de selle, notre caravane consiste actuellement en treize chameaux, dont l'un porte les provisions pour tout le reste. Leur charge est légère, à cause de la difficulté du chemin : ils n'ont que le fardeau ordinaire d'un cheval, et néanmoins ils ne parcourent pas plus de deux milles et demi à l'heure. Leur pas est de trois pieds, et ils en font à peu près soixante-quinze par minute. Les chevaux chargés de bagage, dans la première partie de notre voyage, parcouroient trois milles et demi par heure dans la plaine.

En entrant dans les montagnes, nous voyons de nombreuses chambres taillées dans le roc; c'étoient autrefois des sépultures; aujourd'hui elles servent d'habitation aux bergers et aux paysans. Nous trouvons que le climat change en quittant la plaine. A quatre heures de Karaman

commence la région basse des montagnes. Nous passons dans un village ; la neige commençoit à tomber en abondance ; au-delà on ne rencontre pas d'habitation avant une distance de quinze heures : nos guides et nos domestiques sont d'avis que nous passions la nuit ici ; mais notre retard à Karaman ne nous permet pas de les écouter; nous sommes impatiens d'avancer, et nous marchons encore pendant quatre heures jusqu'à un khan, dans la partie la plus sauvage de la montagne.

Pendant la montée, la route nous a offert des perspectives magnifiques de montagnes. Nous laissons à gauche une cime très-aiguë, qui est une des plus hautes du Taurus, et s'élève probablement à 6,000 ou 7,000 pieds au-dessus de la mer. Dans la partie basse de ces monts, nous avons traversé des forêts consistant principalement en chênes, chênes verts, arbousiers, lentisques et genevriers de diverses espèces. A mesure que nous montons, nous entrons dans la région des pins, et, dans la dernière partie de la route, nous ne voyons pas une créature vivante, quoique l'on nous dise que les bêtes fauves, les sangliers et les loups sont communs dans ces bois. Le khan, qui nous sert de gîte pour la nuit, est désert et en partie en ruine. On laisse la charge aux chameaux, qui s'accroupissent en formant un cercle en dehors du khan. Nous cas-

sous des branches d'un sapin couvert de neige ; nous nous plaçons dans la portion du bâtiment où le toit est encore entier, et nous allumons du feu à un des foyers rangés en ligne le long de la paroi intérieure. Après y avoir fait cuire des provisions que nous avions apportées avec nous, nous dormons autour du feu jusqu'à minuit : peu de temps après, nous expédions les chameaux en avant ; et, le 6 février, à six heures du matin, nous nous mettons en route pour Maout, éloigné de onze heures de route.

Le temps est beau. La route traverse les crêtes les plus hautes des montagnes, où, au milieu des forêts de pins, s'étendent plusieurs belles vallées et de petites plaines formant, avec les bois et les rochers qui les entourent, des tableaux magnifiques. Nous observons en plusieurs endroits des traces d'animaux sauvages, et nous reconnoissons ceux où les sangliers ont foui la terre. Dans l'intervalle des forêts, le sol est fertile ; le climat ne doit pas être très-rigoureux pendant la plus grande partie de l'année ; car dans le moment actuel, au milieu de l'hiver, il n'y a de neige permanente que sur les sommets les plus élevés. Cependant on n'aperçoit pas de trace de culture, quoique plusieurs indications annoncent que jadis ces montagnes étoient très-peuplées, puisque l'on ne rencontre guère de rocher remarquable par sa forme ou sa position qui

ne soit creusé en catacombes. A une certaine distance, plusieurs présentent une ressemblance parfaite avec des tours et des châteaux.

A un khan situé à mi-chemin entre notre dernier gîte et Maout, nous commençons à descendre dans la vallée où est cette ville. Ce khan paroît occuper l'emplacement d'un ancien temple ou de quelque édifice public ; car ses murs renferment beaucoup de fragmens d'architecture, et on en voit à l'entour des débris épars, entre autres un beau chapiteau corinthien. Un peu plus loin, nous nous sommes arrêtés pour examiner un immense rocher qui, tant par sa forme naturelle que par le travail de l'art, représentoit une haute tour. Il y avoit à sa base une niche à sommet semi-circulaire ; la partie inférieure formoit un tombeau creusé dans le roc vif ; le couvercle de ce sarcophage étoit une pierre séparée étendue à la base des rochers. Un lion assis est sculpté au milieu ; un enfant est à chaque extrémité ; celui qui fait face à la tête du lion a un pied appuyé sur la patte de l'animal. Toute cette sculpture est dégradée ; les têtes des enfans ont été détruites à dessein. Nous avons trouvé plusieurs autres sarcophages entiers avec leurs couvercles ; tous avoient été ouverts ; les uns, par l'enlèvement du couvercle ; les autres, en perçant des trous sur les côtés. L'ornement ordinaire est une tête de bœuf avec des guir-

landes; quelques-unes ont sur un de leurs côtés une tablette avec une inscription effacée, et de chaque côté on observe des ornemens qui diffèrent suivant les sarcophages : les uns offrent un feston d'un côté de la tablette et un croissant de l'autre; sur quelques-uns on remarque des emblêmes qui semblent avoir du rapport à la profession du défunt. Ces monumens et tous ceux que nous avons rencontrés, excepté ceux de Doganlou, sont évidemment du temps des Romains.

A peu de distance du lieu où sont ces restes, on trouve le village de Mahilé; on ne l'aperçoit pas de la route; il occupe peut-être l'emplacement d'une ancienne ville à laquelle ces tombeaux appartenoient. De là nous descendons à travers des forêts de chênes, de hêtres et d'autres grands arbres qui croissent au milieu de broussailles d'arbousiers, d'andrachnés, de chênes verts, de lentisques, et de beaucoup d'autres arbres cultivés avec tant de soin dans nos jardins. En approchant de la vallée, nous rencontrons de grandes quantités d'oliviers sauvages; enfin, après une descente très-rude, nous entrons dans la vallée de Maout. La ville et ses dépendances sont gouvernées par un pacha à deux queues qui, dans sa position lointaine et isolée, paroît se soucier fort peu des ordres de la Porte; car il se moque de notre firman, et nous dit, ce que l'air

misérable de ce lieu tend à confirmer, qu'il n'a pas un cheval ni un chameau à nous fournir; mais il nous offre du fourrage pour nos bêtes et un logement pour nous. Celui-ci est une cabane en ruine dans le château; nous ne pouvons nous y procurer qu'un peu de pain d'orge pour ajouter à la viande que nous avons apportée avec nous. Les murs du château sont surmontés de créneaux flanqués de tours ouvertes dans l'intérieur. Au centre s'élève une tour ronde renfermée dans une autre muraille circulaire qui ne va qu'à la moitié de la hauteur de cette tour, et qui n'en est séparée que par un intervalle très-étroit. D'un côté du château est un précipice dont le pied est baigné par la rivière.

Maout est situé sur l'emplacement d'une ancienne ville d'une étendue et d'une magnificence considérables. Aucun des lieux où nous avons passé jusqu'à présent ne conserve autant de restes de son ancienne importance, et aucun n'offre un plus triste contraste par la misère de son état actuel. Au milieu des mosquées et des bains en ruine qui attestent sa prospérité passée comme ville turque sous les rois de Karamanie, quelques huttes en roseaux et en terre paroissent suffire pour mettre à l'abri sa population chétive. Une partie habite sous des hangars et dans les cavernes des rochers. Parmi les ruines turques et les demeures de la pauvreté, on peut suivre le

plan de la cité grecque. On distingue nettement ses principales rues, ses temples et d'autres édifices publics, ainsi que de longues colonnades et des portiques avec la partie inférieure des colonnes dans leur place primitive; on en voit en vert antique, en brèche et en autres marbres qui sont à moitié enterrés en différens endroits, ou qui soutiennent les restes de mosquées et de maisons ruinées. La plupart des habitans que nous rencontrâmes avoient l'air à moitié nus et à moitié morts de faim; et cependant ils vivent dans une vallée qui annonce une fertilité et une abondance prodigieuses, et qui certainement peut fournir à la subsistance d'une population considérable. Elle offre des tableaux de la plus grande beauté. Ses pâturages, ses bosquets, ses ruisseaux forment un contraste admirable avec les contours majestueux et les sombres forêts des hautes montagnes de chaque côté. Tout ce que l'on peut désirer pour compléter la perspective la plus pittoresque s'y trouve, à l'exception d'une grande nappe d'eau.

En quittant ce lieu, le 7 février, nous avons surtout admiré le bel effet du château avec ses tours rondes et carrées, les précipices au-dessus de la rivière, les arbres qui entourent le site, les anciennes colonnades, et, parmi les bâtimens modernes les plus remarquables, une vieille mosquée turque avec le tombeau de Karaman-

Oglou, son fondateur. Au sortir de Maout, on passe le long d'une ancienne route qui traversoit un cimetière. De chaque côté s'étendent de longues files de sarcophages, quelques-uns entiers et dans leur position primitive, d'autres brisés et renversés: tous les couvercles sont enlevés, et généralement étendus à terre à côté des tombeaux. La plupart sont ornés de la tête de bœuf et de guirlandes, et ont sur un côté une inscription en grec sur une tablette. Les lettres étoient assez bien conservées pour indiquer l'époque, qui est celle de l'empire romain; mais nous avons cherché en vain le nom de la ville.

La journée de Maout à Cheikh-Amour a été de douze heures pour les chevaux et de dix-huit pour les chameaux, la proportion de la vitesse de leurs mouvemens étant presque comme celle de deux à trois. Nous aurions bien voulu faire partir nos chameaux dans le milieu de la nuit, et nous mettre en route dans la matinée, afin d'arriver tous en même temps; les discours du pacha et l'aspect sauvage du pays nous font penser qu'il vaut mieux rester tous ensemble. Notre Tatar nous a même fait concevoir une crainte bien plus grande; il nous a dit que, si on obligeoit les chameliers d'aller au-delà de leur station, ils saisiroient une occasion, à moins d'envoyer une force suffisante avec eux, de se débarrasser du

bagage et de le laisser sur la route, peut-être de le piller et de s'en aller avec les animaux.

Nous nous étions levés à trois heures du matin; malgré tous nos efforts, nous n'avons pu partir avant sept. Une fois en route, nous ne nous sommes pas arrêtés, excepté pendant quelques minutes, jusqu'à onze heures du soir. Durant les deux dernières heures, nous avons précédé les chameaux, qui ne sont arrivés qu'à minuit passé.

Pendant les trois premières heures, nous avons suivi la délicieuse vallée de Maout. Un peu au-delà d'un petit village autour duquel il y a des champs de riz, nous avons passé à gué, avec l'aide de guides attachés à cet endroit, le Kiouk-Sou (rivière bleu-céleste), qui est rapide et profond. La rivière de Maout en est un affluent, et s'y réunit plus bas dans la vallée. Après avoir voyagé quelque temps sur un terrain uni, nous avons traversé une autre rivière plus large que la première, et dont l'eau limpide coule sur un lit de cailloux. Ce bras, le principal de ceux qui forment le Calycadnus, est l'Ermenek-Sou, nom qu'il tire d'une ville située près de sa source dans la partie occidentale de la vallée, où l'on nous dit que l'on voit des restes considérables d'antiquités semblables à ceux de Maout; on nous apprend qu'il en existe aussi dans la partie inférieure de la vallée, entre Maout et Selefké. Le

Calycadnus passe devant les ruines de Séleucie ou Selefké, et se jette dans la mer à peu de distance au-dessous de ce lieu.

Peu de temps après avoir franchi l'Ermenek-Sou, nous avons commencé à monter, et le reste de la journée nous avons suivi un chemin frayé par les chevaux à travers les forêts et les montagnes. Les chênes ne sont pas nombreux; ils sont principalement confinés dans la région basse, où ils sont entremêlés d'arbousiers, de chênes verts, de cornouillers, de genevriers, de lentisques, etc. Dans les parties supérieures, on ne voit guère que des pins de différentes espèces; la plupart sont de taille moyenne; quelques-uns, dans la région la plus haute, sont droits, élancés et d'une longueur suffisante pour faire des mâts de vaisseaux de guerre. Un grand nombre avoit été détruit pour en extraire de la térébenthine par le moyen d'une incision au pied de l'arbre, au-dessous de laquelle on allume du feu; ce qui fait couler la résine plus abondamment.

Les sommets du centre de la chaîne que nous avons traversée hier sont plus hauts que toutes celles où nous sommes aujourd'hui; mais celle-ci est bien plus étendue, et a un aspect plus âpre et plus sauvage. On nous dit qu'indépendamment des bêtes farouches qui se trouvent dans la première, on rencontre dans celle-ci des léopards, ou au moins des animaux que les Turcs nomment

caplans. Quelquefois la route suivoit la corniche de précipices d'une hauteur immense ; ailleurs, c'étoit un sentier rude, grimpant au milieu des rochers brisés, et où il sembloit qu'un mulet ne pourroit pas poser le pied ; plus loin, c'étoit une descente sur des bords et des pentes si glissantes, que même en marchant il étoit difficile d'éviter de tomber. Les chameaux, dont le pied est si mal formé pour des routes semblables, y ont passé pourtant sans aucun accident important : sans doute ils avoient été accoutumés à transporter les marchandises des habitans de Karaman à travers les montagnes qui de tous les côtés séparent cette ville de la côte, et on peut citer ce fait comme un exemple remarquable de la force de l'habitude. L'aga de Cheikh-Amour nous reçoit très-poliment, et nous fait présent d'un quartier d'un gros sanglier que ses gens avoient tué dans les bois.

8 février. Nous sommes ravis ce matin par la vue de la charmante position de ce village, perché sur une colline rocailleuse, dans un petit enfoncement entouré d'un amphithéâtre de montagnes boisées. Nous allons de Cheikh-Amour à Goulnar, sur les bords de la mer ; la distance est de six heures pour les chevaux. A peu d'éloignement de Cheikh-Amour, nous remarquons plusieurs chaumières en bon état, environnées d'espaces cultivés qui sont entourés de palissades.

Ces hameaux isolés, si rares en Turquie, annoncent un degré de sûreté qui nous donne une opinion avantageuse des montagnards de la Karamanie; effectivement, nous les avons trouvés doux et hospitaliers.

La route traverse un pays montagneux et extrêmement pittoresque. Une vallée boisée, située entre de hauts rochers, et arrosée par un ruisseau limpide, nous a conduits dans un pays plus ouvert et plus uni, mais en même temps d'une nature plus bizarrement sauvage que tout ce que nous avions vu jusqu'alors; car la perspective étoit couronnée par de grands rocs perpendiculaires des formes les plus grotesques et les plus variées qui s'élançoient du milieu des arbres; ils ne ressembloient à aucun des objets auxquels nous pouvions les comparer, sinon aux paysages représentés sur les porcelaines de la Chine. Nous avons ensuite traversé le lit d'un torrent à sec, qui servoit de route entre des précipices calcaires s'élevant de chaque côté tout près de nous. A mesure que nous avancions, ces roches étoient tapissées de lierre, de saxifrage, etc., et entremêlées de petits bouquets d'arbres toujours verts : au fond, un ruisseau limpide couloit le long d'une grotte naturelle dans le roc. Bientôt la vue s'est ouverte sur une vaste forêt de chênes ombrageant la pente de la montagne, et enfin nous sommes arrivés à un défilé entre deux

sommets, d'où nous avons aperçu la mer presque avec le même plaisir que les soldats de Xénophon lorsqu'ils la contemplèrent du haut du mont Thècles. L'île de Cypre se montroit à l'horizon.

Nous sommes descendus dans la vallée qui borde la côte par un sentier extrêmement roide et raboteux, fréquemment coupé par des ruisseaux coulant dans des ravines ombragées par des platanes. La vallée offroit une vue différente de toutes celles qui s'étoient présentées à nos regards. Ses prairies et ses champs cultivés brilloient de la plus riche végétation et des couleurs éclatantes d'un printemps déjà avancé. On y remarquoit des chaumières éparses avec des toits plats et des galeries ouvertes comme celles de l'intérieur du pays. Nous avons suivi, avec la pente de la montagne, les restes d'un ancien aquéduc; et, en approchant de la côte, nous l'avons encore reconnu se dirigeant vers les ruines d'une ville antique qui occupoit le cap formant un des côtés de la baie de Kélendéri. La route, dans la vallée, longeoit le lit de torrens bordés de lauriers-roses et d'agnus-castus, et traversoit des bosquets de myrtes, de lauriers, et d'autres arbustes qui ne croissent qu'à la faveur du climat doux de cette côte. Les ruines, la belle courbe décrite par la baie et la vue lointaine de la mer d'un côté, et, de l'autre, la vallée fertile, par leur

opposition avec les montagnes escarpées et les sombres forêts qui étoient derrière, formoient un tableau de la plus grande magnificence, surtout lorsqu'on le contemploit, comme cela nous arrivoit, par un temps d'une sérénité parfaite.

Goulnar est un nom donné par les Turcs, et Kélendéri par les Grecs, au port et au territoire qui l'entoure. On n'y distingue d'autres habitations que les chaumières éparses dont j'ai déjà parlé, et les tombeaux, ainsi que les voûtes souterraines de l'ancienne Célendéris : plusieurs des dernières étoient occupées par de pauvres familles turques. Notre logement fut une voûte en briques ; elle étoit pavée en pierre, et sembloit avoir été une citerne. Une arcade basse la partageoit en deux parties égales. Le plafond de celle du dehors s'étoit écroulé ; l'autre nous procura un gîte sec et très-commode.

Les restes de Célendéris sont de plusieurs époques : cependant aucune portion, excepté peut-être quelques sépulcres creusés dans le roc, ne paroît antérieure aux premiers temps de l'empire romain, et quelques-unes même sont postérieures à ceux de l'empire byzantin. La ville occupoit tout l'espace adjacent à la partie inférieure de la baie, ainsi que la totalité du promontoire. Les restes d'antiquité les mieux conservés sont une tour carrée sur l'extrémité du cap et un monument en marbre blanc au milieu des tom-

beaux : il consiste en quatre arcades ouvertes soutenues par des pilastres d'ordre corinthien d'un travail peu fini ; le tout est surmonté d'une pyramide dont la pointe est tombée. J'observai, parmi les ruines, de beaux pavés en ouvrage tessulaire, ainsi qu'un grand nombre de sarcophages, des fragmens de colonnes et des pierres taillées.

Quoique Célendéris ne conserve aujourd'hui que des restes d'architecture romaine, cette ville semble, dans des temps plus anciens, avoir été la plus importante de cette partie du pays. Elle donnoit son nom à un territoire appelé Célendéritis, et frappoit ces tétradrachmes d'argent qui fournissent plusieurs des échantillons les plus précieux et les plus beaux de l'art numismatique. L'antiquité de cette ville se prouve par la tradition suivant laquelle elle fut fondée par Sandocus, fils de Phaéton (1) : il paroît qu'elle reçut une colonie de ces mêmes Samiens qui construisirent Nagidus (2). Elle est située à peu près au milieu de la côte de la Cilicie-Trachée.

Comme cette province s'étendoit jusqu'aux limites de Tarsus à l'est, de Coracesium à l'ouest et de Laranda au nord (3), elle semble avoir corres-

(1) Apollodore, Liv. XI, c. 14.

(2) Pomponius-Mela, Liv. I, c. 13.

(3) Strabon, Liv. XIV, c. 5.

pondu exactement à la province turque d'Ithil. La partie la plus fertile, et la seule unie de la Trachéiotis, est la vallée du Calycadnus, territoire qui portoit quelquefois le nom de Citis (1). La rivière, prenant sa source dans le nord-ouest, passe par les villes modernes d'Ermenek, Sinanti, Maout et Selefké, et arrive à la mer un peu au-dessous de cette dernière. Olbasa étant la seule ville, dans l'intérieur du pays, citée par Ptolémée (2), et Claudiopolis par Ammien (3), il est probable qu'Olbasa changea son nom lorsque l'empereur Claude y établit une colonie, et que Maout en occupe la place. Philadelphia et Diocœsareia, situées aussi dans cette partie du pays, étoient peut-être à Ermenek et aux ruines dont j'ai parlé entre Maout et Selefké.

9 février. Dans quel état de désolation se trouvent ces beaux pays! Rien ne le prouve mieux qu'un fait observé hier. Pendant que nous descendions les coteaux pour arriver au rivage, un seul navire s'est présenté à nos yeux sur la vaste étendue de la mer : c'étoit celui qui devoit nous transporter à l'île de Cypre. Nous nous y sommes embarqués ce soir. Nous avons retardé notre dé-

(1) Basile de Séleucie, dans la Vie de sainte Thècle.

(2) Liv. V, c. 8.

(3) *Claudiopolis quam deduxit coloniam Claudius Cæsar.*

part, afin de profiter de la brise qui, vers minuit, souffle de terre, et qui manque rarement lorsque le temps est beau. Elle nous a portés jusqu'à mi-canal, puis nous a abandonnés; de sorte que, pendant toute la journée du 10, nous avons été ballotés par la houle qui régnoit avec le calme.

Nous avons débarqué, le 11, dans la matinée, à Tzérina, le Gherné des Turcs. Son nom ancien est Cérynéia. C'est aujourd'hui une petite ville, avec des fortifications construites par les Vénitiens. Les marins grecs estiment sa distance de Kélendéri à 80 milles, qui font probablement moins que 60 milles anglois. Tzérina est située au milieu de plantations d'orangers, de citronniers, d'oliviers, de dattiers et d'autres arbres fruitiers; les parties incultes des plaines sont couvertes de lauriers, de myrtes et de mastics. A l'ouest s'étendent des carrières, parmi lesquelles des catacombes sont les seuls restes de Cérynéia. Le port, quoique petit et mauvais, doit toujours avoir eu une certaine importance sur une côte dépourvue d'abri. L'aspect de la partie orientale de la côte nord de Cypre est très-singulière; elle consiste en une chaîne haute et raboteuse de rochers escarpés qui courent en ligne droite de l'est à l'ouest, puis descendent brusquement au sud dans la grande plaine de Lefkosia, et au nord vers une autre très-étroite qui

borde le rivage. Sur plusieurs de ses sommets rocailleux s'élèvent des châteaux qui paroissent presque inaccessibles. La pente et la plaine maritime au pied des rochers, au nord, sont favorisées d'un sol fertile sous un beau climat et d'une grande abondance d'eau. C'est un des territoires les plus féconds et les mieux cultivés que j'aie aperçus en Turquie.

Voyant, le 12, que nous ne pouvions nous procurer des chevaux assez à temps pour espérer d'arriver aux portes de Lefkosia avant le coucher du soleil, heure à laquelle on les ferme, nous sommes dans la nécessité de passer la journée à Tzérina. Je visite un grand couvent ruiné dans une situation délicieuse, à peu de distance de Tzérina et assez près de la mer. Il renferme les ruines d'une jolie chapelle gothique et d'une salle.

13. De Tzérina à Lefkosia, six heures. Au-delà de Tzérina, la route passe par une ouverture naturelle dans le grand mur de rochers décrit plus haut, et descend ensuite dans la vaste plaine de Lefkosia; elle est en quelques endroits rocailleuse et stérile, et peu cultivée même lorsque le terrain est bon. De même que la plupart de celles de la Grèce, elle est marécageuse en hiver et au printemps, et insalubre en été. A l'ouest et au sud sont les montagnes qui occupent toute cette partie de l'île, et dont les pentes pro-

duisent les vins qui s'expédient en si grande quantité de Cypre à toutes les côtes voisines. Au centre de la plaine est Lefkosia (Λευκοσια), la Nicosia des Italiens, ville capitale de l'île et de la provinçe d'Itchil, dont Cypre est regardé comme une partie, quoique le gouvernement soit actuellement toujours entre les mains d'un lieutenant du capitan-pacha, de même que dans les autres îles grecques.

Les remparts des fortifications de Lefkosia, construites par les Vénitiens, sont assez bien conservés; mais le fossé est comblé; il paroît qu'il n'y a pas eu de chemin couvert: on y compte treize bastions: les remparts sont hauts, solides, avec des oreillons et des flancs rentrans. Lefkosia a une grande église convertie en mosquée, et portant, comme la grande mosquée de Constantinople, le nom grec de Sainte-Sophie. On dit qu'elle a été bâtie par Justinien, assertion que l'on peut révoquer en doute, puisque Procope, dans son ouvrage sur les édifices de cet empereur, n'en fait pas mention. Les toits plats, les fenêtres garnies de jalousies, les balcons légers des principales habitations, situées au milieu de jardins d'orangers et de citronniers, enfin les fortifications, donnent de loin à Lefkosia une apparence pittoresque et un air considérable; mais quelle différence en y entrant! les rues sales et étroites, les chétives habitations des gens de la classe inférieure pro-

duisent une impression bien différente sur le voyageur ; les figures valétudinaires que l'on rencontre montrent suffisamment l'insalubrité du climat. Nous reçûmes l'hospitalité chez M. Sarkès, négociant arménien. Il a un barat anglois; et, sous la protection de ce diplome, il a amassé une grande fortune et vit splendidement. Il paroît qu'avec sa famille il occupe les principales places de l'île réservées aux chrétiens, telles que celles d'interprète et de banquier du motsélim ou lieutenant du capitan-pacha, de percepteur de la capitation des chrétiens, de chef de la communauté chrétienne.

14. De Lefkosia à Larnaka, huit heures. La première moitié de cette distance fut la continuation de la même plaine de la veille; pendant le reste, nous avons franchi des collines raboteuses de calcaire tendre, parmi lesquelles nous traversons de longues chaînes de sélénite. Nous trouvons à Larnaka sir Sidney Smith avec sa petite escadre : il venoit de signer avec les François un traité pour l'évacuation de l'Egypte (1).

(1) C'est la fameuse convention d'El-Arisch, signée, le 24 janvier 1800, par sir Sidney Smith, le général Desaix, M. Poussielgue, Moustapha-Raschid-Effendi et Moustapha-Rassikhin-Effendi. Le cabinet de Saint-James avoit donné à l'amiral Keith des ordres contraires à cet arrangement. Sir Sidney Smith en fut instruit, le 22 février, en Cypre. Aussitôt il se hâta de gagner l'Égypte, et, avec

15. Nous passons la journée à bord du *Tigre*. Nous y trouvons le général Junot, plus tard duc d'Abrantès, madame Junot et le général Dupuy, le plus ancien, après Kléber, de ceux qui étoient en Égypte. Tous ces personnages avoient été pris par *le Thésée*, capitaine Styles, en essayant de s'échapper d'Alexandrie.

La ville de Larnaka est à un mille de la mer; elle a, de ce côté, un quartier appelé Αλικες par les Grecs et Marina par les Italiens. Dans l'espace intermédiaire, on voit beaucoup de fondations d'anciennes murailles et d'autres ruines parmi les jardins et les enclos. Les pierres sont emportées pour servir à des constructions nouvelles aussitôt qu'on les a découvertes. La grande étendue de ces vestiges et les nombreuses antiquités qui, à différentes époques, ont été trouvées en ce lieu (1), donnent sujet de présumer que Citium, ville la plus ancienne et la plus importante de cette côte, étoit située où est aujourd'hui Larnaka.

« Nous avons, dit le docteur Hume, débarqué au port ou à la marine de Larnaka, appelé quelquefois Salines, à cause des marais salans du voisinage. Ce petit endroit est au fond de la

une franchise qui lui fait le plus grand honneur, avertit Kléber de ce changement de circonstance. E.

(1) *Voyez* les Voyages de Mariti, Drummond et Pococke.

baie : il renferme une mosquée, une église, des bains, des cafés et des boutiques bien garnies : nous avons débarqué des toiles de coton unies et rayées, des étoffes mélangées de coton et de soie, des bourses de soie, des pipes, de la clincaillerie, des livres en grec moderne. En été, les vignes, qui traversent d'un côté à l'autre de quelques rues, entretiennent une fraîcheur agréable. Larnaka est à peu près à un mille à l'est de Marina ; c'est un beau village. Il doit tout son agrément aux délicieux jardins du voisinage, dont les murs sont couverts de jasmins, de rosiers perpétuels, et surtout de lauriers-roses. Cet arbrisseau y croît avec une vigueur singulière, et frappe par ses touffes de fleurs d'un rouge-pâle ; il fait le principal ornement des jardins. Dans les champs voisins de la ville, nous avons remarqué le câprier en fleur, ainsi que la pomme d'amour ou tomate.

« Ce qu'on nous avoit dit de l'insalubrité du climat de Cypre nous fit concevoir, à notre arrivée, des craintes très-vives ; nous prîmes d'abord de grandes précautions. Cependant tel est l'effet de l'habitude, qu'en peu de temps nous nous sommes promenés dans les rues au milieu du jour, tandis que, dans ce moment, pas un habitant ne sort : c'est le soir et le matin qu'ils sont en mouvement. A l'exception de l'accablement causé par la grande chaleur, je ne me souviens

d'aucun effet désagréable produit par l'air de l'île. Cependant, en été, les étrangers sont sujets à attraper des coups de soleil qui sont souvent les précurseurs de la fièvre ou de la mort. Les fièvres de Cypre ont une marche si rapide, qu'elles ne donnent pas de relâche. Dans un cas, je vis une espèce d'intermittence ; le malade marchoit, et disoit qu'il étoit en parfaite santé ; mais l'aspect de ses yeux et ses gestes désordonnés annonçoient évidemment le contraire. Plusieurs matelots, qui moururent à bord de *la Cérès*, avoient dormi à terre pendant la nuit. Les malades de *la Thisbé* furent débarqués à Limasol, et restèrent enfermés dans une tente pendant le séjour du vaisseau dans cet endroit : quoique la conduite du chirurgien dans cette occasion paroisse avoir été téméraire, néanmoins je n'ai pas appris qu'il en soit résulté des conséquences fâcheuses.

« Il me parut que Larnaka ne manquoit pas d'écoles. Je vis dans les cours des maisons particulières les enfans les plus âgés enseignant à lire aux plus jeunes non dans les manuscrits, mais dans des livres imprimés. Les habitans en ont beaucoup : la plupart de ceux que je vis traitoient de sujets religieux ; ils ont aussi des livres traduits des langues modernes de l'Europe.

« L'église de Saint-Lazare à la Marina est un grand édifice bien lourd ; au lieu de clocher, il a

une élévation sphérique ou une sorte de dôme grossier sur le toit, l'usage des cloches étant interdit aux Grecs par les Turcs. L'intérieur de ce temple est spacieux et orné de beaucoup de sculptures et de dorures ; il contient quelques mauvais tableaux. Une partie plus élevée que le reste, dont elle n'est séparée que par un treillage en bois, est réservée aux femmes ; elle n'a aucune espèce d'ornement. Le pavé, à l'époque de notre visite, étoit tenu avec une propreté extrême. Un escalier conduit à des reliques et à des tableaux placés dans la portion de l'église opposée au côté des femmes. Notre guide eut soin de fixer notre attention sur les reliques les plus précieuses, telles que le gros orteil de saint George, qui, dans un temps, fut l'objet d'un grand respect sur la côte de Syrie, située vis-à-vis. Ce que notre guide vénéroit particulièrement étoit le tombeau de saint Lazare. Il étoit dans une voûte sous terre. Les Cypriotes lui attribuent des vertus prodigieuses ; par exemple, celle de rappeler à la vie le mort que l'on y placeroit. En y allant, notre ami jeta un coup d'œil d'approbation sur le tableau d'un saint d'une taille énorme, avec une tête de chien : au-desssus étoit le mot ΧΡΙΣΤΟΦΕΡΟΣ. Cette figure ressembloit extrêmement aux représentations ordinaires d'Anubis. Dans le voisinage de cette église se trouve le cimetière des protestans. J'y observai les tombeaux de

plusieurs Anglois, qui tous étoient morts pendant l'été, dans le temps des chaleurs excessives.

« Le cimetière des Mahométans, dans cette partie de l'île, est rempli de pierres sépulcrales; les inscriptions n'y sont pas communes. Quand le corps a été déposé en terre, on construit au-dessus une voûte en plâtre et en mortier, et on la couvre de terre. Nous vîmes le tombeau ouvert dans les endroits où cet ouvrage s'étoit enfoncé.

« Les Cypriotes sont hospitaliers et obligeans: dans toutes les maisons où l'on entre, on est reçu avec bonté. Les habitans sont généralement bien vêtus; les boutiques sont bien approvisionnées; les femmes de la classe moyenne ont de riches vêtemens. Il nous sembla que les subsistances étoient abondantes; il y a beaucoup de moutons et de volailles; les jardins sont remplis d'herbes potagères et de légumes; dans la plupart des villages, les vignes sont surchargées de grosses grappes de raisin. Les desserts consistent en fruits exquis, melons musqués, melons d'eau, abricots, etc. Nous n'avons mangé que rarement des premiers, parce que l'on dit qu'ils causent des maladies : les melons d'eau nous procuroient un breuvage agréable qui fait surtout très-grand plaisir dans un climat brûlant.

« Pendant le mois de juillet 1801, nous sommes

allés deux fois à Limasol : ce lieu est situé dans la partie méridionale de Cypre par 34° 39′ de latitude nord et 33° 30′ de longitude à l'est de Greenwich. Il est à l'extrémité d'une baie ouverte ; c'est une longue ville irrégulière entremêlée de jardins clos la plupart de murs en pierres : en été, Limasol est bien plus frais que Larnaka. Dans les champs voisins, je vis le pavot sauvage en fleur, une espèce de millepertuis branchue avec de petites fleurs jaunes, une espèce d'orobanche à fleurs violettes et le liseron. Les jardins m'ont paru aussi productifs que ceux de Larnaka.

« Nous allâmes à Limasol pour nous procurer du bois et de l'eau : on tira celle-ci d'un puits par le moyen d'une roue persane de construction grossière, et mise en mouvement par un âne. Ce puits étoit dans une position écartée à l'ouest de la ville, ombragé par une diversité d'arbres, parmi lesquels s'élevoient le ricin et le mûrier blanc.

« La plaine de Limasol est peut-être un des territoires les plus fertiles de l'île : dans les endroits où la terre n'est pas labourée croissent des bouquets d'oliviers, des caroubiers et des cyprès. Aucun pays ne produit, je crois, une plus belle variété d'épines et de chardons ; le câprier y pousse aussi vigoureusement qu'à Larnaka. De petits champs près de la ville étoient couverts de

tabac et de cotonniers : on dit que les cannes à sucre étoient autrefois très-communes dans cette plaine. Je trouvai l'olivier sur le bord d'une rivière dont le lit étoit à sec, et, sur les rives d'autres courans d'eau, un grand nombre d'arbres en fleur, tels que des mimosa, le laurier-rose, le grenadier et le jasmin. Le fruit du caroubier est très-astringent quand il est vert; en mûrissant, il acquiert une odeur agréable, et, en hiver, il fait la principale nourriture des moutons et des chèvres. Le ricin, bel arbrisseau, est très-commun dans les haies. Les Cypriotes emploient quelquefois son fruit comme médicament; je ne crois pas qu'ils aient jamais cherché à en extraire l'huile comme objet de commerce. Les vignes croissent dans la plupart des cours; leurs fruits ont un goût exquis; mais la délicatesse des raisins rouges apportés de l'intérieur à Limasol, dans de petits paniers, est peut-être au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer. »

Extrait du journal du docteur Hume.

Après avoir resté plusieurs jours à Larnaka et à Lefkosia, continue M. Leake, nous sommes arrivés, le 2 mai, à Tzérina, pour retourner à Constantinople. On s'aperçoit aisément de la pureté de l'air de la côte septentrionale de Cypre, après avoir quitté les plaines de l'intérieur et la

position insalubre de Larnaka. Les troupes turques arrivent déjà en corps nombreux en regagnant leurs foyers. On suppose que la guerre d'Egypte est terminée.

Nous appareillons à huit heures du matin dans un navire à trois mâts ponté et à voiles latines, et nous faisons route pour Satâlie. Un halo observé pendant la nuit autour de la lune et une atmosphère trouble ce matin, nous annoncent un changement de temps. A trois milles du port, le vent de terre qui nous poussoit tombe et nous laisse en calme; bientôt le vent souffle de l'est, et nous nous dirigeons au nord-un-quart-ouest. Arrivés en vue de la côte, nous apercevons la pointe d'Anémour, à six milles sous le vent. Quand nous approchions du rivage, le vent a tourné à l'ouest et a fraîchi; de sorte que nous n'avons pas pu doubler le cap Sélenti, et nous sommes obligés de gagner l'anse de Kharada, le Kalandra des Turcs. Un cap élevé nous y préserve du vent; et, à l'aide de trois ancres mouillées et de trois câbles amarrés à terre, nous bravons pendant la nuit une tempête accompagnée de pluie et de tonnerre.

Le 8 mars, à dix heures du matin, le temps étant devenu serein, nous débarquons. Nous passons la journée dans des cabanes sur le rivage, qui appartiennent à un village situé sur les montagnes et que nous ne voyons pas. La côte, s'éloignant du

cap sous lequel nous avons été à l'abri la nuit dernière, forme une petite baie : tout autour s'étend une vallée fertile, au fond de laquelle un torrent, qui descend de hautes montagnes (1) et se fait jour entre des précipices immenses, semble avoir fait donner à ce lieu le nom grec de *Kharadras*. Cette vallée retirée est fort belle par l'effet que produisent l'escarpement de la côte, les bois et les abîmes de l'arrière-plan. Le seul reste d'antiquité qu'on y rencontre est une portion du môle au-dessous des cabanes. Sur le bord d'un torrent, à un mille en remontant la vallée, il y a un bâtiment abandonné qui paroît être de construction vénitienne ou génoise. Nos marins estiment que Kharadra est à 90 milles de Tzérina, à 20 ou 30 du cap Sélenti, et à 60 d'Alaya. J'ai déjà remarqué qu'ils en comptent 80 de Kélendéri à Tzérina : il paroît donc que le mille grec équivaut à peu près aux deux tiers du mille géographique. Le mot *μίλι* ayant été emprunté du latin, la mesure doit originairement avoir été la même que le mille romain. Toutefois c'est une distance uniquement calculée et non mesurée, et je n'ai jamais pu en obtenir des Grecs une définition exacte.

Nous partons, le 9 mai, à dix heures du matin, avec un joli vent qui, en deux heures, nous fait

(1) C'est le mont Andriclus, que Strabon place au-dessus de Kharadrus.

doubler le cap Sélenti. Là, le vent foiblit, il devient variable, et même quelquefois contraire, avec des grains fréquens et des calmes, si bien que nous n'arrivons à Alaya qu'à dix heures du soir. Durant la première partie de la distance, depuis le cap Sélenti, nous naviguons sous des falaises et des caps très-hauts, au-dessus desquels s'élèvent de grandes montagnes couvertes de neige. Plus loin, les montagnes s'enfoncent davantage dans l'intérieur, et laissent entre leur base et la côte une plaine fertile dont la largeur augmente à mesure que nous approchons d'Alaya.

Cette ville est située sur une colline rocailleuse qui, de l'angle extérieur ou occidental de la plaine, s'avance dans la mer : elle ressemble à Gibraltar, la montagne étant naturellement fortifiée du côté de l'ouest par des falaises très-hautes, et descendant de l'autre côté par une pente très-rapide jusqu'à la mer. Tout le devant de la montagne est entouré de murailles et de tours hautes et massives; dans quelques parties des murs modernes, il y a des restes de construction hellénique qui est souvent désignée sous le nom de cyclopéenne. La partie inférieure de la montagne est seule occupée par la ville, qui a à peu près un mille de circonférence. Son emplacement est si escarpé, que les maisons s'élèvent au-dessus les unes des autres en terrasses, de sorte qu'en

plusieurs endroits les toits plats d'une rangée de maisons servent de rue à celle de dessus.

A l'est d'Alaya, il y a un mouillage pour les grands navires; les petits sont tirés sur la plage. Au milieu de la côte, on voit de grandes constructions voûtées; elles sont de niveau avec la surface de l'eau; sans doute elles étoient destinées à mettre les galères à l'abri. Elles servent aujourd'hui à bâtir les ghirlandjis, sorte de vaisseaux dont le nom signifie hirondelle; ils ont trois mâts et un beaupré, et portent des voiles latines. Il y a plusieurs de ces bâtimens et d'autres qui leur ressemblent, et sont de vingt à soixante tonneaux appartenant à Alaya. On dit que cette ville tire son nom d'Alah-ed-din, surnommé Kaikobad, fils de Kaïkosrou, et le dixième souverain de la dynastie des Seldjoukides : il fut la souche des sultans d'Iconium. Il paroît qu'Alaya devint la principale forteresse maritime et l'arsenal naval de ces monarques et de leurs successeurs, les princes de Karamanie. Sur les anciennes cartes, Alaya est appelé *Castel Ubaldo*, nom qui venoit peut-être des Vénitiens ou des Génois quand ils possédoient ce poste et d'autres encore sur la côte de Karamanie : actuellement, cette dénomination est tout-à-fait oubliée. En 1471, le prince de Karaman, qui luttoit pour son indépendance contre Mahomet II, fut mis en possession d'Alaya et de plusieurs autres places par les Vénitiens,

qui alors étoient leurs alliés contre les empereurs ottomans.

La côte, depuis la ville, court à l'ouest, et ensuite forme une grande sinuosité au sud-est vers le cap Sélenti, que l'on aperçoit d'Alaya. La côte unie s'étend à peu près à la moitié de cette distance, et se termine à un angle où l'on voit quelques arbres autour d'un village; l'on me dit qu'il y a des restes d'une ville ancienne. D'autres ruines, que l'on représente comme étant d'une grande étendue, sont à quelques heures de marche au nord d'Alaya.

Une maladie me retint à Alaya: le général Koehler et les deux compagnons qui lui restoient, car M. Carlyle les avoit laissés dans l'île de Cypre, continuèrent leur voyage par terre à Constantinople: j'y allai par mer, et touchai, dans cette traversée, aux lieux les plus remarquables de la côte et des îles voisines, telles que Rhodes, Cos, Patmos, Samos, Chios, Lesbos et Ténédos. De tous les lieux que j'ai visités et qui méritent d'être décrits avec plus de détails, les plus remarquables sont:

1° Les ruines d'une grande ville, avec un beau théâtre, à Kakava, dans un beau port formé par une chaîne d'îles rocailleuses.

2° L'île de Καστελόρυζον des Grecs, Castel-Rosso des Italiens. Il y a une petite ville florissante qui fait en ce moment un commerce considérable de bois et de charbon avec Alexandrie. Je trouvai

dans une plaine de l'intérieur de l'île les restes d'édifices antiques de construction hellénique : l'avantage de sa situation doit, dans tous les temps, y avoir attiré des habitans.

3° Antiphellus, sur le continent, vis-à-vis de Castel-Rosso. J'y remarquai un petit théâtre presque entier, les restes de plusieurs édifices publics et de maisons particulières, ainsi que des catacombes et un grand nombre de sarcophages, dont quelques-uns sont magnifiques et très-grands. La plupart ont des inscriptions; bien peu sont lisibles. Je pus déchiffrer sur quelques-unes le nom d'Antiphellus.

4° Telmissus à Makri, le port de Meï au fond du golfe de Glaucus. Le théâtre et les portiques, ainsi que les chambres sépulcrales creusées dans le roc, peuvent être cités parmi les restes les plus remarquables de l'antiquité dans l'Asie-Mineure.

5° Les ruines d'Assus à Behrem-Kalesi, vis-à-vis de Molivo, l'ancienne Méthymne dans Mytilène; elles sont extrêmement curieuses. Il y a un théâtre très-bien conservé et les débris de plusieurs temples, dans l'un desquels on voit des figures en bas-relief d'un style très-ancien, sculptées sur le granit dur du mont Ida, qui forme les matériaux de plusieurs de ces monumens. A l'ouest de la ville, les restes des murs et des tours avec une porte sont en très-bon état; hors des murs se trouve le cimetière avec de nombreux

sarcophages ; quelques-uns sont de dimension gigantesque encore à leur place ; une chaussée antique conduit à la porte. Le tout donne d'une ville grecque une idée plus exacte que ce qui subsiste ailleurs.

Sur la côte de l'Asie-Mineure, près de Telmissus, est le port ou la baie de Marmorice, dans laquelle une partie de la flotte angloise mouilla avant la descente en Égypte. Comme on n'a pas publié de description de cette baie, on lira sans doute avec plaisir l'extrait suivant du journal du docteur Hume :

« Le 1er janvier 1801, le temps étant rude et froid, nous sommes arrivés vis-à-vis de Rhodes, et ensuite nous avons continué notre route vers Marmorice, jadis *Peræa Rhodiorum*, situé sur la côte méridionale de la Carie, et près du golfe de Glaucus, aujourd'hui Macri. L'entrée de la baie est entre de hautes montagnes; peut-être nous l'aurions manquée, si une corvette n'avoit pas croisé le long de cette côte pour nous montrer la route. Plusieurs des montagnes qui cachent la baie de Marmorice étoient en partie cachées par la brume ; d'autres étoient ombragées par différens arbres, et des ruisseaux de l'eau la plus limpide se précipitoient du haut des rochers sur ce rivage escarpé qui ne présentoit aucune apparence de goulet ou de port. Cependant nous aperçûmes, en avançant, que les montagnes se

séparoient graduellement, et enfin nous vîmes par-dessus une langue étroite de terre les mâts de l'avant-garde de notre escadre, qui avoit quitté Malte à peu près huit jours avant nous.

« L'entrée de la baie de Marmorice est si étroite, qu'un vaisseau de ligne, ni même une frégate, n'y peut pas entrer quand le vent est contraire ; mais quand on a passé la pointe de terre qui cache la baie, un vaste bassin présentant une surface de vingt milles, et ses bords très-élevés et couverts de bois, s'offrent aux regards. Le tableau, quoique assez beau par lui-même, acquéroit à cette époque un double intérêt par la présence de la flotte de guerre et des bâtimens de transport destinés pour l'expédition contre les François en Egypte.

« La forme de la baie de Marmorice peut être représentée par un triangle dont les côtés sont à peu près égaux, et situés à l'est, à l'ouest et au sud. Les deux premiers sont bordés de hautes montagnes ; le troisième est borné par une île et une presqu'île jointe au continent à l'est par une langue de terre étroite. La principale entrée est entre l'île et la péninsule ; l'autre, entre l'île et le continent occidental, ne paroît pas être fréquentée ; la passe y est plus sinueuse et l'eau plus basse. L'entrée principale est située par 36° 45′ 47″ de latitude nord, et 28° 32′ 26″ de longitude à l'est de Greenwich, à peu près à vingt milles au

nord de Rhodes. Elle n'est ouverte à aucun vent capable de causer un dommage essentiel aux vaisseaux mouillés dans la baie, que l'on peut dire être abritée de tous les côtés par la terre. Quand les vents soufflent avec force de l'est ou du sud, l'agitation de la mer se communique à l'intérieur de la baie, et y produit une houle considérable; quelquefois le vent souffle du continent par rafales violentes.

« La ville de Marmorice est située près de l'extrémité septentrionale du côté occidental de la baie, à peu près à cinq milles de l'entrée. Elle est sur une éminence rocailleuse, et bâtie très-irrégulièrement; elle n'a, au lieu de rues, que des ruelles étroites et tortueuses qui séparent les maisons. Celles-ci sont chétives et ressemblent aux chaumières de l'Ecosse, qui, dans les cantons arides, sont construites en pierres. Dans la partie la plus haute de la ville s'élève un château moderne presque en ruine, ayant sur ses murailles quelques canons rouillés et de petit calibre. Derrière la ville est une mosquée très-simple, mais propre; elle n'a d'autre ornement dans l'intérieur que des maximes en arabe écrites sur les murs : en y regardant, nous avons vu plusieurs habitans agenouillés et en prières. Dans le cimetière voisin de ce temple, il y a des dalles de pierre dressées en forme de cippes antiques.

« A l'arrivée des Anglois, un grand nombre d'habitans de l'intérieur du pays se rassembla dans la ville de Marmorice; ils formèrent un marché en plein air avec des tréteaux, et exposèrent une diversité d'objets en vente, parmi lesquels nous avons remarqué des figues sèches, des raisins, des noix, du miel, de la cire, des pipes à fumer d'un travail grossier, des noix et des amandes confites.

« Au nord-ouest de la ville s'étend une vaste plaine arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui descendent des hauteurs adjacentes; dans quelques endroits voisins de la mer, elle est très-marécageuse; elle est divisée en enclos, la plupart consacrés à des prairies, parmi lesquelles on voit quelques chaumières. Près de Marmorice, il y a de belles plantations d'orangers. Sur la côte occidentale de la baie, au-delà de cette plaine, se prolonge un espace considérable de terrain presque uni situé entre la mer et le pied de la montagne, couvert sur plusieurs points de petits arbres ou de broussailles; le long du rivage, une route conduit à une vallée qui s'ouvre un peu au sud de l'entrée de la baie.

« Je visitai cette vallée dans une partie de chasse : son aspect pittoresque me frappa; elle est arrosée par un ruisseau qui, après avoir serpenté au milieu de bosquets de myrtes, de lauriers, de saules et de sauge, se perd dans la baie

ou au milieu des joncs et des sables. Près de la partie centrale, et sur les bords du ruisseau, il y avoit quelques cabanes très-grossièrement construites; les murs des unes étoient en terre séchée au soleil; les autres ne consistoient qu'en pierres posées les unes sur les autres sans mortier; les toits étoient formés par des pièces de bois posées en travers sur les murs, et couvertes de gazon ou de paille. Dans l'une, il y avoit une femme assise devant un métier et faisant de la toile. A peu près à un demi-mille plus haut, nous sommes arrivés à une cascade; le ruisseau sembloit s'ouvrir de force un passage à travers une ouverture étroite dans les montagnes; les halliers y étoient impénétrables; il fallut rebrousser chemin. Au milieu de bois peu élevés, vers l'entrée de la vallée, je trouvai des colonnes de marbre, les unes unies, les autres cannelées, étendues à terre; elles étoient de petite dimension.

« L'île, à l'ouverture de la baie, est très-peu élevée, si on la compare aux montagnes du voisinage : d'ailleurs, elle est raboteuse, escarpée et entièrement revêtue de broussailles. La péninsule prochaine est plus haute et aussi scabreuse; elle ne paroît pas être habitée constamment. J'y débarquai à un endroit également éloigné du goulet et de l'isthme : quoique nos matelots eussent déjà abattu les plus grands arbres pour faire du feu, ce fut avec quelque difficulté que je m'ouvris

un chemin jusqu'à la langue de terre étroite qui l'unit au continent. Cet isthme est absolument plat, tapissé, sur quelques points, d'une espèce de saule nain, et, sur d'autres, de sable : il a si peu de largeur qu'un capitaine de vaisseau, arrivé là par mégarde, croyant que c'étoit Marmorice, fit traîner par ses matelots le canot à travers la terre, et gagna ainsi le bâtiment du commandant. Les terres du continent voisin sont très-hautes, et en plusieurs endroits surmontées de pins. A une petite distance au sud-est de l'isthme est la belle baie de Karagatch, qui, bien que plus petite, est aussi sûre et non moins pittoresque que celle de Marmorice.

« Les Turcs de ce canton sont des hommes robustes et bien faits ; ils ont le teint bronzé et des yeux noirs et perçans. Tous étoient armés de mousquets et de pistolets, ou de sabres, ou de coutelas fichés dans leur ceinture. Ces sabres et ces coutelas ont ordinairement des poignées en argent massif ou plaqué ; le canon et la culasse de leurs fusils de chasse sont réunis par de petits cercles de laiton, d'ailleurs d'un travail lourd et sans goût. Le petit nombre de femmes de Karamanie que nous avons vues à Marmorice ne pouvoient passer pour belles : leur mise aussi n'étoit nullement avantageuse; la tête est enveloppée d'un grand mouchoir ou d'un bonnet ; les extrémités inférieures sont cachées par une sorte de

large pantalon, et tout le corps est entouré d'une robe lâche. De même que les femmes de tous les pays éloignés de la civilisation, elles paroissent être dans un état d'esclavage domestique; elles cultivoient les champs ou exerçoient une profession; les maris étoient presque toujours à la chasse.

« Des sangliers ont été tués dans les bois près de Marmorice. Les chacals y sont nombreux. Je vis plusieurs dromadaires dans le voisinage; il y a peu de moutons. Les chèvres noires à long poil sont très-communes, de même que des bœufs de petite taille, comme ceux des montagnes d'Ecosse. Les perdrix rouges, les bécasses, les bécassines, les pigeons et les ramiers, les canards sauvages abondent. Nous avons trouvé beaucoup de tortues parmi les joncs près de l'embouchure des ruisseaux.

« Avant l'arrivée de sir Sidney Smith sur cette côte, postérieurement à l'attaque de Saint-Jean-d'Acre par Buonaparte, les beaux ports de Marmorice et de Macri paroissent avoir été entièrement inconnus, du moins leur position n'avoit été déterminée avec précision sur aucune carte (1).

(1) Le port de Macry est figuré sur une carte particulière du *Voyage en Grèce* du comte de Choiseul-Gouffier. Le plan en a été levé par un pilote de la marine royale.

E.

Il n'y a pas de restes de Physcus; je trouvai seulement une portion du fût d'une colonne de deux pieds et demi de diamètre parmi des broussailles, à peu près à un mille à l'ouest de Marmorice; probablement on découvriroit de ce côté d'autres vestiges d'antiquité.

« Du côté occidental de la vallée dont j'ai déjà parlé, en dehors du port, l'aspect du terrain qui va en s'élevant presque du bord de la mer jusqu'au pied des rochers est si singulier, qu'il nous a donné lieu de le regarder comme ouvrage de l'art: il forme un petit segment d'un grand cercle faisant face à la mer vers Rhodes, et monte par des terrasses régulières comme les siéges d'un théâtre immense, chaque terrasse ayant environ dix pieds de large, et surmontant de trois pieds celle qui est immédiatement au-dessous. On rencontre çà et là un arbre ou un arbrisseau; mais les terrasses sont généralement tapissées d'une pelouse verte et unie. On ne distinguoit ni marbres ni inscriptions; à peine discernoit-on quelques décombres. La hauteur des rochers au-dessus peut être d'une soixantaine de pieds; en escaladant les terrasses, je remarquai une prodigieuse excavation dans une partie de ces rocs, et un chemin qui, partant des montagnes de derrière, y conduisoit; quoique sur les terrasses, la montée à cette grotte parût pra-

ticable : toutefois, en essayant de pénétrer jusque-là, je me trouvai arrêté par une ravine profonde qui m'empêcha d'avancer. J'espère que quelque voyageur futur sera plus heureux que moi dans l'examen de ce canton. Cette excavation ne me sembla pas naturelle.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

DESCRIPTION

DE POULO-NIAS,

Écrite par un voyageur qui a visité cette île en 1822.

Traduite de l'anglois.

Poulo-Nias, île très-imparfaitement connue des Européens, est la plus grande de la chaîne qui borde la côte occidentale de Sumatra, et en même temps la plus peuplée et la mieux cultivée. Sa longueur est à peu près de 70 milles du sud-est au nord-ouest. Sa surface est généralement montueuse, sillonnée par plusieurs rivières considérables, dans les embouchures desquelles les navires et les canots des naturels peuvent entrer. Il y a plusieurs bons ports tant au nord qu'au sud de l'île, et les bâtimens peuvent mouiller en sûreté à peu près sur toute l'étendue de la côte orientale.

L'aspect général de Poulo-Nias est très-agréable et annonce la fertilité : du côté de la mer, la pente des collines est couverte, soit de cocotiers, soit de

longues herbes ; mais ce n'est qu'en portant ses regards du haut de ces éminences sur l'intérieur du pays, que sa beauté et sa richesse se déploient. Les vallées et le penchant des coteaux ne présentent qu'une suite de terrains cultivés ; leurs sommets sont couronnés de bouquets d'arbres qui marquent la position des villages. Nulle part on n'aperçoit la teinte sombre des forêts que l'homme ne fréquente pas. Le sol est d'une fécondité remarquable, très-profond dans les parties basses et dans les vallées, et même sur les pentes roides des collines : il donne des récoltes abondantes de riz et de patates.

La population est très-forte relativement à la grandeur de l'île. On l'évalue à plus de 200 mille ames. Les habitans sont de taille moyenne bien faits, robustes, ayant le teint aussi clair que ceux du continent de l'Asie, et les traits beaucoup plus beaux que les Malais ; le nez plus proéminent; il y a quelque chose du caractère grec ; l'expression de la physionomie est généralement gracieuse ; l'œil surtout est plein et joli. Les femmes passent pour les plus belles de l'archipel asiatique : elles égalent, sous ce rapport, celles de Soulou. On a dit que les indigènes de Nias étoient sujets à un scorbut lépreux ; cela ne peut être vrai que des esclaves qui, de cette île, sont transportés dans d'autres pays ; et rien n'est plus dénué d'exactitude pour les naturels qui

vivent dans leur patrie, car on n'a pas observé parmi eux un seul exemple de cette affection cutanée; au contraire, ils ont paru très-propres et très-soigneux de leur personne. On peut juger de leur attention à cet égard par la peine qu'ils prennent pour avoir dans leurs villages, ou à peu de distance, des bains vastes et commodes. Il y en a toujours deux; un pour les hommes, l'autre pour les femmes; ils sont entourés de hauts murs de pierre; on y conduit le courant d'eau de manière que, tombant d'une certaine élévation, il forme une cascade qui puisse mouiller complétement le baigneur.

Les villages sont situés, pour la plupart, sur le sommet des collines, et toujours dans des positions susceptibles de défense; usage qui doit sans doute son origine à l'etat d'hostilités presque continuelles dans lequel vivent les insulaires. Ils sont divisés en un grand nombre de tribus indépendantes, entre plusieurs desquelles il existe des haines invétérées qui se transmettent de génération en génération depuis un temps immémorial. Ces haines occasionnent fréquemment des disputes entre les tribus voisines; d'ailleurs, l'enlèvement des esclaves oblige les naturels à être constamment sur leur garde. S'ils s'éloignent un peu de leurs maisons, ils ne marchent qu'armés. Leurs armes sont la lance, l'épée, un bouclier oblong en bois; ils portent ordinairement

une casaque de cuir fort roide, qui leur sert d'arme défensive, et, en certaines occasions, un casque de cuir très-épais orné d'un panache de crins noirs, une barbe et des moustaches postiches. Ainsi vêtus, ils ont un aspect étrange et formidable. Ils paroissent manier leurs armes avec beaucoup d'habileté, et montrent une grande agilité dans leurs évolutions militaires.

L'habillement ordinaire des gens du commun est un badjou, sorte de casaque, et un morceau de toile roulé autour de la taille, puis ramené entre les cuisses. Celui des chefs et des personnages distingués est plus riche et souvent élégant : le rouge est leur couleur favorite; ils ont une profusion d'ornemens en or, des colliers épais et d'une forme particulière, et de grands pendans d'oreille; le plus remarquable et le plus singulier est une couronne d'or pur d'une forme bizarre et en même temps gracieuse, ressemblant un peu à une tiare persane, avec une longue pointe par-devant. Les femmes portent aussi une grande quantité de ces joyaux, des colliers massifs et des pendeloques si grosses, qu'elles alongent extraordinairement le lobe de l'oreille; elles garnissent leurs têtes de réseaux de modèles variés, généralement en plaques d'or façonnées en relief; les cheveux sont réunis au sommet de la tête en une touffe fixée par une plaque d'or. Quelques roses, fichées avec goût dans la chevelure,

la font ressortir avec plus d'avantage. Au milieu de cet étalage de richesse, qui a je ne sais quoi de barbare, leur habillement a quelque chose de très-étrange; il ne consiste qu'en une pièce de toile serrée autour de la taille par une large ceinture de mailles d'or ou de cuivre, et descendant jusqu'au-dessous des genoux. Toute la partie supérieure du corps est entièrement nue, de sorte que les formes se montrent dans leur perfection ou dans leur laideur. Les femmes ne sont pas renfermées; dans toutes les occasions, elles viennent témoigner leur respect aux étrangers sans aucune contrainte et avec une confiance entière. Leur vue ne confirma pas dans mon esprit la vérité de ce dicton si connu, que le plus bel ornement pour les femmes est de n'en pas avoir.

Les maisons sont en bois, solidement et commodément bâties, et généralement très-grandes. Elles sont élevées sur de grands mirbaous ou piliers de bois de fer; les murs sont construits de manière à ce que la partie supérieure soit penchée en dehors. Dans la partie septentrionale de l'île, elles sont généralement détachées les unes des autres; tout le mur est incliné extérieurement; les extrémités sont arrondies. Dans les territoires méridionaux, les maisons, serrées les unes contre les autres, forment des rues régulières; leur façade est étroite; les murs des deux extrémités sont seuls penchés au-dehors. On y

entre par une trappe et une échelle placées au milieu. La salle, ou l'appartement de réception, est spacieux et a la vue sur la rue. Les parois sont souvent partagées en panneaux; le plancher est en larges planches de bakou, espèce de manglier, d'une couleur foncée au milieu et blanche sur les côtés; la ligne de séparation entre les deux teintes est très-brusque; elles sont si exactement jointes, qu'elles offrent en quelque sorte l'aspect de dalles de marbre de couleurs différentes placées alternativement.

Les poutres qui traversent la partie supérieure servent pour y suspendre la porcelaine de la famille; chaque assiette a sa case en osier; on en voit parfois plusieurs centaines. A d'autres poutres on append les os maxillaires des cochons qui ont été tués dans les grandes fêtes: le nombre de chacun de ces objets annonce la richesse du propriétaire. Les cochons sont une partie importante du fonds du ménage; ils forment la base de la nourriture: on ne les souffre ni dans les maisons ni dans les villages; on leur construit à une petite distance des bâtimens solides qui leur sont réservés: des esclaves sont spécialement chargés d'en avoir soin. On les nourrit de cocos, de riz bouilli et de sommités de patates.

Le riz est la principale marchandise d'exportation; il s'en expédie au-dehors près de 12 mille sacs par an. Les insulaires en font peu d'usage; ils

mangent principalement des patates et d'autres racines farineuses avec la chair de porc et la volaille. Les buffles, les bœufs, les chevaux ne sont pas indigènes de Poulo-Nias; les Malais y ont de temps en temps introduit quelques-uns de ces animaux en s'établissant dans les territoires du nord.

Les habitans de cette partie diffèrent beaucoup de ceux des cantons du midi; ils sont mêlés avec les Malais et les Achemois, tandis que les derniers empêchent soigneusement les étrangers de se fixer parmi eux : c'est pourquoi on peut les considérer comme la race primitive et la plus pure des deux.

Le mariage se fait moyennant une somme que l'on paye au père de la fille et qui est de 60 à 70, quelquefois de 500 piastres, et qui se compte presque toute en or. Il est très-remarquable que, partout où cet usage est strictement observé, les femmes sont très-soigneuses de leur honneur, et la pureté des mœurs n'est jamais souillée. On en conçoit aisément la raison : il est de l'intérêt des parens de conserver intacte la vertu de leurs filles; et, quelque contraire à nos idées que paroisse cet achat de femmes, et quels que soient les inconvéniens qui peuvent résulter de cette coutume, on ne sauroit la condamner entièrement, puisqu'elle a eu pour effet d'élever le caractère des femmes. Ces peuples n'ont jamais adopté la mé-

thode employée par les Musulmans pour préserver la chasteté des femmes, en les enfermant dans des harems et en les ravalant à la condition d'esclaves. Ils ont eu confiance aux résultats d'une éducation rigide et de la réserve morale inculquée de bonne heure dans l'esprit ; ils n'ont pas été trompés dans les effets de ces moyens.

Les lois de Nias sur l'adultère sont très-sévères; elles prononcent la peine capitale, ainsi que pour le meurtre et le vol ; dans certains cas, la famille du coupable est condamnée à l'esclavage. Quelquefois on peut obtenir la remise de la peine, en payant une amende de vingt-quatre pahas d'or ou cent vingt piastres.

Un homme peut avoir autant de femmes que ses moyens le lui permettent. Cependant, à l'exception des chefs, peu d'insulaires en ont plus d'une. Quand un radja a plusieurs femmes, le droit de succéder à son rang et à sa fortune n'appartient pas à l'enfant qui est né le premier; il est à celui pour la mère duquel la somme la plus forte a été payée ; usage qui est dû sans doute à l'idée que cette somme est proportionnée au rang de la femme, et qu'ainsi la succession est assurée à la famille la plus distinguée par la naissance et le rang.

Le mode d'inhumation dans les territoires méridionaux est singulier. Le corps, au lieu d'être

déposé en terre, est enfermé dans un cercueil en bois que l'on exhausse sur quatre poteaux; on plante au-dessous des arbrisseaux à fleur, et des plantes grimpantes qui ne tardent pas à monter et à l'enlacer de leur feuillage. Ces cimetières se trouvent à une petite distance des villages; quand ils ne sont pas récens, leur aspect n'a rien de désagréable ni de repoussant; il y a au contraire quelque chose de poétique dans l'idée de placer les restes des personnes auxquelles on étoit attaché, à l'abri de l'atteinte des vers. Si l'on peut supposer que ces insulaires ont eu en vue un objet moral, quoi de plus frappant que d'être témoin de la dissolution des sépulcres même au milieu de la végétation vigoureuse et de la fraîcheur inaltérable des plantes qu'ils ont soutenues.

Des commissaires anglois se sont transportés dans cette île pour prendre des renseignemens sur le commerce des esclaves qui s'y fait; leur rapport contient plusieurs particularités curieuses.

» Tous les maux, disent-ils, qui résultent de l'imperfection des institutions sociales de ces insulaires, sont encore aggravés et augmentés par l'odieux trafic d'esclaves; et ce sujet étant du plus haut intérêt, nous avons mis le plus grand soin à obtenir les renseignemens les plus exacts sur l'étendue, les causes et l'origine de ce commerce.

Le plus grand nombre d'esclaves a, jusqu'à

présent, été expédié de Souambava et de Tello-Delano, dans le sud de l'île; on en a beaucoup moins exporté des ports du nord. Il est très-difficile d'en savoir exactement la quantité; quelques insulaires essaient de la rabaisser et de la diminuer, tandis que d'autres font les mêmes efforts pour l'exagérer, suivant qu'ils désirent de nous inspirer une opinion avantageuse de leur conduite ou une haute idée de leurs richesses; enfin la nature même de ce négoce s'oppose en quelque sorte à toute estimation rigoureuse. Toutefois, après avoir comparé ensemble ces différens rapports, et le nombre des navires qui abordent dans l'île, ainsi que la valeur des marchandises qu'ils apportent, nous pensons que le nombre des esclaves exportés annuellement doit être à peu près de 1,500. Suivant quelques témoignages, il en est sorti davantage du seul port de Soumbava; cependant nous croyons que notre évaluation est plus près de la vérité. Ces esclaves sont achetés principalement par les navires achemois et chinois; ceux-ci les transportent à Pédang et à Batavia.

Ce trafic est accompagné de circonstances non moins révoltantes pour l'humanité que celles qui le caractérisent sur la côte d'Afrique. Les malheureuses victimes arrachées par la violence à leurs parens et à leurs pays, sont livrées pieds et poings

liés aux marchands de chair humaine ; elles restent dans cet état pendant toute la durée du voyage, précaution regardée comme nécessaire pour la sûreté de l'equipage. On connoît des exemples de captifs qui ont saisi un instant de liberté pour s'emparer de la première arme qui leur a tombé sous la main, égorger tous ceux qu'ils rencontroient, et finir cette scène en sautant par dessus bord et cherchant volontairement la mort dans l'Océan. Les insulaires de Nias mangent peu de riz dans leur pays, et ne connoissent presque pas l'usage du sel. Le changement brusque de nourriture auquel ils sont exposés à bord des navires, joint à la détention et à l'abattement d'esprit, est funeste à un grand nombre. Sur une cargaison de trente esclaves, on en a vu périr vingt avant la fin du voyage ; on peut même, d'après une estimation modérée, calculer que, sur la quantité achetée, un quart n'arrive jamais à sa destination, et devient victime des causes qui viennent d'être citées.

Il est inutile de s'arrêter sur les scènes de violence qui ont lieu dans le pays pour la recherche des victimes ; il est plus facile de les imaginer que de les décrire. Nous nous bornerons à rapporter un fait véritable raconté par un témoin oculaire. Un plan avoit été formé d'attaquer une maison isolée, habitée par un homme, sa femme et ses enfans, et de s'emparer de toute la famille. Au

temps fixé, la maison fut entourée; aussitôt que l'homme connut sa position, comprit le dessein que l'on avoit, et vit qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper, il s'enferma dans l'appartement intérieur, saisit son cric, égorgea sa femme et ses enfans, puis se le plongea dans le cœur, préferant la mort à l'esclavage.

Désirant connoître les meilleurs moyens de parvenir à la suppression de ce commerce criminel, nous avons mis la plus grande exactitude dans nos recherches sur les causes et l'origine de l'esclavage à Poulo-Nias, ainsi que sur la manière dont on s'y procure les esclaves. Nous avons appris que l'esclavage y est reconnu par la loi et l'usage; c'est la punition ordonnée pour certains crimes; il est permis, comme la dernière ressource, à quelqu'un qui est accablé de dettes. La sévérité de cet usage a sans doute été considérablement accrue par les tentations que les demandes venues de l'étranger ont fait naître, et cette peine a probablement été infligée dans des occasions très-légères; néanmoins cela ne suffit pas pour rendre raison de la grande quantité d'esclaves qui s'exporte annuellement. Nous avons des preuves à l'infini, constatant qu'un grand nombre est la victime de la violence ouverte. Le radja n'hésita pas long-temps à convenir du fait; il ajouta que ce trafic devoit son origine aux étrangers, et que

par conséquent la cause en étoit extérieure. Effectivement la tentation d'un gain exorbitant et les insinuations des marchands qui viennent du dehors, sont trop fortes pour ne pas triompher du désintéressement des insulaires, et excitent les plus pervers d'entre eux à avoir recours à tous les moyens de fraude, à tous les stratagêmes et à la force, pour procurer des victimes à leur avarice.

(*Extrait du journal de Calcutta.*)

LETTRE

DE M. L'ABBÉ MICHAUD,

MISSIONNAIRE A LA LOUISIANE,

A M. B***, A CHAMBÉRY.

Saint-Louis, le 16 avril 1813. (*Reçue à Chambéry le 26 juillet.*)

MONSIEUR,

Je ne saurois désirer une meilleure occasion pour me procurer la satisfaction de vous écrire, que celle que me procure le départ de M. Borgna, l'un des missionnaires de la Louisiane: j'ai appris avec beaucoup de plaisir qu'il passeroit à Chambéry en se rendant à Rome, parce qu'il vous donnera dans la conversation bien des détails qu'on ne croit pas assez intéressans pour les exprimer dans une lettre. En vous écrivant, dans le mois de décembre dernier, je vous ai promis la relation du voyage de l'un de nos missionnaires qui est allé le premier chez les sauvages de

la nation des *Osages;* il est juste que je tienne parole : je vais tâcher de le faire aujourd'hui.

En 1821, plusieurs chefs de la nation osage se rendirent à Saint-Louis par ordre du surintendant des sauvages. Le premier chef des Osages, appelé *Sans-Nerf*, étoit à leur tête ; ils firent une visite à Mgr notre évêque, qu'ils appellent le *Chef de la Robe noire;* ils en avoient d'avance une haute idée, et ils ont en général un grand respect pour les prêtres catholiques, parce qu'ils savent par tradition que leurs grands-pères ont été autrefois visités par des Robes noires (les jésuites). Avant de se présenter chez Mgr Dubourg, ils se mirent en grand costume; leur corps, qui est de couleur rougeâtre, fut enduit de graisse, leur visage et leurs bras rayés de différentes couleurs; le blanc-de-plomb, le vermillon et le vert-de-gris formoient, dans leur tatouage, une grande variété de sillons, lesquels aboutissoient tous au nez; leurs cheveux étoient rangés par touffes. Ils portoient des bracelets et des pendans d'oreille ; ils s'étoient percé le nez et les lèvres pour y passer des anneaux; leur chaussure étoit faite d'une peau de chevreuil et ornée de plumes de différentes couleurs; ils y suspendent quelques ornemens garnis de petits tuyaux de fer-blanc, auxquels ils attachent un grand prix, à cause du bruit que cela les met en mesure de faire, soit en marchant, soit en dansant. Leur tête est or-

née d'une espèce de couronne, sur laquelle on remarque des têtes d'oiseaux, de petites cornes de cerf, des griffes d'ours et autres embellissemens de cette délicatesse. Une couverture de laine pendante sur leurs épaules, et un peu moins élégante que les châles dont on se sert dans la vieille Europe, leur couvre presque tout le reste du corps : ce surtout est encore orné de queues de différens animaux. C'est avec cette parure qu'ils se présentèrent chez Mgr l'évêque de la Louisiane : il avoit dans sa chambre un très-beau crucifix d'ivoire et plusieurs tableaux. La vue du crucifix les frappa d'étonnement ; ils le regardoient avec admiration et attendrissement ; monseigneur profita de la circonstance pour leur donner une première idée de l'Evangile : Voilà, leur fit-il dire par l'interprète qui les accompagnoit, voilà le fils du maître de la vie (c'est le nom qu'ils donnent à Dieu) ; il est venu du ciel sur la terre ; il est mort pour nous sur la croix, soit pour les peaux rouges (les sauvages), soit pour les peaux blanches : c'est pour nous rendre heureux dans l'autre vie (ils l'admettent) qu'il a volontairement beaucoup souffert et versé tout son sang ; c'est lui qui m'a envoyé ici pour vous faire connoître ses volontés. Il est impossible de vous dépeindre l'attention avec laquelle tous ces pauvres sauvages écoutoient les paroles de monseigneur et l'émotion qu'ils éprouvoient lorsque l'interprète leur

en expliquoit le sens; ils levoient les mains au ciel, recommençoient à fixer le crucifix avec un profond attendrissement: cette scène toucha tous les spectateurs. Avant de quitter Mgr l'évêque, Sans-Nerf le pria d'aller les visiter chez eux; il lui assura qu'il seroit bien reçu, qu'il lui feroit beaucoup de bien, et qu'il jetteroit de l'eau sur la tête d'un grand nombre, c'est-à-dire qu'il les baptiseroit. Il le leur promit, et fit présent à chacun d'un crucifix et d'une médaille qu'il suspendit à leur cou avec un ruban; il leur recommanda de les conserver avec soin; ils le lui promirent et tinrent parole. Un fait que je vous citerai bientôt vous le prouvera.

La même année, peu après la première visite des sauvages, Mgr Dubourg leur envoya M. l'abbé Lacroix pour faire chez eux l'essai d'une mission. Le moment n'étoit pas favorable; ils étoient sur le point de partir pour la chasse, qui est toujours pour eux une grande expédition; il ne put visiter qu'un seul village; il en fut très-bien reçu; il y baptisa même un assez grand nombre d'enfans, et promit d'y retourner dans un temps plus opportun. Il s'y rendit de nouveau en effet durant l'été passé; il partit, le 22 juillet, de Florissant, situé à cinq lieues de Saint-Louis. Après avoir marché à cheval pendant douze jours, au travers de vastes prairies entrecoupées de bois et de rivières, il arriva au village qu'il avoit déjà visité au

printemps précédent, accompagné de quelques marchands qui alloient traiter avec les sauvages : on fut au comble de la joie de revoir le missionnaire. Toute la cavalerie de la peuplade vint à leur rencontre, et les conduisit comme en triomphe chez le grand chef. Plusieurs familles leur avoient préparé des festins : pour prouver qu'ils ne méprisoient personne, ils furent obligés de courir jusqu'au soir de cabane en cabane. On leur servoit pour l'ordinaire quelques plats de bois remplis de maïs bouilli ou de la viande de cerf, d'ours ou de bœuf sauvage. Pour leur faire plaisir, il faut goûter de chaque mets ; mais on se tire d'affaire comme on peut ; car ils n'ont ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes.

Le grand chef et six des principaux officiers s'offrirent pour accompagner le missionnaire dans la visite de tous les villages de la peuplade : il fut reçu partout avec empressement : un village, entre autres, se distingua d'une manière particulière en venant à sa rencontre à plus de quatre ou cinq milles ; ils étoient plus de deux cents cavaliers, tous parés de leurs plus beaux ornemens. Leurs chevaux sont admirablement bien dressés. L'occupation ordinaire des hommes est la chasse et la guerre contre d'autres nations indiennes : les femmes y sont très-laborieuses ; ce sont elles qui bâtissent les cabanes et qui charient le bois de chauffage ; la quantité qu'elles en portent à la

fois sur leurs épaules est étonnante. Cette nation est au moins vêtue d'une manière décente.

La polygamie est usitée parmi eux ; il est dans leurs coutumes que, lorsqu'un sauvage obtient une fille en mariage, toutes ses sœurs sont par-là même censées lui appartenir et devenir en même temps ses femmes; ils tiennent à honneur d'en avoir un grand nombre : c'est ce qui met un obstacle à leur civilisation, et cet obstacle n'est pas le seul. Ils ont aussi un extrême dégoût pour la culture des terres et pour toute espèce de travail assujettissant; ils n'ont d'inclination que pour la guerre et pour la chasse ; ils se montrent néanmoins très-favorablement disposés en faveur de la religion catholique. Le missionnaire célébra un jour le saint sacrifice, auquel assistèrent tous les chefs de la nation et autant d'autres sauvages que l'appartement put en contenir : il fut touché de leur recueillement et de l'exactitude avec laquelle ils se levoient ou se mettoient à genoux, comme ils le voyoient faire, et des sentimens religieux qu'ils manifestoient en levant les yeux au ciel avec émotion. Après la messe, il baptisa plusieurs enfans, et distribua à tous les chefs quelques croix avec un ruban qu'il leur passa autour du cou.

Il y a quelques années que des ministres protestans furent envoyés chez les Osages, par le gouvernement américain, pour élever les enfans

indiens et leur faire embrasser leur religion. Ils y avoient formé quelques petits établissemens, mais ils n'y ont eu que peu de succès ; et, depuis près d'un an, les sauvages ont retiré tous leurs enfans, en disant qu'ils reconnoissoient qu'ils n'étoient pas des Robes noires, comme ils l'avoient cru d'abord.

Les terres, sur cette partie des bords du Missouri, sont très-fertiles; on y voit des prairies unies qui ont jusqu'à six ou sept lieues d'étendue. En été, les chaleurs y sont excessives ; ce fut dans cette saison et au milieu des courses pénibles qu'il faisoit chaque jour, que le zélé missionnaire fut attaqué d'une fièvre brûlante; elle interrompit ses travaux apostoliques, et l'obligea à quitter l'intéressante nation des Osages plus tôt qu'il ne l'auroit voulu. Il fut forcé, pour son retour, de faire douze jours de marche à cheval en passant la nuit dans les bois, sans rencontrer, pendant tout ce trajet, une seule misérable cabane qui pût l'abriter un instant. Voici de quelle manière on fait son petit campement en pareille occasion : on choisit dans la forêt l'endroit jugé le plus convenable ; on décharge les chevaux et on les met en pleine liberté, afin qu'ils puissent aller à la pâture ; on arrange une petite cabane avec des branches d'arbres pour s'abriter, on fait sa provision de bois, et l'on allume un grand feu, soit pour faire griller un morceau de chevreuil enfilé dans un bâton

planté devant le feu qu'on a soin de tourner de temps en temps, soit pour écarter les ours et les autres bêtes féroces qui n'y sont pas rares. Après cela, on s'enveloppe dans une peau de buffle, ou bien dans une couverture que l'on met, durant le jour, sous la selle de son cheval. La fatigue fait trouver ce repas et ce lit très-bons. Tel est le régime de tous ceux qui voyagent dans ces contrées encore inhabitées.

Quoique l'ambassade de Sans-Nerf ne soit pas relative au principal objet de ma lettre, je crois devoir, avant de la finir, vous en citer encore quelques circonstances que vous ne lirez pas sans intérêt. Les sauvages du Missouri le regardent comme leur plus grand orateur; et, quoiqu'il n'ait pas fait sa rhétorique en Europe, on ne laisse pas de trouver dans ses discours beaucoup d'esprit naturel, avec un grand fonds de franchise et d'indépendance.

La députation des sauvages, assistant un jour à un conseil qui se tenoit à Saint-Louis, chez le surintendant des Indiens, Sans-Nerf, après avoir fumé le calumet de paix, prit la parole et s'étendit fort au long sur la mauvaise foi avec laquelle il prétendoit que les Etats-Unis avoient rempli les conditions d'un traité préalablement signé entre eux. « Nous t'avons cédé, dit-il, à toi et à » ton grand-père (Washington) toutes les terres » que tu as voulu ; toi, tu nous avois promis bien

»des choses; mais, regarde, tu as une double »langue; avec une, tu dis une chose, et, avec »l'autre, une autre : les ustensiles que nous avons »reçus de toi valent si peu, que nos enfans même »ne les veulent pas pour s'amuser; les couver»tures que tu nous a données sont si mauvaises, »que le moindre vent en emporte les fils, et si »claires, que nous voyons distinctement le soleil »au travers; si nous les étendons par terre, la »pointe des herbes passe et forme de petites prai»ries au-dessus d'elles.» Voilà mot à mot une partie de son discours, qui fut très-long.

Quelques jours après, les chefs des sauvages allèrent à Washington, et furent introduits chez le président des États-Unis, qui les reçut avec bonté, et donna à chacun un superbe uniforme avec une médaille d'argent. Dans un grand dîner auquel se trouvoient les premiers personnages de la ville, le président porta la santé du général Washington, et les convives, chacun à leur tour, portèrent celle des hommes les plus distingués de l'Amérique. Chacun pensoit que Sans-Nerf, quand son tour fut venu, porteroit la santé du président; on fut trompé : « Je bois, dit-il, à la »santé de notre bon père, le chef des Robes »noires, qui demeure au village des Chouteaux» (Saint-Louis, fondé par les MM. Chouteaux en 1763). Alors le président et toute l'assemblée se joignirent à lui. Les sauvages montrèrent ensuite

les crucifix et les médailles que monseigneur leur avoit donnés. Ces objets religieux tiennent toujours le premier rang dans le long chapelet de médailles qu'ils portent ordinairement sur eux; vient ensuite la médaille françoise, puis l'espagnole, puis l'angloise, et enfin l'américaine. Ils appellent les Américains les Grands-Couteaux, à cause des poignards qu'ils ont coutume de porter.

Voici encore une autre manière dont se servent les Indiens pour exprimer la mesure de leur attachement pour les diverses nations auxquelles ils ont été successivement soumis. Un Américain, demandant un jour à un sauvage quel étoit le peuple qu'il aimoit le plus : *Tiens*, lui répondit le sauvage, en lui portant la main vers l'épaule et en montrant toute la longueur du bras, *voilà comme j'aime les François;* puis, baissant la main jusqu'au coude, il ajoute : *Voilà pour les Espagnols;* il la baisse jusqu'au poignet, en disant : *Voilà pour les Anglois;* enfin, il montre l'extrémité de ses doigts et dit : *Voilà pour les Américains.*

Plusieurs protestans de Saint-Louis, surpris de voir encore au cou des chefs des Osages les croix et les médailles que monseigneur leur avoit donnés, voulurent reconnoître jusqu'où alloit leur attachement pour ces pieux objets. Comme il n'y a rien au monde de plus agréable à un sauvage qu'une belle selle, on les conduisit dans un

magasin, et on leur en offrit une à chacun pour la croix et la médaille. Sans-Nerf répondit que, quand même on lui donneroit tout le magasin, il se garderoit bien de faire un tel marché.

Nous avons tout lieu d'espérer qu'en moins d'un an les jésuites viendront se fixer sur les bords du Haut-Missouri, au milieu des sauvages; ils pourront alors continuer des travaux que leur société avoit autrefois si glorieusement commencés. Cette espérance est fondée sur une lettre que monseigneur nous écrit de Washington, par laquelle il annonce qu'il a heureusement terminé les affaires pour lesquelles il s'étoit rendu au congrès. Le gouvernement lui a confié la mission des Indiens, dans laquelle les ministres protestans avoient échoué, avec des fonds pour la soutenir. La maison des jésuites de Georgestown nous enverra quelques-uns de ses membres. J'aurai l'avantage de vous faire connoître dans la suite les succès que la religion espère retirer de cette entreprise.

J'ai appris avec bien de la peine les mouvemens politiques qui agitent l'Europe : ici, nous sommes tranquilles; ma santé est excellente; et, quoique la saison de l'été, dans laquelle nous allons entrer, mette les tempéramens à l'épreuve, je suis plein de courage et de confiance en la divine Providence.

Je suis, etc.

DÉCOUVERTE

DE QUELQUES ILES

DANS LE GRAND-OCÉAN.

Traduit de l'anglois.

Le 27 juin 1822, le capitaine John Bell, commandant le navire *Minerva* qui venoit de l'Amérique méridionale et alloit au nord-ouest, découvrit dans le sud une île. Vue du haut du mât, elle parut basse et couverte de cocotiers; elle avoit à peu près un mille de longueur; elle est par 18° 22′ de latitude sud et par 136° 45′ à l'ouest de Greenwick, ou 12° 44′ à l'est de la pointe de Vénus dans l'île de Taïti; détermination fixée d'après les chronomètres et des observations de distance de la lune au soleil.

Cette terre ne se trouve point sur les dernières cartes du Grand-Océan, par Arrouwsmith; elle est à 45 milles à l'ouest de l'île de Serle, découverte en 1797. Celle-ci est beaucoup plus haute que la plupart des nombreuses îles situées dans cette direction. Comme elle a un petit pic à ses

extrémités du nord-ouest et du sud-est, et une colline médiocrement élevée dans le centre, elle est un excellent point de reconnoissance lorsqu'on veut entrer dans cet archipel dangereux, en venant de l'est, et que l'on n'est pas sûr de sa longitude; car la plupart des autres îles ne sont que des bancs de corail sur lesquels croissent des cocotiers.

Le 18 juillet 1822, nous avons, étant dans le navire *Good Hope*, découvert, par 17° 19′ sud et 138° 30′ ouest, une île qui nous a semblé avoir 20 milles de circonférence: elle est très-basse et périlleuse, se trouvant si éloignée sous le vent de toutes les îles connues qui composent l'archipel de la mer dangereuse; elle est habitée. Quatre pirogues s'étant détachées pour venir à nous, nous mîmes en travers. Nous ne pûmes, malgré nos signes d'amitié, persuader aux naturels d'accoster le navire ni de s'en approcher de plus d'un quart de mille; l'un d'eux se tint debout dans la pirogue, et adressa au bâtiment un long discours que ses gestes nous firent regarder comme très-animé; ses compagnons se joignoient fréquemment à lui en répétant de toutes leurs forces le monosyllabe *Ho*. Un canot fut lancé en mer : dès que ces hommes s'aperçurent que nous allions à eux, ils se hâtèrent de regagner leur île en montrant une

grande consternation. Cependant le canot les rattrapa, alors leur terreur fut extrême; aucune démonstration, aucune offre de présent ne vainquirent leur répugnance; ils refusèrent de s'arrêter. Leurs pirogues étoient d'une construction très-simple, et sans aucune sorte de cordages ni de manœuvres. Ces insulaires avoient des lances qui vraisemblablement ne leur servent que pour prendre le poisson, puisqu'ils n'essayèrent pas d'en faire usage. Tous avoient autour de la ceinture un morceau d'étoffe qui ressembloit à celle que l'on fabrique à Taïti; l'un d'eux portoit au cou un collier de nacre de perle. Ils n'eurent pas l'air plus alarmés qu'auparavant, quand on leur présenta un fusil; il étoit évident qu'il n'avoient jamais vu d'Européens. La nuit s'approchait, nous étions loin du navire; le canot revint sans faire des recherches ultérieures.

Usant du droit de permière découverte, nous avons nommé cette terre *Ile de David-Clark*.

Le 19 octobre, après avoir quitté Taïti, nous avons vu encore deux îles nouvelles: l'une l'île Reirson par 10° 6′ sud et 160° 55′ ouest; l'autre, l'île Humphrey par 10° 30′ sud et 161° 2′ ouest.

L'île Reirson est habitée; nous en avons passé très-près, et nous avons aperçu un nombre de naturels courant vers la pointe la plus proche du navire; néanmoins ils ne mirent pas de pirogue à la mer.

L'île Humphrey doit aussi être habitée, étant si voisine et sous le vent de la précédente. Toutes deux sont basses, les cocotiers qui croissent à leur surface nous ayant donné la première indication de leur existence.

Il est peut-être à propos de remarquer ici que la latitude de l'île Bird, une des Ladrones, est placée inexactement dans le routier de Horsburgh. Nous l'avons rencontrée par 16° 3′ de latitude nord et 146° 6′ de longitude est, par conséquent le canal entre cette île et Saypan est beaucoup plus étroit qu'il ne le marque.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

D'après les nouvelles reçues de plusieurs points du Grand-Océan, il paroît que le vif désir des insulaires d'obtenir des armes à feu et de la poudre a beaucoup entravé les efforts des missionnaires pour établir parmi eux la connoissance du christianisme. D'un autre côté, comme il n'a pas été possible d'apporter aucune restriction efficace aux excursions des navires employés à la pêche dans le Grand-Océan, il en résulte, d'un côté, des actes de violence et des outragas restés impunis, et, de l'autre, des vengeances atroces exercées indistinctement. Les belles et grandes

îles de la Nouvelle-Zélande ont surtout été le théâtre de ces scènes affligeantes, étant principalement fréquentées par les bâtimens, à cause de leurs excellens ports et de la facilité avec laquelle on s'y procure des vivres. L'esprit belliqueux des habitans et leurs ressentimens mutuels ont été entretenus par les instrumens de destruction que leur commerce avec les Européens a placés dans leurs mains. Les missionnaires eux-mêmes ont couru quelques dangers par la même cause. Tel est aujourd'hui le prix attaché par les Nouveaux-Zélandois à la possession des armes à feu, que l'on ne peut pas obtenir d'eux des vivres, à moins de les servir dans leur penchant pour la guerre et la vengeance. Les missionnaires sont obligés de subir cette condition. Si, par la suite, ils s'occupent davantage de la culture de leurs terres, et s'ils s'attachent à mettre sous les yeux des insulaires les profits réels que leur procureroient les arts de la civilisation, l'agriculture et le commerce, il est vraisemblable qu'ils gagneront un plus grand ascendant sur eux; ce qui les mettra à même de leur faire abandonner cette vie de guerre et de pillage à laquelle ils sont si obstinément adonnés.

Quant aux injures que ces insulaires reçoivent des étrangers, il existe une loi rendue dans la cinquante-septième année du règne de George III, d'après laquelle tout individu anglois vivant dans

les îles du Grand-Océan qui se sera rendu coupable d'outrages contre les habitans, doit être poursuivi et puni, dans les îles appartenantes à la Grande-Bretagne, comme si le crime eût été commis en mer. Par malheur, le tribunal le plus proche pour connoître de ces délits est à Ceylan; de sorte que l'effet de cette loi salutaire est absolument nul. Il n'est donc pas surprenant que les insulaires poussent trop loin leur système de représailles et qu'elles tombent sur des innocens. Une lettre de la Nouvelle-Zélande, du 19 novembre 1822, annonce que le navire baleinier *la Cérès* s'est perdu sur les îles des Amis. Ayant envoyé demander du secours et des vivres à une île voisine, les naturels, feignant des sentimens d'humanité, ont attaqué traîtreusement l'équipage, ont tué et blessé plusieurs matelots, et forcé le reste à regagner la mer dans un petit canot à un seul aviron. Ces malheureux se sont réfugiés sur l'île Makao, et y ont vécu pendant treize mois, n'ayant pour nourriture que des cocos.

(*Extrait du journal de Calcutta.*)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Histoire de la ville de Khotan, tirée des Annales de la Chine et traduite du chinois; suivie des *Recherches sur la pierre de Iu*, etc.; par M. *Abel Remusat*, de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres.

Les ouvrages chinois sont une mine géographique, encore très-peu exploitée, car les extraits donnés en passant par les missionnaires laissent de bien grandes lacunes. Une des plus importantes à remplir, ce seroit la description des provinces composant la région que l'on a un peu improprement nommée la *petite Boukharie*, où sont situées les villes de *Khotan*, de *Yerkiyang* et de *Kaschgar* ou *Khasigar*. On ignore encore si ce pays, qui a servi depuis long-temps de passage au commerce entre la Perse et la Chine, et qui a reçu de bonne heure les doctrines indiennes, a été primitivement peuplé par les Tartares, par les Hindous, par les Sartes ou anciens Tadjiks, habitans de la grande Boukharie et Perses d'origine. Toutes ces races mêlées paroissent s'y retrouver encore de nos jours; mais il seroit intéressant de connoître les circonstances qui les y ont conduites, et de distinguer celle qui y est la plus anciennement établie.

En particulier, l'histoire de Khotan mérite d'être recherchée. On ne trouve guère que de simples mentions de cette ville dans les écrivains arabes et persans; mais son nom revient souvent chez les poètes, parce qu'on tire de son territoire le musc, dont le parfum et la belle couleur noire fournissent tant de lieux communs à la poésie orientale. Khotan a d'autres titres à l'attention des historiens. Cette ville a été la capitale d'un Etat qui paroît avoir conservé son indépendance jusqu'à l'invasion des Mongols; ses environs étoient couverts de monastères où les Bouddhistes des pays plus orientaux alloient chercher les livres sacrés et les traditions de leur croyance. Les rivières qui arrosoient le pays, arrachoient du flanc des monts Himâlaya la célèbre pierre de *Kasch* ou le *Jaspe antique*, qui, dès les premiers âges du monde, était transporté de là dans toute l'Asie. Des rapports religieux et commerciaux étoient entretenus avec l'Inde, au travers du Kaschemire et des montagnes de neige. Les noms des lieux, dans cette partie de la Tartarie, étoient ou persans ou sanscrits, et on les reconnoît encore dans les transcriptions que les Chinois en ont faites. Toutes ces particularités font désirer des éclaircissemens; elles font naître des questions dont on ne peut guère à présent chercher la solution que dans les traditions qui ont été recueillies et conservées par les Chinois. M. Abel Remusat a donc rendu un service éminent à la géographie et à l'histoire, en recueillant tout ce que les livres chinois contiennent à ce sujet.

L'histoire de Khotan forme le IV[e] livre d'une collection chinoise très-volumineuse, dans laquelle on a rassemblé tous les faits relatifs aux nations étrangères, en les arrangeant chronologiquement, suivant l'ordre des dynasties sous le règne desquelles on a eu des rapports avec ces nations. C'est

ce qui explique la forme que ce morceau a dans l'original, et que M. Remusat a presque entièrement conservée dans sa version. Telle qu'est celle-ci, elle fera juger de ce qu'on peut trouver dans les livres chinois qu'on a, jusqu'à présent, extraits plutôt que traduits, et de la manière que les faits y sont racontés. Il faut reconnoître qu'on y est fatigué par l'éternelle répétition des mêmes détails ; mais aussi quelques-uns de ces détails sont très-instructifs pour la géographie physique et pour l'ethnographie. Il étoit utile de donner un échantillon de la manière d'écrire des Chinois; mais M. Remusat annonce qu'il adoptera un système de rédaction plus resserré et plus conforme au goût européen, dans les traductions qu'il compte donner, après celle-ci, de l'histoire particulière des villes de Yerkiyang, de Khasigar ou Kaschgar, de Bich-Balikh, et de quelques autres pays situés entre le Tibet et les limites méridionales de l'empire russe actuel, dans des lieux qui répondent à de grands espaces blancs sur nos cartes, et qui ne sont ni aussi complétement inhabités, ni aussi totalement privés de traditions historiques, qu'on a coutume de le supposer.

La première difficulté qu'on rencontre toujours dans une description géographique chinoise, c'est de reconnoître le lieu positif où doit se placer la contrée, la ville, la montagne dont il est question. Les indications en *li* des distances où se trouve le *Khatau*, ou, comme les Chinois le nomment, l'*Iu-thian* des autres parties de l'empire chinois, varient tellement dans ces notices classées par règne et par dynastie, que nous sommes tentés de croire que la valeur des *li*, variable comme celle des stades, selon les temps et les lieux, n'est pas encore bien déterminée.

Le révérend Morrison, qui a consulté la géographie des

Mantchous, fixe la position de Khotan, nommé en mantchou Hotaen, à la latitude de 35 degrés 36 minutes nord, et à la longitude de 34 à l'ouest du méridien de Pekin. M. Remusat adopte cette position, qui est plus méridionale de 2 degrés que celle qu'avoit adoptée d'Anville. Le peu d'indications que nous avons sur la température et la végétation tend sans doute à faire porter Khotan plus au midi que d'Anville ne l'avoit placé; mais, d'un autre côté, plus on se rapproche des monts Hymalapa, et plus le froid s'accroît avec l'élévation ; ainsi les principes de la géographie physique ne sauroient pas nous conduire à un résultat plus certain.

Les distances en *li* données par les auteurs chinois varient si complétement, que nous ne voyons pas quelle conclusion on pourroit en tirer. Il y en a pourtant une qui semble constante, c'est la distance entre Khotan et Kaschgar; elle est indiquée à 2000 *li* de nord-ouest à sud-est; et, en adoptant la position assignée par Morrison à Khotan, cette distance nous obligeroit à maintenir Kaschgar à l'élévation de 40 degrés nord au moins, ou même à le porter à une latitude plus septentrionale encore. Il faut même que le Khotan soit reculé en longitude trois degrés plus à l'orient qu'il ne l'est sur la *carte d'Asie* qui accompagne l'*Asia Polyglotta*, afin de trouver la distance requise entre ce pays et Kaschgar. Il nous semble donc qu'il n'y a, malgré l'avis de M. Remusat, rien dans le système de ces géographes chinois, qui ne favorise l'identité du fameux Kaschgar avec le *Khausch-Kar* de M. Elphinstone. Ce voyageur n'aurait-il pas été trompé par quelque nom mal prononcé? Deux ou trois circonstances physiques sont indiquées d'une manière assez uniforme ; c'est que le Khotan est au nord et à l'est d'une grande chaîne de montagnes appelées *Tsoung-Ling* ou montagnes bleues, et formant probablement une

des terrasses avancées au nord du grand plateau du Tibet; c'est encore que les rivières de Khotan coulent vers l'est dans le Lac Salé ou Lop-Nor, petite Caspienne; tandis que, au-delà des monts Tsoung-Ling, les eaux coulent vers une *mer occidentale;* mais laquelle? car la mer entre l'Arabie et l'Inde est aussi bien occidentale pour les Chinois que la mer Caspienne. On dit aussi que le Khotan est un petit pays de mille *lis* (100 lieues) de circonférence, dans une situation isolée et pour ainsi dire cachée, ce qui indique qu'il n'est pas sur la route de Ladak à Yerkand.

Le pays de Khotan s'appelle en sanscrit *Khou-Stana,* c'est-à-dire mamelle de la terre; c'est, selon M. Remusat, de ce nom sanscrit qu'on a fait par abréviation celui de Khotan; les Chinois rendent ce nom dans leur langue par *Kiu-sà-tanna.* Ainsi la ressemblance de ce nom de Rhotan relativement moderne avec celui de *Chathœ,* tribu de la Scythie au-delà de l'Imaüs, perdroit beaucoup de l'importance qu'elle avoit paru offrir aux géographes, puisqu'il ne se rapporteroit qu'à un nom, né de la corruption du véritable. Mais d'abord cette origine du nom *Khotan* n'est pas bien décidée, même d'après M. Remusat, car il avoue lui-même que ce nom pourroit venir du mongol *Khota,* ville. Nous ajouterons que *Kotta* est même un mot sanscrit, servant de désinence à beaucoup de noms de ville de l'Inde, et qui, si nous ne nous trompons pas de mémoire, signifie *demeure.* Ensuite le Khotan étoit compris dans le Kara-Katay; et, en admettant que les noms de *Chatœ* ne répondent pas précisément à celui de Khotan, on pourroit encore soutenir qu'il répond à la dénomination générale de Katay. Il est toujours remarquable que la *Casia regio* et les *Chatœ Scythœ* de Ptolémée sont à peu près dans le même rapport réciproque que *Kaschigar* et *Khotan* dans la géographie chinoise. Il est encore remarquable que, parmi les peuples limitrophes de

Khotan au nord, les Chinois nomment les *Kou-mé* (1), nom qui semble presque identique de celui des *Komedi* de Ptolémée. Il est très-probable que plusieurs noms de la géographie chinoise, la plus ancienne, puissent s'accorder avec ceux de Ptolémée, et même avec ceux que Strabon et Pline ont connus par les Grecs de la Bactriane, car les Chinois eurent des relations avec les peuples de Khotan sous le règne de Wou-ti, qui domina de l'an 140 à l'an 87 avant J.-C., et ils réduisirent le roi de *Iu-thian* à l'état de vassal en l'an 73 après J.-C. *Iu-thian*, ou pays de *Iu*, est le nom sous lequel les Chinois désignent le plus souvent cette contrée.

Nous allons maintenant recueillir les détails les plus intéressans pour la géographie-physique, qui se trouvent disséminés dans ces extraits de l'histoire chinoise.

Il y a dans le pays de *Iu-thian*, dit une notice écrite sous la dynastie des *Liang*, beaucoup de rivières qui vont se perdre dans les sables et dans les rochers (2). L'air y est tempéré et convient à la culture des grains, du blé et de la *vigne;* il y a une rivière qui produit du *iu*, et qu'on nomme rivière du *Iu*. Les habitans sont habiles à fabriquer des vases de cuivre. Leur capitale s'appelle Ville des montagnes de l'occident. Les fruits, les légumes et les plantes potagères sont semblables à ceux de la Chine. »

« La description des contrées occidentales, sous la grande dynastie *Thang*, donne les détails suivans : le pays de *Kiu-sa-tanna* a plus de mille *li* de tour. La plus grande partie en est infestée par des sables et des champs de

(1) C'est ainsi qu'il est écrit page 2; mais plus loin on lit *Kiu-mi*. Peut-être sont-ce deux noms.

(2) Ainsi ces rivières formeroient plusieurs lacs et n'arriveroient pas jusqu'au lac Lop.

pierre; mais il y a des espaces étroits propres à la culture, et qui produisent toutes sortes de fruits. Le pays fournit aussi des tissus de laine et des feutres fins, et l'on y travaille en étoffes. Il y a encore du *iu* blanc et du *iu* bleu foncé. *L'air y est doux*, mais presque toujours rempli de sable que le vent emporte. »

« Les habitans sont instruits dans les rites et dans la justice; leur caractère est doux et respectueux, ils sont studieux, adonnés à la culture des sciences et des arts, et ingénieux. Le peuple vit dans l'abondance, et les familles sont riches et tranquilles; on y estime beaucoup la musique, et les hommes aiment le chant et la danse. Peu d'entre eux sont vêtus de laine ou de feutre; le plus grand nombre ont des habits faits d'*étoffes de soie*, ou de laine blanche; leur contenance est grave et soumise aux règles de la bienséance. »

Dans ces passages on aura sans doute remarqué ce qui est relatif à la température. Des *habits de soie* et la culture de *la vigne* exigent un niveau infiniment plus bas que celui qu'on attribue ordinairement aux pays compris entre le plateau montagneux du Tibet et le plateau non moins montagneux de la Songarie; on se figure ces pays comme une plaine élevée entre ces chaînes de montagnes qui ont dans le Tibet 27,000 pieds d'élévation, et dans la Songarie peut-être 9,000, puisque les montagnes de Sibérie, élevées de 6,000 pieds, n'en sont que les dépendances et les promontoires; donc la région intermédiaire sembleroit devoir être une plaine inclinée du sud au nord, ayant un niveau de 8000 à 6000 pieds au-dessus de l'Océan. Cette opinion commune sembloit confirmée par deux faits constans: on monte sans interruption en allant vers les sources de l'Oxus, et le froid excessif de la plaine de Pamer est célèbre depuis le voyage de Marc Paul; on monte

également, selon les missionnaires, en allant de Pekin dans la Tartarie. M. Remusat nous donne une route de Siganfou à Iuthian qui passe par des contrées au nord du Tibet, et où il n'est question que de neiges et de glaces. Malgré tant de circonstances coincidentes, nous pensons que, pour admettre dans le Khotan une température propre à la vigne et à la culture du mûrier (voyez plus loin), il faut que les plaines de ce pays descendent jusqu'à 4000 pieds d'élévation au-dessus de l'Océan, peut-être même jusqu'à 3000. Il ne serviroit à rien de compter ici sur la chaleur réfléchie dans les *vallées*, car les vallées sont tournées au nord; ce n'est que dans une très-grande dépression des plaines qu'on peut trouver le moyen d'expliquer la température douce qui y doit régner. Or, nous savons que Yerkend, Kaschgar et autres contrées voisines jouissent aussi d'un climat propre à la vigne, au mûrier, aux fruits. N'est-il donc pas nécessaire de modifier très-considérablement les notions reçues sur le plateau de la Tartarie? N'est-il pas raisonnable d'y admettre de très-grandes inégalités du terrain, une succession de plateaux élevés et de bassins profondément déprimés, telle qu'en présenteroit la Méditerranée mise à sec, et telle que l'intérieur de l'Afrique septentrionale probablement l'offriroit au voyageur assez hardi et assez heureux pour la traverser?

Ce point de vue est digne de toute l'attention des savans qui réunissent à l'esprit de la géographie critique la connoissance des langues orientales.

Continuons nos extraits des géographes chinois relatifs au pays de Khotan; en voici un qui paroît contenir un fait physique, défiguré par des détails fabuleux.

« A l'ouest de la ville royale, à la distance de 150 ou 160 *li*, au milieu de la route qui conduit au grand désert, il y a un endroit qu'on nomme le tertre ou le tombeau des

rats. Voici ce que la tradition rapporte à ce sujet : Il y a, dans ce désert sablonneux, des *rats* de la grosseur d'un hérisson, et dont le poil est de couleur d'or et d'argent, et vraiment admirable. Quand ils sortent de leur trou, ils vont en troupes, et ont à leur tête un chef; si celui-ci s'arrête, ils font de même, et suivent ainsi tous ses mouvemens. Or, les *Hioung-nou* vinrent autrefois, au nombre de plusieurs centaines de mille hommes, faire une incursion dans ce pays, et attaquer les villes des frontières. Parvenus au tertre des rats, ils y établirent leur camp. Le roi de Kiu-sa-tan-na avoit, de son côté, rassemblé plusieurs dixaines de mille soldats; mais il craignoit de ne pas avoir des forces suffisantes; il connoissoit la beauté des rats du désert, mais non leur puissance surnaturelle. En approchant des troupes ennemies, ne voyant aucun moyen de salut, le prince et ses soldats étoient dans la consternation, et ne savoient à quel expédient se déterminer. Dans cet embarras, le roi fit préparer un sacrifice, allumer des parfums; et comme si les rats eussent eu quelque intelligence, il les supplia d'être les auxiliaires de son armée. La même nuit, le roi de Kiu-sa-tan-na vit en songe un gros rat qui lui dit : Vous avez réclamé notre secours, disposez vos troupes pour livrer bataille demain matin, et vous serez vainqueur. Le roi se croyant assuré d'un secours surnaturel, fit aussitôt ses dispositions; il rangea sa cavalerie, et partit avant le jour pour attaquer à l'improviste les Hioung-nou. Ceux-ci surpris voulurent monter à cheval, et endosser leurs armures; mais il se trouva que les harnois de leurs chevaux, les habits des soldats, les cordes des arcs, les courroies de leurs cuirasses, tout ce qui étoit fait d'étoffe ou de fil avoit été entièrement rongé et mis en pièces par les rats. Ainsi, privés de tout moyen de défense, ils furent exposés aux coups de leurs ennemis; leur général fut tué, l'armée

entière faite prisonnière, et les Hioung-nou, frappés de terreur, reconnurent dans cet événement une main plus qu'humaine. Le roi de Kiusa-tan-na voulut témoigner aux rats sa reconnoissance pour un service si important : il construisit un temple, fit des sacrifices, et depuis ce temps on a cessé d'y faire des offrandes d'objets précieux. Depuis le prince jusqu'aux derniers du peuple, tous y font des sacrifices pour obtenir du bonheur ou du secours; et pour cela ils vont à l'endroit où est l'ouverture, et passent rapidement devant, en y laissant pour offrande des habits, des arcs, des flèches, des parfums, ou de la viande et des mets choisis. Ceux qui font le plus exactement ces sacrifices en sont récompensés par du bonheur et du profit; ceux qui y manquent éprouvent ordinairement des calamités et des revers. »

Le *rat*, auquel la tradition des Khotanois rattache ces fables, nous paroît être le *mus decumanus* (1), nommé *krissa bàlschaia* par les Russes et *schankscha* par les Tartares. Ce rat a neuf pouces de long, avec une queue d'une longueur presque égale; son poil est d'un jaune-rougeâtre; et une troupe de ces animaux polyphages est capable de détruire ou endommager dans une nuit les provisions, les arcs et les boucliers d'un détachement considérable. C'est probablement à quoi le miracle se réduit.

Voici une notice sur l'introduction des mûriers et des vers à soie dans le pays du Khotan :

« Au sud-est de la ville royale, à cinq ou six *li*, on voit le monastère de *Lou-ché*, fondé par une ancienne reine du pays. Autrefois, les habitans du royaume ne connoissoient ni les mûriers ni les vers à soie. On entendit

(1) *Georgi*, Russie, III, 1557; *Pallas*, Glires, p. 91, n° 40. C'est, à ce qu'on croit, le *surmulot* de Buffon. — On pourroit aussi penser au *mus aspalax*, que les Russes nomment *petit ours souterrain*.

parler de ceux qu'il y avoit dans les royaumes orientaux, et l'on envoya un ambassadeur pour en demander. Le roi d'Orient se refusa à cette demande, et fit une défense très-sévère anx gardiens des frontières et aux douaniers de laisser sortir ni mûriers ni semences de vers. Alors le roi de *Kiu-sa-tan-na* fit demander une princesse en mariage. Quand le roi d'Orient, plein de tendresse pour les contrées lointaines, la lui eut accordée, le roi chargea l'officier qui devoit aller la prendre, de lui dire que dans son royaume il n'y avoit point d'habits de soie, parce qu'on n'y avoit pas de mûriers ni de cocons, et qu'il falloit en apporter, afin d'avoir de quoi se faire des habits. La princesse, ainsi avertie, se procura secrètement de la semence des uns et des autres, et la cacha dans l'étoffe de son bonnet. Quand le cortége fut arrivé à la frontière, celui qui y commandoit chercha partout; il n'y eut que le bonnet de la princesse auquel il n'osa toucher. Arrivée dans le pays de *Kiu-sa-tan-na*, elle s'arrêta dans le lieu où a été depuis le monastère de Lou-ché; et, pendant que les cérémonies de sa réception se préparoient, elle déposa en ce lieu la semence du mûrier et des vers. Au printemps, on planta les arbres, et la princesse alla assister elle-même aux opérations de la récolte des feuilles. On fut obligé, dans le commencement, de nourrir les vers à soie avec les feuilles de quelques autres autres arbres; mais enfin les mûriers poussèrent, et la reine fit graver sur la pierre une défense de faire périr les papillons jusqu'à ce qu'on pût se procurer une quantité suffisante de cocons; contrevenir à cet ordre étoit, disoit le décret, se révolter contre la lumière et renoncer à la protection des dieux. Ce fut à l'occasion de cette acquisition qu'on construisit le monastère. On y voit plusieurs troncs d'arbres qu'on prétend être ceux des mûriers plantés dans l'origine. Voilà pourquoi, à présent même, dans

ce pays, on ne fait pas mourir les vers; et si quelqu'un ôte à la dérobée la soie des cocons, l'année suivante il ne peut y avoir de vers. »

Ainsi la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie dans la Petite-Bucharie remonte à des temps très-anciens. Le raisonnement de M. Klaproth, qui, de la prétendue absence de ces productions conclut que la *Sérique* n'a pas été circonscrite au bassin de la Petite-Bucharie, perd par-là une grande partie de sa force. Il reste, il est vrai, d'autres argumens, et nous ne décidons rien.

Les historiens chinois nous fournissent encore les détails curieux que voici :

« A l'orient de la ville royale, à 300 *li*, au milieu du grand désert, il y a plusieurs milliers d'arpens où la terre est absolument dépourvue d'arbustes et même d'herbes; elle est de couleur rouge et noirâtre. Tous les vieillards racontent que c'est le lieu où une armée a été mise en fuite. Il y eut autrefois un général d'un royaume situé à l'orient qui fit une expédition dans l'occident à la tête d'un million de soldats. Le roi de Kiu-sa-tan-na se prépara de son côté à la défense, et rassembla cent mille hommes de cavalerie. L'armée des ennemis étant arrivée en cet endroit, les deux armées s'y rencontrèrent, et la bataille fut livrée. L'armée d'occident la perdit, et fut taillée en pièces. Le roi tua le général ennemi, et fit un tel carnage des officiers et des soldats, qu'aucun n'en échappa. Le sang qui coula teignit la terre, et l'on y voit encore la trace de cet événement. »

Il doit être question ici d'une grande couche d'argile ochreuse rouge-de-sang. Nous ferons observer qu'on en trouve des couches près le lac Inderskoï et près de beaucoup d'autres lacs salés. Il y a aussi de ces lacs qui se couvrent de boue sulfureuse légèrement rougeâtre; ce qui les fait nommer par les Russes *Lacs de framboise* (*malinoï*

osera). Dans l'un et l'autre cas, ce sont des indices d'une nature de sol semblable à celui des pays au nord du bassin actuel de la mer Caspienne.

Voici quelques autres passages qui servent à faire connoître la nature du terrain dans ces régions inaccessibles à nos voyageurs.

« Le ruisseau qui est près de la ville de *Pi-ma* (1) coule du côté de l'orient et entre dans le désert de sable. En faisant deux cents *li*, on vient à la ville de *Ni-jang*. Elle a trois ou quatre *li* de tour, et est dans le milieu d'un grand marais. La terre, aux environs de ce marais, est chaude et humide, et il est difficile de ne pas s'y embourber au milieu des joncs et des autres herbes aquatiques, qui font qu'on ne peut retrouver son chemin. Il n'y a qu'en passant par la ville qu'on parvient, quoique avec peine, à ne pas s'égarer, et c'est ce qui a fait que tous les voyageurs prennent leur route par cette ville; elle forme de ce côté la frontière orientale et le lieu de péage du pays de *Kiu-sa-tan-na*. De là, en allant vers l'orient, on entre dans les grands *sables coulans*, qui sont ainsi nommés parce que les sables y sont mobiles, et que, poussés par les vents, ils forment des flots de monticules. La trace des voyageurs s'y efface, de sorte qu'un grand nombre s'y égarent, et que, perdus dans un espace immense où rien ne s'offre à leur vue pour leur indiquer leur route, ils y périssent de fatigue; ce qu'on reconnoît par les monceaux d'ossemens qu'on retrouve en différens endroits. Il n'y a ni eau ni herbes; mais il s'élève souvent un vent chaud qui fait perdre haleine aux hommes et aux animaux, et qui cause fréquemment des maladies (2). On entend presque toujours

(1) Seroit-ce le *Peïm* de Marco-Polo?

(2) Précisément comme dans le Sahara d'Afrique.

des sifflemens aigus ou de grands cris ; et, quand on cherche à voir d'où ils partent, on est effrayé de ne rien apercevoir (1); il y a même très-souvent des gens qui y périssent, car c'est le séjour des mauvais génies. En faisant quatre cents *li*, on vient à l'ancien royaume de *Fou-ho-lo.* Il y a long-temps que ce pays est devenu désert : toutes les villes sont en ruine et couvertes d'herbes sauvages. De là à l'orient, en faisant six cents *li*, on arrive à l'ancien royaume de *Che-ma-tho-na :* c'est le pays de *Nieï-mo.* Les villes sont entièrement désertes et le pays tout-à-fait dépeuplé : plus loin, au nord-est, à mille *li*, est l'ancien royaume de *Na-fo-po*, ou le pays des *Leou-lan.* » (Il est voisin du lac Lop.)

Nous croyons reconnoître ici l'itinéraire de Marc-Paul en allant de Peym à la ville de Lop à travers la partie basse du grand désert.

M. Remusat donne l'itinéraire malheureusement fragmentaire d'un envoyé chinois, nommé Tchang-Kouang-ye, et qui paroît avoir passé par une partie élevée du même désert.

« Ming-ti, empereur de la dynastie des Han, dit cet itinéraire, combattit autrefois les *Hioung-nou* dans le pays de *Ou-liu :* c'est ce qu'on nomme à présent désert de *Houliu.* On y manque d'eau, et le pays est toujours froid. Comme il y a beaucoup de neige, quand le temps s'adoucit la neige se fond, et l'on se procure de l'eau de cette manière. Tchhang-Khouang-ye et les autres allant à l'occident, entrèrent sur les terres des *Tchoung-yun* et arrivèrent à la ville de *Ta-thun.* Les Tchoung-yun envoyèrent quatre conseillers et trente-sept commandans pour attendre les am-

(1) C'est l'effet du tintement des oreilles après le desséchement de la peau du toambur.

bassadeurs à leur passage. Tchhang-Khouang-ye et les autres leur notifièrent les édits de l'empereur, et tous les reçurent en se prosternant du côté de l'orient. A l'ouest des limites de Tchoung-yun, on entre dans le désert de *Kian:* comme on n'y trouve pas d'eau, on est obligé de creuser la terre et de prendre du sable humide qu'on se met sur la poitrine pour calmer la soif. Plus loin, à l'ouest, on passa la rivière *Hian.* On fut obligé de couper des jets d'osier et de les étendre sur la glace, sans quoi on n'eût pu marcher sans tomber. »

Nous regrettons que le savant traducteur n'ait pas accompagné de quelques notes ces indications de peuples et de villes dont il n'y a pas de traces, même sur la carte de D'Anville. Il paroît que la route de l'envoyé chinois passe par les montagnes et les plateaux où naît l'Yangtsé-Kiang et par les contrées inconnues où M. Klaproth place les *Katschi*, sur lesquels malheureusement ce savant ne s'explique pas assez clairement, et qui, sur la carte de M. de L'Or, paroissent occuper un trop grand espace. Nous croyons que Khotan est situé dans la partie occidentale de cet espace attribué aux *Katschi.*

Une circonstance est évidente; c'est que le voyageur chinois descend brusquement de ce plateau froid et stérile dans la plaine tempérée et fertile du Khotan ou Iuthian. Ecoutons de nouveau l'historien chinois.

« Dans ce pays (le Iuthian), dit-il, on fait du *vin* avec du raisin; il y a en outre un *vin violet* et un autre de couleur *bleue.* Je ne sais avec quoi ils sont fabriqués; mais le goût en est très-agréable (1). Les habitans mangent du *riz*

(1) Peut-être le seul vin connu des Chinois est-il blanc; la couleur rouge des vins de la Petite-Bucharie les aura étonnés. Il est d'ailleurs des vins d'un violet foncé, et peut-être le vin *bleu* étoit-il une liqueur tirée de quelque fruit du pays.

accommodé avec du miel et du mil cuit dans la crême : leurs habits sont faits de toile et de soie ; ils ont des jardins où ils cultivent des arbres à fleurs ; ils rendent un culte aux esprits, mais surtout à Bouddha. Li-ching-thian (leur roi) a toujours dans son palais une cinquantaine de religieux habillés de violet qui l'entourent. Le nom de son règne est (en 940) la vingt-neuvième année Thoung-King. La partie de son royaume, située vers le sud-est, se nomme *Yen-tcheou*, *Lou-tcheou* et *Meï-tcheou* (1). Au midi, à treize cents *li*, est le district de la pierre du *iu*. On prétend que c'est là le terme de l'expédition de Tchhang-Kian, sous la dynastie des Han. La source du fleuve Jaune est dans le pays de Iu-thian (2), et c'est dans les montagnes de ce pays qu'il y a le plus de *iu*. Il y a une rivière qui en sort, et qui, parvenue à Iu-thian, se partage en trois branches (3). La plus orientale se nomme rivière du *Iu* blanc ; celle qui est à l'ouest est appelée rivière du *Iu* vert, et la plus occidentale des trois a le nom du *Iu* noir. Dans toutes les trois il y a du *iu*, mais de couleur différente. Chaque année, à l'automne, quand la rivière est à sec, le roi va chercher du *iu*, après quoi les gens du pays ont aussi la faculté d'en aller recueillir. »

Le trait le plus singulier et le plus important est celui de l'engloutissement d'une ville entière sous un éboulement

(1) Il paroît que le royaume de Iuthian, à cette époque, embrassoit un grand nombre de provinces vassales.

(2) Ceci tient sans doute à l'erreur générale des géographes chinois qui regardent le lac Lop comme la source du fleuve Jaune.

(3) Ces paroles sont claires. Le fleuve de Khotan n'est pas formé par la *réunion* de trois branches venant des montagnes, comme toutes les cartes le représentent ; il est d'abord un, et se *divise* en trois branches en arrivant dans la plaine. Sans doute ces trois branches se perdent dans des sables et des marais.

de terre, ou plus probablement sous une montagne de sable, mise en mouvement par un ouragan semblable à ceux qui, dans les déserts de l'Afrique, ensevelirent l'armée de Cambyse, la tribu des Psylles et la grande caravane de 1805. Voici le récit de cet événement :

« Les habitans de la ville de *Holao-lo-kia* étoient riches, adonnés aux plaisirs et livrés à des inclinations perverses, et ils ne s'embarrassoient pas d'honorer le dieu (1) qui étoit venu habiter au milieu d'eux. Il vint par la suite un *Rahan* qui rendit ses hommages à la statue. Les gens de la ville, choqués de la bizarrerie de son extérieur et de son costume, coururent avertir le roi, qui ordonna d'enterrer dans le sable cet homme extraordinaire. On couvrit donc de sable le corps du Rahan jusqu'à la hauteur de la bouche, et on ne lui donna rien à boire ni à manger. Il se trouva un homme qui avoit de tout temps témoigné un profond respect à la statue, et qui, voyant le Rahan en cet état, lui apporta secrètement des provisions. Le Rahan, avant de partir, dit à cet homme : « Dans sept jours il tombera une pluie de sable et de terre qui couvrira entièrement cette ville, de sorte que personne n'en échappera. J'ai voulu que vous en fussiez prévenu, pour que vous prissiez de bonne heure vos précautions : ce sera la juste punition du crime dont ils se sont rendus coupables en me faisant ensevelir dans le sable. » Après avoir ainsi parlé, le Rahan disparut subitement. L'habitant, rentré dans la ville, courut avertir ses parens; mais, parmi ceux qui l'entendoient, il n'y eut personne qui ne se moquât de lui. Le second jour, il s'éleva un grand vent qui enleva l'herbe dans les champs, et il tomba une pluie qui bouleversa la terre et remplit les rues et les chemins. Les habitans ne surent que vomir des im-

(1) La statue de Bouddha.

précations; mais celui qui avoit été averti, prévoyant ce qui alloit arriver, avoit été hors de la ville faire secrètement une sorte de caverne, et courut s'y réfugier. Le septième jour, à minuit, il tomba une pluie de sable sous laquelle la ville entière demeura ensevelie. L'homme qui avoit échappé sortit de la caverne; et, se dirigeant à l'orient, il s'arrêta dans la ville de Pi-ma.

« La ville de *Holao-lo-kia* n'est plus maintenant qu'un vaste monceau de sable. Les princes des divers pays ont souvent voulu y faire fouiller pour enlever les objets précieux qui y sont enfouis; mais, à chaque tentative, il s'est élevé un vent furieux avec des tourbillons de fumée et un épais brouillard qui a dérobé le chemin et égaré les travailleurs. »

Nous avons cru faire plaisir à tous les lecteurs des *Annales des Voyages*, en réunissant ces indications si importantes pour la géographie-physique de l'Asie centrale. Tous, ils réuniront leurs vœux et leurs instances aux nôtres pour que le savant orientaliste à qui nous devons l'histoire du Khotan nous donne bientôt celle de Kaschgar, de Bisch-Baligh et des autres contrées si mal connues de l'Asie centrale.

Le mémoire sur *la pierre Iu*, si estimée par les Chinois, est un morceau achevé, mais qui précisément à cette cause n'est pas propre à être analysé; car rien, dans la série des raisonnemens et des faits, ne sauroit se détacher. Il suffit d'inviter nos lecteurs à le lire; ils seront convaincus que la pierre *iu* n'est autre chose que le jaspe oriental, ainsi que M. Remusat l'a démontré.

L'*histoire de Khotan* et le *mémoire sur la pierre Iu* ne pouvoient rien ajouter à la réputation déjà si grande de M. Remusat comme *sinologue;* mais ces travaux prouvent qu'à l'étude philologique approfondie des langues de l'Asie,

il ajoute cette variété de notions de physique et d'histoire naturelle, et cette critique philosophique sans laquelle l'intelligence des textes orientaux ne produit aucun accroissement réel des sciences géographiques. M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Sur la contrée ou la ville pétrifiée de la Cyrénaïque.

Les progrès des connoissances font souvent rétablir au rang des vérités ces faits extraordinaires qu'une critique trop tranchante avoit rejetés parmi les fables.

Nous avons, dans le *Précis de la Géographie Universelle*, énoncé la conjecture que les rapports des Arabes sur une *ville pétrifiée* dans l'intérieur de la Cyrénaïque n'étoient pas fabuleux, mais qu'ils enveloppoient un fait réel, défiguré ou exagéré. Les dernières observations sur les déserts africains achèvent de nous fournir de quoi justifier cette conjecture. Nous allons essayer de démontrer que les ouragans de sable, si fréquens dans les déserts d'Afrique, et souvent accompagnés d'un *khamsin* ou vent brûlant, ont pu couvrir une ville entière avec ses habitans, et que non seulement les arbres, mais encore les corps d'animaux et d'hommes ont pu être conservés par dessiccation ou pétrifiés par l'infiltration des eaux chargées de silice ou d'autres substances minérales; ce qui, lors de la dispersion de l'amas de sable par un nouveau ouragan, a dû présenter tous les phénomènes que les traditions arabes mentionnent.

Les mouvemens qu'éprouvent les sables du Sahara, sont aussi rapides qu'étendus. Les Arabes de Sus, dans le Maroc, appellent le désert *la mer errante* ou *marchante* (1) ; ils disent que, lorsque les sables sont soulevés par un ouragan, ils sont plus perfides que les flots. Les voyageurs européens les plus dignes de foi parlent des caravanes entières qui ont été englouties sous les montagnes roulantes de sable, que les vents mettent en mouvement (2). L'antiquité nous a conservé deux exemples de catastrophes semblables, exemples d'autant plus mémorables qu'ils se rapportent aux contrées même où la ville pétrifiée est censée exister. Le premier est celui de la tribu des *Psylles* qui, voyant toutes leurs eaux taries par un vent du sud, firent une expédition, non pas, comme les Libyens le disoient à Hérodote, « pour guerroyer contre le vent, » mais sans doute pour chercher une nouvelle patrie. Surpris dans leur marche par un vent du sud, ils périrent presque tous, ensevelis sous les masses de sable roulant (3). Le second exemple est la destruction de l'armée de Cambyse, envoyée de Thèbes en Egypte par les Oasis pour subjuguer les Ammonites, et qu'un vent du sud ensevelit sous les sables amoncelés à moitié chemin entre la *ville de l'Oasis*, probablement El-Khardjé et la ville des Ammonites, Siouah, à peu près au même endroit où le courageux Belzoni a trouvé d'immenses amas d'ossemens humains (4).

(1) *Jackson*, account of Marocco, p. 285.

(2) *Browne*, travels, p. 248; *Hornemann*, premier Voyage, p. 76-100; *Mungo-Park*, trav., p. 131, 162, etc., etc.

(3) Aulu-Gelle explique amplement l'expression employée par Hérodote : il ne peut pas être question de suffocation par la chaleur du vent.

(4) *Herod.*, lib. III; *Ideler* sur les Oasis, dans les *Mines d'Orient*, vol. IV, p. 417; *Belzoni*, travels, II, p. 477.

Si jadis une armée de 50,000 Persans, si de nos jours une caravane de 2,000 chameaux ont pu être enterrées vivantes sous les vagues de l'Océan de sable, pourquoi une ville même considérable n'auroit-elle pu subir le même sort ? Nos lecteurs, quelques pages plus haut, ont pu lire le passage très-remarquable d'un géographe chinois, traduit par M. Remusat dans son *Histoire de la ville de Khotan*, et qui décrit la catastrophe d'une ville enterrée avec ses habitans sous les sables du grand désert de la Tartarie. Des provinces entières, ajoute l'auteur chinois, ont subi le même sort.

Maintenant quels sont les effets d'un semblable enterrement sur les corps humains qui s'y trouvent enveloppés ?

Si les sables sont enflammés à un très-haut degré, ils réduisent les arbres à un état cendreux, sans leur ôter leur forme extérieure ; lorsqu'ils reparoissent par le déblayement des sables, ils présentent l'aspect trompeur d'un végétal desséché ; les touche-t-on, ils tombent en poussière. C'est ce que M. Belzoni raconte avoir vu près d'une ville détruite dont l'enceinte s'élève en partie au-dessus des sables du désert occidental de l'Egypte, non loin de la grande Oasis (1).

Mais lorsque les troncs d'arbres se détruisent lentement dans leur tombeau sablonneux, lorsque les eaux pluviales et autres ont le temps de s'y enfiltrer et d'y déposer les particules extrêmement fines de quartz ou de silice dont elles sont nécessairement chargées, attendu la friction continuelle des sables, composées, dans la Libye, de ces substances (2), il doit se former un corps pierreux semblable pour la forme à celui dont il prend peu à peu la place.

(1) *Belzoni*, travels, p. 171.

(2) *Costaz*, dans les *Mémoires sur l'Egypte*, II, p. 00.

Telle est l'origine de ces innombrables *palmiers pétrifiés* et spécialement *quartzifiés* que tous les voyageurs ont rencontrés sur les bords de ces mêmes déserts, et entre autres dans le *Bahar-bela-mâ*, ou fleuve sans eau, et la vallée des lacs de Natron.

Ecoutons le loyal et véridique P. Sicard : « A mesure, » dit-il, qu'on avance dans ce lac sans eau, qu'on appelle » le lac ou la plaine de Nitrie, le fond se creuse profondé- » ment, et se perd en certains endroits comme dans des » abîmes. Ensuite ce fond se relève et s'étend en canaux » larges, qui aboutissent à d'autres creux et à d'autres » abîmes. Rien, en effet, ne ressemble davantage à un lac que » ces enfoncemens différens. Sur le dos de la plaine, et au » bord de ces vastes fossés, on voit de distance en distance » des mâts couchés par terre, avec des pièces de bois flotté » qui paroissent venir du débris de quelques bâtimens; » mais quand on y veut porter la main, tout ce qui parois- » soit bois, soit mâts entiers, soit ais brisés, se trouve être » de pierre. A quoi doit-on attribuer ce changement, sinon » à la vertu du nitre de ce climat? J'ai compté plus de cin- » quante de ces mâts pétrifiés, et les gens du pays m'ont » assuré que j'en verrois des centaines, si je marchois plus » avant. Le royaume de *Fejam*, qui n'est pas loin de ce lac, » contient des pétrifications plus admirables, dont M. le » Maire, notre consul, a été témoin. J'ai porté au Caire, » avec moi, quelques morceaux de ce bois pétrifié, pour » m'être garant du fait. La métamorphose du bois en pierre » n'est pas la seule merveille dont on parle dans la plaine » de *Bhar-bela-ma*; le sable s'y change en pierre d'ai- » gle, etc. (1). »

(1) Nouveaux mémoires de la compagnie de Jésus dans le Levant, 1717; vol. II.

Parmi les voyageurs modernes, il n'y en a guère qui n'aient donné quelques détails sur ces arbres pétrifiés ; mais tenons-nous-en aux naturalistes les plus récens, MM. Hemperich et Ehrenberg, dont M. Ritter cite les manuscrits dans son *Afrique;* ils ont expressément remarqué deux circonstances importantes, que les palmiers et les coquillages pétrifiés sur la route d'Alexandrie à Derne sont en partie de la même espèce que les arbres et les animaux actuellement existans, et que la substance de ces corps est du *quartz ;* nous en tirerons plus loin une conséquence immédiatement relative à la ville pétrifiée. Ici, nous conclurons seulement de la première circonstance que ces pétrifications appartiennent à l'ordre actuel du globe et à la classe des événemens qui se passent sous nos yeux.

Seroit-il maintenant trop hardi de conclure que les corps humains, enveloppés dans la catastrophe d'une ville ensevelie sous les sables, doivent subir le même sort que les palmiers sous l'ombre desquels les habitans s'asseyoient ? Non seulement on a pu trouver quelques corps desséchés ou qui étoient réduits intérieurement en cendre, sans avoir perdu leur forme extérieure; ce qui nous aideroit déjà à expliquer naturellement la tradition contestée; mais on a pu, on a dû en trouver des membres et des troncs entiers pétrifiés, c'est-à-dire remplacés par une substance pierreuse qui s'est infiltrée dans l'espace qu'ils occupoient à mesure que leurs particules intégrantes disparoissoient.

Mais, au lieu de raisonner plus long-temps sur la possibilité du fait, rapportons le document authentique où un voyageur françois, très-digne d'estime, expose le fait en lui-même. Ce document est une lettre de M. *Le Maire*, consul français à Tripoli, il y a cent et quelques années ; elle se trouve dans une autre lettre, insérée dans le *Mercure de France*, janvier 1729. Nous en rapporterons le texte même ;

car une pièce si ancienne et si peu remarquée, même des géographes savans, nous paroît aussi curieuse que le seroit une relation manuscrite.

Lettre de M. D. L. R., au sujet d'une ville pétrifiée dont il étoit parlé dans les nouvelles publiques.

« Vous me demandez, Monsieur, ce que je pense du » récit qu'on trouve dans la Gazette d'Amsterdam du 14 dé- » cembre 1728, récit qui expose le changement le plus » extraordinaire dont on ait jamais entendu parler : *Toute* » *une grande ville avec ses habitans métamorphosée en* » *pierre* (1). Vous me demandez aussi si, dans mes voyages » ou par d'autres voies, il n'est jamais venu à ma con- » noissance quelque chose d'approchant.

» Sur la première question, je n'hésite point à vous dire » que ce récit est, selon moi, une belle fable propre à » amuser des gens qui aiment le merveilleux, et qui le sai- » sissent avec plus d'avidité que de discernement.

» Pour répondre à la seconde question, je vous dirai que » cette fable a été fabriquée comme beaucoup d'autres *sur* » *le fonds d'une vérité incontestable*, et qui mérite de vous » être rapportée dans son entier.

» Nous avions ici, en l'année 1714, un envoyé de la ré- » gence de Tripoli nommé *Mehemet Effendi*, secrétaire du » divan de cette régence et homme de bon esprit. Je le voyois » souvent. Il m'entretint un jour fort au long d'une pétrifi- » cation totale des arbres, des plantes, des fruits, des ani-

(1) Cette expression est inexacte et même absurde, selon la rigueur de la science; mais il faut savoir réduire les expressions populaires à leur juste valeur. Il auroit fallu dire : *Une ville où les végétaux et les animaux ont été enterrés sous les sables, et en partie remplacés par des pétrifications ayant la même forme.*

»maux même, qui se trouve, disoit-il, dans un pays »désert du royaume de Tripoli où peu de gens vont à cause »des voleurs arabes et des chaleurs excessives; ajoutant »que je ne voulois pas l'en croire, je pouvois m'en informer »à M. Le Maire qui avoit été long-temps consul à Tripoli.

»Ce M. Le Maire ayant depuis passé au grand Caire, et »étant en grande liaison avec M. Rigord, subdélégué de »l'intendant de Provence à Marseille, homme savant, »curieux, et mon ami particulier, je priai ce dernier d'en- »voyer à M. Le Maire un petit Mémoire que je fis sur ce »sujet, et de lui demander une réponse précise. Cette »réponse se fit un peu attendre : et je n'y comptois presque »plus, lorsqu'enfin, au mois de décembre 1719, elle m'ar- »riva de Marseille datée du Caire le 6 août de la même »année. Je vais, Monsieur, la transcrire ici, telle que mon »ami l'a reçue de M. Le Maire, et qu'elle m'est parvenue.»

*Lettre de M. Le Maire à M***.*

« Le pays pétrifié dont vous avez entendu parler, »Monsieur, n'est pas une chimère; il est situé à près de »deux cents lieues de Tripoli, au sud de la ville de Bengazi, »nommée dans la carte marine Berenis, et à huit journées »de chemin de cette dernière ville. On y va par mer et par »terre ; il faut traverser un désert de sable et d'autres pays »arides où l'on ne trouve point d'eau, ni quoi que ce soit »pour vivre. Ce pays pétrifié n'est qu'à deux journées »d'Ougela qui est habité et de la dépendance de Tripoli (1).

(1) En suivant ces indications sur la belle *carte de la Cyrenaïque*, par M. le chevalier Lapie (*voyez* notre volume précédent), il est évident que c'est absolument à tort que M. Smyth, capitaine anglois, a cru avoir trouvé la ville pétrifiée *à l'ouest* de la Grande-Syrte, dans un

» Il y a déjà bien des années que j'eus ordre de M. le marquis
» de Seignelay de faire le voyage d'Ougela pour chercher
» des marbres et des monumens antiques. Je profitai, pour
» l'exécution de cet ordre, de l'arrivée d'une barque du roi
» que M. de Vauvrai, intendant de Toulon, m'avoit envoyée
» pour charger des chevaux des montagnes de Derne les
» plus estimés de toute la Barbarie. Cette barque me porta
» à Bengazi, située à l'embouchure du golfe de la Sidre
» du côté de l'est.

» Cette ville de Bengazi, à en juger par les ruines,
» devoit être superbe et magnifique; et, suivant la relation
» des Arabes, c'étoit la capitale du royaume de Barca. C'est
» là que fut trouvée la belle statue de marbre d'une vestale,
» qui est aujourd'hui dans la galerie de Versailles (1).

» Sur la fin du mois de mai, j'arrivai à Bengazi. J'y
» trouvai le bey de Derne campé; je le priai de me permettre
» de faire le voyage du pays pétrifié; il me répondit que je
» m'en avisois trop tard, et que je périrois infailliblement
» par les chaleurs excessives qui y régnoient.

» Alors je lui demandai seulement la permission d'y en-
» voyer un de mes domestiques, homme intelligent, et sur
» la fidélité duquel je pouvois compter: j'obtins ce que je
» souhaitois; il me donna huit chameaux avec dix cavaliers
» arabes pour accompagner ce domestique accoutumé à

endroit nommé *Ghirza*. Les dessins grossiers des soldats romains sur les murs d'un *castellum* ne peuvent jamais avoir donné naissance à une histoire aussi détaillée. On peut voir des raisonnemens peu satisfaisans sur cette découverte insignifiante dans la *Correspondance* de M. *de Zach*, 1719.

(1) *Le Maire* avoit déjà tiré des grottes sépulcrales de Cyrène quantité d'urnes admirables, etc.

La seule recherche de marbres précieux suffiroit pour rendre un nouveau voyage en Cyrénaïque important.

»l'air du pays et à l'ardeur du soleil. Cinq chameaux étoient »chargés d'eau, et les autres de biscuit et d'autres provi- »sions pour le voyage.

»Ils traversèrent heureusement les déserts et arrivèrent »le huitième jour au pays pétrifié, nommé en arabe Razim, »c'est-à-dire *cap ou tête de poisson* (1). Ils y trouvèrent effectivement quantité de palmiers et d'oliviers avec leurs »fruits pétrifiés, la plupart renversés et déracinés, sans »avoir changé de couleur. Ils en prirent plusieurs bran- »ches et racines aussi pétrifiées pour me les apporter. »Mais mes gens n'avoient encore fait qu'une bonne demi- »lieue dans ce pays à prodige, lorsqu'ils s'aperçurent que »l'eau bouilloit presque dans les outres, et que, bien di- »minuée par la chaleur immodérée, elle alloit leur man- »quer; le biscuit se trouva d'ailleurs presque réduit en »poudre, et les autres provisions étoient altérées à pro- »portion. Il n'en fallut pas davantage pour leur faire pren- »dre le parti de la retraite; et, marchant nuit et jour, ils »revinrent à Bengazi dans un pitoyable état, s'étant cepen- »dant acquittés en quelque manière de leur commission.

»Dans un voyage que j'eus la permission de faire en »France, peu de temps après, je présentai à M. de Pont- »chartrain plusieurs branches de palmier et d'olivier, des »racines et des fruits de ces mêmes arbres, le tout parfaite-

(1) Voilà une circonstance embarrassante! Le cap nommé *Ras-Sem* (ou Rasat) est au nord-ouest de Cyrène et au nord-est de Bengazi: en s'y rendant, on ne traverse aucun désert sablonneux, selon Della-Cella. Le pays pétrifié doit être au sud-est de Bengazi, vers Ougela ou Audjelah. Un moyen de conciliation seroit de regarder Ras-Sem comme le nom de la chaîne entière qui, du nord au sud, forme le dos de la Cyrénaïque, ou bien comme le nom d'un autre promontoire méditerranéen, à l'endroit où peut-être cette chaîne se perd dans les sables sans atteindre le *Harutsch*; c'est ce que les relations des anciens semblent indiquer. Mais ici tout est incertain.

» ment pétrifié. J'avois eu la précaution d'y joindre quelques » rameaux d'oliviers et de palmiers non pétrifiés, qu'on ne » pouvoit distinguer des autres que par le toucher et par » la pesanteur. Les premiers étoient plus pesans que le » marbre, et la nature de la pétrification revenoit assez à nos » pierres à fusil (1). Toute la cour vit alors ce que j'ai l'hon- » neur de vous dire, et plusieurs curieux de Paris eurent » la même satisfaction.

» A mon retour, je m'informai encore plus particulière- » ment de tout ce qui concerne le pays pétrifié ; et, pen- » dant quatorze ans que j'ai servi à Tripoli, en qualité de » consul, tous les rapports qui m'ont été faits s'accordent » à dire que non seulement les palmiers et les oliviers y » sont pétrifiés, mais encore que *toutes les plantes et tous » les animaux qu'on y voit sont entièrement changés en » pierre à feu.*

» J'étois d'abord assez incrédule au sujet des corps » animés; mais je fus bientôt détrompé par le voyage que » fit Calil Pacha, bey de Tripoli, à la ville d'Ougela. Ce » bey, qui avoit pour moi une amitié particulière, et qui » savoit ma curiosité sur ce sujet, eut la complaisance d'y » envoyer plusieurs de ses gens qui furent plus heureux » que les miens. Ils chargèrent en effet quelques chameaux » de *divers membres rompus exprès de corps humains pétri- » fiés, et même d'un enfant tout entier*; mais, par un mal- » heur encore plus grand que le premier, toutes ces choses » ayant été transportées, par l'ordre du bey, dans le golfe » de la Sidre, et embarquées sur une galiote qui venoit à

(1) Voilà un trait de ressemblance avec les pétrifications de toutes les contrées avoisinantes, trait qui s'explique par la nature siliceuse et quartzeuse du sable. Par conséquent cette circonstance, répétée plus bas dans la bouche des Arabes, devient une forte preuve en faveur de la réalité des autres faits.

»Tripoli, ce bâtiment périt dans le trajet par une violente »tempête.

»Il y a toute apparence que ce prodige de pétrification »est arrivé dans un instant, et dans le temps de la maturité »des dattes, qui est à la fin du mois d'août, parce que »ce fruit n'a point du tout changé de couleur; et que, s'il »avoit été pétrifié par succession de temps, il paroîtroit »desséché et ridé : il paroît au contraire aussi sain et entier »que si l'on venoit de le cueillir. J'avois porté à Versailles »cinq ou six dattes de cette espèce, qui furent admirées, et »qu'on ne discernoit point à la vue des autres qui n'étoient »point pierre (1).

»Presque tout ce pays, à ce qu'on m'a assuré, est en »plaine remplie d'un sable grossier, que l'impétuosité des »vents agite si fort, que de temps en temps on découvre »des corps humains et des animaux pétrifiés, qui n'ont »changé ni de forme ni de figure en la moindre chose (2). »Je ne m'en suis pas rapporté aux relations des Arabes, »qui en général sont fort menteurs, et aiment pour la »plupart à exagérer; mais j'ai interrogé plusieurs esclaves »chrétiens du bey, qui m'ont raconté sans variation des »choses prodigieuses qu'ils ont vues dans ce pays-là. On »peut y aller avec la caravane qui va à Ougela dans le mois »de novembre, et qui va de là au royaume de Faisan : mais »le chemin est beaucoup plus court, et bien plus facile du

(1) Ici Le Maire se rend lui-même partie au récit des Arabes; il fait une observation ingénieuse et importante. C'est précisément au mois d'août que commence le mousson du sud-ouest, selon Mungo-Park, commenté par Renneil. Ce changement est accompagné d'ouragans.

(2) Il sembleroit, d'après ces expressions, qu'il n'y a pas de ville, mais seulement une contrée pétrifiée. Le mot arabe *belad* est équivoque, et a pu causer ces obscurités.

»côté de Bengazi. Il seroit à souhaiter qu'on pût tirer et »transporter dans leur entier quelques-uns de ces corps »humains pétrifiés.

» Je suis, Monsieur, etc. *Signé*, Le Maire.

» *Au Caire, ce* 6 *août* 1719.»

Nous pensons qu'après avoir réfléchi sur cette lettre curieuse et pleine de jugement, d'un homme très-digne de foi, après avoir médité les faits et les raisonnemens dont nous l'avons fait précéder, personne ne persistera à regarder comme une pure fable les traditions sur une contrée ou une ville, remplies de pétrifications, parmi lesquelles il y en a de corps d'animaux et d'hommes. On y verra au contraire un résultat naturel d'une catastrophe ou d'une révolution qui n'est pas sans exemple. Le fait en lui-même sera un des objets les plus intéressans qu'un voyageur éclairé et zélé aura à rechercher dans la Cyrénaïque.

M. B.

Comparaison de l'idiome des Formosans, ou le si-deia *avec les langues malaies de l'Océanie.*

(PREMIER ARTICLE.)

Dans son mémorable ouvrage, *Asia-Polyglotta*, M. Klaproth a le premier fait l'importante observation que beaucoup de mots de l'idiome *si-deia*, parlé par les indigènes de Formosa, sont identiques avec les mots de la même signification dans plusieurs langues malaies, ainsi que dans le tagale et dans quelques autres dialectes de l'Océanie.

Par ce fait, les peuples malais océaniques se trouvent

liés à la Chine, comme, d'un autre côté, ils le sont à la péninsule de l'Inde au-delà du Gange.

Ce fait coïncide avec l'observation que nous avons faite sur les traces d'une double origine, indienne et chinoise, des noms des nombres dans les divers dialectes malais.

Mais en parcourant les exemples donnés par M. Klaproth, nous avons cru remarquer qu'on pouvoit augmenter le nombre des similitudes dans plusieurs dialectes malais : ayant communiqué cette remarque à M. Klaproth, ce savant nous a sur-le-champ offert un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Patar Ki Tna - Msing -An -Ki - Kristang*, etc., etc. (Formulaire du Christianisme, ou, plus littéralement, « *de la Croyance des Chrétiens*, » en *si-deia* et en hollandois, par *Gravius*. Amsterdam, 1662) ; et, par ce présent vraiment précieux, il nous a imposé le devoir de poursuivre les recherches qu'il a si bien commencées.

Le premier objet dont nous nous sommes occupés a été la comparaison des mots. Nous avons vérifié que les mots principaux formosans, examinés par M. Klaproth, se retrouvent dans un bien plus grand nombre d'idiomes malais, à de plus grandes distances et d'une manière plus évidente encore qu'ils ne s'étoient offerts à ce savant philologue. En voici quelques exemples :

Homme, *aulong*. M. Klaproth n'indique aucun mot parallèle : nous trouvons en madécasse *oelum*, selon Megiser; en malai, *orang*, en idiome de l'île Baly, *kawla;* en atchées et en batta (Sumatra), *oëlang*. D'après le *Patar*, etc., ce mot fait *œauloung* au pluriel.

Femme, *ina*. En magindanao, *inang*, mère, selon M. Klaproth. Nous pouvons y ajouter *inang*, mère, en batta ; *ina*, en tagale, en bissaye, et *iane*, fille, en madécasse.

Fils, *alak*, au pluriel *alalak;* en malai, *anak*, selon

M. Klaproth. Ajoutons, en carolinien, *lahal*, en timorien, *liakaliho*, enfant de l'un ou l'autre sexe.

Soleil ou jour, *waï* ou *ouaï*. M. Klaproth cite le seul mot noukahivien *ouatéa*, jour : nous n'osons décider si l'on peut rapprocher le mot *war*, ou, selon l'orthographe françoise, *ouar*, jour, en sanscrit. Peut-être *waï* se rapporte-t-il plutôt à l'arabe *wakht*.

Lune, *waurat*. M. Klaproth en rapproche avec raison *ouarron* dans le javanois et l'idiome de Sava ; mais changez *r* en *l*, et vous verrez que c'est le mot général des langues malaies : *Voelau*, lune, en madécasse ; *boelan*, en batta ; *boeiang*, en macassar ; *bolan*, en biatchou ; *woelan*, en bas-javanois.

Terre, *naï*. Nous trouvons à Timor *neya ;* mais ces deux mots viennent peut-être l'un et l'autre de *ta-nah*, mot commun à tous les idiomes malais, et ce mot même peut n'être qu'un composé de l'article *ta* et de la préposition *naya*, dessous. *Ce qui est dessous* est une périphrase chinoise, pour dire la terre.

Eau, *ralaoum*. C'est *ranou* en madécasse, *ralou* en carolinien, etc., etc.

Pierre, *watto*. En magindanao, *wattou ;* en malai, *bate*, selon M. Klaproth ; mais on peut ajouter, en bas-javanois, *watou ;* en madécasse, *vatou ;* en carolinien, *fahou ;* aux îles Sandwich, *atou ;* à l'île Bali, *batou ;* en tagale, en bissaye, *bato*.

Montagne, *waukein*. M. Klaproth cite *buked* en magindanao, et *baukit* en malai ; nous pouvons ajouter *wohit* en madécasse, et *woukit* en haut-javanois.

Ville, *ouma*. Nous trouvons dans le dialecte de Bali *ouma*, et en madécasse, *hombin*.

Serpent, *voulei;* en batta, *valok;* en dayak, *ourer;* en madécasse, *oulets;* un ver, *oulartz*, un serpent, etc.

Mort, *patei;* en malai, *idem*. Ajoutez *faté*, en madécasse.

Corps, chair, *vaval* et *vat*, en madécasse; *vatanh*, corps (Flacourt).

Nouveau, *wadou*, en madécasse; *vaou* (Mégiser).

Oui, *haheï;* en madécasse, *hé;* en bas-japonois, *hihia;* aux îles des Amis, *hio*.

A gauche, *aoï;* en madécasse, *haouia:* à droite, *aual;* à *la* droite, en madécasse, *anchaua*.

Père, *rama*. Les analogies de M. Klaproth nous paroissent douteuses. En voici d'autres: *Ray*, en madécasse, père; *rahi*, frère; *ra*, sang, parenté.

Parties du corps humain: Cheveux, *waukugh*. M. Klaproth trouve *bonok*, en tagale; *buak*, en panypagi: nous ajoutons *bouk*, en dayak ou bidchou de Bornéo; *obouk*, en batta (*woello*, en madécasse; *poulou*, en chamorre). Oreille, *tangira;* en madécasse, *tangi*, un lambeau, un appendice. Dans les autres dialectes, on a *telinga*, *talanha*, etc., etc. Lèvre, *bibygh:* on peut le retrouver non seulement dans le malai *bibyr*, mais encore en atchées, en batta et dans le mot dayak *baba*, bouche. Langue, *dadila;* en magindanao, *dela*. On doit ajouter *dila*, en tagale et en bissaye. Les mots *lila*, en dayak, *liela*, en batta, *leda*, en bas-javanois, *lella*, en madécasse, et *elélo*, aux îles des Amis, ne paroissent en différer que par une transposition des lettres *l* et *d*. Bras, *kaligh:* ce mot tient peut-être à *kaki*, pied, en dayak, et à *kal*, pied, en tamoule (Hervas). Genou, *tauraugh:* le mot *rougha*, à la Terre Van-Diemen, est, ce nous semble, le plus rapproché; car le mot *étours*, de l'île des Amis, donné par M. Klaproth, n'est pas conforme au vocabulaire de d'Entrecasteaux.

Rahpal, pied, en formosan, paroît renfermer les mêmes racines que *peraperaleprei*, mot carolinien; le mot batta, *palak*, y tient aussi.

Ces comparaisons, ajoutées à celles de M. Klaproth, suffisent déjà pour mettre hors de doute que les rapports de la langue formosane avec les idiomes malais, sont ceux d'une parenté ancienne intime et radicale, puisqu'ils s'étendent jusqu'à *Madagascar*, chaînon extrême des langues malaies vers l'occident, et jusque chez les *Battas* et les *Dayaks*, peuples de l'intérieur de Sumatra et de Bornéo. Ce sont ces trois faits qui méritent le plus d'être remarqués; car ils prouvent que le formosan n'est pas un dialecte malai introduit par le commerce maritime, mais un ancien idiome contemporain de la grande révolution inconnue qui a placé une même nation à Madagascar, à Taïti, à Bornéo et dans la Nouvelle-Zélande.

La lecture du livre de M. Gravius nous a encore fait remarquer les mots et les comparaisons que voici :

Alid, Dieu. On auroit tórt de le regarder comme une forme d'*Allah*, introduit par l'islamisme; nous le rapportons à la racine si répandue *ali*, élevé, en arabe; *yal*, héros, en persan; *al*, fort, en sanscrit, en islandois, en basque.

Leittow, diable; *Eti*, divinité malfaisante de Taïti; *Ainti*, aux îles Marianes; *Divata-malaout*, en tagale (Herval).

Meirang, maître, créateur; *mering*, mieux, plus, en madécasse; *mehr*, en allemand, en hébreu; *meigo*, honneur, en japon (Adelung).

Pakou-tiktik, sanctifié; *paka-riang*, celui qui nous rend saints; *pak*, pur, saint, en persan.

Irang et *Ke-irang*, gloire, éclat; *eorouehé*, éclat, en zend, selon Adelung.

Ayayam, oiseaux; *ayam*, poule, oiseau, en malai; *ayam*, mobile, en sanscrit.

Atalinghei, en pluriel, *atatalinghei*, étoile; *Atalah*, divinité, en malai; *langhi*, ciel.

Euvan, nuit ou soir; *ouvang*, brouillard, en malai; *ouva*, à Taïti; *evọnk*, fumée, en madécasse; *ewar*, soir, en kurde, selon Klaproth.

Meisa-sow, roi. *Voyez* plus haut *Meirang*.

Tapoyou, sacrement. Seroit-ce le fameux mot *Tabou*? Mais l'*ou* hollandois se prononce *ow*.

Voulloum, nuages; *wolke*, en allemand.

Oudal, pluie; *houdan*, en bas-javanois; *odã*, dans la Nouvelle-Calédonie; *houa*, aux îles des Amis; *oudiang*, en malai (*udus*, etc.)

Kidi, partie, manière, mode.

Mariang, bon; *maria*, bien! bravo! aux îles des Amis (*Missionary Voyage*).

Hiaddondonng, souper, cène.

Ulougham (prononcez *Oulawgham*), baptême.

Oughan (awghan), ablution; *awaï*, eau, à Taïti; *ovaï*, aux îles des Amis; *houc*, à la Nouvelle-Calédonie.

Peisasow, royaume; peut-être de *peichwa*, chef, en mahratte; mais le mot *meisasow*, roi, nous fait croire que l'idiome formosan en contient une étymologie plus vraie.

Lœh, désert; *low*, désolé, abandonné, en madécasse.

Pœrœnnœh, arbre; *parang*, l'acacia, en malai; *per*, arbre, en zend; *pelagoullouc*, arbre, en carolinien.

Sou (sow), précepte; *soulat*, écriture; *sourat*, écrit, en madécasse; *soura*, chapitre, en arabe.

Masouroul, consentant, disposé; *mayouttou*, consentement, en madécasse.

Masahkit, foible, foiblesse; *massay*, petit, en madécasse.

Kman, manger ou mangez; *kouman*, en dayak; *hou-*

man, en madécasse; *moun-ho*, en carolinien; *makanan*, en malai.

Mannani, parti, parties; *mandafe*, mesurer, en madécasse.

Les pronoms formosans qui reviennent à chaque instant dans le catéchisme de Gravius, méritent d'en être extraits pour servir de terme de comparaison avec ceux des autres idiomes malais; mais ce travail exige encore de longues recherches. Nous nous bornons, pour le présent, aux indications suivantes :

Je, *koh* (en malai, *akou* et *goa*).

Je, avec *suis* sous-entendu, *iaouw* (en madécasse, *iahau*, moi; aux îles des Amis, *hao*, je suis).

Moi, *qua* (en malai, *goa;* aux îles des Amis, *ogou*).

Nous, *kytta* (en malai, *kita*).

Nous (à), *eta* (aux îles des Amis, *ita*). Nôtre, *ta*, aux îles Marianes.

Tyni, lui (en malai, *ini*, aux îles des Amis; *ana*, à Macassar, *i*).

Tyn, son (*syn*, en bas-allemand).

Ymhou, vous (Υμεις, en grec; *uyam*, en sanscrit).

Les articles prépositifs *ki*, *tou* et *ta*, dont nous n'avons pas complétement pu définir l'emploi, répondent, dans les passages que nous avons pu expliquer à l'article *ki*, à celui de *te* dans l'idiome de Taïti; à *tohoy*, lequel, en madécasse, et à *tou*, *ta*, *ton*, *ten*, de la langue grecque.

Les adverbes, les conjonctions et les prépositions offrent aussi les traits de ressemblance les plus frappans avec les idiomes malais.

Ki mang et *ka mang*, comment; en malai, *bigie mana*.

Tou mang, ou; en malai, *di mana*.

Na, par; à Taïti, *no*, près.

Makkaqua, par quoi; à Bony, *maghi*, pourquoi.

Mais la crainte de fatiguer l'attention de nos lecteurs nous engage à nous arrêter ici pour cette fois; nous avons d'ailleurs réuni déjà assez de similitudes de mots pour faire apprécier la langue formosane sous le rapport de l'*onomatologie*. Le *si-deia* est un idiome allié du tagale, du carolinien, du langage des autres archipels polynésiens, du malai de Macassar, de Timor, du Java, du batta, du dayak et du madécasse. Voilà un fait établi et désormais incontestable.

On voit percer quelques ressemblances du formosan avec le sanscrit et les langues indo-germaniques : ce n'est pas un caractère particulier de cet idiome, c'est un trait commun à tous les idiomes malais, et, en cherchant, on en trouvera peut-être encore des preuves plus nombreuses. Par exemple, *patar*, que Gravius traduit *formulaire*, est probablement *pattar*, modèle, type, en sanscrit (*pattern* en anglois); *paoul*, pain, peut se rapprocher de *pabulum* et de *panis*; l'arménien *hor* et le formosan *t'boar*, source, sont peut-être comparables; *socham*, parole, en pehlwi; *saga*, en pluriel, *sægur*, tradition, en islandois; *seue*, dis, en zend, et *sow*, parole, précepte, en formosan; *masahkit*, fort, en formosan, et *mahat*, force, en sanscrit; *waukügh*, en formosan, et *wechit*, en afghan, cheveux, sont des corrélations évidentes. Mais il seroit plus important et plus curieux de savoir si le formosan n'a pas quelques rapports avec d'autres familles de langues étrangères à la famille malaie; par exemple, avec le japonois, le chinois, le tibétain, les idiomes indo-chinois. Or, voici ce que nous avons remarqué à cet égard :

Iru, soleil, en coréen; *irang*, splendeur, en formosan.

Ala, Dieu, en birman; c'est l'*alid* des Formosans.

Kou, je, dans le Laos; *kha*, en siamois; *kho*, en formosan.

Padæou, pigeon, en formosan; *fate futa*, en japonois. M. Klaproth indique *pai-tot* en *assanien*, idiome d'Asham.

Rah-pal, pied, en formosan; *pal*, en coréen.

Waurut, lune, en formosan; *orou*, en coréen; *guar*, en chinois de Chinchéo.

Tintin, cœur, en formosan; *sin*, en chinois.

Hahai, oui, en formosan; *hay*, en japonois.

Ces indications ne sont pas abondantes; et, quoique leur petit nombre pourroit n'être dû qu'à l'insuffisance de nos moyens, nous doutons, d'après la forme généralement différente des mots principaux, qu'il y ait beaucoup à espérer de ce côté.

Il reste l'examen grammatical de la langue formosane; ce sera un objet de recherches plus difficiles, et que nous voudrions voir entreprendre par des personnes qui en sont plus au fait que nous. Ce que nous avons cru entrevoir est dans le génie des langues malaies. M. B.

Population des principales villes d'Angleterre et d'Ecosse.

London, *Westminster*, *Southwark* et les paroisses dépendantes	1,225,694
Glascow avec les faubourgs	147,043
Edinburg, *Leith* et faubourgs	138,285
Manchester avec *Salford*	133,788
Liverpool	118,972
Birmingham avec *Aston*	106,722
Bristol avec les faubourgs	87,779
Leeds, *idem*	83,796

Plymouth avec le *Dock* et faubourgs......	61,212
Norwich...........................	50,288
Newcastle avec *Gateshead*.............	40,948
Portsmouth avec *Portsea*...............	45,648

Notes diverses sur Londres.

En 1770, il n'y avoit à Londres que quatre bibliothèques. On en compte cent aujourd'hui et neuf cents dans toute l'Angleterre. Ce pays a de plus 1,500 à 2,000 sociétés de lecture qui répandent une foule de livres parmi les basses classes de la population.

Un seul libraire de Londres, M. Longman, vend chaque année 5,000,000 de volumes, emploie 60 garçons de magasin, 250 imprimeurs ou relieurs, et paie aux journaux pour 5,500 liv. sterl. d'insertions d'annonces. Il circule maintenant 284 journaux dans toute l'Angleterre.

Le goût des jeux de hasard paroît avoir singulièrement augmenté depuis quelques années, du moins si l'on en doit juger par l'augmentation qu'il y a eue dans le produit de l'impôt sur les dés. Cet impôt qui, en 1820, avoit rapporté 664 livres, est monté l'année suivante à 830 livres, et, en 1822, il a produit 1,663 livres. Celui pour les cartes à jouer n'a point varié.

Découverte d'une mine de fer vierge.

On a découvert dans le Missouri, district de Washington, une énorme montagne de fer, laquelle consiste presque entièrement en fer vierge. Le métal est d'une bonne qualité, et la quantité est assez grande pour fournir aux besoins du monde entier pendant un temps très-long. Cette mine de fer vierge est la première qui soit connue, et non

seulement une pareille mine n'avoit jusqu'ici pas été trouvée, mais le fer à l'état de métal natif étoit ignoré dans la nature. (*Nile's Register.*)

Grande migration actuelle des peuples de l'Afrique méridionale.

Des avis du cap de Bonne-Espérance, en date du 14 juillet, annoncent ce qui suit:

« Nous venons d'apprendre qu'une nombreuse tribu, ou plutôt une nation errante, s'avance vers le sud et dévaste les contrées qu'elle traverse. Ils se sont déjà avancés jusqu'au pays des Cafres qui borde nos frontières, détruisant tout, et n'épargnant ni hommes, ni femmes, ni enfans; ils ressemblent à un essaim de sauterelles qui détruit tout les lieux où il s'arrête. Les hommes de cette race ne sont pas aussi noirs que les natifs d'Afrique, et l'on croit qu'ils descendent de quelques Européens naufragés sur les côtes. Ils sont bien armés, et beaucoup mieux équipés que les indigènes de ce pays. »

Les Anglois du Cap ont fait diverses conjectures sur ces mouvemens. Les uns se rappellent que l'équipage du vaisseau *le Grosvenor*, naufragé sur la côte des Cafres, il y a quarante ans, se sauva en grande partie, et qu'il a pu fonder une nation nouvelle. D'autres soutiennent que ce sont les Hottentots-Matwas, habitans au nord de la rivière Ménèses, qui font ces incursions. Enfin, il y a des personnes qui croient le fait exagéré.

Dans notre opinion, les anciennes incursions des *Gallas* en Abyssinie (qu'ils ont en partie conquise), des *Jagas* dans le Congo, et des *Muzimbes* ou *Zimbes* dans les contrées depuis Melinde jusqu'à Moçambique, prouvent l'existence d'une grande race nomade et pillarde, qui, à l'instar des Tartares et des Mongols, tantôt divisée, et tantôt réunie sous un chef, passe d'un état de repos obscur à des paroxysmes belliqueux, destructeurs de tout ce qu'ils peuvent atteindre. Ces nomades féroces ont le teint olivâtre et le nez un peu aquilin.

Monumens d'un peuple inconnu trouvés sur les bords de l'Ohio (avec planche).

L'*Archœologia Americana*, ouvrage qui porte aussi le titre de *Transactions de la Société d'antiquaires américains* (imprimé à Worcester, dans le Massachusets, 1820, un vol. in-8°), contient des notices très-étendues sur les monumens laissés sur les bords de l'Ohio par un peuple qui avoit occupé cette contrée avant l'arrivée des Indiens-Delaware ou *Leni-Lelaps*, et des Iroquois ou *Mingoué*, qui les en chassèrent un ou deux siècles avant Christophe Colomb. Parmi ces monumens, on s'étoit jusqu'à présent occupé des débris d'édifices, de camps fortifiés et d'autres objets qui n'offroient pas un caractère particulier. Mais voici deux figures de divinités qui, au premier aspect, rappellent la mythologie d'Asie.

L'une est une idole à trois têtes, semblable (sauf les six mains qui manquent) aux figures de la *Trimurti* ou trinité indienne, telles qu'on en trouve dans toutes les collections des monumens de l'Inde; elle rappelle aussi l'image de *Triglaff* chez les Wendes. Il y a sur deux des faces quelques traces d'un tatouage ou peinture par incision dans la peau, semblable à ce qu'on voit dans l'Océanie et sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

L'autre figure, à cela près qu'elle est nue, ressemble, par les traits et l'attitude, aux images des *Burkhans* ou esprits célestes, telles qu'on en trouve chez les Buriaites, les Kalmouks et d'autres tribus mongoles, et dont Pallas a donné la gravure. Les deux traits parallèles sur la poitrine pourroient bien être les restes d'un caractère tibétain.

Je serois peut-être autorisé à m'écrier : Voici deux monumens qui prouvent l'invasion des peuples asiatiques dans l'Amérique septentrionale, invasion que j'ai conclue de l'identité d'un certain nombre de mots principaux communs à quelques langnes d'Asie et d'Amérique. Mais je ne conclus encore à rien, me réservant à discuter à loisir toute cette question.

En attendant, la gravure ci-jointe sera agréable aux savans et aux amateurs. M. B.

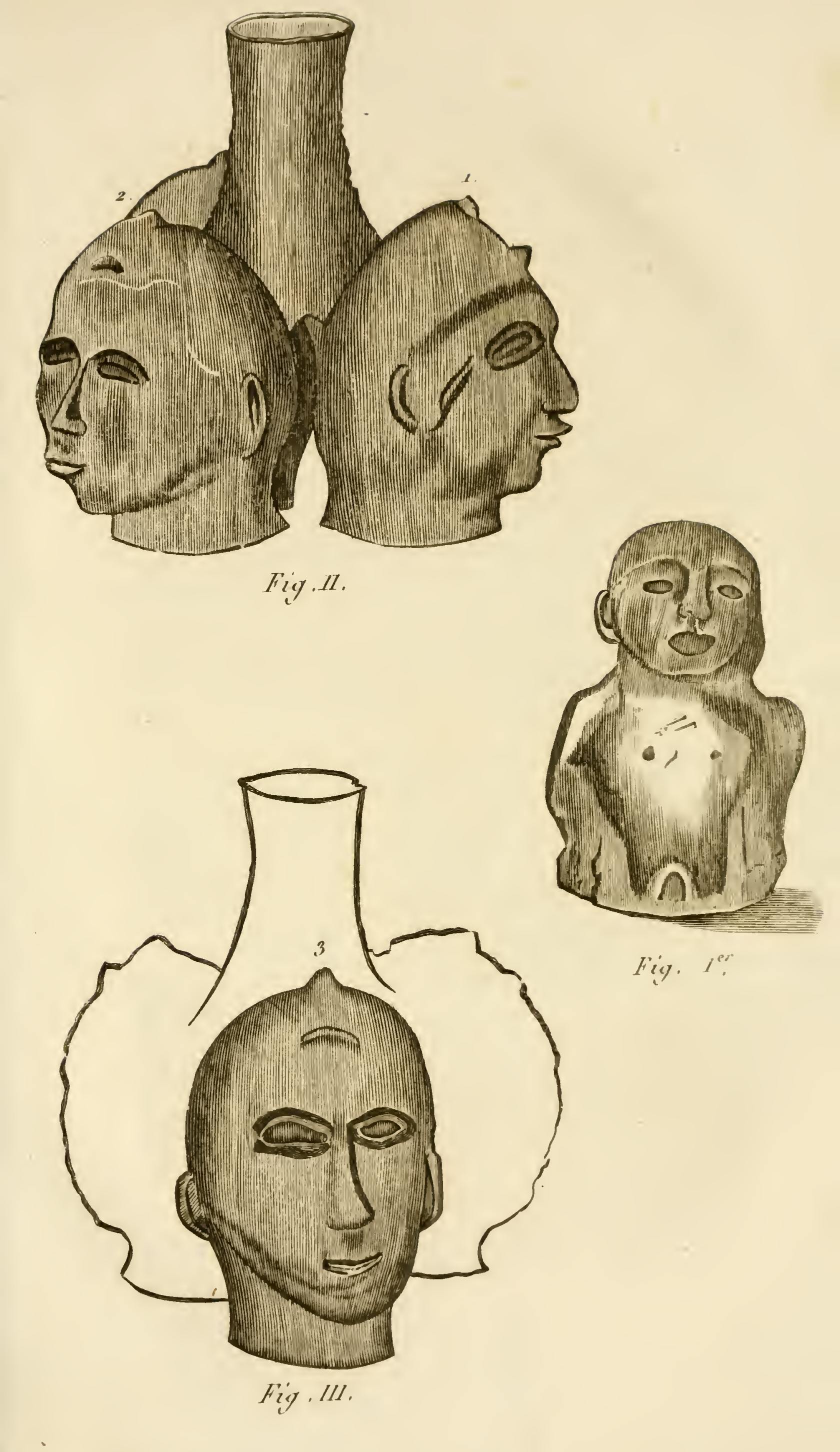


Fig. II.

Fig. 1er.

Fig. III.

Gravé par Lemaitre.

III.

NOUVELLES.

Publication prochaine des Voyages de M. Caillaud (1).

Parmi les voyageurs dont les travaux méritent de fixer l'attention, M. Caillaud, de Nantes, doit être particulièrement distingué. Son *Voyage à l'Oasis de Thèbes* a commencé sa réputation; mais celui dont il s'occupe de publier la relation est d'une toute autre importance. C'est à la confiance et à la protection de Mohamed-Aly, vice-roi d'Egypte, que M. Caillaud a dû la faveur de pouvoir suivre en Nubie Ismaïl-Pacha, dernier fils du vice-roi, qui périt si malheureusement dans cette expédition, et ce triste événement doit faire craindre que les Européens ne puissent plus parcourir ces contrées reculées. Cette circonstance doit encore ajouter à l'intérêt de la relation de M. Caillaud. Les

(1) *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au-delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennaar, à Syouah et dans cinq autres Oasis*, fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822, par M. Frédéric Caillaud, de Nantes; ouvrage dédié au roi, publié par M Caillaud, rédigé par le même, et par M. Jomard, membre de l'institut royal de France, et accompagné de cartes géographiques et topographiques, de planches représentant les monumens de ces contrées, avec des détails relatifs à l'état moderne et à l'histoire naturelle.

Cet ouvrage, dont l'impression est confiée à M. Rignoux, formera deux volumes de planches, format in-folio, et deux ou trois volumes de texte, format in-8°. La partie in-folio est divisée en vingt-huit livraisons de cinq planches chacune, qui paroîtront successivement de mois en mois. Trois livraisons seront mises en vente très-incessamment. Le texte in-8° paroîtra incessamment; il sera orné d'une carte et de gravures représentant les costumes de différentes peuplades.

A Paris, chez l'auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 15; chez Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n° 17; et chez Renard, à la *Librairie de commerce*, rue Sainte-Anne, n° 71.

On trouve aux mêmes adresses le *Voyage à l'Oasis de Thèbes.*

résultats de ce voyage peuvent se diviser en cinq parties principales : 1° géographie-mathématique ; 2° monumens de l'antiquité ; 3° état actuel du pays, mœurs et coutumes des habitans ; 4° description abrégée du climat, du sol, des animaux, des minéraux et des plantes ; 5° relation de l'expédition contre la Nubie. Nous n'entrerons pas dans le détail de la manière dont M. Caillaud se propose de traiter ces diverses parties ; il l'a fort bien expliquée dans un prospectus assez étendu que l'on peut se procurer aux adresses ci-dessous indiquées. Nous nous contenterons de dire que les nombreux dessins que M. Caillaud a rapportés, et dont nous avons vu quelques-uns, sont très-remarquables ; que ses travaux sur la latitude et la longitude, ainsi que ceux de M. Letorzec, ont rempli l'attente des membres du bureau des longitudes et justifié la confiance que l'on avoit dans ces voyageurs. Non seulement la géographie positive a fait par-là des acquisitions précieuses qui concourront à compléter la description géométrique du globe, mais encore la géographie comparée en recevra beaucoup de lumières. Qu'on joigne à ces élémens de succès les observations et les collections d'histoire naturelle, les recherches sur les mœurs des habitans, des collections d'armes, d'objets de parure, de meubles, et l'on ne doutera pas que le *Voyage à Méroé* ne puisse encore se montrer avantageusement à la suite du grand ouvrage sur l'Egypte, dont il sera toujours un intéressant appendice.

Tableaux historiques de l'Asie, par M. *Jules Klaproth*, membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Londres.

Les ouvrages historiques généraux sur l'Asie, répandus dans le public, sont bien incomplets et en arrière des connoissances actuellement acquises par les savans. Un des hommes les plus versés dans cette branche des études, M. Klaproth, va rendre un service aux lettres et à l'histoire en composant les *Tableaux historiques de l'Asie*, qui, en vingt-cinq cartes, mettront sous les yeux du lecteur les différens changemens opérés en orient depuis la fondation de l'empire persan par Cyrus jusqu'à nos jours. Cet atlas

sera accompagné d'un volume in-4° destiné à présenter, non l'histoire circonstanciée de l'Asie, mais le tableau général et motivé de ses révolutions. Le but de l'auteur n'est pas de donner une chronique de chaque règne, mais de faire connoître les causes de la grandeur et de la décadence des empires, qui se sont succédés si rapidement dans cette vaste et riche partie du monde. Il a pensé que cet ensemble sommaire et philosophique intéresseroit plus qu'une histoire chronologique et détaillée, qui seroit nécessairement monotone par le retour des mêmes événemens et des mêmes désartres. Une introduction fera connoître, par un coup d'œil rapide, les événemens qui ont eu lieu en Asie avant la fondation de l'empire des Perses par Cyrus. Pour donner une idée de tout l'ouvrage, nous transcrirons ici la liste et le sujet des cartes historiques qui le composent.

1.	Epoque de	Cyrus	530	ans avant J.C.
2.	—	de Darius Histapis	500	*idem.*
3.	—	d'Alexandre-le-Grand	322	*idem.*
4.	—	de la division de l'empire d'Alexandre	310	*idem.*
5.	—	de la dynastie de Thsin, en Chine.	210	*idem.*
6.	—	d'Auguste	40	*idem.*
7.	—	de Trajan et de l'empire des Han orientaux en Chine	100	ans après J.-C.
8.	—	de la division de la Chine en trois royaumes	223	*idem.*
9.	—	des Sassanides en Perse	302	*idem.*
10.	—	de l'empire des Huns	425	*idem.*
11.	—	du grand empire des Thou-khine ou Turcs	565	*idem.*
12.	—	de Mohammed	530	*idem.*
13.	—	des premiers Khalifes et des Thang.	660	*idem.*
14.	—	des Khalifes Ommiades	745	*idem.*
15.	—	des Khalifes Abassides	860	*idem.*
16.	—	des Sassanides et des Khitans	960	*idem.*
17.	—	des Ghaznevides	1000	*idem.*
18.	—	des Seldjoukes en Perse et des Altoun-khans	1125	*idem.*
19.	—	de Tchinghis-khan	1226	*idem.*
20.	—	de Koublai-khan	1290	*idem.*
21.	—	de la fondation de la dynastie des Ming en Chine	1368	*idem.*
22.	—	de Timour	1405	*idem.*
23.	—	de Mohammed II	1480	*idem.*
24.	—	de Pierre-le-Grand et de Khang-hy.	1725	*idem.*
25.	—	de la puissance angloise aux Indes.	1822	*idem.*

Ces seules indications font sentir combien les tableaux historiques offriront des matières neuves (1).

Doutes sur l'existence des lacs Timpanogo et Teguayo.

Ces deux lacs, marqués dans l'intérieur de la Californie, paroissent douteux à M. Warden, ancien consul des Etats-Unis et membre-commissaire de la *Société de Géographie*. Des questions adressées à ce sujet à M. Bresson, secrétaire de la légation françoise à Washington, ont provoqué un excellent rapport de ce membre de la Société de Géographie, rapport qui va incessamment être publié. M. Bresson renforce les doutes sur l'existence de ces lacs, ou du moins sur la nature salée de leurs eaux; il entre aussi dans des détails curieux sur les moyens d'établir une communication par eau entre le Mississipi, ou le Missouri, et les fleuves qui se jettent dans l'Océan-Pacifique.

Voyage entrepris par M. Belzoni à Tombouctou.

Le célèbre Belzoni s'étoit rendu à Fez, dans l'empire de Maroc, afin de joindre la caravane qui, de ce point, se rend à Tombouctou; mais les intrigues de quelques juifs jaloux lui ont fait retirer la permission que l'empereur lui avoit accordée. Il s'est rendu à Mogadore, pour faire une seconde tentative; il est décidé à essayer tous les chemins, et à pénétrer, coûte qui coûte, dans le Soudan, pour aller de Tombouctou jusqu'à Bournou et en Egypte; car, pliant sous le système à la mode, il croit que le Niger est un bras du Nil. Un homme d'un aussi grand courage fera certainement des découvertes, quel que soit le plan qu'il s'est formé.

(1) Les *Tableaux historiques de l'Asie* seront publiés en *six livraisons*.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, passage Sendrier, n° 6 (rue Basse-du-Rempart), et chez l'éditeur, *A. Schubart*, rue de Choiseul, n° 4.

FIN DU TOME XIX.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

III.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

FIN DE LA TABLE DU TOME XIX.

Planches qui accompagnent ce volume.

